



BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III

XLVIII

A

54

NAPOLI

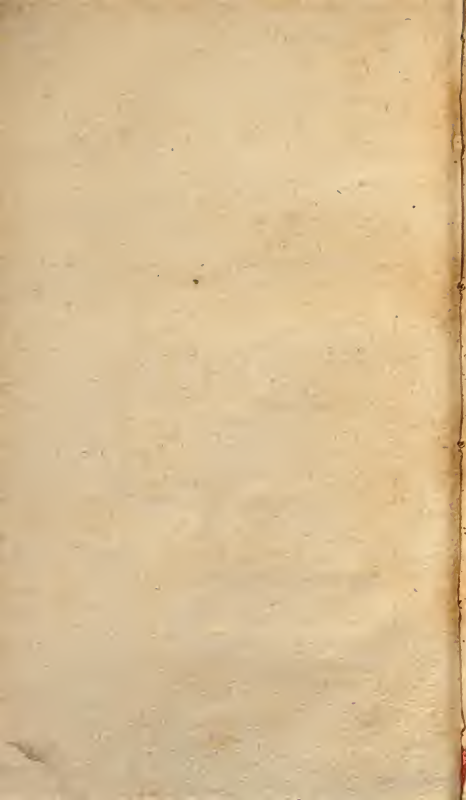
KLVIN

a

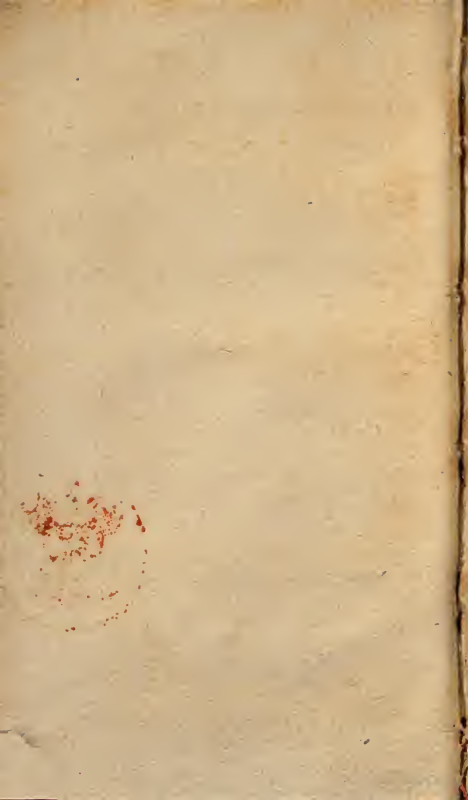
sh











APOLOGIE

pour la

REFORMATION, pour les
REFORMATEURS, &
pour les REFORMEZ.

Contre un Libelle intitulé, *L'Histoire*
du Calvinisme, par Monsieur
MAIMBOURG.

SECONDE PARTIE.

*Defense de la maniere dont la Reforma-
tion de ceux qu'on appelle Calvinistes, s'est
establie en divers lieux de l'Europe,
& particulièrement en France.*



A ROTTERDAM,
Chez REINIER LEERS,
M. DC. LXXXIII.

1120305A

1120305A

1120305A



1120305A

APOLOGIE

pour la

REFORMATION, pour les
REFORMATEURS & pour
les REFORMEZ, contre un
Libelle intitulé l'Histoire du
Calvinisme.

SECONDE PARTIE.

*Defense de la maniere dont la Reformation
de Zuingle & de Calvin s'est establie
en divers lieux de l'Europe,
& particulièrement
en France.*

NOus avons jusqu'icy justifié
Calvin, c'est à dire celuy
qu'on appelle nostre Patri-
arche; les Calvinistes, c'est à
dire, les Reformateurs, &
enfin le Calvinisme, c'est à dire les dog-
mes & le culte de la Reformation, au-
tant qu'il a esté necessaire pour aneantir
les accusations de Monsieur Maim-
bourg,

bourg. Il faut desormais justifier la maniere dont ce qu'on appelle le Calvinisme s'est establi. Le fort de l'ouvrage que nous refutons, est occupé à faire voir que nostre Reformation s'est introduite par des voyes violentes, brutales, sans aucune forme, & contre toutes formes : & sur tout que le fer, le feu & la mort sont les moyens dont nous nous sommes le plus ordinairement servis pour planter nostre nouvelle Religion. Nous avons desja remarqué que le Sieur Maimb. a principalement travaillé à noircir & à calomnier les Eglises reformées de France. C'est à elles qu'il en veut proprement, c'est contre elles que l'ouvrage est fait. Il ne parle des autres pays & de la maniere dont le Calvinisme s'y est establi, qu'en passant. Et ce sera aussi à la justification des Eglises reformées de France que nous serons obligés de nous attacher le plus. Mais nous ne devons pourtant pas abandonner les autres pays où la Reformation s'est faite. Comme il a plus au Sr. Maimbourg en disant peu, d'en dire pourtant assés pour rendre la reformation odieuse par tout, il faut aussi que nous disions ce qui est necessaire pour la justifier en tous lieux. C'est ce que nous ferons dans cette seconde partie, où nous donnerons un abbrege de ce qui s'est fait dans la Suisse,

à Ge-

pour la Reformation, &c. 5
à Geneve, en Ecoſſe, en Angleterre
& en Flandrès pour y planter la Religion
qui y domine aujourd'huy.

CHAPITRE I.

Histoire de la reformation de ceux de Zurich. Plusieurs aſſemblées ſe tiennent, & cinq ans ſe paſſent à examiner & deliberer. Diverſes reflexions pour la juſtification de leur conduite.

LE premier lieu où la reformation que nous retenons aujourd'huy fut eſtablie, c'eſt la ville de Zurich en Suiſſe. L'on convient à peu près des faits, on diſpute principalement du droit. Pour le fait, voicy comme le racontent ceux de Zurich eux meſmes, qſi doivent bien ſçavoir des nouvelles de leur pays & de ce qui s'y eſt paſſé. Zuingle preſchoit à Zurich, l'an 1519. quand un nommé Samſon Cordelier Milanois arriva en Suiſſe pour publier les indulgences & amaffer de l'argent. Il le fit avec tant d'excès, avec une ſi honteuſe ſimonie, & tant d'avarice & de ſacrilege, que toute la Suiſſe en fut eſmuë : Zuingle ſe crut obligé à s'oppoſer à cet infame marchand du Paradis & de la remiſſion des pechés. Il fut meſme authoriſé par l'Eveſque de Conſtance, de qui dépendoit la ville de Zurich

Hospin.
Hist.
Sacram.
part.
altera.

Zurich pour le spirituel. Cet Evesque luy fit escrire par Jehan le Fevre son grand Vicaire, qu'il poursuivist ce qu'il avoit commencé, & qu'il le soustiendrait. En effet Zuingle continua & prescha avec beaucoup de vehemence contre les Indulgences. Mais comme en s'avancant il eut descouvert plusieurs autres abus, il ne voulut pas les combattre ouvertement qu'il n'en eust obtenu, s'il estoit possible, la permission de son Eveque. C'est pourquoy en public & en particulier il sollicita plusieurs fois l'Evesque de Constance de vouloir favoriser la verité qui renaissoit, & autoriser le dessein qu'il avoit de prescher contre les abus pour reformer l'Eglise. Il fit les mesmes propositions à Antoine Pucci, Evesque de Pistori, qui estoit alors Nonce du Pape en Suisse. L'un & l'autre rejetterent cette demande & n'y eurent pas d'esgard: sur ce refus Zuingle leur declara, *Qu'il estoit resolu de combattre désormais par la doctrine de l'Evangile, le regne & les erreurs de la Papauté, afin de restablir dans l'Eglise la lumiere de la parole de Dieu & de l'Evangile.* Je ne comprends pas comment Zuingle auroit pu agir autrement pour faire les choses dans les formes. Il s'adressa à ses superieurs, il les prie & les sollicite de travailler à la reformation de l'Eglise

glise, ils n'en veulent rien faire : Il est constant qu'il est en droit d'agir sans eux : car il vaut mieux obeïr à Dieu qu'aux hommes. On ne peut pas dire de luy ce que l'on dit des autres Reformateurs, qu'ils n'avoient pas de mission; car il en avoit une qu'il tenoit de l'Eglise Romaine mesme, par laquelle il estoit obligé de prescher la verité. On dira qu'il devoit se tenir dans le silence après avoir exhorté sans succès ses superieurs à reformer l'Eglise. Cela se pourroit dire si l'affaire dont il s'agissoit, eust esté peu importante, & si la corruption de l'Eglise eust esté mediocre. Mais quand les maux sont extremes comme ils estoient alors, il est certain qu'on ne peut dissimuler la verité sans estre prevaricateur. Tout homme est autorisé pour mettre la main à l'œuvre quand l'Eglise est dans le dernier peril & engagée dans les derniers desordres. Cependant ce grand ouvrage ne se continua pas sans le consentement & sans l'autorité de ceux qui y estoient principalement interessés. Le Senat de Zurich fit assembler un Synode au commencement de l'année 1519. tout le Clergé du territoire de Zurich & des villes voisines s'y trouva. L'Evesque de Constance y envoya Jehan Faber son grand Vicaire, accompagné d'un

Docteur de l'Université de Tubinge & de plusieurs autres hommes réputés sçavants. Zuingle y fut escouté, non comme juge, mais comme partie, il y proposa sa doctrine en 67. propositions. Jehan Faber qui estoit là de la part de l'Evesque de Constance, essaya de persuader à l'assemblée qu'il n'estoit pas permis de disputer de Religion dans ce lieu, mais qu'il falloit attendre le Concile à venir. Zuingle soustint que sans attendre le Concile, puisque l'Escripture Sainte estoit la regle de la foy, il falloit voir & examiner par cette regle s'il avoit proposé quelque chose contraire à la verité. Le Fevre refusa constamment d'entrer en dispute devant cette assemblée, & dit que dans l'université il disputeroit contre tous ces articles, & feroit voir qu'ils n'estoient pas veritables. Pour conclusion de l'assemblée le Magistrat de Zurich ordonna à tous les Predicateurs & aux Prestres de son ressort, de ne rien proposer que la pure parole de Dieu contenuë dans les escrits des Prophetes & des Apostres. Il est malaisé de concevoir ce que l'on trouve à redire dans cette conduite. Le Senat de Zurich entend qu'il y a de grands demessés naissans sur les affaires de la Religion, luy mesme voit les abus, qui se commettent devant ses yeux. Il ne veut
pour-

pourtant pas s'en croire, il consulte les experts, les gens de la profession. Il assemble les ecclesiastiques de son ressort, il les oblige à parler, il s'instruit en escoutant, & là dessus il ordonne qu'on n'enseigne autre chose que ce que l'Ecriture enseigne. Ne voila-t-il pas un attentat prodigieux & une heresie terrible?

Jusques là pourtant on n'avoit encore rien changé dans l'exterieur de la Religion, la Messe se disoit tousiours, les Eglises estoient remplies d'images. Il est vray que l'on commençoit fort à se desgouster de tout ce farras de ceremonies, car la verité estoit enseignée publiquement à la ville & à la campagne, & tout le peuple souhaitoit ardemment la Reformation. C'est pourquoy le Magistrat fut obligé de faire encore une fois examiner l'affaire pour sçavoir si l'on passeroit plus avant. Il convoqua une nouvelle assemblée plus celebre & plus solennelle que la premiere. Les Eveques de Constance & de Bâle y furent invités avec tout le Clergé des douze Cantons. C'est ce que le Sieur Maimbourg dissimule, posant en fait que dès la premiere assemblée il y fut conclu à la pluralité des voix des Laïques, que la doctrine de Zuingle seroit recuë, que peu de temps après on abattit les images, qu'on demolit les

autels & qu'on se retira entierement de
deffous la domination de l'Eglise Ro-
maine. Cela ne se fit point si peu de
temps après, qu'on n'eût loisir de de-
liberer meurement sur cette impor-
tante affaire, car il s'escoula quatre ou
cinq ans jusqu'à la pleine reformation.
C'est pour cela que l'on convoqua le
second Synode dont je viens de parler,
où l'on invita tous les Evesques, les Prê-
tres & les sçavants du pays. Il est vray
que ces Evesques n'y vinrent pas & n'y
envoierent point : mais il s'y trouva plus
de six cents Prêtres & plusieurs hommes
doctes. On y disputa avec liberté, on
proposa tout ce qu'on voulut en faveur
de la religion Romaine. On disputa trois
jours sur le sacrifice de la Messe & sur
les images. Les Magistrats après avoir
ouy les disputes, bien convaincus de la
verité, ne voulurent pourtant pas enco-
re introduire dans leur Eglise une Re-
formation entiere. On s'avancea par
degrés afin d'avoir loisir de considerer
toutes choses. L'on defendit d'abord
les processions & particulièrement cel-
les qui s'appellent du saint Sacrement.
Les Prestres eurent ordre, en disant la
Messe, de ne point obliger à l'adorati-
on. On enleva des Eglises les corps saints
dont on abusoit par une veritable I-
dolatrie : en ouvrant les caisses on n'y
trou-

trouva rien dans la pluspart. Où l'on trouva des os, on ne leur fit aucun outrage, mais on les enterra fort honnorablement.

La Messe & les images subsistoient pourtant encore: les autres Cantons assemblés à Lucerne s'opposèrent par leurs remonstrances à cette entreprise de la ville de Zurich. On escouta fort paisiblement ce que les Cantons eurent à représenter. La ville de Zurich répondit à la remonstrance des alliés, & après avoir justifié sa conduite par de bonnes raisons, elle supplia ses alliés de la retirer d'erreur si elle y estoit, & promettoit pour cela d'attendre encore deux mois avant que de faire aucun changement. Les deux mois s'écoulerent, & personne ne se mit en devoir d'instruire par la parole de Dieu les habitants de Zurich, comme ils en avoient prié. Alors le sénat & la ville de Zurich crurent qu'ils pouvoient penser à leur salut & faire leurs propres affaires. Ainsi au mois de Juin 1524, l'on deputa douze Senateurs, les principaux Prestres des Eglises, & des notables d'entre le peuple; qui se transporterent dans toutes les Eglises, enfermerent les portes pour empêcher le tumulte & la confusion, & firent ôster toutes les images sans aucun scan-

dale. En suite les Deputés se transporterent dans toutes les paroisses de leur ressort, on interrogea les Curés & les paroissiens sur le fait des images, & du consentement de chaque paroisse on enleva les images des Eglises.

Les images estant ostées, la Messe subsistoit encore. C'estoit l'Idole des nations, on en estoit entesté, l'on n'y vouloit toucher qu'après y avoir bien pensé. Les magistrats eux mesmes se voulurent instruire, ils voulurent que le peuple comprist ce que c'est que l'Eucharistie, avant que d'apporter aucun changement dans la celebration de ce mystere. L'Evesque de Constance qui avoit laissé escouler les deux mois que la ville de Zurich avoit donnés pour que ceux qui avoient soin de son salut, la vinssent instruire, s'avisa enfin de respondre. Il envoya un grand escrit au Senat pour defendre les images & la messe: cet escrit fut lu en pleine assemblée, & l'on y respondit le 18. d'Aoust. L'on envoya à l'Evesque cette response qui estoit tres honneste. Après cela on attendit plusieurs mois pour voir si le Clergé de l'Eglise Romaine donneroit quelques esclaircissements sur ces nouvelles difficultés. Rien ne vint, enfin Zuingle crut qu'il estoit temps d'achever de ruiner ce grand

grand corps de superstitions, & que ce n'estoit rien fait de luy avoir rompu les bras & les jambes, si on ne luy enlevoit la teste. Il se presenta donc au Senat de Zurich l'onzième d'Avril 1525. six ans entiers après le commencement de la premiere Reformation, & demanda qu'on abolist la Messe. Le Chancelier de la ville s'y opposa & disputa contre Zuingle pour la presence réelle & pour la transsubstantiation. Ainsi la chose fut encore agitée & la question traitée en plein senat : quand la dispute fut finie, le senat nomma quatre personnes des plus éclairées de son corps pour conferer avec Zuingle & avec ses collegues. Cela se fit, ils confererent l'apresdisnée du mesme jour, & la conclusion de cette conference fut qu'on rapporteroit encore l'affaire au Senat. Quand cette resolution fut executée, le Chancelier renouvela ses oppositions & repeta toutes ses raisons. Malgré ces oppositions le Senat se rendit aux instances de Zuingle, il fut arresté que la Messe seroit abolie, & que l'on restabliroit la celebration de l'Eucharistie selon que Jesus Christ l'avoit ordonnée & que les Apostres l'avoient pratiquée. Voyla de quelle maniere la Reformation se fit à Zurich, & en suite dans

les autres Cantons qui se reformerent.

Il estoit d'une necessité absolüe de rapporter toutes les circonstances de cette Histoire, dont la verité est attestée ou par l'aveu ou par le silence de nos adversaires. Cela estoit, dis-je, d'une necessité absolüe; & il suffit d'avoir fait cette Histoire pour justifier la Reformation des Suisses. Car il est impossible qu'une Reformation se puisse faire avec plus de bienfiance, plus d'ordre, plus de meures deliberations, & plus d'edification. Si la providence de Dieu avoit voulu, ou que les circonstances des temps & des lieux eussent permis que la Reformation se fust establie par tout de la mesme maniere, jamais l'Eglise n'auroit rien vu de si grand, de si beau, de si miraculeux & de si divin. Est-ce faire une chose avec precipitation que d'y employer cinq ou six ans? Est-ce agir imprudemment & sans conseil que d'assembler des Synodes, que d'escouter des Theologiens, que de consulter des Evesques, que de les prier de donner instruction? Est-ce agir tumultuairement & sans ordre, que d'obtenir le consentement du peuple, que de consulter les sages, que d'employer l'autorité des puissances qui sont en estat pour reformer l'Eglise & pour bannir les abus? On n'a
autre

pour la Reformation, &c. 15

autre chose à dire que ce qui a cent fois esté dit. C'est qu'il n'appartenoit point au Senat de Zurich de juger des affaires de la Religion. *Le Senat de cette ville là, dit nostre Historien, par un attentat tout à fait insoustenable-convoca une assemblée generale pour voir les uns & les autres & pour juger en suite par la parole de Dieu, souverainement de ce different.* Des bourgeois, dit-on, & des bourgeois de Suisse habiles en Theologie comme l'on peut croire, entreprirent de juger des differents de la Religion. On a respondu à cela fort solidement. On a fort bien monstté que le Senat de Zurich n'a fait que ce qui est du droit des souverains & du droit commun de tous les hommes. Les souverains sont obligés d'avoir inspection sur la Religion des peuples, afin que la veritable Religion ne soit point alterée si elle est establie, ou qu'elle soit restablie, si elle a esté corrompuë. Les Rois de Juda ont toujours esté les reformateurs de l'Eglise Judaique corrompuë. Les Empereurs Chrestiens ont convoqué des Conciles; ils en ont confirmé les canons & les decrets, ils ont fait des edits contre l'heresie & contre les heretiques. Aujourd'huy & depuis deux siecles on sçait bien faire valoir ce droit des souverains

*Voy la
response
de M.
Claude
au livre
des pre-
jug. 2.
part.
chap. 6.*

rains. Car on les porte à faire des arrests, des edicts & des declarations cruelles contre ceux que l'on traite d'heretiques & de schismatiques. L'Eglise Gallicane Romaine n'ose mesme recevoir le Concile de Trente & la discipline qu'il a establie, parce que le Roy & les Parlemens s'y opposent. Et n'a-t-on pas le droit de dire aux Parlemens, selon ces maximes, de quoy vous melés vous: vous n'estes que des Laïques, il s'agit icy de discipline ecclesiastique, ce n'est pas vostre affaire? Tout ce qui peut troubler l'estat & la Religion est tousjours l'affaire du Magistrat, & il a droit d'en prendre connoissance. Il est ridicule, dit-on, que des bourgeois se mêlent d'estre juges dans des affaires de Theologie. Il n'est point vray que les Senateurs de Zurich se soyent rendus juges dans les affaires de Theologie. Ils ont fait les choses dans toutes les formes, ils ont assemblé des Theologiens, ils les ont consultés, ils les ont obligés d'esclaircir la verité par des disputes bien réglées, ils ont escouté tout le monde & ils ont suivi le plus grand parti & le plus raisonnable. Eux mesmes ont voulu estre auditeurs de ces disputes & en juger par leurs oreilles. Voylà qui est fort estrange! Il s'agit de leur salut & ils n'en pren-

prendront pas connoissance eux mesmes? C'est à dire que l'on voudroit que Messieurs de Zurich eussent renvoyé Zuingle & ses collegues par devant Monseigneur l'Evesque de Constance & Monsieur son grand Vicairé pour estre jugés en fait d'heresie & ensuite estre brulés au mesme lieu où l'on avoit brulé Jehan Hus & Jerosme de Prague cent ans auparavant. C'eust esté la plus grande injustice du monde. Pourquoi Messieurs de Zurich eussent-ils renvoyé Zuingle & ses compagnons devant ceux qui estoient proprement les parties? C'est ainsi que l'on fait quand on veut bruler les gens , mais non pas quand on se veut instruire de la verité. Des bourgeois, à ce que l'on dit , ne sont pas capables de juger de la verité: ce sont des bestes que les hommes, parce qu'ils sont Bourgeois. Ils n'ont donc pas l'usage de la raison, & les lumieres du bon sens? Est-il necessaire d'avoir estudié en Sorbonne & d'avoir pris ses licences, pour voir que le culte des images est condamné dans le second Commandement, pour voir que l'Ecriture ne dit pas un seul mot ni du purgatoire, ni de la messe, ni de l'invocation des saints, ni de mille autres choses semblables? Le peuple seroit bien miserable, s'il ne luy estoit pas per-

permis de faire usage de ses yeux : & s'il estoit obligé comme l'on pretend dans la communion de Rome de s'en rapporter à ses Prelats & à son Curé. Messieurs de Zurich n'ont donc fait que ce qui est du droit general de tous les hommes en voulant prendre connoissance eux mesmes des demêlés de la Religion. Non seulement ils en ont voulu connoître pour eux mesmes, dit-on, ils en ont connu pour les autres, & ils ont fait des arrests pour abattre les images & pour abolir la Messe. C'est le droit des Roys & des souverains d'establiir telle Religion qu'il leur plaist, en conservant les droits des peuples & en faisant les choses apres connoissance de cause. Une Religion n'a point force de loy dans ce qu'on appelle le barreau extérieur, qu'elle n'ait esté establie par l'ordonnance du Prince. Les Magistrats de Zurich n'ont point imposé de joug au peuple contre son gré. Ils n'ont fait que suivre ses inclinations, & luy accorder ses demandes, & ils ne l'ont fait qu'après un examen aussi exact qu'il y en ait jamais eu en une affaire de cette importance.

Enfin pour convaincre nos ennemis, qu'ils ne font querelle à ceux de Zurich sur leur reformation que par un esprit

prit de chicane, je ne veux plus dire que deux choses, mais qui mettront l'injustice dans une parfaite evidence. L'une sera une supposition possible, & l'autre un fait tres constant. Voici la supposition. Presupposons que l'Eglise de Zurich se fust effectivement trouvée dans un grand desordre & dans une tres grande corruption, comme Zuingle luy vouloit persuader qu'elle estoit. C'est à dire, que je demande à ces Messieurs qu'ils m'accordent pour un moment que nous avons raison & qu'ils ont tort; dans un moment nous les laisserons rentrer en possession de leurs pretentions. Cela étant posé & accordé que l'Eglise de Zurich estoit tres corrompue, & qu'elle avoit besoin d'estre reformée, je demande aux censeurs de nostre conduite de quelle maniere elle eust pu agir pour se reformer plus juridiquement & plus dans les formes? Faloit-il qu'elle s'adressast à ses superieurs? Elle l'a fait aussi, elle a sollicité son Eve sque d'avoir soin de son salut & de l'instruire par la pure parole de Dieu. Estoit elle obligée d'aller à Rome, & de se rapporter de tout au Pape? Cela ne peut estre dit dans la supposition que nous faisons, car nous supposons que l'Eglise estoit effectivement corrompue selon l'idée que Zuingle s'en

s'en estoit formée. Dans laquelle idée l'autorité Papale non seulement dans les abus mais dans son établissement, estoit l'une des plus grandes corruptions, & celle qui demandoit le plus la réformation. L'Eglise de Zurich ne pouvoit donc pas s'adresser comme à son juge, à celui qu'elle vouloit ruiner, & que nous supposons qu'elle avoit raison de vouloir ruiner. Devoit-elle attendre un Concile & s'en rapporter à ce qui y seroit ordonné? Cela ne se pouvoit encore dans la supposition que nous faisons: car nous supposons que toute l'Eglise Romaine estoit corrompue, & par consequent en s'adressant à elle, on ne pouvoit attendre aucune justice. Un Concile auroit esté composé de ces mêmes membres que l'on vouloit oster comme des membres corrompus. Enfin devoit-elle attendre le remede du temps, laisser aller les choses comme elles alloient depuis longtemps sans travailler à y apporter du remede? C'est une resolution furieuse & desesperée de sentir que l'on est dans un vaisseau qui fait naufrage & de s'y abandonner quand on s'en peut retirer, d'estre convaincu qu'on est dans une Eglise souverainement corrompue, qui nous conduit à l'enfer, & de laisser aller les choses à l'ordinaires pour damner tout un peuple.

ple. Il n'y avoit donc point d'autre voye que de faire ce qu'ils ont fait, c'est de prendre connoissance eux mesmes de cette grande affaire, la faire soigneusement examiner par les gens de la profession & en suite prendre leur parti selon que la pieté, la raison & le bon sens leur dictoient. Encore une fois, je prie ces Messieurs de supposer qu'une Eglise se trouve separée du reste du monde Chrestien & qu'elle ne puisse consulter ni les Evesques ni les Conciles, que cette Eglise tombe dans une corruption extrême, que quelqu'un de ses pasteurs vienne à s'appercevoir de cette corruption; qu'il en avertisse ses Magistrats & son peuple, qu'il leur fasse voir à l'oeil les corruptions par l'Ecriture Sainte. Je demande ce que peut & ce que doit faire cette Eglise? Elle ne scauroit consulter le Pape, dont je suppose qu'elle est separée par de grands espaces. Elle ne scauroit assembler des Conciles Oecumeniques & se soumettre à leurs jugemens. Elle ne doit pas demeurer dans l'estat où elle se trouve, car je suppose que cet estat est damnable. Il ne luy reste donc rien à faire que d'assembler tout son Clergé, qu'à le faire conférer ensemble de bonne foy, & après les avoir escoutés se ranger du parti le meilleur & le plus seur selon son juge-

jugement. Il faut estre sans sincerité & sans honte pour nier que ce ne soit là l'unique vöye dans laquelle une Eglise, en l'estat où nous la supposons, doit entrer. Or c'est précisément l'estat de l'Eglise de Zurich, elle n'estoit pas separée du Pape & des Conciles par des espaces de terre ou de mer. Mais elle en estoit éloignée d'une distance morale qui estoit presque infinie. En les regardant comme ses parties & comme des membres qu'elle sentoit estre dignes d'estre retranchés, elle ne les pouvoit consulter.

Ces suppositions font voir avec la derniere evidence que si la Suisse a peché en se reformant, elle a peché dans le fonds & point du tout dans les formes. C'est à dire que si elle a supposé fausement que l'Eglise Romaine, son Pape, ses Evesques & ses Conciles estoient absolument corrompus, elle a eu tort de le supposer. Mais ayant une fois fait cette supposition, elle ne pouvoit plus agir autrement qu'elle a fait. Ainsi il faudroit plaider au fonds, voir qui a tort ou raison dans la supposition que nous faisons, que l'Eglise Romaine est entierement corrompue & dans le cœur & dans toutes les parties.

L'autre chose que je souhaite que l'on considere icy, c'est un fait constant,
Et

et ce fait est que comme les bourgeois
suisses & les Bourgmestres de Zurich s'é-
taient assemblés pour ordonner qu'on
reformeroit l'Eglise, au contraire les
bourgeois Suisses de tous les autres
cantons s'assemblerent à Lucerne pour
ordonner qu'on ne la reformeroit pas.

Il fut ordonné, Qu'aucun n'entrepren- *Hosp.*
roit de changer une doctrine qui avoit esté *Hist.*
annoncée depuis plus de quatorze cents ans : *Sac.*

qu'on ne se moqueroit point de la Messe, *par.*
dans laquelle le corps de Jesus Christ est *alt.*

consacré à son honneur & pour le soula-
gement des vivants & des morts : que ceux
qui seroient en aage de communier ne man-
queroient pas de se confesser au prestre
trois fois en caresme, &c. Que l'on s'ab-
stendroît de viandes aux jours marqués
par l'Eglise, & mesme d'oeufs & de fro-
mage durant le caresme, &c. Qu'on ne
feroit aucune injure aux saintes images &
qu'on observeroit toutes les loix ecclesia-
stiques, lesquelles l'Evesque de Constance a-
voit faites ; qu'au contraire on n'enseigne-
roit aucune des doctrines de Zuingle. Cet-
te assemblée se tint le 24. de Juin,
1524. Le Sieur Maimbourg nous mar-
que encore une autre assemblée de
mesme nature à Basle deux ans après.

Ce fut là, dit-il, qu'après que le celebre *Hist. de*
docteur Echius eut solidement refuté tout *Calv.*
ce que Jehan Oecolampade, que Zuingle *l. 1. an.*
qui 1526,

qui n'y voulut pas comparoistre, y avoit
envoyé, put dire pour la doctrine de son
maître, elle fut condamnée par un decret
solennel au nom de toute la nation. Ne se-
rions nous pas en droit de dire à nô-
tre tour: Messieurs les Bourgeois de
Suisse, de quoy vous melés vous? Gou-
vernés l'estat, ayés soin de vostre re-
publique: mais cette affaire icy vous
passé, vous n'ayés pas étudié en The-
ologie, vous n'ayés pas de caractere
pour juger des controverses de la Reli-
gion. Parlons serieusement: s'est il
trouvé quelqu'un qui ait trouvé à re-
dire à cette conduite des Cantons,
bien que leur assemblée fût compo-
sée de Laïques? Au contraire cette ac-
tion n'a-t'elle pas esté loüée & en ce
temps là & en celuy cy, par tous les
partisans de la communion de Rome?
C'est une chose estrange, on a des ba-
lances fausses & inégales, on dit d'u-
ne mesme piece, elle est pesante, elle est
legere selon la diversité des interêts;
& d'une mesme action elle est bonne
& elle est mauvaise selon la diversité
de ses passions. Car enfin ce que fi-
rent ceux de Zurich pour la Refor-
mation, est absolument de mesme na-
ture que ce que les autres Cantons fi-
rent contre la Reformation. Mais
sans sortir de Zurich, supposons que
ce

ce Canton & son Senat au lieu de faire ce qu'ils ont fait, ayent fait tout le contraire. C'est à dire qu'ils se soient assemblés, que dans leur assemblée ils ayent fait disputer Jehan le Fevre, grand Vicaire de leur Evesque, contre Zuingle & Oecolampade, & qu'au sortir de cette dispute ils ayent ordonné que l'on conserveroit la messe, & que l'on retiendroit les images; n'est-il pas vray que personne ne diroit qu'ils seroient allés au delà de leur autorité? S'ils avoient le pouvoir en qualité de gouverneurs & de puissances en estat de conserver la Religion comme elle étoit, pourquoy n'auroient pas eu l'autorité de la changer sous le mesme caractère de Magistrats? Après cela l'on ne nous doit plus rompre la teste de cette mechante objection.

Au reste je ne sçay à quelle fin le Sr. Maimbourg nous parle icy de la guerre qui fut entre les Cantons quelques années après, au sujet de la Religion. C'est sans doute à dessein d'establir ce qu'il a posé d'abord, & qui est repandu dans tout son livre, sçavoir que le Calvinisme a esté semé, soustenu & planté par les armes & par l'effusion du sang. Mais c'est icy la plus horrible de toutes les infidelités. Il dit que ceux de Zurich se fiant en leurs forces,

I. Part. *B* furent

furent tant d'insultes à leurs voisins pour les obliger à changer de Religion, que les cinq Cantons de Lucerne, de Zug, d'Uri, d'Ondervald & de Shwits furent obligés de prendre les armes pour en tirer raison. Et tout au contraire ce furent les Cantons Catholiques Romains qui furent les aggresseurs. Il est de notorieté publique qu'ils firent mille avanies aux Cantons protestants à cause de l'alteration qu'ils avoient apportée à ce qu'ils appelloient l'ancienne Religion. Quand l'Histoire ne nous l'apprendroit pas, le bon sens nous le diroit. Des gens qui changent la Religion receüe dans un pays, ne demandent que la tolerance, principalement quand ils sont les plus foibles. Les Cantons Papistes estoient si non les plus forts en Suisse, au moins l'estoient ils dans l'Europe, car ils estoient soustenus de l'Empereur, de la France, & de tous les estats d'alentour. Ainsi il y a bien apparence que le Canton de Zurich ait esté faite procès à ses alliés sur leur Religion, luy qui ne demandoit que la liberté de faire ce qui luy sembloit bon dans son ressort? La verité est que les Cantons Papistes à la sollicitation des Evesques & des Prestres firent mille insultes à ceux de Zurich & de Berne. Ces deux Can-
tons.

tous sans se vanger par une guerre ouverte se contenterent de defendre le commerce avec les autres, & d'empescher le transport des denrées. Les Cantons Papistes tirerent de cela une occasion de prendre les armes, & comme ils avoient esté aggresseurs dans les causes de la guerre, ils le furent aussi en faisant les premiers actes d'hostilité ouverte. C'est dans cette guerre que Zuingle fut tué, combattant tres vaillamment, dit le Sieur Maimbourg, à la teste d'un bataillon, parce qu'il estoit meilleur Soldat que Predicant. Nous avons assés parlé de cette mort en faisant l'Apologie de Zuingle.

CHAPITRE II.

Histoire de la Reformation de Geneve. Prodigiouse superstition où cette ville estoit plongée: desbauches du Clergé; obstacles que les reformateurs eurent à combattre.

Justification de la conduite des reformés dans la Reformation de cette ville.

CE que nous venons de dire pour Zurich nous doit espargner beaucoup de reflexions à l'égard de Geneve. Car bien que la Re-
B 2 for-

formation se soit faite dans cette dernière ville avec plus de trouble qu'à Zurich, cependant elle y a esté achevée de la mesme maniere : c'est par l'autorité du Senat. Au reste puisqu'on veut regarder Geneve comme la source d'où est sorti le Calvinisme, il est bon d'examiner un peu exactement, comment il s'y est establi. On ne veut pas nier que le dessein des habitants de maintenir la liberté de cette ville contre les entreprises de l'Evesque & des Ducs de Savoye, & l'alliance avec le Canton de Berne n'ait esté l'occasion du changement qui arriva dans cette ville à l'esgard de la Religion. Mais Dieu a ses conseils & les hommes les leurs : les habitans de Geneve quand ils s'allierent avec les Bernois, n'avoient assurement aucun dessein de reformer leur Eglise. Au contraire leur ville estoit plongée dans une profonde superstition d'une part, & dans une souveraine debauchee de l'autre. Le Clergé y estoit comme le maistre, par l'autorité de l'Evesque qui s'en disoit Seigneur temporel. Et comme cela est ordinaire à cette sorte de gens, ce Clergé abusoit de son autorité pour prendre toute sorte de licences, & pour commettre toute sorte de crimes & de debauches. Les Prestres &
les

les moynes n'y gardoient presqu'aucunes mesures d'honneur & de bien-
seance. Ils corrompoient les femmes,
ils violentoient les maris, ils atten-
toient sur la pudicité des vierges, &
les monasteres de filles estoient des
lieux d'une prostitution presque pu-
blique. Quand il fut permis de penetrer
dans ces abominables mysteres, on des-
couvrit un petit sentier sousterrain qui
faisoit une communication entre le
couvent des Cordeliers & celuy des
religieuses de sainte Claire. C'est par
là que ces hypocrites qui cachoient
sous un froc une concupiscence bru-
lante, alloient respandre leurs flammes
impures dans le sein de ces pretenduës
vierges sacrées, les espouses de Jesus
Christ. Les Chanoines estoient dans
un si horrible desbordement que cinq
ans devant qu'on pensast à aucune re-
formation, le Conseil de la ville fit de-
noncer à ces debauchés, qu'on leur al-
loit oster les revenus ecclesiastiques,
dont ils faisoient un si effroyable abus,
& qu'on alloit appliquer ces biens à
l'hôpital. Mais l'intercession du Can-
ton de Fribourg & la promesse que fi-
rent les Chanoines de mieux vivre à
l'avenir, empescherent que la sentence
ne fust executée. Pierre de la Baulme,
le dernier Eveſque de cette ville osa

bien porter un jour son insolence jusqu'à ravir une fille de la ville pour en abuser. Et même il fit cette action dans le carême, qui est un temps de mortification, mais le peuple ne put souffrir cette violence, il se souleva & menaça de se faire justice, mais pour l'appaiser on luy rendit la fille. D'autre costé la superstition y estoit au comble. Tous les temples estoient remplis de reliques & de corps saints, & le Clergé qui ne vivoit que des erreurs du peuple, l'entretenoit dans l'ignorance & le sucçoit jusqu'à la moëlle par le moyen de cette fausse devotion. On leur faisoit adorer un bras de St. Antoine dans l'Eglise de saint Pierre, & le cerveau de cet Apostre.

Mais l'an 1535. quand on ouvrit ces mystérieuses caisses, l'on trouva dans celle de St. Antoine, le membre d'un cerf, & dans l'autre caisse, au lieu du cerveau de St. Pierre, une pierre ponce. Il y a de cela autant de tefmoins qu'il y avoit alors de personnes dans Geneve de l'une & de l'autre Religion. Il n'y avoit pas de fraudes dont ce Clergé corrompu ne se servist pour abuser le miserable peuple pour le retenir dans la superstition, & pour luy tirer son argent. Dans le temple qui porte le nom de St. Gervais reposoient
sous

sous le grand autel les corps des saints Nazaren, Celse & Pantaleon. Comme ces saints n'estoient pas du premier ordre, & que leur regne estoit passé, la devotion qu'on avoit eu pour eux étoit fort diminuée, & le gain des Prêtres de cette Eglise aussi par consequent. Ils s'aviserent d'une fourbe pour rallumer la ferveur de la devotion & rétablir leur revenus. Ils firent courir le bruit que les corps saints meditoient de se retirer ailleurs, & qu'on entendoit un murmure dans leur tombeau qui tesmoignoit leur mecontentement. On perça leur cercueil, le peuple y accourut en foule, chacun appliquoit son oreille à l'ouverture de la caisse & on entendoit un bruit confus comme de gens qui parloient bas ensemble. On faisoit descendre des chapelets par ce trou, & l'on ne pouvoit les retirer, comme s'il y eust eu quelque main là dedans qui les eust retenus. Incontinent on cria miracle par toute la ville; le saint Pantaleon avec ses compagnons eurent plus d'adorateurs & les Prêtres plus d'offrandes que jamais. Le jeu recommençoit tout aussitôt que la devotion se rallentissoit. Enfin un temps vint qu'on apprit la cause naturelle du miracle. L'on trouva qu'à cette caisse respondoient certains ca-

naux & tuyaux sousterrains à peu près comme ceux des orgues, qui recevant le son & les paroles des assistans, les portoient dans le cerceuil & y caufoient un certain mugissement, qui representoit fort bien un son de paroles confuses. On trouua aussi que par dedans tout estoit plein de crochets, qui retenoient les cordons des Chapelets qu'on y faisoit descendre. C'est encore là un fait d'une notoriété publique.

Il y avoit une image de nostre Dame dans l'Eglise des Augustins de la mesme ville, qui faisoit miraculeusement ressusciter les enfans morts sans baptesme, pour autant de temps qu'il estoit necessaire afin qu'ils pussent estre baptizés. C'estoit par le moyen d'une machine, qui faisoit enfler les cadavres de ces pauvres enfans morts, & mesme quand on leur passoit une plume sur les levres, elles paroissoient se mouvoir. Par le moien d'un feu caché, & d'une chaleur artificielle, par laquelle ils eschauffoient le corps mort, il paroissoit suer pour quelque temps, & cela duroit jusqu'à ce que le baptesme fut administré. Vous pouvez juger quel profit cela devoit apporter à la maison. Car il n'y a point de mere affligée de la damnation de son enfant, qui pour le tirer des enfers ne fust presté à donner la moitié de son bien,

bien. L'an 1535. quand la reformation fut establie, tout ce que je viens de dire fut verifié en presence de plusieurs milliers de tesmoins: car on trouva toutes ces machines. L'on trouva aussi certaines formes de terres creüses où l'on fourroit des lampes, par le moyen desquelles les Prestres & les Moynes feignoient des retours d'ames de purgatoire, en faisant marcher ces fantosmes le long des murailles des Eglises. Il est aysé de comprendre qu'une ville nourrie de ces effroyables fourbes, & possédée par un Clergé avare & sacrilege n'estoit gueres en estat de souhaiter la reformation.

Ce peuple esclave de l'erreur & de la superstition ne pensoit donc point à cette liberté spirituelle qui fait le bonheur des fideles. Mais Dieu permit que les veuës qu'il eut pour conserver la liberté de la ville contre les entreprises des Ducs de Savoye & de l'Evesque, servirent à luy faire trouver ce bien qu'il ne cherchoit pas. Les Bernois qui prirent cette ville en leur protection, y establirent insensiblement la Religion qu'ils avoient choisie depuis peu. Mais ce ne fut point par la voye de l'autorité & de la violence. Et mesme les premiers Bernois qui jetterent les semences de la reformation dans Geneve, le firent sans

ordre de leur Canton. Ce furent des particuliers qui frequentant dans Geneve & la voyant plongée dans la debauché & dans l'idolatrie , ne purent s'empescher de parler avec liberté des desordres de la vie du Clergé , & des abominations dont il se servoit pour entretenir la fausse devotion des peuples. Cela fit plus d'effet qu'on n'eust osé l'esperer. Plusieurs gouterent l'exhortation qu'on leur faisoit d'imiter ceux de Berne leurs protecteurs , en secouant le joug de cette tyrannie spirituelle sous laquelle ils estoient. Il se trouva dans la ville quelques Ecclesiastiques , honnêtes gens , qui sentoient eux mesmes la grande corruption dans laquelle leur corps & leur Eglise estoient engagés , & qui donnerent du courage à ceux qui en manquoient. L'un d'entre eux nommé François Bonnivart consulté sur l'affaire de la reformation, respondit que si on l'entreprenoit , il ne la faloit pas faire à demi. Dans le mesme temps il arriva une chose qui donna courage à ceux de Berne de parler plus haut. L'Archevesque de Vienne , le Metropolitain de la Province , jetta un interdit sur la ville de Geneve , & le fit afficher aux lieux publics. Les Deputés de Berne estoient alors à Geneve. Ils dirent hautement qu'il se faloit moquer de

de

de ces sortes d'anathemes, qu'il falloit craindre les foudres de Dieu, & mespriser celles des hommes; que les foudres du Pape & celles du demon ne faisoient de mal qu'à ceux qui avoient la foiblesse de les craindre. Tout cela ne demeura pas sans effet, le Clergé perdit beaucoup de son credit, le peuple commença à revenir de ses illusions, on parla avec assez de liberté des impostures des Prestres, & la Religion établie commença à estre mesprisée. Enfin l'an 1532. il y eut quelqu'un qui eut la hardiesse d'afficher dans les places publiques des inscriptions, qui promettoient *Pleine & entiere indulgence, & la remission universelle de tous les pechés par Jesus Christ*, c'estoit pour aneantir ces pretenduës indulgences qu'on debitoit encore dans cette ville avec une avarice & une impieté prodigieuse. Ces affiches furent l'occasion de la premiere declaration de guerre. Les Chanoines & les Prestres se mirent en devoir de les arracher; mais le peuple les en empescha: le Clergé esmut la sedition & prit les armes pour se faire obeïr; le peuple les prit pour se defendre. Mais le trouble fut appaisé par l'autorité du Senat, qui ne se trouva pas encore assés fort ou assés bien intentionné pour changer la Religion. C'est pourquoy l'on ordonna

que les choses demeureroient dans l'état où elles estoient.

Ce fut dans ce temps là que Farel arriva à Geneve : son nom seul jettâ l'effroy dans tout le parti Papiste. Car il s'estoit rendu redoutable aux partisans de la superstition par la maniere vigoureuse dont il l'avoit attaquée. On peut dire qu'on avoit vu dans cet homme de ces mouvemens qu'on appelle heroïques, & qui peuvent estre comparés à celui de Phineés, qui perça l'Israélite & la Moabite, lesquels se souilloient par la fornication & par l'Idolatrie. Estant à Montbeliard, où il prescha la verité avec une hardiesse surprenante, un jour voyant une image de St. Antoine, qu'on portoit publiquement en procession & que tout le peuple idolatroit, son zele s'esmut & arrachant l'image au Prêtre, il la jettâ dans la riviere de dessus le pont. Le peuple enchanté de sa superstition, & qui selon toutes les apparences devoit sacrifier Farel à son ressentiment, demeura frapé de cette veüe comme d'un coup de foudre ; il fut saisi d'une terreur panique & veritablement miraculeuse, ainsi chacun s'enfuit & se retira chez soy. Cet homme puissant en discours & qui tonnoit d'une maniere foudroiante contre les erreurs & l'Idolatrie, ne fut pas plustost arrivé à Geneve que

le

Les Prestres resolurent de l'en faire sortir, & l'accuserent devant le Conseil d'estre un brouillon, un seditieux & un perturbateur du repos public. Farel estoit muni de lettres de recommandation de la Republique de Berne, il respondit aux accusations qui luy furent faites, & se defendit si bien que le Conseil n'osa rien decerner contre luy, de peur d'offenser les Bernois dont ils avoient si grand besoin pour estre maintenus contre les continuelles attaques du Duc de Savoye. Mais la justice de l'Evesque, qui subsistoit encore, ne garda pas la mesme moderation. Le Procureur Fiscal de l'Evesché se rendit partie contre les nouveaux Predicateurs. Ils furent cités & comparurent. Quelques uns estoient d'avis qu'on prist un peu connoissance du fonds de l'affaire, & qu'on entraist dans l'examen de ce que les Predicateurs preschoient. Mais le Procureur de l'Evesque s'escria, *Que si l'on entroit en dispute, tout leur mystere estoit ruiné.* Farel eut bien à souffrir dans ce proces. Il fut couvert d'injures, de crachats & souvent de coups. Pour s'en defaire promptement & sans peril, on luy tira un coup d'arquebuse comme il sortoit de cette assemblée, mais la balle luy manqua. Il falut enfin qu'il cedast au Clergé Romain qui dominoit enco-

re, & qu'il se retirast de la ville. Mais il laissa en sa place un jeune homme, nommé Antoine Froment, qu'il exhorta de se rendre à Geneve, luy disant que son nom estant moins connu & moins odieux entre les Prestres, il pourroit avancer la verité, & la persuader à plusieurs. Froment se laissa persuader avec assés de peine, cependant il obeit & vint à Geneve, où il establir une escole, dans laquelle il enseignoit les enfans, & leur versoit en mesme temps dans l'ame la connoissance de la véritable Religion. Cette escole changea bientost de face, elle devint un grand auditoire, où tout le monde de tout aage, de toute condition & de tout sexe se rendoient. Et Dieu benit si visiblement les travaux de cet homme qu'en peu de temps le parti de la reformation devint considerable. Il arriva alors une chose remarquable & qui merite d'estre escrete dans la memoire des hommes. Les Prestres avoient persuadé à leurs devots que les Lutheriens estoient tous magiciens & qu'ils enforceloient tous ceux qui s'approchoient d'eux par certaines paroles, qui avoient la vertu de charmer. Une de ces devotes estoit si bien prevenuë de cette imagination, qu'elle ne pouvoit en façon du monde estre persuadée d'aller escouter Antoine Froment,

oment. Cependant un jour vaincuë
r les importunités de ses voisines, elle
alla, mais toute chargée d'Agnus
ei, de Chapelets, de Reliques & de
out ce qu'elle crut capable de surmon-
er la force du charme. Quand elle
ut escouté le Predicateur avec atten-
ion, elle se trouva subitement chan-
gée, elle fut esmuë, elle pleura, elle
voulut lire l'Ecriture Sainte. Inconti-
nent elle envoya querir Froment, qu'elle
avoit regardée comme un magicien,
luy versa ses larmes dans le sein, luy
fit sa confession de foy & renonça aux
erreurs & aux superstitions dont elle
avoit esté enchantée. Elle convertit
mesme sa famille, son mari & ses pa-
rents, & se distingua en toute maniere
par une vie sainte & pleine de bonnes
œuvres. Enfin Antoine Froment fit de
si grands fruits qu'en peu de temps la
salle, où l'on s'assembloit chés luy, ne
fut plus capable de contenir la dixiesme
partie du peuple qui le vouloit ouïr.
Ce peuple dans la ferveur de son zele le
prit, le porta sur la place du marché
appelée le Molard, l'éleva sur un banc
& l'obligea à prescher publiquement.
C'est le premier sermon public qui se
fit à Geneve, ce fut le premier jour de
Janvier de l'an 1533. Cette action har-
die jetta l'effroy dans tout le parti des
super-

superstitieux. L'on envoya sur le champ un huissier qui commanda à Froment de se taire. Il n'en voulut rien faire & respondit qu'il valoit mieux obeïr à Dieu qu'aux hommes. Mais les Prêtres ayant esmu la sedition, armerent leur partisans & alloient immoler cet homme à leur fureur, s'il ne se fust derobé à leur rage & ne se fut retiré de la ville. En même temps le Canton de Fribourg fit de grandes instances par ses Envoyés auprès du Conseil à ce qu'on reprimaist la hardiesse des Novateurs, & que l'on conservast l'ancienne Religion: en menaceant les Genevois que s'ils renonceoient à la Religion de leur ancestres, ils romproient le traité qu'ils avoient fait avec eux, & les abandonneroient à leurs ennemis. Le Conseil qui craignoit les effects de cette menace, & qui d'ailleurs n'estoit pas encore fort disposé à la reformation, respondit qu'il avoit fait tous ses efforts jusques là pour reprimer les Novateurs, qu'il le feroit encore, & qu'il joindroit pour cela ses soins à ceux du grand Vicaire de l'Evesque. Antoine Froment ne laissa pourtant pas de revenir à Geneve bientost après, & y courut en y arrivant le plus grand peril du monde; car il tomba entre les mains des Prestres & de quelques uns de leurs devots, qui l'alloient

l'alloient mettre en pieces , si quelques honnestes gens ne l'eussent arraché des mains de ces furieux. Toutes les menaces du Canton de Fribourg , la fureur du Clergé , & les soins du Conseil n'empescherent pas que le parti de la reformation ne grossît , & qu'il ne fit ses assemblées secrètes dans lesquelles on communia pour la premiere fois au commencement du mois de Mars de l'an 1533. Comme d'un costé le Canton de Friburg faisoit tous ses efforts pour empescher la reformation de Geneve , celui de Berne qui estoit beaucoup plus puissant travailloit à l'avancer. Il escrivit au Senat, se plaignit de la maniere dont on avoit traité Fâ-el Predicateur , qui estoit autorisé d'eux ; & demanda qu'on reprimaît la licence & la fureur du Clergé, afin qu'il fut libre à chacun de suivre la Religion qui luy plairoit le plus. Le Conseil de la ville s'assembla pour deliberer sur les lettres de Messieurs de Berne. Alors le Clergé entra en fureur & avec une troupe de seditieux qu'ils avoient ramassés, ils s'en allerent au Conseil pour demander justice contre ces pretendus perturbateurs du repos public , qui avoient extorqué ces lettres du Canton de Berne. Le Conseil les renvoya en leur disant qu'ils eussent à se tenir en paix, & qu'on tra-

travailleroit à la sureté de l'ancienne Religion. Ils s'en retournerent, mais ils remporterent avec eux leur esprit de sedition, qui esclata peu de jours après. Ils formerent un parti pour l'entiere extirpation de ce qu'ils appelloient le Lutheranisme, & pour la ruine des Lutheriens. L'assemblée se commença dans la maison du grand Vicaire, & les Prestres amasserent au son du Toclin plus de sept cents bourgeois armés dans l'Eglise de St. Pierre. Les Reformés avertis du peril & de la conjuration, se precautionnerent, prirent les armes & se preparoient à defendre leur vie. Les Syndics & le conseil advertis de cette ésmute envoyerent aux uns & aux autres pour les obliger à mettre les armes bas. Mais la fureur du Clergé estoit telle que rien ne le put arrester. Ils mirent leur troupe en bataille sur le Molard, & s'en alloient enfoncer les maisons où les Reformés s'estoient enfermés, pour les esgorger tous. Dieu ne permit pas cela, & il voulut que des Marchands de Fribourg, qui estoient alors à Geneve, fussent plus heureux que n'avoient esté les Magistrats, dans le dessein d'appaiser cette fureur populaire. Par leur mediation le tumulte fut appaisé, le Conseil rendit un arrest par lequel amnistie fut donnée aux auteurs de la sedition,

sedition, & il fut ordonné qu'on prêcherait la vérité conformément à la parole de Dieu; c'est le premier pas que fit le Conseil vers la reformation.

Peu de temps après un Chanoine de Fribourg armé de toute pièce comme un soldat, l'épée à la main, au milieu des rues excita une nouvelle sedition, dans laquelle luy même perit. Ceux de Fribourg se plaignirent & demanderent vengeance de la mort de leur Chanoine: ceux de Berne au contraire presserent qu'on accordast à tous la liberté de conscience. Le Conseil combattu entre ces deux puissances dont ils avoient besoin, promit à ceux de Fribourg le chastiment de ceux qui avoient tué le Chanoine, & à ceux de Berne qu'ils travailleroient avec équité à la conservation de la paix publique. Et en effet pour satisfaire les Bernois on fit mettre en prison quelques Chanoines & quelques Prestres auteurs de la sedition. Au commencement de Juillet de cette ann. 1533. Pierre de la Baulme Evêque de Geneve, revint accompagné de quelques Magistrats & quelques Prestres de Fribourg. Il commença par l'elargissement des Chanoines & des Prestres qui avoient été emprisonnés pour sedition. Les gens de Fribourg soustenus de la présence de l'Evêque recommencerent leurs

leurs instances pour avoir raison du meurtre commis en la personne de leur Chanoine. l'Evesque voulut prendre connoissance de cette affaire, il la voulut oster au Senat & la faire évoquer à la justice de l'Evesché? Le Conseil s'y opposa soustenu par le Canton de Berne. Celuy de Fribourg avoit fait avancer des troupes aux portes de Geneve pour soustenir le Clergé & l'Evesque. Et en mesme temps le grand Vicaire fit prendre & emprisonner neuf personnes accusées du meurtre du Chanoine de Fribourg. Les Magistrats redemanderent les accusés & pretendirent que c'estoit à eux à les juger. Ainsi il s'eleva un violent conflict de Jurisdiction entre l'Evesque & l'Officialité, soustenus par le Canton de Fribourg d'une part, & le Conseil & les Syndics soustenus par le Canton de Berne d'autre part. Dans cette dispute l'Evesque succomba & l'on fut obligé de remettre les prisonniers entre les mains des Syndics & dans leurs prisons. Ils jugerent ces neuf personnes accusées, l'une paya pour les autres, les huit autres furent relachées. Ainsi la mort du Chanoine de Fribourg fut vangée, quoy qu'il se la fust attirée par la sedition qu'il avoit eméüe. Le peuple entra dans les interêts du Conseil

il de la ville & des Syndics, il fit garder par tout pour prevenir les entreprises de l'Evesque qu'on sçavoit fort bien avoir dessein de se saisir de la ville & d'opprimer sa liberté. L'Evesque voyant bien que sa partie estoit mal faite, craignit la fureur d'un peuple jaloux de la liberté, qu'on luy vouloit ôter, & se retira de Geneve pour n'y revenir jamais, quinze jours après y estre entré pour la dernière fois.

Ce ne fut point la cause de la Religion qui l'en chassa: il est vray qu'il commençoit à se former un gros parti de Reformés dans la ville. Mais ce parti estoit encore le plus foible de beaucoup. Le Clergé estoit encore en possession de tous les biens, de tous les droits & de toutes les Eglises; les Protestants ne faisoient encore leurs assemblées qu'en secret. Ce furent les habitants Papistes qui prirent le parti des Syndics dans le conflict de jurisdiction qu'ils eurent avec l'Evesque, tout aussi bien que les autres. Ainsi l'Evesque sortit uniquement pour se sauver de la fureur d'un peuple qui estoit presqu'entièrement persuadé qu'on l'avoit vendu au Duc de Savoye, & qu'on ne cherchoit que les occasions de le livrer. Quand il fut sorti il escrivit au Conseil, non pas comme à des gens qu'il crust corrom-

rom.

rompus dans la foy, mais simplement pour les obliger à veiller exactement pour la conservation de l'ancienne Religion en chassant les nouveaux predicateurs.

Les Prestres cependant qui sentoient que leur parti s'affoiblissoit, le voulurent appuyer de quelque homme qui eust de l'habileté ou la reputation d'en avoir. Ils firent venir du couvent des Jacopins de Montmelian un certain docteur appelé Fourbi, qui prescha dans l'Eglise de St. Pierre avec fort peu de sçavoir, mais avec beaucoup de violence & d'emportement contre les Lutheriens. Antoine Froment & quelques autres revenus à Geneve s'opposoient avec assés de vigueur à Fourbi. Mais le conseil qui n'estoit encore rien moins que reformé, ou qui n'osoit le faire paroistre, fit defense à Froment & à ses Collegues de s'opposer au Jacopin. Il bannit même de la ville quelques uns des predicateurs de l'Evangile. Le Clergé croyant qu'il falloit alors faire un grand coup pour achever d'abattre le parti, au commencement de l'an 1534. fit un decret, par lequel il defendit toutes assemblées pour causes de Religion sans permission de l'Evesque, & ordonna que toutes les Bibles en François & en Allemand seroient brulées,

es, & qu'il ne seroit permis à personne d'en retenir dans sa maison, sous peine d'excommunication. Mais cette censure produisit un effet tout opposé à celui qu'ils attendoient. On eut de la crainte pour un decret qui ordonnoit de bruler l'Ecriture Sainte, qui est l'ouvrage du saint Esprit. Farel qui avoit été chassé l'année precedente, & Frobenius accompagné de Pierre Viret, qui estoit joint à eux, rentrerent dans Geneve, & y firent des assemblées pour instruire le peuple & pour prescher en secret, parce qu'il n'estoit pas encore permis de le faire ouvertement. La Republique de Berne offensée des insolences du Jacopin Fourbi, dont les predications n'estoient composées que d'invectives & d'outrages, non seulement contre l'Evangile, mais contre le Canton & le Conseil de Berne, deputerent au Conseil de Geneve, & luy declarerent que si l'on ne reprimoit la violence de ce predicateur, ils s'alloient retirer de leur alliance. Ils passerent ensuite jusqu'à demander qu'on leur fust ce Moyne qui les avoit chargés de la chaire de tant d'outrages, afin qu'ils eussent eux mesmes en fissent le châtiment. Le Conseil promit à la Republique de Geneve de luy faire justice du Jacopin; en effect on le mit en prison. Or

voicy la semence d'une nouvelle guerre. Le Clergé se plaignit qu'on violoit ses privileges, il dit que le Jacopin estoit Prestre, & qu'il n'estoit pas soumis à la jurisdiction civile. Il demanda qu'on renvoyast Fourbi par devant ses juges naturels, qui estoient les juges ecclesiastiques. Les Bernois qui estoient les parties de Fourbi, s'y opposerent par la bouche de leurs Ambassadeurs, & ne voulurent point reconnoistre d'autres juges dans un procès où ils estoient parties, que les Syndics & le Conseil. Au contraire ceux de Fribourg se mirent encore de la partie, & soustinrent les interêts du Clergé & de Fourbi. Voicy donc un nouveau conflict de jurisdiction, qui mit le feu entre les bourgeois & qui commit mesme entr'eux deux Cantons de Suisse, Berne & Fribourg. Enfin les Bernois gagnerent leur cause, le Conseil retint l'affaire de Fourbi. Il fut cité devant le Conseil des deux cents. Les Envoyés de Berne plaiderent contre luy, prouverent qu'il avoit injuriés les Bernois d'une maniere atroce. Les appellant *bourreaux de Jesus Christ, Chiens & Tures*, & declamant d'une maniere esponvable contre l'alliance que les Genevois avoient fait avec eux. Ils dirent de plus que ce declamateur les a-
voit

voit accusés d'herésie, qu'ils preten-
toient que cet homme les en convain-
quist par la parole de Dieu, ou qu'il
fust puni comme un calomniateur.
Fourbi se retrancha sur l'incompeten-
ce des juges, voulut faire valoir sa qua-
rité de Prestre & de Docteur de Sor-
bonne, nia qu'il fust obligé à respon-
dre. Mais il y fut condamné, & cela
 donna occasion à une dispute de Reli-
 gion, qui dura plusieurs jours en pre-
 sence de tout le Conseil. Les tenants
 étoient Fourbi d'une part & Farel de
 l'autre. Le succes ne fut pas heureux
 pour Fourbi, il n'avoit ni la verité ni
 la science de son parti. On disputa sur
 la puissance de l'Eglise à faire des loix,
 sur l'autorité du Pape & sur les tra-
 ditions. Le Jacopin fut battu par tout,
 ayant esté bien convaincu des faits
 que les Bernois avoient portés contre
 lui, il fut condamné par le Conseil à se
 dire publiquement dans l'Eglise de
 St. Pierre, de toutes les choses qu'il a-
 voit temerairement avancées contre la
 parole de Dieu & sa gloire, & contre
 l'honneur qui estoit du aux illustres
 confederés du Canton de Berne. Le 15.
 Fevrier de l'an 1534. il fut mené de la
 prison à l'Eglise de St. Pierre, & mis en
 chaire pour y faire sa retractation selon
 l'ordonnance. Mais au lieu de cela il se
Part. C mo-

moqua de ses auditeurs & ne leur dit rien de ce à quoy l'on s'attendoit. Après qu'on l'eut longtemps écouté, enfin l'on perdit patience, il fut remené en prison, où il demeura deux ans, & d'où il ne sortit qu'à la sollicitation du Roy François I.

Ce fut un terrible coup pour les ennemis de la verité. Mais ils ne se rendirent pourtant pas si tost. Ils avoient encore des partisans, du credit, des forces, & le Conseil n'estoit point encore declaré contre eux. Ils se servirent de toutes les forces qui leur restoient pour opprimer la verité. Ils emûrent de nouvelles seditions & contrainquirent plusieurs fois les reformés à se defendre par les armes, comme ils estoient attaqués par les armes. Le Conseil s'en mêla encore & l'on mit en prison quelques seditieux, entre autres Jehan Portier Secretaire de l'Evesque, par le moyen duquel on descouvrit une terrible conjuration. Car on trouva dans les papiers de cet homme des memoires, par lesquels il parut que l'Evesque traittoit avec le Duc de Savoye, & entretenoit ses intelligences dans la ville pour s'en rendre maistre par force, & en renverser entierement le Gouvernement. Portier paya de sa teste les crimes de son maistre. Et cet-

la conjuration découverte detacha extrêmement des intérêts de l'Evesque & de la Religion Romaine, plusieurs personnes, qui n'aimoient point à la vérité la reformation, mais qui estoient très jaloux de la liberté publique. D'autre part les Bernois enflés du succès qu'ils avoient eu dans l'affaire de Courbi, demanderent au Conseil de la ville un temple pour eux & pour ceux de leur parti, qui voudroient estre de leur Religion; Et parce que le Conseil refusoit de leur respondre, ils crurent estre en droit de prendre ce qu'ils demandoient dans une ville, qui ne conservoit sa liberté que par leur protection. Ils se saisirent donc de l'Eglise & du couvent des Cordeliers de Rive, & firent prescher publiquement Farel le premier jour de Mars de l'an 1534. Cela se fit sans le consentement du Conseil qui representoit le corps de la Republique; neantmoins le Canton de Fribourg conservant son zele pour l'ancienne Religion rompit avec la ville de Geneve. Leurs envoyés se reuniront & avec eux un assez grand nombre de zelés Catholiques Romains, qui prevoioient le changement qui arriva quelque temps après. Car Dieu se paroit toutes choses pour ce miraculeux changement.

L'on découvrit une nouvelle conjuration de l'Evesque contre la ville. Pendant qu'il entretenoit ses intelligences au dedans, il preparoit des troupes & un esquipage de guerre au dehors tant par terre que par le lac pour surprendre Geneve. Cette entreprise manqua, cela irrita ceux qui estoient amateurs de la liberté, & rendit odieux ceux qui estoient de la faction de l'Evesque, de sorte qu'ils se retirerent, & laisserent le parti contraire à la Reformation fort affoibli par leur depart. En mesme temps l'Evesque fulmina assés à contre temps une sentence d'excommunication contre la ville, condamna quelque notables bourgeois à la mort, confisqua leurs biens & ferma les passages de la ville pour luy couper les vivres. Il commanda aussi à ses juges de se retirer de Geneve & de poser leur siege à Gersi. Tout cela servit à repurger la ville, & à diminuer le nombre de ceux qui s'opposoient à la Reformation. Il arriva plusieurs choses presque tout à la fois qui hasterent l'oeuvre de la providence. Par exemple: On descouvrit qu'une vielle forciere avoit esté induite à empoisonner tous les ministres; elle fut surprise sur le fait voulant empoisonner Virer: examinée & condamnée elle confessa qu'el-

qu'elle avoit esté persuadée par les Chanoines à faire cela. Il passa aussi pour constant que les Prestres avoient resolu d'employonner le pain & le vin de la communion, afin de faire perir tout à la fois ce peuple ennemy de leur repos & de leurs vies. Enfin la providence de Dieu voulut que l'impureté des Ecclesiastiques se descouvrit avec plus d'esclat que jamais. On surprit plusieurs Moynes & Prestres entre les bras de leurs concubines, & on les mena en pompe dans toute la ville avec leurs maistresses. Toutes ces choses jointes ensemble augmentèrent l'horreur pour la Religion Romaine & disposerent les esprits au changement qui se fit l'année suivante de cette maniere.

Le parti de la reformation estant devenu le plus fort, le Conseil n'osa plus luy refuser la tolerance, on ne put même luy refuser des Eglises pour y faire publiquement exercice de la Religion Protestante. Par un Edit de l'onzième d'Avril 1535. on accorda des Eglises aux Reformez, mais on ne leur permit pas de se rendre les maistres des Eglises parochiales. On défendit aussi quelques superstitions grossieres, dont on se servoit pour abuser le peuple, mais sans toucher encore au gros de l'arbre,

ni donner aucune atteinte à la Messe. Le Pere Bernard , qui avoit esté Gardien des Cordeliers , se servit de la liberté qui avoit esté accordée aux Reformés dont il avoit embrassé le parti. Il proposa des theses contre la Religion Romaine avec la permission & sous l'autorité du Conseil. On y invita non seulement les Ecclesiastiques de Geneve, mais tous ceux de Lion , de Grenoble & de tous les lieux d'alentour. La dispute fut ouverte à la fin du mois de May , dans la grande salle du couvent des Cordeliers , & dura jusques à la fin du mois de Juin. Le Conseil y eut ses deputés, qui y presiderent en son autorité ; les articles y furent examinés en presence d'un grand concours de peuple. Quatre Secretaires redigerent par escrit les actes de la conference. La verité ayant esté suffisamment esclaircie, Farel & ses Collegues demanderent avec grande instance qu'on achevast la reformation , qu'on abolist la Messe & tout le service de l'Eglise Romaine. Le Senat n'en voulut rien faire pour l'heure , & deux mois s'escoulerent dans des delays. Enfin le peuple perdit patience , & voyant bien que le Conseil vouloit estre forcé , il prit Farel le 8. du mois d'Aoust & le mena dans la grande Eglise , où il le fit prescher , & le même

me jour on abbatit les images dans les Eglises. Le Conseil qui vit bien que ses delays ne servoient à rien qu'à faire faire d'une façon irreguliere ce qu'après tout ils avoient dessein de faire dans les formes, se laissa vaincre enfin. Et après avoir donné une audience fort longue à Farel, il ordonna que la Messe seroit abolie. Deux jours après on cita le grand Vicaire de l'Evesque, les Chanoines & les Religieux pour sçavoir s'ils avoient quelque chose à opposer tirée de la parole de Dieu, que s'ils n'avoient rien à dire, qu'ils se rendissent à la verité. Les Moines respondirent d'une maniere plus douce & les Chanoines parlerent d'un ton plus eschauffé; mais le sens de leur response estoit le mesme; c'est qu'ils estoient resolués à conserver leur ancienne Religion. Après cela se retira qui voulut: les Religieuses de sainte Claire furent de ceux qui voulurent perseverer dans la Religion qui leur avoit donné le voile. Et le Sieur Mainbourg avoue qu'on les conduisit avec escorte & avec honneur sans leur faire aucune violence, jusqu'à Anecy, où elles voulurent se retirer. Cette verité à laquelle il rend tesmoignage met une grande difference entre nostre conduite & celle des devots de l'Eglise Romaine; si nous estions animés d'un

mesme esprit qu'eux , ces filles n'en auroient pas esté quittes pour abandonner leur couvent. Il n'y a pas de violences qu'on ne leur eut faites ; quand on vouloit repurger un lieu de Huguenots, on y mettoit le feu, on y employoit le fer & on y exerçoit les dernieres cruautéz , comme on a fait à Merindol & en cent autres lieux. Mais quand Geneve a secoué le joug de Rome , elle s'est contentée de donner congé à ceux qui n'ont pas voulu se reformer , & elle a congedié avec honneur ceux qui ont voulu se retirer.

L'on ne se contenta pas d'avoir cité le Clergé une fois , on le fit une seconde & une troisieme fois , on offrit de les escouter en tout ce qu'ils auroient à dire , on leur offrit même d'entendre tous les plus celebres Docteurs qu'ils pourroient faire venir d'ailleurs. Mais la plus part demurerent fermes dans leur premiere resolution. On assigna une pension à tous ceux qui promirent de vivre paisiblement sans les obliger à changer de Religion ; & le reste des biens Ecclesiastiques fut appliqué à des usages pieux ou utiles au bien de la Republique. Voila precisement de quelle maniere s'est introduite la reformation dans cette ville quel'on regarde comme la

la Metropole du Calvinisme. Et j'ay bien voulu, Monsieur, vous donner cette histoire abbregée, afin que vous puissiez l'opposer non seulement au recit du Sieur Maimbourg, qui est tronqué, imparfait & tourné d'une maniere maligne, mais aussi à certaines histoires dont les auteurs ont voulu favoriser leurs imprimeurs & obtenir pour leurs ouvrages des approbations & des privileges. Ce qui les a obligés à supprimer bien des choses que la sincerité les auroit obligés de dire.

Le Sieur Maimbourg dit à la verité en quelques endroits les mesmes choses que nous, mais en dissimulant toutes celles qui pouvoient faire voir la conduite irreguliere de ceux de son parti, & en donnant un tour malin à tout ce qu'il dit de la conduite du nôtre. Outre cela il y entremesle certains faits tout à fait faux. Comme est celui de la pierre du grand autel, qu'Amy Perrin fit transporter, à ce qu'il dit, dans la place où l'on punissoit les criminels, *Liv. I.*
 & par un effroyable sacrilege la fit dresser *ann.*
 en eschauffaut pour y faire les executions de la justice. 1542.
 Cela est un Roman; car nous avons sceu de Geneve que cette pierre fut transportée dans l'hôtel de ville où elle est encore aujourd'huy & où chacun la peut voir. Il n'a pas non
 C 5 plus

plus esté bien informé des causes de la mort de cet Amy Perrin. Car il ne mourut pas pour avoir voulu faire massacrer les François, mais pour des crimes d'Estat. Il est faux aussi que Farel ait esté à la teste des jeunes gens qui abbattirent les images deux ou trois jours devant que le Conseil donnast l'Edit de reformation. Car il est tres constant qu'il ne fut point present à cette execution.

Aprés avoir fait la deduction de la maniere dont cette grande affaire s'est passée, il faut aussi voir brevement ce qu'on y peut trouver à redire. On dira peut estre que c'est une insolence & une entreprise punissable dans ceux, qui les premiers ont entrepris de prescher à Geneve une doctrine nouvelle sans la permission de l'Evesque. Mais si l'on disoit cela, l'on diroit une niaiserie : car il seroit ridicule d'esperer qu'un Evesque Papiste donneroit la permission de prescher contre sa Religion, & l'on seroit ridicule de le demander. Il falloit bien que ceux qui vouloient reformer Geneve, le fissent au commencement d'une maniere clandestine ; car cela ne se pouvoit pas faire autrement. On blâmera sans doute les nostres de s'estre quelquefois servi des armes : car c'est la grande objection qu'on nous fait par tout.

tout. Mais dans cet endroit cette accusation est aussi injuste qu'en aucun autre. Car les Genevois, qui ont les premiers embrassé la reformation, ne se sont jamais servi des armes que pour se defendre ; les autres ont tousjours esté les aggresseurs. On trouvera mauvais sans doute qu'ils se soient emparés d'une Eglise sans la permission du Magistrat. On peut respondre à cela premierement que ceux qui firent cela, estoient authorisés des Ambassadeurs du Canton de Berne, qui au nom de leurs maistres demanderent une Eglise pour les gens de leur Religion : s'il y a du crime & de l'attentat c'est aux Bernois que cela doit estre imputé plustost qu'aux Genevois. De plus il est à remarquer que dans un estat populaire où un Senat ne fait que représenter le peuple, quand le Senat ne fait pas justice, le peuple est en droit de la faire. Et puisqu'alors une considerable partie du peuple demandoit la liberté de conscience, le Senat qui n'avoit que les droits du peuple, ne la luy pouvoit pas refuser. L'on fait un grand crime aux Genevois de ce qu'ils ont chassé leur Evesque, qui estoit leur Prince temporel aussi bien que spirituel. Mais le Sieur Maimbourg les justifie suffisamment de cette accusation. *Il avoue que cette Ville a toujours*

constamment soustenu qu'elle estoit libre, comme ayant esté de tout temps reconnue par les Empereurs, Ville Imperiale, avec les mesmes franchises & privileges que toutes celles qui sont membres de l'Empire. Il tombe d'accord de ce fait. C'est que ceux de Geneve ont tousjours reconnu leur Evesque pour leur Prince, mais à peu près comme le Doge l'est à Venise. Or chacun sçait que le Doge n'est rien moins que Prince temporel de Venise. Et s'il plaisoit aux Venitiens de chasser leur Doge, de casser & d'aneantir cette charge en changeant à cet esgard la forme de leur gouvernement, on ne pourroit jamais les accuser d'avoir secoué le joug de leur legitime souverain. L'Evesque avoit sa jurisdiction dans Geneve, & la Ville la sienne; mais le gouvernement de l'estat estoit entre les mains du Conseil. Le Conseil estoit souverain, il a pu regler ses affaires comme il luy a plu, & il s'est servi de ses droits quand il a establi la reformation par un Edict. Icy comme sur l'affaire de Zurich on tourne en ridicule la maniere dont cette reformation s'est faite, à cause que le Conseil de Geneve n'estoit compose que de Bourgeois. Ces Messieurs du grand Conseil de Geneve tous bons marchands & artisans, ou pour le plus le-
gistes, n'avoient jamais rien appris que
leurs

*Leurs loix & n'avoient jamais lu ni Peres ,
 ni Conciles , ni Docteurs approuvés de l'E-
 glise , &c. C'est une meschante plai-
 santerie qui a esté refutée cent fois, & à
 quoy nous avons suffisamment respon-
 du en parlant de la reformation de Zu-
 rich. Bourgeois, Marchands & Arti-
 sants tant qu'il vous plaira, ils avoient
 en main les droits de la souveraineté
 de ce petit Estat, & par consequent ils
 pouvoient agir comme maistres. Ils a-
 voient aussi le bon sens commun à tous
 les hommes, & la connoissance neces-
 saire au salut. Ils n'avoient lu ni les Pe-
 res ni les Conciles, mais ils avoient lu
 l'Ecriture Sainte, & ils avoient assés
 de lumiere pour voir que dans cette
 Ecriture il n'y avoit rien de ce que
 l'Eglise Romaine enseigne comme
 des articles de foy emanés de la tradi-
 tion.*

CHAPITRE II.

Histoire de la reformation d'Ecosse. Persecutions des fideles sous Jacques V. sous le Cardinal Beton, sous le Comte d'Aran & sous Marie de Lorraine, Regente d'Ecosse. Justification de la conduite des Ecossois dans cette affaire.

*Buchanan.
Hist.
Scot.
lib. 14.
Thuan.*

SI nous suivons l'ordre des temps, nous pouvons sans avoir esgard à la distance des lieux, passer de Geneve en Ecosse pour voir de quelle maniere la reformation s'est establie dans ce Royaume là. Il y a apparence que les premieres semences de la verité renaissante y furent jettées environ l'an 1530. Et il est vraysemblable que Patrice Hamilton, de la noble maison des Hamiltons, qui est sortie du sang Royal d'Ecosse, est un de ceux qui y a porté les premiers rayons de ce flambeau de la reformation. Il avoit esté Professeur en Theologie dans l'Université de Marpurg nouvellement crigée par le Lantgrave de Hesse. A l'aage de vingt trois ans il retourna dans son pays pour luy faire part des graces que Dieu luy avoit faites. Il instruisit bien des gens, mais il fut trahi & defere par un Moyne

Moyne Jacopin nommé Alexandre Cambel. Ce Moine avoit paru goustier la doctrine des Protestans, & estoit demeuré convaincu de tout ce que Patrice avoit voulu luy persuader. Mais l'amour du siecle present l'emporta sur l'amour pour la verité & pour éviter la persecution & éloigner les soubçons qu'on avoit contre luy, il se rendit delateur contre Patrice. David Beton, Cardinal de St. André, disputa contre ce saint homme, qui bien loin de dissimuler sa Religion, la soustint avec une force & avec une vigueur qui confondit, mais qui irrita souverainement les ennemis de la verité. Dès le mesme jour il fut condamné au feu qu'il souffrit avec une constance miraculeuse. Sa doctrine ne mourut pas avec luy, elle se multiplia : sept ans après on descouvrit encore plusieurs Lutheriens. C'est ainsi qu'ils les appelloient, & on en brusta cinq l'an 1537. Deux ans après on en brula encore cinq & on en bannit plusieurs autres. George Buchanan fut de ceux, dont on se saisit & qui apparemment auroit passé par où les autres passèrent, s'il n'eust esté assez heureux pour se sauver par une fenestre pendant que ses gardes dormoient. Si l'on en croit le P. Maimbourg & les Historiens de la vie de Marie Stuart,

Reine

Reine d'Ecosse, ce ne fut pas la seule fois que Buchanan courut cette sorte de peril. Car ils disent que cette Reine le tira du supplice où il avoit esté condamné à Paris comme Moine Apostat, & comme Lutherien. Il y a apparence que c'est une fable inventée tout exprés pour pouvoir accuser ce Buchanan d'une noire ingratitude, parce que dans son Histoire d'Ecosse il parle fort librement de la conduite de Marie Stuart. Mais quand cela seroit vray, il n'en seroit que plus digne de foy dans ce qu'il dit de Marie Stuart. Un escrivain ne doit pas estre suspect quand il parle librement de ceux ausquels il a les dernieres obligations. Il semble que M. de Thou qui est un Historien si exact, n'auroit pas oublié cette circonstance si elle avoit esté veritable. Ces persecutions que l'on faisoit aux Protestans sous le regne de Jaques V. Roy d'Ecosse, n'empescherent pas la verité de se répandre. Elle ne demandoit plus qu'un peu de liberté pour se fortifier. Elle la trouva par la mort de Jaques V. Roy d'Ecosse qui arriva l'an 1542. au mois de Decembre. Ce Prince s'estoit laissé posséder par David Beton, Cardinal de saint André, ctuel persecuteur des reformateurs, Ce Cardinal après la

la mort du Roy voulut retenir toute l'autorité qu'il avoit eüe sous ce Prince, & fit pour cela l'une des plus effroyables fourbes qui ait jamais esté. Aidé d'un Prestre faussaire il fabriqua un Testament sous le nom du Roy defunt, par lequel il se faisoit donner le maniement des affaires avec trois assesseurs d'entre les grands du pays. La fourbe ne réussit pas, & quand le Parlement fut assemblé, on luy osta cette dignité de Viceroy, dont il s'estoit déjà mis en possession, & on en revestit Jaques Hamilton Conte d'Aran. C'est celuy dont le P. Maimbourg fait de grandes plaintes, parce qu'à ce qu'il dit, il laissa fortifier le Calvinisme. Non seulement, dit-il, il ne voulut pas qu'on re- *Liv. 3.*
cherchast comme auparavant ceux qui s'é- *sous l'an*
toient laissé malheureusement abuser par les *1561.*
nouveaux docteurs : mais il souffrit aussi qu'ils eussent pleine liberté de paroistre en public & de faire hautement profession de leur creance. Le Sieur Maimbourg n'est pas tout à fait bien instruit de l'Histoire du Comte d'Aran. Il est vray qu'avant que d'estre Viceroy, il avoit paru favoriser le dessein de ceux qui vouloient reformer l'Eglise : mais il est vray aussi qu'il se laissa corrompre par le Cardinal Beton, & que pour avoir la faveur de Marie de Lorraine vefve du
Roy

Roy defunt , & l'appuy de ce Cardinal, qui estoit puissant en factions, il fit tout ce qu'il voulut. Cest à dire qu'il eut la lascheté de faire abjuration de ses sentiments dans l'Eglise des Cordeliers de la ville de Sterlin, entre les mains du Cardinal en presence de la Reine Mere & des principaux de la Cour. Depuis ce temps , la regence du Comte d'Aran fut à peu près aussi cruelle pour les reformés qu'avoit esté le regne de Jaques V. Car le Cardinal de St. André se rendit maitre & du Roy , & du Royaume , & du Regent; il prit mesme en ostage l'un des fils de ce Regent, & l'enferma dans la Citadelle d'Edimbourg pour avoir un gage de la complaisance du pere , & de sa lasche soumission. Cette lascheté rendit le Comte d'Aran odieux à tous les honnestes gens. En effect c'estoit un homme d'un petit merite , vain , ambitieux, mais foible jusqu'au prodige, changeant à tout moment & se laissant conduire par tous les mauvais conseils qui luy estoient donnés. S'il ne presta pas son bras au Cardinal de St. André pour la persecution, au moins il le laissa faire. Et mesme il se laissoit mener de province en province, & sous son nom on exerçoit des cruautés effroyables. l'an 1545. en passant à Perth accom-

pagné du Cardinal de St. André, on fit bruler quatre hommes parce qu'ils avoient mangé de la chair le vendredy. Une pauvre femme qui en accouchant n'avoit pas voulu invoquer la Vierge Marie, fut estouffée avec son fruit. Le Cardinal ayant appris qu'un nommé George Sephocard preschoit la pureté de l'Evangile chés un gentilhomme nommé Jehan Cocburn, dans le voisinage d'Edimburg, l'envoya saisir, & contre la parole qui avoit esté donnée au Comte de Bothuel, & mesme contre le consentement du Comte d'Arán Viceroy, le fit bruler vif, & voulut estre spectateur de ce supplice de dessus la muraille de la Citadelle. Dieu permit que la mort de ce saint martyr fut bien tost vangée. Car la tyrannie de ce Cardinal luy ayant fait beaucoup d'ennemis, il y en eut qui pour des injures particulieres entreprirent de vanger tout le Royaume des outrages que cet homme luy avoit faits. Le fils du Comte de Rothuse pour tirer raison d'un manquement de parole, dont il accusoit ce Cardinal, se saisit par surprise de la Citadelle d'Edimburg dans laquelle il estoit. Les conjurateurs entrant dans sa chambre, le poignerent & le jetterent de dessus la muraille dans la ville à l'endroit mesme où il avoit voulu estre spectateur du sup-
pli-

plice de George Sephocard. C'est de ce moment qu'il faut conter le relaschement de la persecution contre les reformez, & non du commencement de la Viceroyauté du Comte d'Aran. Et mesme ce relache ne fut pas considerable. Car le Viceroy, qui estoit né pour être possédé, delivré des conseils tyranniques de David Beton, tomba entre les mains de son propre frere l'Archevesque de St. André, qui n'estoit gueres moins ennemy de la verité que le Cardinal, & qui d'ailleurs estant cruel & avare ne demandoit que du sang & des confiscations. De sorte que la persecution fut encore tres cruelle sous ce second ministere; qui dura jusqu'à ce que le Viceroy se desit de sa dignité & la déposa entre les mains de Marie de Lorraine Reine vefve du Roy Jacques V. & mere de Marie Stuart qui estoit alors en France & qui fut depuis mariée avec François II.

Cette abdication du Comte d'Aran se fit l'an 1555. Ainsi son Gouvernement ne dura pas 16. ans comme le dit le Sieur Maimbourg, mais seulement treize depuis 1542. jusqu'à mil cinq cent cinquante cinq. Pour recompenser le Comte d'Aran de sa Viceroyauté, la France luy donna le titre de Duc de Chastelleraut, & une pension de douze

douze mille livres par an. Marie de Lorraine devenue Regente se laissa conduire par les conseils de ses oncles, le Duc de Guise & le Cardinal de Lorraine, qui non contents de regner en France, vouloient encore regler toutes les affaires d'Ecosse. Les Historiens tombent d'accord que si cette Princesse eust suivi son naturel, elle n'eust point agi violemment comme elle fit; car on luy rend tesmoignage d'avoir esté honneste, genereuse, modérée, d'un esprit vif & qui avoit de la sagesse & de la prudence au delà des personnes ordinaires de son sexe. Mais les conseils violents de son oncle le Cardinal de Lorraine l'emporterent sur sa moderation. Elle fit bruler quelques Protestants à Edimburg, on en chassa beaucoup, on fit le proces par contumace à plusieurs autres. Cette persecution eschauffa les esprits du peuple de cette ville, qui aimoit la liberté & qui commençoit à mespriser le Papisme. Ce qui fit que le jour du saint patron de la ville de St. André les Prestres portant la statue de ce saint en grande pompe, une troupe de jeunes gens prirent l'image des mains des Prestres, & la foulèrent aux pieds. Cette action d'esclat obligea le Clergé & les Prestres de faire une assemblée solennelle pour trou-

trouver les moyens d'extirper ceux qu'ils appelloient heretiques. D'autre part les reformés voyant que l'enseigne estoit levée contr'eux, penserent à leur sureté: les principaux d'entre eux coururent toutes les provinces pour voir quelles estoient leurs forces. Ils trouverent par cette reveüe un tres grand peuple, des villes, de la noblesse, & une bonne partie des grands Seigneurs dans leur party. Ce qui leur enfla le courage & leur fit prendre la resolution de ne pas souffrir l'oppression. Ils deputerent de leur corps à la Regente le Chevalier Sandeland, personnage venerable pour sa naissance & pour la pureté de sa vie; & demanderent liberté de conscience pour ceux qui ne voudroient pas adherer au service de l'Eglise Romaine. Les Prestres prirent feu sur cette proposition. Mais la Reine qui vit bien que ce n'estoit pas la saison de pousser les affaires à l'extremité, permit l'exercice de la nouvelle Religion, pourveu que les ministres ne preschassent pas dans la ville d'Edimburg & dans celle de Lieth. Les reformés furent assés contents de cette réponse; mais on ne leur tint point la parole qu'on leur avoit donnée. Et au lieu qu'on suppose qu'ils en userent insolemment après cela, tout au contrai-

traire ce furent eux qui souffrirent les outrages. Car la Regente animée par les conseils de ses oncles & soustenuë des François, qu'elle avoit à sa cour & à son service, en usa avec autant de severité qu'auparavant. Et mesme elle changea sa douceur naturelle en une fierté qui devint insupportable à la nation. Quand le Parlement d'Ecosse eut accordé au Dauphin qui avoit espousé Marie Stuart, le nom & le tiltre de Roy d'Ecosse, elle ne respondit plus aux deputez des Protestans avec son honnêteté accoustumée. Le Comte de Glancern accompagné de quelques autres gens de marque, continuant ses instances auprès d'elle pour la liberté de conscience, elle leur respondit fort durement, malgré vous & vos ministres quand ils prescheroient un peu plus purement que les autres Predicateurs, il faut qu'ils soient chassez. Et comme on la pressoit de tenir la parole qu'elle avoit donnée, elle respondit selon les maximes de Machiavel, que les Princes ne sont tenus de tenir leur parole qu'autant que cela s'accorde avec leur intérêt. Cette dureté porta les Protestans à luy declarer que sur ce pied là ils se croyoient libres, & n'estoient plus obligez à luy rendre obéissance; qu'après cette declaration ils la chargeoient de toutes les suites.

Cette

Cette responce vigoureuse & qu'elle n'attendoit pas, ralentit un peu son feu. Mais il se ralluma bientost quand elle apprit que la ville de Perth venoit de faire publique profession de la Religion reformée. Elle envoya ordre au Gouverneur de reprimer cette insolence & de se saisir du ministre pour le luy envoyer. Le Gouverneur respondit qu'il pouvoit quelque chose sur les corps, mais rien sur les ames; c'estoit justement respondre en heretique. Ainsi la Religion de la Reyne estoit trahie à Perth, aussi bien par celuy qui y commandoit que par les habitants. Aussi n'eut il garde d'obeïr à la Regente, en luy envoyant le Ministre, au lieu de cela il le fit retirer en lieu de seureté. Elle fit faire commandement à toutes les Eglises du voisinage de celebrer la prochaine Pasque selon les coustumes & avec les ceremonies de l'Eglise Romaine, personne n'en voulut rien faire. Irritée par toutes ces desobeïssances elle s'avisa de citer tout à la fois à comparoistre devant elle tous les ministres Ecoissois. La plupart obeirent & se rendirent dans la ville de Sterlin où ils avoient esté assignés, mais les Reformez accompagnerent leurs pasteurs en si grand nombre que bien qu'ils fussent tous sans armes, la Regente en fut fort eston-

estonnée. Cette foule luy fit peur, elle obligea chacun à se retirer, promettant de ne faire aucun mal aux ministres. Elle tint fort mal cette promesse, car elle bannit comme rebelles tous les ministres qui n'étoient pas comparus. Jehan Areskin, à qui la Regente avoit donné parole de ne faire aucune violence, fut bien surpris de cette action. Il s'en retourna & rapporta à son party que dans la disposition, où il avoit veu l'esprit de la Reine, on ne devoit attendre d'elle ni justice ni grace. Il n'en falut pas d'avantage pour animer les confederez qui voyoyent à leur teste, tous les grands Seigneurs du Royaume. Ils conclurent qu'une femme & une femme estrangere, qui n'estoit pas mesme leur Reine, & qui gouvernoit en l'autorité d'une petite fille de dix ou onze ans, n'estoit point en droit de tyranniser un peuple libre, & qui n'avoit jamais esté l'esclave de ses Roys. Et deslors ils se mirent en possession de ce qu'on leur refusoit, ils prirent plus qu'ils n'avoient demandé. Car ils n'avoient demandé que la permission de vivre selon que leur conscience leur dictoit sans troubler ceux qui seroient de contraire avis au leur. Mais ils n'en demeurèrent pas là, & irrités de ce qu'on leur avoit refusé une chose si

I. Part. D *juste,*

juste, ils se firent justice à eux mesmes, peut estre avec trop de violence & de precipitation. L'esmotion commençea à Perth, & ce fut un Prestre indiscret, qui y donna lieu. Le matin il y avoit eu sermon, après lequel les Mylords & tous les importans s'estoient retirez pour disner, & pour aviser à leur secreté. La populace estoit demeurée seule dans l'Eglise, un Prestre imprudemment s'en vint avec un grand tableau, où estoient peints plusieurs saints & se mit en devoir de dire la Messe. Le peuple crut que c'estoit pour luy insulter que cela se faisoit, sa bile s'eschauffa; le Prestre donna un soufflet à l'un des plus échauffés, la populace s'emporta, ne garda plus de mesures & renversa les images & les autels non seulement de l'Eglise où ils estoient, mais de toutes les autres du lieu. Les couvents des Cordeliers & des Jacopins furent demolis avec une inconcevable diligence. Les gens de qualité n'approuverent pas cette violence, mais il n'y avoit pas de remede, ils en rejeterent la faute sur la Regente qui les avoit poussés à bout. Desormais on estoit engagé, il n'y avoit plus lieu de reculer. Les villes voisines de celle de Perth suivirent son exemple & abolirent la Religion Romaine sans opposition, parce que ce qui restoit de
zela-

elateurs des coustumes Romaines estoit
n si petit nombre qu'il ne pouvoit faire
ucune resistance. La Regente appre-
ant tout cela se mit dans la plus furieu-
colere du monde, & jura qu'elle ex-
eroit ce crime par l'effusion de tout
sang des habitans de Perth, & par
embrasement de leur ville. Elle se
repara à la guerre, & les grands qui
toient à Perth, se resolurent à se bien
efendre. Ils assemblerent toutes les
rces de leur parti, le Comte de Glan-
arn leur ramassa avec une merveilleuse
iligence prés de trois mille bons hom-
nes d'Infanterie & de Cavallerie. L'af-
aire selon toutes les apparences ne se
evoit point passer sans grande effu-
on de sang. Mais la Regente avoit
ans son Armée Jaques Stuart Comte
e Murray, & le Comte d'Argathel ;
ous deux Reformez & tous deux chefs
es Reformez. Ils ne se voulurent pas
eclarer à cette premiere fois contre la
egente, esperant de la porter à la
ouceur par leurs conseils, resolu s'ils
en pouvoient venir à bout de se retirer
elle, quand elle seroit arrivée à Per-
he. La Regente ayant appris par ses
spions que l'armée des Confederez
stoit belle, nombreuse & composée
e gens resolu à tout risquer, ne jugea
as à propos de pousser les choses plus

avant. Les Comtes de Murray & d'Argathel se rendirent mediateurs, ils traitterent de la part de la Regente avec le Comte de Cunigam & le Chevalier Areskin, deux des chefs des Confederez. Ils tomberent d'accord des conditions, qui furent, qu'on licentieroit les troupes de part & d'autre, que la Reine pourroit entrer dans la ville de Perth & y séjourner autant qu'il seroit necessaire pour se delasser, qu'aucune troupes Françoises n'entreroient dans Perth, & que les affaires dont on estoit en question seroient renvoyées au prochain Parlement. Les Comtes de Murray & d'Argathel demurerent garants du Traitté. Les Confederés sur cette parole se retirerent fort contents de n'avoir pas esté obligés à respendre du sang pour defendre leur Religion. La Regente entra dans Perth, & ne tint rien de ce qu'elle avoit promis. Elle y fit entrer des Soldats Ecossois qui y firent mille insolences, & qui y demurerent en garnison. Quand on luy reprocha qu'un des articles du traitté estoit que les Soldats n'entreroient point dans Perth, elle respondit qu'elle ne s'estoit pas engagée à ne pas mettre garnison Escossoise dans la place, qu'il suffisoit qu'elle ne fut pas entre les mains des François, qu'au reste elle estoit fort
peu

peu obligée à tenir sa parole à des heretiques & à des rebelles. Le Comte de Mourray & celuy d'Argathel tous deux Protestans, voyant que la Regente avoit manqué à la parole qu'ils avoient portée de sa part, la laisserent & se joignirent à l'armée des Confederés. On reprit une seconde fois les armes, & la Regente se trouva abandonnée presque de tous les Grands du Royaume. Jaques Hamilton Comte d'Aran qui avoit esté Viceroy & qui s'appelloit alors le Duc de Chastelleraut, estoit encore dans son parti. Mais il n'y demeura pas long temps, car le Comte d'Aran son fils estoit Protestant, & ayant eschapé, en France, où il estoit, la mort que les Princes de Guyse luy destinoient sous l'autorité de leur niece qui estoit Reine d'Ecosse, il revint en son pays, fortifia le parti des Reformez, gagna son Pere & le retira des interêts de la Regente. De sorte qu'elle se trouva n'ayant quasi que ses deux mille François, que ses oncles luy avoient envoyés, pour reduire toute l'Ecosse & pour supprimer la reformation naissante. Elle fit solliciter les Confederés à l'accommodement; ils eussent fort voulu y entendre, mais ils osoient plus se fier en sa parole, & elle n'avoit point de suretés à leur donner. Sur ces entrefaites la mort d'Hen-

ri II. arriva & ce fut un coup qui acheva d'abbatre le courage de la Regente. Car elle jugea bien que desormais elle ne pourroit pas tirer grand secours d'un Royaume, que la jeunesse de son gendre & les interêts des differents partys alloient jeter dans la confusion. La Regente employa ce qu'elle avoit encore d'amis pour obtenir des Confederés au moins une trefve. La trefve fut concluë pour quatre ou cinq mois depuis le mois de Juillet de l'an 1559. jusqu'au mois de Janvier de l'année suivante. Cependant elle fit venir de grandes menaces de France, n'en pouvant tirer autre secours, particulièrement contre le Comte de Mouray, que la Reine sa sœur traittoit d'ingrat & de rebelle, comme s'il eust aspiré à luy ravir la couronne. Mouray se justifia & protesta qu'il ne demandoit pour luy & pour son party que la liberté de prier Dieu en sa langue. Le Comte d'Aran le fils, nouvellement revenu de France, ayant osté son Pere à la Reine, comme nous avons vu, fortifia & releva le courage des Reformez. La Regente d'autre part receut de ses oncles un nouveau secours de deux mille François conduits par la Brosse, & avec cela trois Docteurs de Sorbonne, qui accompagnoient l'Evesque d'Amiens. C'estoient des armes
spiri-

rituelles & temporelles pour reduire Heretiques. En effet la Regente conçut de grandes esperances de venir à bout de ses desseins , mais elle fut trompée. Cette guerre eut divers evenemens, partie se lia entre les François & les Anglois. Car si la Regente appella de son costé les François à son secours , les confederés furent soustenus par les Anglois qui avoient pour Reine Elisabeth, Princesse reformée. La Regente fut despouillée de la Viceroyauté par l'assemblée des grands du Royaume , la ville de Leith où estoient enfermés les François & toutes les esperances de la Regente , fut assiégée & prise après plusieurs mois de siege. La Regente mourut au mois de juin de l'an 1560. La paix se fit entre la France , l'Angleterre & l'Ecosse. Les François sortirent du Royaume , & les grands Seigneurs du pays prirent le gouvernement attendant le retour de leur Reine. Tout aussitost que le Royaume se vit en liberté , il acheva la grande affaire de la reformation. Le Parlement d'Ecosse assemblé à Edimburg , ordonna qu'on y travailleroit & qu'on aboliroit la messe en tous lieux. Peu de temps après on fit demolir tous les monastères & la Religion fut établie du commun consentement de tout le Royaume

en l'estat où elle est aujourd'huy. Voila precifement comme la chose se passa.

Pour rendre cette Reformation odieuse on dit icy, ce que l'on repete par tout, que le Calvinisme selon son esprit sanguinaire & violent s'est establi en Ecosse par la voye des armes. Mais il n'est rien de plus impertinent en cet endroit & de plus mal placé que cette objection. Car il faut remarquer qu'en moins de dix huit mois tout le Royaume d'Ecosse entier entra dans ce dessein de se reformer; toute la noblesse & tout le peuple prit la resolution de quitter le Papisme. Et cela se fit d'une maniere si generale que de tous les pays de l'Europe c'est celuy où il est moins resté de Catholiques Romains, sans qu'on ait employé pour les expulser ni le fer, ni la violence, ni le bannissement. De sorte que l'on peut dire que de tous les lieux où la Reformation s'est establie, il n'y en a point où elle se soit faite d'une maniere si Divine. Car ce consentement unanime dans laquelle se trouve toute une nation sent l'inspiration, & ne s'est pu faire que Dieu ne s'en soit mêlé d'une façon extraordinaire. On a vu des estats entiers changer peut estre en aussi peu de temps; mais peut estre aussi que la complaisance pour les sou-

ouverains y avoit quelque part. Et
ieu se servoit utilement de leur pru-
nce, & de leur autorité pour rame-
er doucement les peuples à luy. Mais
y une nation, contre la volonté de
lle qui la gouvernoit comme Reyne,
end la resolution de laisser la Reli-
on de ses derniers ancestres pour re-
rendre celle de ses premiers peres. Or
est ridicule encore une fois de sup-
oser qu'un Royaume tout entier, & la
oblesse & le peuple ne soit point en
roit de changer de Religion parce que
on Roy ne le veut pas. Tout un peu-
le se damnera & agira contre sa con-
cience pour obeir à un seul homme!
supposons qu'aujourd'huy le Royau-
me d'Angleterre ou celuy de Suede
d'un consentement unanime de tous ses
membres prene la resolution de retour-
ner sous la domination du Pape, & de
reprendre la Religion Romaine, je de-
mande à ces Messieurs si le Roy seul est
en droit de s'y opposer & d'arrester là
dessus les resolutions de tout le Roy-
aume? Je suis persuadé qu'ils n'osc-
roient respondre que non. Et ils ne
sçauroient rien dire pour justifier l'en-
treprise de ce Royaume qui voudra re-
tourner à la communion de Rome con-
tre la volonté de son prince, que je ne
puisse dire pour justifier le Royaume

d'Ecosse. Si l'on me dit pour justifier ce Royaume qui malgré son Roy veut estre Catholique Romain , qu'il vaut mieux obeir à Dieu qu'aux hommes, que Dieu seul est le maistre des consciences : qu'il ne se faut pas damner par obeissance. Je respondray tout cela pour justifier les Ecossois. Ils ne refusoient point d'obeir à la Regente & à la Reine sa fille dans tout ce qui regardoit le temporel. Mais il ne leur plaisoit pas d'estre de la Religion de leur Reine, & ils avoient droit de ne le vouloir pas. C'est une assés plaisante pensée, que tout un Royaume soit obligé de former sa Religion sur celle d'une femme & sur celle d'une jeune Princesse de quatorze ou quinze ans. Je suis assuré que si nous changions la carte, & que nous missions la Religion Romaine en la place de la Religion reformée, en supposant que les Ecossois après avoir esté protestants depuis longtemps, eussent voulu se faire Catholiques Romains, on nous traitteroit d'insensés si nous disions qu'une vielle femme & une petite fille auroient esté en droit de s'y opposer. Je dis plus, c'est que quand Jaques V. avec toute la haine contre les Lutheriens & avec tout son zele eust esté vivant lors que les Ecossois entre-
rent dans cet esprit unanime de chan-
ger

er de Religion, il n'auroit pas esté en
oit de les en empescher. Un prince
presente le peuple & parle pour le
uple, & n'a point d'autres droits que
luy que le peuple luy a cedés. Quand
plus grande & la plus saine partie du
uple veut une Religion, le Prince la
oit vouloir, ou du moins il ne se peut
opposer à son establisement, c'est là
droit des gens. Mais outre ce droit
commun à toutes les nations, les Ecos-
is pretendent encore en avoir de par-
culiers, & soustiennent avoir droit du
consentement des Estats de changer le
gouvernement temporel, à plus forte
raison ont-ils droit de changer le gou-
vernement spirituel qui ne depend que
de la conscience & de Dieu. Mais pour
ce qui est de cette derniere pretention
des Ecoissois, nous n'en prenons pas de
connoissance; soit renvoyé au Parle-
ment d'Ecosse, en conservant au Roy
d'Angleterre ses droits d'opposition.
Il nous suffit que leur action soit fon-
dée sur le droit general de tous les peu-
ples.

Cela estant posé que les Ecoissois ont
pu changer la Religion du pays parce-
qu'ils avoient le consentement unani-
me de tous les estats du Royaume, je
soustiens qu'ils ont pu se defendre des
violences d'une femme qui les vouloit

empescher d'user de leurs droits. Ils n'ont point fait de violences, ils les ont repoussées ; ils n'ont point attaqué, ils se sont defendus contre des estrangers qui vouloient estre maistres chez eux. Et encore une fois un Royaume protestant qui feroit aujourd'huy en faveur de la Religion Romaine, ce qu'a fait l'Ecosse en faveur de la Religion reformée passeroit à Rome & chés tout les plus scrupuleux Catholiques Romains, pour avoir fait l'action du monde la plus belle, la plus louable & la plus dans les formes. L'on me dira sans doute qu'il y a bien de la difference, qu'un Royaume qui contre le gré de son Prince, voudroit revenir à la communion de Rome, auroit droit de le faire parce que ce seroit pour rentrer dans l'Eglise, pour retourner à la Religion de ses peres & pour faire cesser le schisme en rentrant dans l'obeissance au saint Siege : Au lieu qu'un Royaume qui laisse la communion Romaine, entre dans le schisme, s'engage dans l'heresie, & conduit tous les membres qui le composent à l'enfer. Cela se doit appeler dire des niaiseries d'un ton fort grave. Car ces reflexions sont plus vaines que la vanité mesme puisqu'elles peuvent estre retorquées avec la mesme force. Nous pretendons ren-
trer

pour la Reformation, &c. 85

et dans l'Eglise en quittant la Religion Romaine; nous croyons sortir de la prison spirituelle, & nous disons que nous nous rangeons à l'obéissance de Dieu qui est plus grand que de Pape. Nos prétentions sont égales de part & d'autre. Et de part & d'autre elles sont de nulle valeur jusqu'à ce qu'elles aient été prouvées. C'est pourquoy il ne faut pas les supposer comme inconcussions.

Le Sieur Maimbourg declame d'une manière furieuse contre les Ecoliers parce qu'ils eurent la hardiesse de braver les Eglises, de piller les monastères, d'abattre & de briser les images, de brûler les tabernacles, fouler aux pieds le saint Sacrement, & faire enfin toutes les horribles profanations & ces barbares violences qui sont les effets ordinaires de l'hérésie Calvinienne qu'on a vu de tout temps se faire sans contredit la plus insolente & la plus cruelle de toutes quand elle a le dessus. Voilà une période bien ardente, qui ne seroit esmu? A qui en veut-il là dans? Si c'est à la populace qui prend les ordres de ses supérieurs pour braver les images & pour détruire les monastères, nous luy répondrons ce qu'il disoit dans son Histoire des Iconoclastes à propos de ceux qui lapidoient, de brûloient & massacroient les hommes,

*Hist. du
Calv.
liv.
3. an.
1561.*

lesquels par autorité de l'Empereur vouloient oster les images: nous dirons comme luy, que c'estoit un vray zele quoy qu'un peu indiscret. S'il veut, nous avouerons qu'ils ont peché dans les formes: mais à qui s'en faut il prendre? Quand on a mis un peuple en fureur par une injuste persecution on est responsable de tous les excès & de toutes les injustices qu'il commit. S'il entend parler de ce qui se fit par ordre des Seigneurs du Royaume, nous luy répondrons qu'il est ridicule de nous faire des crimes d'avoir brisé des images & jetté en l'air des hosties que nous regardons comme des Idoles, d'avoir demoli des monasteres que nous considerons comme des asyles & des retraittes d'oysiveté & d'impureté. Il ne s'agit pas de sçavoir si ceux qui ont fait cela, ont eu raison de le faire, il s'agit de sçavoir s'ils ont eu droit. Ils ont eu tort selon les principes du Sr. Maimbourg, je l'avoue; ils ont eu raison selon les nostres, & c'est un procès qui ne sera pas si tost vuide. Mais qu'ils eussent raison de le faire ou non, incontestablement ils en avoient le droit, puisqu'ils estoient le Royaume tout entier. Le Sieur Maimbourg n'est pas heureux en preuves pour soutenir l'accusation qu'il fait au Calvinisme,
d'estre

d'estre barbare & cruel. Les Ecoſſois n'ont fait aucune eſpece de cruauté pour eſtablir la reformation, il n'en a pas couſté une goutte de ſang que celui qui fut reſpandu dans une juſte guerre, où ils entrerent avec les Anglois contre les François, qui vouloient les tyranniſer & leur oſter leurs libertés & celles de leur conſciences. Il ne faut que voir les tragedies effroyables que Marie Reine d'Angleterre a fait jouer durant un regne de quatre ans, & la conduite d'Elifabeth qui luy ſucceda, pour voir dans quel parti eſt la cruauté & la barbarie: c'eſt un ſujet que dans la ſuite nous mettrons dans tout ſon jour.

CHAPITRE IV.

Histoire de Marie Stuart Reyne d'Ecoſſe. juſqu'à ſa ſortie du Royaume; ſes amours avec Rixio; l'assassinat du Roy ſon mary; ſon Mariage avec Bothuel. Deux lettres de cette Reine à ce Bothuel. Juſtification de la conduite des Ecoſſois reſormés.

LEs aventures tristes & malheureuses de Marie Stuart n'ont guerres de liaison avec la Reformation d'Ecoſſe. La Religion ne fut point

ce qui la brouilla avec ses sujets, & avec Elisabeth Reine d'Angleterre. Après la mort de François II. son premier mary, quand elle retourna en Ecosse & y arriva, tout estoit fait, la Religion estoit changée, la Messe abolie, & les monasteres rasés: tout ce qu'elle put obtenir, ce fut la permission de faire dire la Messe dans son palais pour elle & pour sa maison. Ainsi le Sieur Maimbourg auroit pu se passer de nous faire l'Histoire de cette Reine. Mais on fait venir les choses de plus loin; il falloit charger le Calvinisme de tout ce qui le pouvoit rendre odieux. C'est pourquoy il ne falloit pas manquer de luy imputer tous les malheurs que cette femme s'attira par sa mauvaise conduite: on vouloit noircir la memoire de cette grande Reine Elisabeth, l'on ne pouvoit se passer de faire intervenir la Reine d'Ecosse son ennemie. Il est certain que cet endroit est l'un des plus singuliers, & des plus extraordinaires qui soyent dans toute l'Histoire ancienne & moderne. Desja les malheurs de la vie de cette Reine sont assés grands pour se distinguer par eux mesmes. Mais les louanges excessives & qui passent toutes bornes, que luy ont donné tous les Autheurs Catholiques Romains, la distinguent encore bien d'avantage. Ce
sont

font des excès si estranges que si quel-
que jour la posterité en revient, on ne
pourra concevoir comment le monde a
esté capable d'y tomber: la flatterie, le
faux zele, le dessein de rendre la refor-
mation odieuse, en particulier la hai-
ne contre la Reine Elifabeth, tout y est
entré. Et chacune de ces passions a
donné son coup de pinceau dans le ri-
che portrait que l'on a fait de cette
Marie, en prose & en vers. En un mot
on en veut faire une sainte & une Mar-
tyre, en depit des Ecoissois qui l'accu-
sent d'avoir eu des galanteries les plus
criminelles & les plus poursuivies, d'a-
voir fait assassiner son mary & d'avoir
espousé l'assassin. Je fais profession de
respecter les testes couronnées lors
mesme qu'elles ne sont plus que des
ombres: & sur tout selon moy l'asyle
de la mort devroit estre inviolable:
c'est pourquoy de bon cœur je laisserois
dormir Marie d'Ecosse & sa memoire,
& je voudrois qu'on ne nous obligeast
pas à la resusciter & à remettre les
desordres de sa vie devant les yeux des
hommes, mais on nous y force. Le re-
spect que nous devons à la verité, nous
pourroit obliger à vanger les outrages
qu'on luy fait, quand elle y seroit seu-
le interessée. Outre cela, c'est l'affaire
du Calvinisme: il est bon de justifier
les

les Ecoffois reformés de l'accusation qu'on leur fait d'avoir si cruellement persecuté une si grande Reine & une personne si achevée, uniquement en haine de sa Religion. Car on ne fait reparoistre cette tragedie sur le theatre, que pour prouver ce qu'on a dit, *Que le Calvinisme est la plus cruelle de toutes les sectes quand il a le dessus.* Nous ne sçaurions nous empescher de faire voir qu'on ne canonisa jamais une telle sainte, & que si elle a esté malheureuse, elle n'a pas esté une innocente persecutée. Nous prendrons pour nos tefmoins des gens non suspects. Nous n'en croirons que les bons amis de cette Reine, & tout au plus des gens entierement desintereffés. Car pour Buchanan, c'est à ce qu'on dit, son ennemy déclaré, c'est un infame c'est le plus metchant de tous les hommes. Il seroit fort difficile de prouver la moindre de ces accusations que l'on fait contre luy. Mais cela nous importe peu, quand cet Autheur n'auroit jamais rien escrit, nous sçaurions pourtant bien ce qui s'est passé. Ces aventures ont esté trop esclatantes & ont trop fait de bruit.

Nous voulons bien avoüer que cette Princesse estoit *la plus belle & la plus amiable personne de son siecle.* Ces paroles du Sieur Maimbourg ont un air un peu bien

un passionné pour un Jesuite. On pardonneroit à Brantôme qui fut amoureux de cette Reine, & dont le stier estoit d'aimer : les moynes ne croyent pas avoir un style si tendre. La nature luy avoit donné tous les avantages du corps & de l'esprit capables d'inspirer de l'amour, mais elle ne luy avoit pas donné un cœur propre à se défendre de cette passion ; si elle avoit eu de l'amour aux autres, elle en avoit pour elle. La cour d'Henri II. dans laquelle elle avoit esté élevée, estoit la plus molle & la plus effeminée qui fut au monde. Et elle y prit une habitude de galanterie que toute la rudesse & toutes les glaces du Nort ne peuvent deraciner. Il sera bon d'entendre dessus l'un de ses bons amis, c'est le laboureur, Auteur des Additions aux Memoires de Castelnau. Par tout ailleurs il paroist avoir de la moderation de la bonne foy, mais icy il est emporté au delà de tout ce qui se peut imaginer. Il adopte sans discernement toutes les plus absurdes fables qui ont esté inventées pour justifier cette Reine. Il outre toutes les louanges qu'on luy donne, il entre en fureur quand il parle de la Reine Elisabeth, son ennemie, & il renonce au caractère d'honneste homme pour devenir declamateur,

teur, & pour médire de cette grande Reine, qui durant quarante ans a esté les delices de ses sujets & l'admiration de toute l'Europe. Il dit, *Qu'Elisabeth*

Tom. I. Additions au liv. 3. p. 672. 673. *est l'objet de l'averſion de tous les peuples, qui la conſiderent comme le Tableau de l'heresie, avec toutes les fauſſes vertus dont elle tacha à deguiſer ſa conduite, & qui voient dans la perſonne de ſa victime, l'image de l'Egliſe ſouffrante. Voicy pour-*

Tom. I. p. 547. *tant comme parle ce grand zelateur de la Reine Marie Stuart. Elle n'eſtoit pas ſeulement la plus belle, mais la plus polie de tout ſon ſexe dans la langue & dans la belle galanterie, qui eſtoit alors tout l'ornement de la cour de Henri II. Je croy bien qu'elle n'y acquit pas tant de ſolide vertu qu'elle fit dans ſes diſgraces, & qu'elle ne fut pas ennemie de toutes les douceurs d'un temps entierement ſoumis à l'empire des Dames. Il me ſemble qu'il eſt difficile de dire plus honneſtement, mais plus expreſſement pourtant qu'elle s'eſtoit entierement laiſſé gafter l'eſprit & le cœur par ce malheureux commerce auquel on donne dans le monde le beau nom de galanterie. Voicy encore quelque choſe de plus fort. Depuis qu'elle fut veſve juſqu'à ſon retour en Ecoſſe, il eſt vray qu'elle ſouffrit les inclinations de quelques Seigneurs de la cour. Et entre autres du Sieur Damville depuis Marechal,*

pour la Reformation , &c. 93
Duc de Montmorency & Connestable
de France ; & qu'elle declara qu'elle
couferoit si par la mort de sa femme An-
nette de la Marque, fille du Duc de Bouil-
lou autrement , il rentroit en liberté de
se remarier. Quelle Heroïne bon Dieu !
Combien de crimes confessés en peu
de lignes ! Une vefve d'un Roy de
France peu de mois après la mort de
son mary, souffre des galanteries de plu-
sieurs Seigneurs de la cour ! Elle va
jusqu'à confesser , qu'elle es-
couferoit le Duc Damville qui estoit
amoureux, s'il trouvoit un moyen de se deli-
vrer de sa femme par la mort ou autre-
ment. Je vous prie, Monsieur, de re-
marquer ce terrible mot, n'est-ce pas
d'abandonner un malheureux, avec
une passion criminelle, à tous les
conseils énormes que luy pourroit don-
ner un amour insensé ? Et de quoy ne
peut estre capable un jeune homme qui
avoit flatté de l'esperance d'espouser
la vefve de son Roy, de posséder la plus
belle personne du monde, & de devenir
le mesme Roy. Aussi M. de Thou
vous apprend qu'il en pensa couster la
vie à la pauvre Duchesse Damville. Il
est certain, dit il, que R. B. familier
du Duc de Damville, homme tousjours prêt à
commettre toute sorte de crimes, essaya de
persuader d'empoisonner sa femme qu'il
luy

luy estoit un obstacle à une si belle fortune, & luy offrit son ministere & celui d'un Macedonien, qu'en suite il tua de sa main. Mais le jeune homme eut horreur de ce crime. La Reyne d'Ecosse trouva bon que ce Damville, qui estoit si passionnement amoureux d'elle, & à qui elle donnoit de si grandes esperances, l'accompagnast jusqu'en Ecosse. Il falloit que sa passion fut extrême pour souffrir un commerce si estroit qui la devoit perdre d'honneur. Le Connestable de Montmorency eut bien de la peine à tirer son fils de là. Il revint pourtant enfin, & laissa en sa place Chastelart, dont les aventures sont assés connues: on en veut faire un grand honneur à cette Reyne, parce qu'enfin elle luy fit couper la teste pour le punir de l'insolence qu'il avoit eu de se cacher deux fois sous son liect la nuit. Mais ceux qui sçavent les regles de la delicate chasteté ne trouvent pas que toute cette histoire soit fort à l'avantage de la Reine. Elle aimoit Chastelart, elle entretenoit avec luy un commerce de galanterie en prose & en vers, elle luy faisoit le plus grand accueil du monde; il avoit avec elle des teste à testes tres frequents; Il entreprit une premiere fois de se cacher dans sa chambre, il fut decouvert, elle luy pardonna, il demoura à la cour avec la mesme faveur. Une
femme

Brantome.

comme qui eust esté delicate sur la maniere, auroit chassé cet homme de la cour, & auroit rompu avec luy avec éclat. La maniere dont on avoit reçu la premiere tentative, luy donna la hardiesse d'en faire une seconde; les femmes de la Reine furent tesmoins de ce cy, & tout le Royaume l'apprit. Brantôme remarque fort bien, qu'elle ne put pas s'empescher de le sacrifier à sa réputation. Mais il y a bien lieu de croire qu'il ne fut pas la victime de son ressentiment. Car, celle qui avoit eu tant de support pour la premiere faute n'auroit eu sans doute un peu pour la seconde si des considerations puissantes ne l'avoient emporté sur les conseils de son cœur. Au reste dans l'histoire de ces regrets & de la douleur qu'elle eut de quitter la France, comme la rapporte Brantôme, on voit tous les caracteres d'une ame penetrée de l'amour, du plaisir, & qui eût preferé de bon cœur les delices de la cour de France à toutes les considerations de sa réputation, de son honneur & de sa gloire; & de tous les interêts de sa Religion & de ses estats.

Mais, Monsieur, pour estre le moins long qu'il nous sera possible; je viendrai aux grandes aventures de la vie de cette Reine, qui l'ont precipitée à sa
ruine

Histor.
lib. 37.
Ch. 40.

Lib. 37.

ruïne ; c'est son mariage avec Henri Stuart, ses galanteries avec David Rizio, l'assassinat de son mary par Bothuel, & son mariage avec cet assassin. Voyons premierement ce que dit sur tout cela Monsieur de Thou. Il seroit trop long de vous le copier icy ; mais je me contenteray de vous indiquer les endroits & de vous en donner l'abbregé : vous sçavés lire & vous entendés la langue de l'ancienne Rome. Vous pouvez consulter l'original si vous voulés voir ces aventures plus estenduës. Marie espousa Henri Stuart son cousin ; mais à peine ce mariage fut il fait qu'elle fut degoustée de son mary. Ce mariage s'estoit fait par caprice & par inclination contre le consentement des principaux du Royaume, contre celuy de la Reine Elisabeth, & mesme sans le consentement des Princes de Guyse, oncles de la Reine. Ces sortes d'unions où la raison ne preside pas, ne sont pas de longue durée. Elle se degouta incontinent du Roy son mary & elle donna des marques publiques de l'alienation de son cœur. Car au commencement elle faisoit mettre le nom du Roy son mary avant le sien dans les arrêts qui se rendoient ; mais elle ne voulut plus cela ; le nom de son mary fut mis après le sien. *Elle se reserva l'autorité toute*

toute entiere & n'en faisoit aucune part au Roy. C'est une verité à laquelle son bon amy le Laboureur est obligé de rendre tesmoignage. Monsieur de Thou dit que le pretexte fut les frequentes absences du Roy, qui estoit presque toujours à la Campagne dans les plaisirs de la chasse & du vol de l'oyseau. Cela estoit cause, disoit elle, que les affaires estoient retardées, & qu'il en pouvoit arriver de grand maux. Le mespris alla si loin qu'elle relegua son mary durant un cruel hyver au fonds de l'Ecosse afin de l'éloigner de toute connoissance des affaires, & qu'on luy eust toute l'obligation des bienfaits qu'on pouvoit tirer de la cour. Et mesme dans cet exil il pensa mourir de faim luy & sa maison, assiegé par des neiges d'une extraordinaire hauteur, qui luy couperent toute communication avec les lieux d'où il pouvoit tirer du secours. A mesure qu'elle s'alienoit de son mary, elle se tournoit du costé d'un miserable musicien nommé David Rizio. Le Laboureur avoüe que ce David Rizio Piemontois estoit plus capable de servir aux divertissemens de la Reine par les petites gentilleses qu'il avoient élevé de la qualité de chanteur & de musicien à elle de secretaire, qu'à la conduite des principales affaires du Royaume. Monsieur de Thou nous apprend qu'il estoit

De Thou, liv. 37.

Additions au liv. 3.

I. Part. E fils

fils d'un musicien de Turin, qu'il avoit
 la voix belle & avoit appris de son pere
 à chanter & à joüer des instrumens. Il
 voulut se pousser dans la Cour du Duc
 de Savoye, c'est à dire y avoir quelque
 place dans la musique du Prince. Mais
 cela ne luy ayant pas reussi, il suivit en
 qualité de chanteur le Comte de Moret,
 qui à son retour de Piemont fut envoyé
 en Ecosse. La Reine qui sçavoit elle
 mesme fort bien chanter, qui aimoit la
 musique, & qui avoit le cœur tourné
 du costé de tous les plaisirs qui sont ca-
 pables d'amollir une ame, s'entesta de
 ce personnage, & après l'avoir eu quel-
 que temps pour son musicien elle en fit
 son secretaire, son confident, son pre-
 mier ministre; en un mot son tout.
 Pendant que le Roy son mari estoit ab-
 sent & relegué, ce David Rizio signoit
 pour le Roy avec un cachet de fer, sur le-
 quel on avoit gravé le nom du Prince.
 Toute l'Ecosse fremissoit de voir que
 cet homme sorti de la poudre de la terre,
 & d'une reputation infame, estoit élevé
 au dessus de tous les grands du Royau-
 me, qui estoient contraints de le flatter,
 de luy faire la cour, & d'attendre à sa
 porte pour avoir audience. Mais on

De
 Thou,
 liv. 40.

avoir horreur de voir que ce malheureux
 avoit une maison beaucoup plus splendide
 en meubles, en officiers & en equipages
 que

que le Roy mesme. La Reine le faisoit manger avec elle, elle alloit souvent manger chés luy, elle se tenoit enfermée avec luy tres souvent & tres longtemps. Elle voulut le faire entrer dans le Conseil afin qu'il y eust sa voix; & parce qu'il n'y avoit pas d'apparence d'élever à la dignité de Conseiller du Royaume un homme sans naissance, sans tiltres & sans bien, elle employa les menaces & les prieres pour obliger quelques Grands du Royaume de renoncer à certains biens dont elle vouloit le mettre en possession. Le Roy de retour de cet espee d'exil, dans lequel il avoit esté, eut les oreilles rebatues des bruits desavantageux que l'on faisoit courir de la Reine, & de sa conduite avec Rizio: mais il n'en voulut rien croire, jusqu'à ce qu'ayant esté averti De que cet homme estoit entré dans la cham- Thou.
bre de la Reine un certain soir, il s'y en alla, & voulut entrer par une petite porte derobée dont il avoit tousjours la clef, & qui estoit tousjours ouverte pour luy. Mais il la trouva barricadée par dedans contre la coustume. Il frapa, il appella, personne ne respondit & deslors convaincu par ses propres yeux il prit la resolution avec ses amis de se defaire de ce rival qui luy enlevoit un Royaume & une femme. La Reine sceut quelque chose de son

sein, elle essaya de l'intimider luy & ses domestiques. Mais cela n'empescha pas qu'un jour comme la Reine soupoit en tiers avec David & la Comtesse d'Argathel, le Roy n'entraist par un petit escalier qui communiquoit de l'appartement de la Reine à celuy du Roy, & qu'en sa presence il ne fist poignarder David Rizio. Il me semble que dans cette conduite de la Reine, qui est attestée par tout ce qu'il y a d'honnestes gens, on voit la passion du monde la plus folle & la plus dereglée. Les amitiés innocentes ne peuvent produire de semblables effects; élever un homme de la plus basse condition & d'un métier infame aux premieres charges de l'estat, entrer avec luy dans des liaisons si estroites, prostituer sa reputation pour luy, & l'élever au dessus d'un mary; ce sont des excés qui jettent dans l'ame des soupçons les plus apparents & les mieux fondés qu'il y ait jamais eu. Il faudroit avoir un grand fonds de charité pour croire, qu'une femme naturellement fort tendre après avoir abandonné tous les dehors & renoncé à toutes les apparences, gardast encore quelques mesures au dedans. On peut aisement concevoir combien elle eut & d'horreur & de douleur d'avoir ainsi vu son idole brisée devant ses yeux,

yeux, aussi s'en vangea-t'elle de la maniere du monde la plus terrible. Dabord il fallut qu'elle parust un peu radoucie parceque les grands du Royaume qui estoient d'intelligence avec le Roy la tenoient fort serrée. Mais elle trouva le moyen de s'eschaper avec deux cents chevaux qu'on amena à son secours, & elle emmena avec elle le Roy qu'elle menacea de faire tuer s'il n'obeissoit, *Mortis injecto metu ni paruiisset*, dit M. de Thou. Quand elle fut en liberté, elle traitta le Roy son mary non pas en mary & en Roy, mais en sujet disgracié. Les pretendus complices de certe action furent cruellement traittés; on enveloppa mesme dans l'affaire plusieurs innocens; & pour reestabli la memoire de David Rizio en achevant de ruiner sa propre reputation, la Reine fit enlever le corps de ce miserable qui avoit esté enterré devant la porte d'une Eglise, & le fit mettre dans la sepulture de son Pere Jaques V. auprès du corps de Madelaine de France fille de François I. premiere femme de Jaques: se *Thou* peut-il rien voir de plus honteux?

La Reine privée de David Rizio, se jetta entre les bras de Jaques Heburn, Comte de Bothuel, luy donna auprès d'elle tout le credit & toute la faveur qu'avoit eu l'autre favori, *Amoto*

Rege , dit Monsieur de Thou , après avoir efcarté le Roy , à qui on avoit osté toute sorte d'autorité: & mesme il n'approchoit jamais de la Reine , qu'on ne luy fit connoistre par le mauvais accueil qu'on luy faisoit, que sa presence estoit à charge. Bothuel devint si fort le tout puissant que l'on ne pouvoit rien obtenir de la Reine que par son moyen. Enfin le Roy lassé de se voir abandonné de tout le monde , & plein des outrages qu'il recevoit continuellement de Bothuel se retira à Sterlin : D'où partant pour aller à Glasgow , voir son Pere , il n'estoit pas à mille pas de la ville , qu'il fut attaqué d'une vehemente douleur qui le saisit par tout le corps , & peu après il parut sur sa peau des pustules de couleur livide avec une si grande violence de mal, qu'on crut qu'il alloit expirer dans peu de momens. Jacques Abreneth , Medecin fort experimenté , estant consulté sur la nature de ce mal , respondit que c'estoit l'effet d'un poyson tres violent. La jeunesse du Roy & la force de son temperament surmonterent la force du poyson. Mais la Reine pour dissiper tous les soupçons qu'on avoit contre elle, s'en alla trouver le Roy à Glasgow , &c. Et après bien des reproches , des plaintes & des larmes elle se reconcilia avec luy. Parce que l'endroit est important, je ne sçaurois m'empescher de continuer

la

la traduction du Texte de Monsieur de Thou mot à mot. De là, c'est à dire de Sterlin, où s'estoit faite cette apparente reconciliation, on transporta le Roy par litiere à Edimburg, & on le logea dans une maison que Bothuel luy avoit fait preparer, c'estoit une vielle maison inhabitée depuis plusieurs années, attachée au murailles de la ville, environnée des mazures de deux vielles Eglises, & d'où l'on ne pouvoit estre entendu, quelque bruit que l'on peut faire. Il faudroit estre bien aveugle pour ne pas voir pourquoy l'on faisoit choix d'un tel lieu, il n'y en avoit pas un plus propre au monde pour executer l'attentat que l'on meditoit. De On luy laissa un tres petit nombre de ses Thon, domestiques, encore ne purent ils jamais Liv. 4. obtenir des marechaux des logis, qu'on leur mist en main les clefs de la maison de leur maistre. Alors on commença à traiter de la mort du Roy: le dessein en fut communiqué à quelques Grands du Royaume, à qui l'on fit comprendre qu'il y alloit de l'interest de la Religion Catholique, parceque le Roy avoit fait un traité avec les Protestans pour l'exterminer: & par ce moyen on les amena à promettre leur secours pour l'execution. Pour les soustenir dans ce dessein on produisoit des lettres du Pape & du Cardinal de Lorraine. Car le Cardinal ayant demandé de l'argent au Pape pour

travailler au rétablissement de l'ancienne Religion, il avoit respondu que tous leurs efforts seroient inutiles jusqu'à ce qu'on se fust fait des personnes qui apporteroient empeschement à ce dessein, & entre ceux qu'il falloit depescher on nommoit expressément le Comte de Mourray & Jacques Diglas Comte de Morton. Comme le Roy estoit simple & credule il estoit assuré que le retour de sa femme estoit sincere & de bonne foy. Mais ceux qui faisoient dessein de hâster sa perte, firent courir le bruit qu'il se vouloit sauver en France ou en Espagne, & que les Anglois de concert avec luy, tenoient un vaisseau tout prêt à le recevoir. C'est pourquoy sur ce bruit on destina de hâster l'entreprise & de l'exécuter la nuit suivante, & Bothuel donna les ordres nécessaires pour faire en sorte qu'on ne sceust qui auroit fait le coup; parceque c'estoit un lieu où beaucoup de gens abordoient. La conduite de cette affaire ne fut pas si secrette que bien des gens ne soupçonnassent que la reconciliation de la Reine avec son Mary ne fust feinte, & qu'ils n'en tirassent un tres mauvais augure. Mais pour ce pauvre Prince possédé de l'amour de sa femme au delà de ce qui se peut imaginer, il n'en voyoit rien; & il n'y avoit personne qui osast l'avertir du peril où il estoit, parceque pour se bien remettre dans l'esprit de la Reine, il luy redisoit tout
ce

pour la Reformation, &c. 105
ce qu'on venoit luy decouvrir. Robert frere du Comte de Murray, ou par pitié pour ce jeune Prince, ou ayant horreur de l'atrocité de cette action, vint luy reveler les embusches qu'on luy dressoit: selon sa coustume, il dit tout à la Reine, & il en pensa couster la vie à Robert, &c. Cet exemple fit peur aux autres. Ainsi quoy qu'on previst le mal, on n'osa en avertir le Roy. La Reine pour éloigner tous les soupçons, fit transporter son liét du palais dans une chambre qui étoit au dessous de celle de son mary. Elle y coucha mesme plusieurs nuits & eut de grands entretiens avec luy pour feindre que les anciennes querelles entre elle & luy estoient bien esteintes, & que l'amour de son mary pour elle estoit rallumé. Mais quelque dessein qu'on eust de cacher les suites de cette action, par une souveraine imprudence, on vit disparoître ce liét qui estoit riche, & un autre de moindre prix fut mis en sa place au grand estonnement de tout le monde, qui ne put assés admirer que celle qui prodiguoit si fort sa reputation, espargnast un meuble de si peu de valeur. En mesme temps on fit une mine pleine de poudre à canon sous le logis, sur le soir la Reine ayant eu un assés long entretien avec le Roy, le quitta brusquement & s'en retourna au palais, sous pretexte qu'elle étoit obligée d'aller mettre au liét la nou-

velle épouse de Sebastien le musicien, qui se marioit ce jour là. Quand elle fut arrivée au palais ayant eu une longue conversation avec Bothuel, elle le congedia. Luy changeant d'habit & ayant pris ses armes sortit en ville à travers la garde. Deux troupes des conjurés arriverent à la maison du Roy, entrerent dans sa chambre, dont ils avoient la clef, le trouverent endormi, l'estranglerent avec un seul domestique qui estoit auprès de luy, & sans leur faire autre chose, ils porterent ces deux corps dans le jardin. En mesme temps on fit jouer la mine, qui renversa la maison avec un tel fracas que les maisons voisines en furent esbranlées. Les plus éloignés & les plus endormis en furent eveillés. La Reine comme si elle n'eust rien sceu de l'affaire, envoya pour apprendre ce que c'estoit: on luy rapporta ce qui estoit arrivé & elle commanda qu'on luy apportast le corps. Des portefaix mirent le corps sur un banc & le posèrent devant la Reine. Elle regarda longtemps ce corps le plus beau de son siecle avec une grande attention, mais sans donner aucune marque de tristesse cude joye. Cela arriva le 9. Fevrier. Les grands Seigneurs qui estoient là presents, furent d'avis qu'on luy fist des funérailles magnifiques. Mais elle le fit emporter par les mesmes portefaix & le fit enterrer la nuit sans pompe. Il faudroit
avoir

avoir bien meschante opinion de l'esprit des lecteurs pour faire des reflexions sur les circonstances de cette Histoire, à dessein de faire voir que Marie Stuart est la premiere coupable de l'assassinat de son mary. Tout parle de son crime, elle le fit empoisonner: ayant manqué ce coup elle feignit de se reconcilier avec luy, elle le fit placer dans une maison separée de toutes les autres pour le faire esgorger, elle l'endormit par des caresses feintes; & mesme elle n'eut pas aslés de force pour pousser la feinte plus loin, ni feindre quelques marques de douleur à la veüe d'un spectacle aussi affreux qu'est le corps d'un mary assassiné. Mais afin qu'on ne puisse pas revoquer en doute son crime, M. de Thou poursuivit son Histoire, & dit, qu'elle fit courir le bruit dans la cour que c'estoient les Comtes de Murray & de Morton qui avoient fait cette action. Et là dessus il rapporte le Roman qu'elle & ses partisans firent composer pour sa justification. C'est que le Comte de Murray avoit dès le commencement conjuré la perte de cette-pauvre Reine, qu'en revenant de France & passant par l'Angleterre, il avoit travaillé à persuader Elisabeth d'arrester la Reine Marie qui devoit passer par là:

qu'en suite il avoit essayé de porter Marie à nommer quatre hommes de la famille des Stuarts sans avoir esgard s'ils estoient bastards & legitimes, pour luy succeder en cas qu'elle vinst à mourir sans enfants. Que la Reine voyant où tendroient ces conseils, pour satisfaire cette ame ambitieuse, l'avoit fait premierement Comte de Marre & en suite de Murray : que devenu puissant, il avoit chassé de la cour tous les amis de la Reine, le Duc d'Hamilton, le Comte d'Aran son fils, & Jaques Heburne, Comte de Bothuel; qu'il l'avoit portée par une espece de violence à se marier avec Henri Stuart, Comte d'Arley, qu'après avoir achevé les affaires au mariage, il avoit obligé la Reine d'Angleterre à le traverser & à s'y opposer sous pretexte que Henri Stuart estoit ennemy de la reformation : que n'ayant pu empêcher le mariage, le Comte de Morton & luy avoient conjuré de broüiller le Roy & la Reine; que pour en venir là, Morton avoit inventé des calomnies pour allumer la jalousie dans l'esprit du jeune Roy, qu'il l'avoit poussé au meurtre de David Rizio, qu'en suite le Comte de Murray avoit essayé de persuader à Bothuel de penser au mariage avec la Reine, & pour cela de se

de

defaire du Roy, que Murray, Morton & Bothuel avoient fait un traité ensemble sous leurs seins, ou tout cela estoit contenu: que de concert Mouray s'estoit retiré de la cour sous pretexte de visiter sa femme malade, afin que luy estant absent le soupçon de l'assassinat qui devoit estre commis dans la personne du Roy, püst avec plus de facilité retomber sur la Reine; que le mesme Comte de Mouray après le meurtre du Roy avoit persuadé à la Reine d'espouser Bothuel, afin de la rendre odieuse à toute l'Angleterre. Tout cela estant fait Mouray avoit soulevé toute l'Ecosse contre la Reine pour des crimes, dont il estoit l'Auteur. Et que cette longue trame de crimes avoit esté imaginée par le Comte de Mouray pour se rendre maistre de l'estat & du gouvernement. Voila le Roman, comme le rapporte de Thou: & c'est ce Roman qu'on debite encore aujourd'huy comme une Histoire, qui est le principal tiltre de la canonisation de Marie Stuart; & qui donne lieu au Sieur Maimbourg de dire avec une hardiesse sans exemple, *Que Jacques Stuart Comte de Murray étoit l'un des plus perfides dont on ait jamais ouï parler.*

Je ne croy pas qu'il y ait jamais eu

un Roman scandaleux plus mal imaginé, plus fou & plus insensé. Si le Comte de Murray avoit si grande envie de se saisir du gouvernement, que n'y travailloit-il pendant que Marie Stuart estoit encore en France après la mort de la Regente & du Roy François II. Jamais il n'y eut tant de lieu d'exclurre la Reine d'Ecosse. L'Eglise estoit tout nouvellement reformée: Marie estoit violente, ennemie des reformés, nourrie comme elle estoit dans des conseils & des spectacles de sang & de carnage contr'eux. Les Ecoissois avoient raisonnablement à craindre que Marie revenuë en Ecosse n'imitast Marie d'Angleterre & ne renversast cet ouvrage de la reformation, qui ne venoit que d'estre fait & qui estoit encore tout frays. Le Comte de Murray pouvoit facilement nourrir & fomenter ces frayeurs, & par ce moyen faire fermer à sa soeur la porte de l'Ecosse. Au lieu de cela il s'en va luy mesme la chercher en France, & la force de revenir dans ses estats. Mais cet ambitieux après une longue suite de fourbes inventées pour se rendre maistre du Royaume par l'expulsion de la Reine demeure en beau chemin. Quand Marie Stuart fut prisonniere après la massacre du Roy, le Comte de Mour-

Mourray demeura maistre du Royaume, & de l'heritier de la couronne. Il luy estot bien aysé alors de satisfaire toute son ambition, le Roy estoit un enfant de peu de mois, il n'estoit rien si aysé que de le mettre entre les mains d'une nourrice infidele, laquelle sans aucun soupçon auroit esteint cette lumiere de vie qui tenoit à si peu de chose. Il est si peu vray que le Comte de Mourray fust du caractère dont on le depeint, qu'on luy rend le tesmoignage d'avoir esté l'un des plus honnestes hommes de son siecle. Monsieur de Thou dit que quand la Reine Marie arriva en Ecosse, Jaques Stuart qui fut depuis Comte de Mourray, gouvernoit les affaires & qu'il estoit les delices de ce peuple. *Administrante* Liv. 25.
republicam Jacobo fratre ob sortitudinem,
& æquitatem cunctis percaro. Il estoit cheri de tous à cause de sa fermeté & de son équité. Il dit ailleurs en parlant du mariage de Marie avec Henri Stuart, que le Comte de Mourray desapprouvoit, *Moravius ab omni assentatione* Liv. 37.
& simulatione alienus hominem aversa-
batur. Il estoit éloigné de toute flatterie & de toute feinte : là mesme il l'appelle, *prisca severitatis vir*, un homme d'une austerité, & d'une gravité semblable à celle des anciens. On l'accuse

se d'avoir insulté à sa sœur quand il la vit prisonniere. Toute cette insulte au rapport du President de Thou, consistoit à l'exhorter à se repentir de ses pechés & à implorer la misericorde de Dieu. *Austero vir ingenio eam ad agendam pœnitentiam & implorandam misericordiam Dei hortabatur.* Mais je suis d'avis que pour le present nous interrompions nos reflexions sur l'innocence du Comte de Murray, que l'on veut noircir par ce ridicule Roman, & que nous poursuivions nostre Histoire selon qu'elle est rapportée par le President de Thou. Vous allés voir une suite d'iniquités qui vous donnera de l'horreur.

Cet Historien après avoir rapporté les bruits fabuleux que la Reine & ses partisans respendoient touchant les auteurs & les causes de l'assassinat de Henri Stuart, dit que l'on recita ainsi la chose en France. C'est que ceux d'entre les grands du Royaume, qui estoient encore Catholiques Romains, avoient fait assassiner le Roy pour la conservation de la Religion Catholique, parce qu'il estoit convenu avec les Seigneurs protestants de leur prester son autorité pour l'exterminer entierement. Et ce que rend cela vraysemblable, c'est que peu de temps auparavant, le Pape Paul V. avoit envoyé Vincent de Lau-

re Eveſque de Mont Royal, Nonce en Ecoſſe: par luy il eſcrivoit à Marie de ſa propre main, l'exhortant à reſtablir la Religion Catholique dans ſon Royaume, luy promettant pour cela toute ſorte de ſecours. Elle fit arreſter le Nonce à Paris & le pria de ne point paſſer en Ecoſſe, afin qu'il ne fuſt pas teſmoin de la ſanglante tragedie qu'elle alloit jouer, & qu'il ne fuſt pas accusé luy meſme d'en avoir eſté acteur. La Reine qui n'avoit paru ſentir aucune eſmotion quand on luy apporta le corps de ſon mary, ayant appris que le peuple l'accuſoit tout hautement de l'afſaſſinat du Roy, ſe força pour faire paroître quelque apparence de deüil. *Irritatum populum compoſito in luctum vultu placare inſtituit*, dit elegamment noſtre Thuanus. Mais elle ne fut pas capable de ſouſtenir longtems ce perſonage. Selon la couſtume du pays les Reines demeurent quarante jours après la mort de leurs marys ſans voir la lumiere enfermées dans une chambre tendue de deüil, dont toutes les fenêtres ſont fermées. Mais elle, ſe laſſant de cette contrainte, au bout de douze jours fit ouvrir toutes ſes fenêtres, & s'en alla à la campagne à ſept milles d'Edimbourg accompagnée de Bothuel, qui ne l'abandonnoit jamais.

jamais. L'Ambassadeur de France luy representa fortement que cette action la couvroit d'infamie, & que ce commerce avec un homme si violemment soupçonné d'estre l'assassin de son mary, la perdoit de reputation. Elle revint donc de la campagne pour travailler à la justification de Bothuel: l'on fit evader les tesmoins, on intimida ceux qui auroient pu estre juges, l'on interrogea les domestiques du feu Roy, on leur demanda raison pourquoy ils avoient laissé entrer les assassins dans la Chambre. Ils responderent qu'ils n'avoient jamais eu les clefs & qu'elles estoient chés la Reine. Comme ce commencement n'alloit pas bien, l'on arresta tout court les informations, sans observer aucune forme. Après l'on cita les parents du mort pour estre accusateurs contre Bothuel, mais en mesme temps on les intimida par d'espouvantables menaces. Et en effect il n'y alloit pas moins que de la mort s'ils eussent paru. Pas un d'eux n'osant paroistre, Bothuel n'ayant pas de partie, les informations n'ayant pas esté poursuivies, les juges estant intimidés par la peine du crime de leze majesté, dont on les menacoit, prononcerent qu'ils ne voyoient rien sur quoy ils pussent condamner Bothuel.

Thua-
nus.
Metu
per-
duellio-
nis in-
tentato
coacti

Ain-

Ainsi cet homme fut absous sans estre justifié; car il demeura couvert d'infamie. Comme la justification de Bothuel n'estoit qu'un preliminaire pour passer au mariage. Cela ne fut pas plustost fait qu'il declara son dessein d'espouser la Reine, & par une partie faite indubitablement entr'eux, ayant assemblé les Seigneurs du pays qui estoient de sa faction, il leur fit signer une requeste par laquelle ils demandoient qu'elle acceptast le Comte pour mary. La Reine cependant feignit de vouloir aller voir son fils à Sterlin, Bothuel la rencontra sur le chemin, & elle se laissa enlever par luy, feignant de le souffrir comme une violence à laquelle elle ne se pouvoit opposer. Il la mena à un chasteau près de là où elle demeura fort paisible & fort en sûreté avec son ravisseur. Sans delay le mariage se fût consommé, mais il s'y trouva un petit obstacle qu'il falut lever; c'est que Bothuel avoit desja deux ou trois femmes. Il en avoit repudié une qui estoit encore vivante, & en avoit pris une seconde de la maison de Gordon. Il ne pouvoit pas en prendre une troisieme sans avoir rompu avec cette seconde. La femme de Bothuel estoit d'une chasteté reconnüe de tout le monde, c'est pourquoy il ne

judices
pro-
nun-
tiant se
non vi-
dere cur
Bothue-
lium
con-
dem-
nent.
Ita
Bothue-
lius ab-
solutus
potius
quam
infamia
libera-
tus.

In iti-
nere ex
compa-
cto
quasi
rapta
est.

pou-

pouvoit pas demander d'estre separé d'elle pour cause d'adultere. Mais l'on s'avisa d'une chose assés plaisante, l'on contraignit la Comtesse de Bothuel de se porter partie contre son mary, & de demander la separation & la dissolution du mariage, sur l'accusation d'adultere qu'on luy fit former contre son mary. Outre cela on fit intervenir une parente de la Comtesse, avec laquelle Bothuel avoit mal vécu avant son second mariage. L'affaire ne souffrit pas de difficulté, Bothuel est accusé, il confesse, il est condamné & en dix jours son mariage est dissous tant dans le barreau civil, que dans la justice ecclesiastique. L'Archevesque de St. André facilita le succès de cette entreprise parce qu'il estoit bien aysé de voir cette femme folle & aveuglée se precipiter à sa ruine; esperant qu'elle estant tombée, le gouvernement reviendrait à sa famille qui estoit celle des Hamiltons, les plus proches heritiers de la couronne. Quand cette comedie du demariage de Bothuel eut esté jouïée, on jouïa le dernier acte. La Reine espousa Bothuel, personne excepté les intimes amis & les creatures de Bothuel, ne voulut assister à ces nopces. Du Croc Ambassadeur de France, quoy qu'il fût creature de la
maison

maison de Guyse, refusa de s'y trouver & dit qu'il n'estoit pas de son caractere de se trouver à des nopces, qui estoient l'execration de toute la terre. Quand les premieres fureurs de sa passion amoureuse furent esteintes, elle vit bien quelles devoient estre les suites de son action; & qu'elle alloit estre l'objet du mespris des estrangers, & celuy de l'aversion de ses sujets. C'est pourquoy elle consulta sur les moyens dont elle se devoit servir pour arrester & prevenir les malheurs qui la menaçoient. Elle pensa d'abord à se justifier dans l'esprit du Roy de France, de la Reine Mere, & de ses oncles. Pour cela elle envoya un Ambassadeur en France, qui fut chargé de Memoires pour travailler à sa justification: ces Memoires meritent que vous en lisiés icy au moins la substance, car cette apologie est d'un caractere aussi singulier que chose qui soit au monde. D'abord elle s'excusoit de ce qu'elle leur apprenoit la nouvelle de son troisieme mariage avant que de leur avoir demandé leur avis, en disant que le merite du Comte de Bothuel & les grands services qu'il avoit rendus à l'estat & durant la vie de la Reine sa Mere, & durant celle de son second mary Henri Stuart devoient faire pardonner ce defect de formalités.

Que

Thuanus,
Quæ di-
ris exe-
cratio-
nibus
vulgò
devove-
rentur.

Que les grands services qu'il luy avoit faits & à l'estat, l'avoient rendu hardi & insolent depuis la mort de son second mary, parce que cette mort l'avoit rendu encore plus necessaire pour contenir dans son devoir une nation difficile à conduire. Qu'à la verité il avoit perseveré dans sa fidelité, mais qu'il estoit monté à tel degré d'arrogance qu'il ne croyoit pas que la Reine eust rien capable de le recompenser de ses services qu'elle mesme; que la Reine avoit esté fort touchée de ce procedé insolent, mais qu'à cause des temps fascheux elle avoit esté obligée de dissimuler: mais que le Comte avoit poussé son audace plus loin, qu'il avoit persuadé à la noblesse que sa recherche n'estoit pas desagréable à la Reine, & que par ce moyen il avoit obtenu d'eux une requeste par laquelle elle estoit suppliée de le vouloir accepter pour mary. Que ce temeraire chargé de cette piece avoit bien eu la hardiesse de l'enléver en chemin comme elle alloit voir son fils, & l'avoit emmenée au chasteau de Dumbar. Que la Reine arrivée dans ce lieu fut bien surprise de voir la requeste des Seigneurs, qu'elle mit en consideration les grands services de Bothuel, & que jugeant bien que les Ecossois ne luy permettroient pas de vivre longtems sans

mary,

mary ; elle avoit enfin fait ceder sa constance à la necessité , & avoit promis au Comte de l'espouser : que Bothuel après avoir commencé par un attentat de la dernière insolence , ne luy avoit donné aucun relasche , mais l'avoit fatiguée de prieres & de raisonnemens. Et qu'enfin il avoit extorqué d'elle la consommation du mariage sans aucun delay. Qu'en cela la Reine connoissoit que Bothuel avoit mal agi avec elle , & qu'il avoit eu plus d'égard à satisfaire sa propre passion qu'à ce qui estoit du à la Reine , laquelle avoit esté élevée dans l'ancienne Religion, que rien au monde ne pourroit l'obliger d'abandonner. Qu'elle reconnoissoit sa faute en tout cela , mais qu'elle prioit le Roy , la Reine & ses Oncles de luy pardonner & de n'en vouloir point de mal au Comte de Bothuel : que pour elle , elle vouloit regarder tout ce qui avoit esté fait du bon costé sans en vouloir de mal à Bothuel, qu'elle vouloit bien considerer comme son mary ainsi qu'il l'estoit veritablement : qu'elle prioit aussi le Roy , la Reine , ses Oncles & ses Amis , d'imputer à la grandeur de son amour , ce qu'il avoit fait. Voilà ce que l'Evesque de Dumblan fut chargé de représenter à la cour de France pour la justification de la Reine : Monsieur de Thou en peut sçavoir

voir quelque chose, il estoit vivant & en aage de prendre connoissance d'une aussi grande affaire. Ne trouvés vous pas que sur ces memoires cette bonne Reine est bien à plaindre, de se voir ainsi enlevée par un sujet audacieux & insolent, d'estre forcée à consentir à un mariage indigne d'elle avec un homme qui estoit encore tout chaud & tout rouge de l'assassinat de son mary, & qui d'ailleurs estoit un scelerat achevé, qui avoit trois femmes vivantes, deux en Ecosse & une en Dannemark. Mais si elle est malheureuse, elle est encore bien plus debonnaire. Elle prie pour un sujet le plus criminel qui se puisse imaginer, elle demande grace pour un homme qu'elle appelle un insolent, un temeraire, un audacieux. Elle confesse les crimes de ce ravisseur; mais elle ne veut pas qu'on en aime moins le criminel. Ne faut-il pas avouër qu'il n'y eut jamais de plus impertinente comédie? Aussi cela divertit-il fort la Cour de France. Devant que l'Ambassadeur de Marie Stuart arrivast, l'on y avoit reçu des lettres de l'Ambassadeur du Croc & de Cocburn, qui avoit servi dans les armées de France: dans ces lettres tout ce qui s'estoit passé en Ecosse, estoit fort naïvement raconté. Quand l'Ambassadeur eut achevé sa harangue

rangue dans laquelle il avoit amplifié les belles choses que nous avons veües en raccourcy & sur tout les louanges de Bothuel, la Reine froidement prit la parole, tira les lettres qu'elle avoit receu d'Ecosse, & en fit lecture en presence de tout le monde; ce qui fit rire toute la cour & couvrit de confusion ce pauvre Ambassadeur. C'est encore Monsieur de Thou, qui rapporte cette circonstance; & je ne vous ay dit pas un seul mot qui ne soit de luy. Il estoit vivant alors & sçavoit les choses d'original: il a de plus lu & sçeu tout ce qui s'estoit escrit pour & contre Marie Stuart. Je suis trompé s'il n'est un peu plus digne de foy que Brantôme, qui estoit une creature de la maison de Guyse, qui avoit esté l'un des adorateurs de cette Princesse, & qui avoüe avoir pris ce qu'il dit en sa faveur, d'un livre lequel avoit esté escrit pour prouver son innocence, c'est à dire de ce Roman dont nous avons parlé.

Mais, Monsieur, si vous voulés avoir du plaisir, lisés le Laboureur, qui a fait les additions aux Memoires de Castelnau, dans l'endroit que je vous ay marqué. Il est resolu à faire de Marie Stuart une sainte & une martyre comme les autres flateurs. Cependant il y a certaines verités lesquelles il n'oseroit nier,
II, Part. F qui

qui ne s'accordent pas avec son dessein; il ne sçait qu'en faire, & il semble que pour un moment il ait fait divorce avec le bon sens. Il avoüe que Bothuel estoit auteur de la mort du Roy : mais il adjouste que ce fut le Comte de Murray qui le poussa à ce crime. Cependant le President de Thou nous assure que le Comte de Murray estant revenu à Edimburg rappelé par le grand esclat qu'y avoit fait cette action, il pensa estre assassiné, & que Bothuel luy même entreprit de faire le coup. Quand ils auroient prouvé que Murray estoit entre les auteurs de la mort du Roy, il ne seroit pas moins vray que la Reine estoit complice, comme il est clair par toutes circonstances dont l'histoire nous a donné le detail. Le Laboureur adjouste que la Reine tesmoigna beaucoup d'affliction de la mort du Roy. Comment peut on renoncer à la bonne foy avec tant de hardiesse, & s'inscrire en faux contre la notoriété publique? Il est notoire qu'elle n'en versa pas une larme, que douze jours après elle alla se promener à la campagne avec l'assassin; & qu'après quelques mois dans la mesme année elle receut dans son liét celui contre lequel il y avoit au moins de violents soupçons. Quand Bothuel auroit esté innocent, une Reine affligée
de

de la mort de son mary auroit elle voulu se marier au bout de trois mois avec celuy que toute l'Europe regardoit comme le parricide de son Roy. Il dit que Marie pressa le procès de Bothuel, mais qu'on empescha les tesmoins. Mais qui est-ce qui empescha les tesmoins, & qui l'eust pu faire contre une Reine irritée de l'assassinat de son mari, & qui n'eust respiré que la vengeance ? Il est vray qu'on empescha les tesmoins, & c'est là le seul endroit où le Laboureur dit vray, mais nous avons vu qui ce fut qui empescha les tesmoins, & de quels moyens on se servit. Enfin il dit que la Reine espousa Bothuel, mais qu'elle y fut forcée. Comment est-il possible qu'un homme sage dise une aussi grande sottise. Marie Stuart estoit la femme de son siecle la plus altiere & la plus impetieuse : quand elle se vit prisonniere à Edimbourg peu de temps après son mariage avec Bothuel, toute defarmée qu'elle estoit, & ayant tout à craindre d'une nation effarouchée, qui la regardoit comme un monstre entre les femmes, elle ne laissa pas de menacer par les fenestres de sa prison, ce peuple du fer, du feu & des dernieres desolations. Elle traittoit le Roy son mary avec la

hauteur dont un Prince peut traiter le dernier de ses sujets ; & l'on nous persuadera que cette femme fiere & altiere s'est laissé forcer à espouser l'assassin de son mary au bout de deux ou trois mois. Une honneste femme mourroit plustost que de consentir à un semblable crime. Après tout où sont les armées, quelles sont les violences dont on s'est servi pour la contraindre ? Une requeste signée de dix ou douze personnes dont on avoit mandié les seins, estoit une piece bien forte pour arrester une femme animée à la vangeance de son mary. Encore faut-il remarquer que la plupart de ceux qui avoient signé cette requeste se retracterent le lendemain & le firent sçavoir à la Reine. Elle consentit à ce mariage par contrainte : cependant elle avoit pour ce ravisseur une passion si folle & si dereglée, qu'elle aima mieux sacrifier son honneur, sa vie, son repos & sa couronne que de l'abandonner au juste ressentiment de son peuple irrité. Quand le Royaume se souleva pour vanger la mort de son Roy, pour toute satisfaction on demandoit à la Reine qu'elle abandonnast Bothuel, & qu'elle fist divorce avec luy, elle respondit qu'elle aimoit mieux vivre miserable avec luy que de regner heureuse sans luy. La bonne Reine estoit bien revenue

Thua-
nus,
Lib. 40.
Se li-
bentius
cum
loin

nuë

nuë depuis la violence qu'elle s'estoit
faite peu de jours auparavant en espou-
sant Bothuel. C'est ainsi que les au-
theurs les plus graves & les mieux sen-
sés s'exposent à estre tournés en ri-
dicule quand ils se font des Idoles
qu'ils entreprennent de defendre con-
tre leur conscience & contre la verité.
Car d'ailleurs le Laboureur est un
escrivain sage & qui escrit avec juge-
ment.

C'est une chose curieuse que les let-
tres de Marie Stuart à ce Bothuel escri-
tes peu de temps avant que son mary
fût assassiné. Je voudrois vous les pou-
voir envoyer en original, mais elles ne
sont point à moy, & comme l'ouvrage
où elles sont, est rare, on ne s'en vou-
droit pas defaisir. Elles sont aussi trop
longues pour que je me puisse resoudre
à les traduire & à les transcrire, mais
je veux seulement vous en faire voir
quelques extraits. Voicy de quelle ma-
niere la premiere lettre commence pour
exprimer la douleur qu'elle avoit eu en
le quittant. Il est aysé à deviner quel
estoit mon air & mon visage quand je fus
partie du lieu où j'avois laissé mon cœur,
car j'estois alors veritablement comme un
corps sans ame; c'est pourquoy durant tout
le disner je ne parlay à personne & per-
sonne n'osa m'aborder. Après quelques

extre-
mis
fortunæ
adver-
santis
angu-
stias,
quam
sine co
in re-
giis de-
liciis
vitam
actu-
ram.

*Adio
contra
Ma-
riam
Scot.
Regin.
in qua,
&c.*

*Litteræ
Reginæ
Scotor.
ad Co-
mitem
Both-
lium
scriptæ.*

de cire, mais que le mien estoit de diamant,
 Et ne pouvoit estre blessé par aucun trait
 que partant de vostre main, peu s'en eust
 salu que je n'eusse eu de la compassion pour
 luy. Mais ne craignés pas, je defendray
 la place jusqu'à la mort. De vostre costé
 prenés garde que vous ne vous laissiés sur-
 prendre par cette perfide personne, qui ne *C'est la*
 fera pas de moindres efforts contre vous là *Femme*
 dessus, je croy qu'ils ont esté instruits en *de Bo-*
 la mesme escole. Celuy-cy, en parlant *thuel.*
 de son mary, a tousjours la larme aux
 yeux, il fait des civilités à tout le monde
 mesme jusqu'aux moindres gens, Et se sert
 de toutes choses pour leur donner de la com-
 passion. Aujourd'huy son pere a jecté du
 sang par le nés Et par la bouche, devi-
 nés ce que cela presage. Je ne l'ay point
 encore vu, car il se renferme dans sa
 chambre. Le Roy demande que je luy
 donne à manger de mes mains: mais n'ad-
 joustés à tout cela pas plus de creance que
 moy.

Voilà mon expedition de la premiere jour-
 née, je finiray demain, je vous escriis tout,
 quoy que cela ne soit pas important, afin
 que vous exerciés vostre jugement à faire
 choix de ce qu'il y a de meilleur. N'ayés
 vous pas envie de rire en considerant que
 je joue si bien mon personnage, que je dis-
 simule si bien, en disant quelquefois la ve-
 rité? Il m'a descouvert toutes choses sous

les noms de l'Evesque & de Suderland. Cependant je ne luy ay pas dit un seul mot de tout ce que vous m'avez déclaré : seulement par prieres & par flateries je fais qu'il ne se desie point de moy & en me plaignant de l'Evesque j'ay tout tiré de luy ; vous avez appris le reste. Nous sommes unis avec deux sortes de personnes bien infideles , le Diable nous veuille separer d'elles & Dieu nous veuille conjoindre à jamais afin que nous soyons la plus fidelle couple qui ait jamais esté unie : c'est là ma foy & j'y veux mourir : excusés ma meschante escriture , il faut que vous en deviniés la moitié , mais je n'y scaurois que faire. Car je ne me porte pas fort bien , cependant j'ay le plus grand plaisir du monde en vous escrivant , pendant que tout le monde dort , & que je ne puis dormir en l'estat où je voudrois , c'est à dire entre vos bras , mon cher ami , pour le bien & le repos duquel je prie Dieu, &c. Je suis toute nue & je m'en-vais me coucher , mais je ne scaurois m'empescher de barbouiller le reste de mon papier. Mal en soit à ce verolé, c'est son mary, qui me donne tant de peine, car sans luy j'aurois des sujets bien plus agreables de vous entretenir. Il n'est pas fort gasté quoy qu'il-en ait beaucoup pris , il a failli à me faire mourir avec son haleine , car elle est plus puante que celle de vostre voisin. C'est pourquoy je n'approche pas de luy , je mets ma

chaire

chambre au pied du liét. Cela est suivi d'une liste de certains noms propres & d'autres mysteres qui estoient entre la Reine & Bothuel; puis elle adjouste certaines nyaseries qui luy avoient esté dites par un confident de leurs amours, pour luy apprendre la force de la passion de Bothuel & l'impatience dans laquelle ce confident luy disoit qu'estoit cet amant de son retour. Après elle dit à son amant qu'elle luy envoie un bracelet de sa façon fait à la haste, & qu'il ne le laisse voir à personne, parce qu'elle l'a fait devant le monde & qu'on pourroit le reconnoistre. Toutes ces bagatelles & le tour que cette femme leur donne, sont si fort d'une personne amollie dans les vanités & nourrie dans les petites intrigues d'amour, telle que les bons amis de cette Reine nous l'ont peinte, qu'on ne peut en façon du monde douter que cette lettre ne soit d'elle. Mais je croy que vous sçerez bien ayse d'en juger vous mesme. C'est pourquoy il faut que je me resolve à prendre la peine de vous transcrire encore ce passage. J'avois presque oublié que le Seigneur Leniston disoit à Dame Reresie tout bas à l'oreille qu'elle bust à la santé de ceux que je connoissois, à condition que je boirois aussi cette santé. Et après le souper comme j'estois appuyée sur luy en me chauffant,

fant; c'est une belle visite à faire, me dit-il, que celle de telles gens. Ils ne sçauroient avoir autant de joye de vostre approche que certain homme a de douleur de vostre éloignement, car jamais il n'aura de plaisir qu'il ne vous revoie. Je luy ay demandé qui estoit celuy là: En me serrant le corps il respondit c'est un de ceux qui vous ont quitté, vous pourrés aysement deviner qui c'est. J'ay travaillé jusqu'à deux heures sur ce bracelet pour y attacher la clef qui y tient par deux petits cordons. Il est mal fait parceque je l'ay fait en peu de temps, mais je le raccommoderay; prenez garde qu'aucun de ceux qui sont icy ne vous le voye, car ils le reconnoistroient, parce que l'ayant fait en haste, j'y ay travaillé devant tout le monde. Je souhaiterois que ceux qui ont rendu ces lettres Latines afin que toutes les nations les pussent entendre, nous les eussent données en leur original; ou qu'ils eussent laissé l'original auprès de la copie, car sans doute nous y verrions des expressions encore bien plus tendres & plus naturelles. Immédiatement après cela elle en vient aux gros mots.

Je viens, dit-elle, à nostre entreprise odieuse. Vous m'obligés à dissimuler à tel point que j'en ay horreur moy mesme, & peu s'en faut que vous ne me fassiez jouer le per-

pour la Reformation, &c. 131
personnage de perfide. Souvenés vous de
cela, que n'estoit le desir de vous complai-
re, j'aimerois mieux mourir que de com-
mettre telle chose. En un mot il dit qu'il
ne reviendra point avec moy qu'à conditi-
on que je luy promette que je luy rendray
ma table & mon liét comme auparavant, &
que je ne l'abandonneray plus : que pourvu
que je fasse cela, il fera tout ce que je vou-
dray & m'accompagnera, mais il m'a prié
de l'attendre jusqu'après demain. Il parloit
au commencement bien fierement de conferer
avec les Anglois & de se retirer, comme
le porteur de la presente vous le pourra di-
re, mais il est devenu plus humain. En-
suite elle recite à Bothuel avec quel ar-
tifice elle avoit respondu au Roy sur
les instances qu'il luy faisoit de trou-
ver bon qu'ils se rejoignissent. Et sur
cela elle s'escrie, Helas je n'ay jamais
trompé personne, mais je me soumets en-
tierement à vôstre volonté, apprenés moy
ce que je doy faire, & quoy qu'il puisse ar-
river je vous obeiray. Pensés en vous mes-
me, & voyés s'il l'on ne pourroit pas trou-
ver un moyen plus caché, comme une Me-
decine : car il prendra medecine & les
bains à Cramillarium. Il ne peut pas sor-
tir de plusieurs jours. Enfin autant que je
le puis comprendre, il est dans de grandes
allarmes, cependant il adjouste grande foy
à mes discours, mais cela ne va pourtant

pas jûsqu'à me rien dire. Si pûrtant vous le voulés, je trouveray moyen de tirer tout de luy. Je ne scaurois trouver de plaisir à tromper un homme qui se fie en moy, mais vous pouvés me commander en toutes choses. Ainsi vous ne devés pas me mesestimer à cause de cela parce que je le fais à vostre sollicitation ; car pour ma propre vangeance je ne luy ferois jamais une telle chose. Peu de lignes après elle adjoust : Bref il est certain qu'il est en alarme de ce que vous sçavés & mesme de sa vie ; pour le dernier quand je luy ay donné deux ou trois bonnes paroles il se rassure ; se resjoûit, & cesse de craindre. Je ne l'ay point veu ce soir parce que je travaillois à vostre bracelet, que je n'ay pu achever à cause que je n'ay point trouvé de cire, car il n'y a que cela qui luy manque. Et je crains encore qu'il ne luy arrive quelque malheur, & qu'on ne vous le voye s'il arrivoit que vous fussiés blessé. Apprenés moy si vous le voulés avoir & si vous desirés quelque argent, quand je dois retourner, & quelle mesure je dois garder en parlant. Elle entremesle icy quelques discours touchant Lotinton, le Comte d'Argathel, le Pere du Roy & tous les Hamiltons qui sont peu importants : enfin elle conclut ainsi. Brûlés cette lettre, elle est dangereuse & ne contient rien de bon, car je ne pense qu'à
des

Elle
craignoit,

des choses fascheuses. Apprenés moy si qu'il ne vous estes à Edimburg quand vous la re-
 fust allé ceurés, & ne vous offencés pas de ma de-
 fiance : prenés en bonne part mon cher a-
 mi, ce que pour vous complaire je n'espar-
 ne ni mon honneur, ni ma conscience, ni
 ma dignité, ni ma seureté, & n'en croyés
 pas les interpretations qu'y peut donner
 le trompeur de frere de vostre femme, à la-
 quelle vous ne devés adjouster aucune foy
 au prejudice de la plus fidele de vos amies.
 N'ayes aucun esgard à elle, & vous sou-
 venés que ses feintes larmes ne doivent pas
 estre mises en comparaison avec les fideles
 travaux que je souffre pour meriter d'en-
 trer en sa place : & pour en venir à bout
 je trahis contre mon inclination ceux qui
 pourroient y estre en empeschement. Dieu-
 me le pardonne, & Dieu vous donne mon
 unique ami le succes & le bonheur, que
 vostre humble & fidele amie vous souhai-
 te. J'espere bientost recevoir de vous une
 autre recompense de mes travaux. Il est
 tard & je ne scaurois cesser de vous escri-
 re. Je finiray pourtant ma lettre après
 vous avoir baisé les mains : excusés ma
 mauvaise esriture, & la relisés, excusés
 que j'ay escrit si fort à la haste, c'est
 qu'hier je n'avois point de papier quand
 j'escrivis ce qui est sur mes tablettes. Sou-
 venés vous de vostre bonne amie, & luy
 rescrivés souvent: aimés moy comme je vous

aime, *souvenés vous de l'entretien touchant Reresie, touchant les Anglois, touchant sa mere, touchant le Comte d'Argathel, touchant le Comte de Bothuel, & touchant le logement à Edimbourg.* Cette lettre est la veritable production d'une ame tyrannisée par une passion cruelle, qui n'a pas tout à fait esteint les lumieres de la conscience, mais qui les surmonte & en demeure victorieuse. Rien n'est si naturel, si naïf & si vray que cette piece, si vous aviés vu le Latin, vous serieés assuré comme moy, que l'original estoit en François. Car il est tout plein de Gallicismes. Cette lettre fut écrite peu de semaines & peut estre peu de jours avant la mort de ce miserable Roy; vous y voyés tous les projets qui se faisoient pour sa ruine.

Il y a une troisieme lettre qui est beaucoup moins longue, mais qui est encore plus forte, il faut que je vous la fasse voir toute entiere. *J'ay fait plus de sejour en ce lieu que je ne m'attendois, je l'ay fait pour tirer de luy quelque chose, c'est ce que le porteur vous apprendra: c'est la plus belle occasion du monde pour pallier & couvrir nos affaires.* J'ay promis que je l'emmenerois demain. *Ayés soin de l'affaire si la chose vous plaist.* J'avoue Monsieur, que j'ay violé la promesse que vous m'aviés fait faire,

re, car vous m'aviés defendu de ne vous rien escrire, ni de ne vous rien envoyer. Je n'ay pas fait cela pour vous offencer, & si vous sçaviés en quelle crainte je suis presentement, vous n'auriés pas tant de soupçons dans l'esprit, cependant je pardonne à vos soupçons & je les prens en bonne part, comme venant de la chose du monde que je souhaite le plus, c'est vostre amour, duquel mes bons offices m'assureront la possession; quant à moy je ne cesseray jamais de l'esperer. Je vous prie de me decouvrir vostre cœur là dessus; autrement je soupçonneray que par ma mauvaise fortune, il y en a quelques unes que le ciel favorise d'avantage, encore qu'elles n'ayent pas la troisiésme partie de la fidelité & de la volonté de vous complaire que j'ay: peut estre qu'elles occupent la premiere place en vostre cœur malgré moy, qui suis comme la seconde amie de Jason. Ce que je ne dis pas à dessein de vous comparer à cet homme, à cause de son malheur, & je ne me compare pas non plus à une femme depouillée de compassion comme elle estoit. Encore que vous me forciés de luy estre en quelque sorte semblable dans les choses qui vous regardent, & dans celles qui peuvent vous conserver, à celle qui seule a droit sur vous. Car je puis bien vous regarder comme étant uniquement à moy, puis que je vous ay acquis en vous aimant si fidelement

& si

Et si uniquement comme je fais Et feray toute ma vie au risque de tous les travaux Et de tous les maux qui pourroient m'en arriver. Pour tous ces maux que vous m'avez causés, faites moy le plaisir Et la grace de vous souvenir du lieu qui est proche d'icy. Je ne demande pas que des demain vous accomplissiez vostre promesse, mais que nous puissions avoir un teste à teste, Et que vous n'adjoustiez aucune foy aux soupçons sans avoir bien tout examiné. Quant à moy je ne demande rien à Dieu si non que vous puissiez connoistre ce qui est dans mon cœur, lequel est entièrement à vous, Et qu'il vous preserve de mal, au moins durant ma vie, qui ne m'est point chère qu'autant qu'elle Et moy vous sommes agreables. Je m'en vais au lit Et vous donne le bon soir, apprenez moy demain comment vous vous portez, car je seray en inquietude jusqu'à ce que je le sache. Si l'oyseau s'chape de la cage, Et que je demeure comme une tourterelle sans compagne, je chercheray la solitude pour pleurer vostre absence, quelque courtte qu'elle puisse estre. Cette lettre fera peut estre ce que je ne scaurois faire moy mesme, si ce n'est que vostre cœur ne soit desja endormi pour moy, ce que je crains fort. Je n'ay pas osé escrire en presence de Joseph, de Sebastien Et de Joachim, qui ne faisoient que partir quand j'ay commen-

cée à escrire. Il me semble qu'il est mal-aisé d'escrire avec plus de tendresse & d'un air plus passionné. Y a-t'il bien apparence qu'on ait forcé cette Reine d'espouser un homme à qui elle escrivoit ainsi ? Il paroist par ces lettres qu'elle sçavoit aimer à la maniere de la cour de France, où l'on dit qu'elle avoit acquis tant de delicatesse d'esprit. En effect si ces lettres faisoient autant d'honneur à son cœur qu'elles en font à son esprit, on auroit beaucoup fait pour sa gloire de les conserver à la posterité. Voila Monsieur l'Histoire de cette pauvre Reine, dont je n'ay deterré les aventures qu'avec chagrin & pour justifier le Calvinisme, qu'on a dessein de rendre odieux à toute la terre. Si j'avois esté le seul au monde qui eust sceu tout cela, volontiers je l'aurois ensevely & aurois souffert l'injuste accusation qu'on fait aux Ecoissois reformés. Mais comme tout ce que je vous ay dit est imprimé, chacun l'auroit pu voir dans les sources, comme on le voit icy.

Presentement, Monsieur, je voudrois bien qu'on nous dît quel tort a le Calvinisme en tout cela. Marie estoit élevée en France, accoustumée à voir bruler les Calvinistes, instruite des maximes de ses oncles les Guysses, qui sou-

souſtenoient qu'il falloit exterminer ſans miſericorde ces pretendus reformés. Avec ces diſpoſitions elle arrive en Ecoſſe, qui eſtoit toute reformée à l'exception d'un petit nombre de Seigneurs. Le Royaume la recoit, la reconnoiſt pour Reine & luy obeit en tout ſelon les loix du pays. Ne trouvés vous pas que voila une grande preuve que l'eſprit du Calvinisme eſt un eſprit de rebellion & de ſang? Je ſouſtiens que dans la diſpoſition où eſtoient les eſprits d'alors, ſi une Reine Huguenotte fuſt venuë pour prendre poſſeſſion d'un Royaume Catholique Romain avec l'equipage dans lequel Marie vint en Ecoſſe, la premiere choſe qu'on auroit faite c'eſt qu'on l'auroit arreſtée; & ſi elle avoit perſeверé dans ſa Religion, on l'auroit fait degrader par le Pape, on l'auroit miſe à l'inquiſition & on l'auroit brulée en qualité d'heretique. Il n'y a point d'homme ſincere qui m'oſe nier cela. Philippe Roy d'Eſpagne fut tenté de faire deterrer
Mexer. ſon pere & de faire bruler ſes os à cauſe qu'il eſtoit mort entre les bras d'un confeſſeur heretique. Et ſi Henri IV. de glorieuſe memoire n'euf eu de bonnes armées, & de bons Huguenots pour ſe defendre, il n'en auroit pas eſté quitte à meilleur marché que le
 Pre-

Président Brisson qui fut pendu par les Ligueurs de Paris. Les Calvinistes Escossois passent plus avant, ils souffrent que Marie épouse un Seigneur Papiste & d'une maison mortelle ennemie de la Reformation. Il n'y a point de Royaume Papiste qui eust voulu souffrir sa reine épouser un Huguenor. Il est vray qu'après l'assassinat du Mary de la Reine & son mariage avec Bothuel, quand elle eut poussé les desordres de sa conduite à des excès qui font honte à toute la nature humaine, les Calvinistes Escossois perdirent patience. Ils voulurent mettre en seureté la vie de leur jeune Roy, qui n'avoit qu'un an, & l'arracher des mains de Bothuel qui n'auroit pas espargné le fils après avoir assassiné le Pere. Ils prirent les armes, ils se saisirent de leur Reine, ils la menerent à Edimburg faisant marcher devant elle un estendart, dans lequel estoit peint le feu Roy mort & son fils à l'aage d'un an levant les yeux & les mains vers le ciel pour demander vengeance. Il est vray enfin qu'ils la mirent prisonniere, qu'ils deliberent sur la peine dont on la devoit chastier, que plusieurs voix allerent à la mort & qu'enfin elle en fut quitte pour estre condamnée à une prison perpetuelle & à une abdication de sa dignité. Mais
pour

pour justifier cette conduite qui paroist si dure, il n'y a qu'à se souvenir que cette nation regardoit la Reine comme un monstre entre les femmes. Supposons qu'elle fust innocente de la mort de son mary, ce peuple estoit persuadé du contraire, au moins elle estoit notoirement coupable d'avoir mis dans son sein le parricide de leur Roy. Dans la persuasion où estoient les Ecossois, pouvoient ils faire moins ? Les Romains se crurent bien justifiés d'avoir fait assassiner Neron, qui avoit fait tuer sa mere : je ne pense pas qu'on pust raisonnablement rien reprocher aux Ecossois s'ils s'estoient defaits d'une femme contre laquelle ils estoient prevenus, qu'elle avoit tué son Mary. Pour moy j'avoue que quand je n'aurois pas d'autre preuve de la mauvaise conduite de cette Reine que la maniere dont la vengeance de Dieu l'a poursuivie, ce seroit assés pour me convaincre de ses crimes. Car enfin jamais on n'a vu d'exemple d'une innocence que le ciel ait abandonnée à tant de cruels malheurs. Tout aussitost qu'elle eut consommé ses crimes par son dernier mariage, elle perdit son honneur & sa réputation qui doit estre plus chere à une femme que la couronne & la vie : elle tomba de dessus le thron-

ne,

elle, elle se vit abandonnée à toute la fureur d'un peuple irrité, & à tous les remords de sa conscience. Elle eschappa, mais elle ne trouva point d'asyle, ceux qu'elle estimoit, ses amis la trahirent, on la confina dans une prison perpetuelle. Tous les Roys ses alliés l'abandonnerent, on ne fit rien pour sa liberté que de foibles sollicitations; abandonnée de tous les hommes aussi bien que de Dieu, elle mourut enfin par la main d'un bourreau; & sa memoire seroit encore aujourd'huy generalement detestée si pour faire depit aux Calvinistes on n'en avoit fait une *sainte* & une *martyre*. Voilà deux couronnes qu'on luy a acquises dans le ciel qui ne luy ont pas fort cousté. Pour peu que le zele Catholique augmente, je ne desespere pas qu'on ne trouve un secret pour la faire Vierge, afin qu'elle ait toutes les couronnes du Paradis.

Je ne suis pas d'avis que nous suivions cette Princesse infortunée, comme on l'appelle jusques en Angleterre avec le Sieur Maimbourg; ni que nous fassions l'Histoire de sa captivité & de sa mort. Le Calvinisme n'a aucune part à tout cela. Cesont de purs interêts d'état qui furent les ressorts de tous ces evenemens. C'est une querelle que nous laisserons de-

demêler aux Anglois. Ceux qui liront l'Histoire d'Angleterre, reconnoistront bien qu'il y avoit de la necessité à faire cette injustice. Le salut des peuples est la souveraine loy. Dans tous les grands exemples il y a quelque chose qui sort des regles : s'il est vray que l'on ait violé le droit des gens à l'esgard de cette Princesse, c'est un juste jugement de Dieu contre celle qui avoit violé toutes les loix de la nature. Au reste nous ne voulons point l'aller flectrir jusqu'à la mort. Nous sçavons bien qu'elle a eu une grande attache à sa Religion, qu'elle avoit naturellement l'ame grande, qu'elle estoit soustenuë par de grandes passions. Nous croyons qu'elle put durant sa prison avoir fait de serieuses reflexions sur sa conduite passée & s'en estre repentië, & enfin qu'elle est morte en Heroine, & qu'elle a fait de bonne grace ce qu'elle ne pouvoit s'empescher de faire.

CHAPITRE V.

*Abbrege de l'Histoire de la reformation
de l'Eglise Anglicane sous
Henri VIII.*

LE Sieur Maimbourg ne dit rien de la reformation d'Angleterre. Car ce qu'il en dit est si peu de chose que cela se peut proprement appeller rien. De sorte que si nous avions dessein de nous tenir dans les bornes d'une responce precise, nous n'aurions pas besoin d'en rien dire non plus. Mais, Monsieur, comme ceux à qui vous avés promis cette responce, esperent d'y trouver une Histoire abbregee de la maniere dont nostre reformation s'est establie dans la plus part des lieux de l'Europe, on ne les doit pas frustrer de leur attente. Et l'Angleterre est une partie trop considerable du monde reformé pour estre negligée. C'est pourquoy nous donnerons icy un recit abbrege de la reformation de ce beau Royaume, selon l'histoire que nous en à donnée le sçavant Docteur Burnet, qui n'a pas appuyé ses recits comme Sanderus sur des satyres & des libelles calomnieux & scandaleux, mais sur les registres publics, sur les actes des Par-
lemens

lemens & sur diverses pieces authentiques, dont il a pris soin de mettre le recueil à la fin de son ouvrage. Et je croy cela d'autant plus necessaire que depuis quelques années un bel esprit s'est avisé de mettre en beau François cet infame & scandaleux Roman de l'Histoire du schisme d'Angleterre de Sanderus. Et mesme je sçay que l'on doit voir bientôt paroistre en ces Provinces une nouvelle edition de ce meschant ouvrage, dont en bonne justice on pourroit defendre la publication. Si l'on n'en peut empescher le debit, le public doit estre averti que c'est un tissu de faussetés, de mensonges & d'impudentes calomnies.

Environ
l'an
1400.

On pourroit commencer l'Histoire de la reformation d'Angleterre dès les temps de Wiclef. Car il est certain que depuis luy l'Angleterre a tousjours eu un grand nombre de fideles defenseurs des mesmes verités que nous defendons aujourd'huy. La tyrannie Papale qui estoit establie en ce Royaume plus qu'en aucune partie du monde, avoit fait des efforts prodigieux pour estouffer ces semences de la verité. Le Clergé obtint d'Henri IV. Roy d'Angleterre une declaration confirmée par le Parlement pour rechercher & poursuivre à toute outrance & jusqu'au seu ceux qui defen-

doient

doient la doctrine de Wiclef: & en effet depuis ce temps là, les Evêques & les Prestres persecuterent sans quartier tous ceux qui s'opposèrent à leurs superstitions & à leurs erreurs. Mais tous leurs efforts n'empescherent pas qu'au commencement du seizième siècle avant que Luther eust presché en Allemagne, l'Angleterre n'eust ses predicateurs, ses fideles & ses Martyrs. Martin Luther ne commença à faire du bruit dans le monde que l'an 1518. & l'an 1509. nous apprenons que l'Evêque de Londres contraignit à faire abjuration plusieurs personnes qui étoient accusées, d'avoir parlé avec mespris des images de la Vierge, d'avoir condamné les pelerinages, d'avoir dit que les images n'estoient que du bois & des pierres, d'avoir nié la vertu du sacrement de l'autel en disant que Jesus Christ ne pouvoit pas estre en mesme temps au ciel & en terre. On adjoustoit à cela que ces gens nioient l'ascension de nostre Seigneur Jesus Christ au ciel; mais c'estoit afin de les rendre odieux aux peuples. Car c'est une contradiction absurde & folle que de nier l'ascension de nostre Seigneur; & de nier en mesme temps la presence réelle du corps de Jesus Christ dans le Sacrement, par la raison que ce corps ne peut pas estre en mesme temps au

*History
of the
reformation
of the
Church
of England.
by Gilbert
Burnet.*

ciel. & en terre. Car si Jesus Christ n'est point monté dans le ciel, la presence réelle ne le fait point estre au ciel & en terre en mesme temps. L'an 1511. on trouve que l'Archevesque Warham força trente ou quarante personnes à abjurer les articles suivans. *I. Que le corps de Jesus Christ n'estoit pas réellement dans l'Eucharistie. II. Que la confession des pechés au Prestre n'est pas necessaire. III. Que le Prestre à cet esgard n'a pas plus de pouvoir que les Laïques. IV. Que la solennization des mariages n'est pas necessaire. V. Que le Sacrement de l'extrême onction n'est point utile. VI. Que les pelerinages ne sont d'aucun usage pour le bien de l'ame. VII. Qu'il ne faut pas adorer les Saints. VIII. Qu'il ne faut invoquer que Dieu. IX. Que l'eau beniste & le pain benit ne sont pas plus saints après la benediction du Prestre que devant. X. Que la confirmation n'est point un Sacrement, à quoy l'on adjoustoit que le baptisme n'est d'aucun usage pour l'ame.* Afin de rendre ces pauvres gens l'horreur du peuple, parmi les verités dont ils faisoient profession, l'on mêloit de ces sortes d'erreurs contre les verités generalement receuës de tous les Chrestiens. Ceux qui ne voulurent pas abjurer ces prétendues erreurs furent condamnés au feu, comme heretiques obstinés. Nous ne
 nous

nous faisons point de honte de conter ces gens là entre nos Martyrs , & de commencer par eux l'Histoire de nostre reformation.

C'estoit là l'estat de l'Eglise Anglicane quand Henri VIII. monta sur le throne , l'an 1509. Prince élevé sur un grand theatre pour estre le spectacle de toute l'Europe , l'objet de l'admiration ou plustost de l'estonnement de son siecle , & l'un des prodiges de l'Histoire. Dans un estat où les Roys ont bien voulu prendre toutes les precautions possibles , pour ne pouvoir pas devenir tyrans quand ils le voudroient, il a regné non seulement en maistre & en souverain , mais en Empereur revestu d'un pouvoir sans bornes. Il n'a point eu d'autres loix que sa volonté , & point d'autres armes pour executer ses volontés que son autorité , sa hardiesse dans ses entreprises , & sa fermeté dans ses resolutions. Il vouloit, & c'estoit assés pour forcer ses peuples & amener son Parlement à vouloir avec luy les mesmes choses. Il renversoit la Religion , il changeoit les loix , il faisoit la bonne & la mauvaise fortune de ses sujets selon son caprice. Il se distingua dans la conduite de sa maison, comme dans le gouvernement de son estat , car il fut marié six fois , il repudia deux de ses femmes,

fit couper la teste à deux autres, il vit mourir l'une de mort naturelle, & la derniere enfin le vit mourir, après s'estre veüe preste de passer par la main d'un bourreau comme deux des precedentes. C'est ce Prince dont pourtant Dieu se voulut servir pour jetter les fondemens de la reformation generale du Royaume. Il fut reformatateur sans estre reformé, il rejetta le Papisme, sans embrasser la veritable Religion, il fit des Martyrs de toutes les Religions. Il semble donc qu'il ne fit rien, cependant il fit tout, & sans ce qu'il fit on n'auroit jamais vu esclorre la reformation qui se poursuivit son Edouard VI. son fils, & qui s'acheva sous Elisabeth sa fille. Il fit tout, puisqu'il fit le grand coup d'où depend tout le reste, il rompit avec le siege de Rome; & fit ce schisme si esclattant qu'on peut regarder comme l'une des actions les plus hardies qui ayent jamais esté faites. A cette action prés le Sieur Maimbourg est fort satisfait de la Religion de Henri VIII. & trouve qu'il a esté tres bon Catholique; *Parce qu'il ne voulut jamais recevoir aucune de ces nouvelles heresies qui s'éleverent en ce siecle là contre l'Eglise Catholique, & se declara toujours ennemi mortel des Lutheriens, des Zuingliens & des Calvinistes qu'il fit rigoureusement*

Hist. du
Calvin.
liv. 3.
1561.

sement punir. Cela soit dit en passant, c'est un avertissement pour le Roy tres Chrestien, qui luy fait comprendre que si ses demêlés avec le saint siege alloient jusqu'à la rupture, il ne laisseroit pas d'estre bon Catholique pourvu qu'il destruisit les Calvinistes, & qu'il demeurât le bon amy des Jesuites. C'est là une Theologie fort nouvelle: car j'avois cru jusqu'icy que selon les idées que les Theologiens de la communion de Rome nous donnent de l'Eglise, l'adherence au saint siege estoit le point fondamental, le centre de l'unité, comme ils l'appellent, le lien de l'union, & que sans cela il estoit impossible d'estre dans l'Eglise, & par consequent d'estre Catholique. Mais cela n'est rien; la Theologie du P. Maimbourg va selon les temps. Il se trompe pourtant quand il dit que Henri VIII. ne fit autre chose que rejeter l'autorité du Pape pour se mettre en sa place dans le Royaume d'Angleterre. Car nous verrons qu'il fit bien d'autres reformations, & qu'il prepara tout pour le changement qui se fit sous son successeur.

Tout le monde sçait l'histoire de son divorce avec Catherine Infante d'Espagne, laquelle avoit esté mariée en premieres nôces à Arthur, Prince de

Galle, frere aîné de Henri. Par dispense de la cour de Rome cette Princesse espousa le cadet après la mort de l'aîné. Henri ne l'avoit espousée qu'avec chagrin durant la vie de son Pere, & ne la retint que par consideration quand il fut Roy, pour ne se pas mettre sur les bras au commencement de son Regne la maison d'Espagne & celle de Bourgogne. Mais quand il fut affermi & que son degoust pour cette Princesse fut augmenté parce qu'elle ne luy avoit point donné de fils qui eust vescu, il resolut de s'en defaire; & peut estre si elle avoit esté sa sujette, elle n'en auroit pas esté quitte à meilleur marché que Anne de Boleyn & Catherine Howard à qui il fit trancher la teste. Il pretendit que son mariage estoit nul à cause de la defense de la Loy de Dieu à un homme d'espouser les deux sœurs, ou à une femme d'espouser les deux freres. Il consulta là dessus toutes les universités & tous les gens sçavans de l'Europe. La cour de Rome eut durant un temps du panchant à luy accorder la cassation de son mariage. Mais les interêts d'estat, & la crainte qu'eut le Pape du ressentiment de Charles V. dont Catherine Reine d'Angleterre estoit la tante, luy firent prendre d'autres mesures. Henri VIII. lassé de ces longues remises de la
cour

cour de Rome, fit casser son mariage par le Parlement d'Angleterre & se maria publiquement avec Anne de Bolcyn. Le Pape Clement VII. après s'estre longtemps fait solliciter, se declara enfin en faveur de la tante de Charles V. & ordonna à Henri VIII. sous peine de censure, de la reprendre. Dés lors Henri VIII. resolut d'achever ce qu'il avoit desja commencé, car l'autorité du Pape avoit desja esté fort amoindrie en Angleterre, par divers arrêts & declarations, qui defendoient de porter les Annates à Rome & d'y mener les affaires ecclesiastiques par appel. Cette grande affaire de la rupture avec le Pape fut consultée trois ans, enfin l'on convint que le Roy pouvoit reprendre sa place naturelle & se faire chef de l'Eglise. Non pas comme disent les Docteurs de l'Eglise Romaine que le Roy d'Angleterre se soit mis justement en la place que le Pape occupoit, & qu'il se soit attribué le pouvoir de decider de toutes les controverses ecclesiastiques, & que par voye d'appel on pust se pourvoir devant luy de tout jugement des Evêques en des choses qui regardent uniquement la conscience. Ainsi la jurisdiction ecclesiastique est demeurée en son entier sans avoir esté confondue avec la jurisdiction civile. Seulement

le Roy s'est declaré protecteur de l'Eglise, pour donner par ses declarations force de loy aux reglemens des ecclesiastiques, pour nommer aux sieges vacans & pour donner ordre que les Pasteurs fassent leur devoir & obeissent aux loix establies par l'Eglise & par l'Estat. Henri en fit faire l'acte le 20. du mois de Mars de l'an 1534. par lequel il fut declaré que la tyrannie que le Pape avoit exercée sur la nation dans les siecles precedents n'auroit plus de lieu, que tous tributs, annates, deniers de St. Pierre, qu'on avoit accoustumés de payer à la cour de Rome seroient esteints, & que le Roy seroit reconnu pour chef de l'Eglise Anglicane. Cet acte passa presque sans contradiction, & mesme ce qui est une chose prodigieuse, aucun Eve sque ne se presenta pour soustenir la cause du Pape excepté Fisher Eve sque de Rochester.

Durant toutes les procedures de cette grande affaire on n'avoit rien relasché de la severité contre les Protestans. Fisher Eve sque de Rochester, & Thomas Morus le Chancelier, les faisoient bruler sans misericorde & avec la derniere cruauté. Mais Dieu le leur rendit bientost après à l'un & l'autre. Fisher après avoir esté prisonnier plus d'un an dans une tres grande misere fut
con-

condamné à avoir la teste tranchée, ce qui fut executé. Le Chancelier Morus passa par la mesme peine, tous deux pour la mesme cause, c'est pour ne vouloir pas reconnoistre la souveraine authorité du Roy dans les affaires de l'Eglise. Il faut pourtant icy bien observer la distinction que fait en cet endroit le sçavant Docteur Burnet. C'est que ces deux personnes distinguées, & les autres qui moururent pour le mesme sujet, ne furent pas condamnées à la mort, comme le disent les Historiens Papistes, pour avoir refusé de prendre le serment qu'on appelle de *supremacie*. Car alors on ne contraignoit personne à ce serment : mais ils moururent pour n'avoir pas voulu se soumettre à la loy, qui defendoit de disputer au Roy ses tiltres sous peine d'estre reputé criminel de leze Majesté. Si donc ils eussent voulu se tenir dans le silence & laisser paisiblement jouir Henri de son tiltre de chef de l'Eglise Anglicane sans s'y opposer, ils auroient pu vivre paisiblement chés eux comme firent quantité d'autres qu'on laissa vivre sans prester aucun serment. Mais Dieu qui se voulut vanger des cruautés que ces deux hommes avoient exercé contre ses fideles, permit qu'ils tombassent dans cet esprit d'aveuglement & d'opiniastreté,

afin de leur faire trouver la juſte punition de la tyrannie qu'ils avoient exercée ſur les conſciences.

Pendant que ces deux perſecuteurs exercoient mille cruautés ſur les réformés, & que le Roy occupé aux affaires de ſon divorce avec Catherine d'Arragon, les laiſſoit faire, la reformation ne laiſſoit pas de ſe fortifier. On faiſoit des aſſemblées pour ſervir Dieu purement preſque par tout, à Londres, à Oxford, à Cambridge & à la campagne. Quand l'autorité du Pape fut renverſée les réformés eurent quelque relâche, il y eut interruption de ſupplices, & la reformation s'avança fort ſous la protection d'Anne de Boleyn, mere de la Reine Eliſabeth. Elle avoit pris la place de Catherine d'Arragon & poſſédoit fort le cœur du Roy. Comme elle eſtoit réformée, elle favoriſa la reformation: elle fut ſecondée par Thomas Crammer Archeveſque de Cantorbery, & par Thomas Cromwel qui fut ſecrétaire d'eſtat ſous Henri VIII. fort avant en ſa faveur, & l'un des plus puiffans inſtrumens dont ce Prince ſe ſervit pour abbattre en Angleterre la tyrannie papale. Le Duc de Nortfolk & Gardiner Eveſque de Wincheſter ſuccedans au zele du Chancelier Thomas Morus & de Fiſcher

cher Evesque de Rochester, s'opposoient violemment à cette reformation & vouloient retenir le reste du Papisme que Henri VIII. leur avoit laissé: les Moynes qui ont des liaisons estroites avec la cour de Rome, favorisoient les desseins du Duc de Norfolk. Ils voyoient que cette autorité papale qui les mettoit à l'abri de l'autorité des Roys & des Magistrats estant abattüe, & que tous leurs privileges qui les faisoient relever immediatement du saint siége estant annullez, ils demeureroient exposés au bon plaisir du Roy, ils rentroient sous la domination des Evesques, & se voyoient soumis aux puissances seculieres. C'est pourquoy par leurs sermons & sur tout dans les confessions ils essayèrent d'inspirer aux peuples de l'aversion pour la personne du Roy & pour sa conduite. Cela donna occasion à Henri VIII. de pousser la reformation plus loin, & de joindre la ruine des Moynes à celle du Pape. Dieu avoit permis que le Cardinal de Volsley tres attaché au Papisme, eust pourtant fait le projet de la destruction de plusieurs monasteres pour eriger de nouveaux Eveschés: & Cromwel qui avoit esté son secretaire avoit appris sous luy comment on devoit se conduire en cette affaire. C'est pour-

quoy il fut de grand secours à Henri VIII. pour le faire venir à bout de ce dessein. Crammer & luy qui agissoient de concert avec la Reine dans l'affaire de la reformation suggererent au Roy qu'il falloit commencer par une visite de tous les monasteres, & le fortifierent dans les justes craintes qu'il avoit que si l'Empereur à l'instigation du Pape, & pour vanger sa tante qui avoit esté repudiée, venoit à porter la guerre dans l'estat, tous les moynes se declareroient pour luy, & seroient tout autant d'ennemis ouverts contre le Roy. Mais Crammer outre ces veües en avoit d'autres, & il regardoit les monasteres comme les citadelles de la superstition; car il concevoit que jamais on ne viendrait à bout de renverser les erreurs du purgatoire, de la messe, de l'adoration des images, de l'invocation des saints & de l'adoration des reliques, à moins qu'on n'extirpast la race des moynes: parce que ces gens ne vivants que de ces abus ont un tres grand interest à les maintenir.

Dans cette visite des monasteres qui fut sans doute faite avec un esprit de severité & à dessein de ne rien pardonner, on descouvrit des abominations effroyables. Presque toutes ces filles vierges consacrées à Jesus Christ furent trou-

trouvées grosses du fait de leurs confesseurs & des moynes qui en avoient la garde: on trouva que dans les couvents des moynes il s'y commettoit des crimes honteux & dont on ne sçauroit parler honnêtement en aucuns termes, parce que ce sont des impuretés si horribles qu'on ne peut en donner des idées sans souiller l'imagination. Sous le regne de Marie l'on essaya d'abolir tous les procès verbaux qui furent faits dans cette visite, & qui s'estoient conservés. Mais on ne put si bien faire qu'il n'en restât des monumens considérables. Le docteur Burnet nous assure avoir vu un extrait de ces procès verbaux faits dans la visite de 144. maisons religieuses dans lesquels on lit des abominations plus grandes que celles qui se commirent en Sodome. Toutes les preuves de ces faits apportées & mises en bonne forme portèrent le conseil d'Angleterre à supprimer entierement tous les monasteres. Cette suppression est une grande partie de la reformation & elle n'est pas moins importante que le renversement de l'autorité du Pape. Ainsi le Sr. Maimbourg qui conte cela pour rien & qui dit qu'au schisme prés Henri VIII. fut bon Catholique, fait bien voir que si le Roy veut destruire les moi-

nes, il ne luy en fera pas une affaire pourvu qu'il fasse regner la secte de Loyola.

Voicy encore une autre grande reformation qui fut faite par le Roy d'Angleterre. C'est qu'il fit tourner la Bible en Anglois, & reestablit l'autorité de l'Ecriture sainte. C'est ce qui m'a fait dire qu'Henri VIII. qui sembloit n'avoir rien fait pour la veritable reformation, avoit pourtant tout fait, puisqu'il a renversé le faux tribunal & cette fausse autorité du siege de Rome, & a reestabli le veritable Tribunal de l'Eglise, c'est la lecture & l'autorité de la parole de Dieu, laquelle avoit esté ensevelie dans les siècles precedents. Les choses estoient en cet état & prenoient un bon train pour achever la reformation qui avoit esté commencée : quand les amis de la cour de Rome trouverent un moyen d'arrester ses progrès, en faisant tomber Anne de Boleyn à la faveur de laquelle elle s'avançoit. Il n'y a point d'accusations atroces dont les Papistes n'essaient de noircir la reputation de cette pauvre Reine. Rien n'est plus semblable au portrait que le Sieur Maimbourg, Bolsec & Berthelier font de Calvin & de Beze, que celuy que Sanderus fait d'Anne de Boleyn, ce qui fait voir que c'est le mesme esprit, c'est
à di-

à dire l'esprit du demon qui dans les uns & dans les autres a fourni les couleurs. Si l'on en croit cet infame imposteur, cette femme fut un monstre d'impudicité, qui avoit fait esclater les dereglemens de sa vie avant son mariage dans les courses estrangeres, au point qu'on luy avoit donné en France le nom de *Hacquenée d'Angleterre*, & quand on sçut que le Roy Henri VIII. la vouloit espouser, on dit qu'il espou-
seroit *la mule du Roy de France*. Cela est tout aussi vray comme il est vray que Theodore de Beze s'est accusé du plus detestable de tous les crimes, & que Calvin a esté fouetté & fleurdelizé pour ses enormités. Afin que cette pauvre princesse fût aussi difforme de corps que d'esprit, il en fait un monstre en laideur. Elle avoit, dit-il, six doigts à la main droite, le visage long, jaune comme si elle eust esté travaillée des pales couleurs, & une loupe sous la gorge. Voila bien une figure propre à charmer deux Roys, & après avoir esté maistresse & concubine du Roy de France, François I. emporter comme de vive force par ses charmes un Roy d'Angleterre pour l'espouser, malgré les breches qu'elle avoit faites à sa reputation. L'esprit de fureur & de calomnie est presque toujours

Sand. l.
1. pag.
15. &
16. Edition. Co-
lon. an.
1628.

accompagné d'une destitution de jugement qui fait que ces misérables calomniateurs détruisent une calomnie par une autre. C'est pourtant là l'Auteur qu'on s'est donné la peine de tourner en beau François depuis peu. Le temps paroît favorable à tout le monde, de renouveler toutes les calomnies inventées contre la reformation afin de la rendre odieuse par toute la terre.

*Version
de l'Histoire du
schisme,
Etc. par
Mau-
croix
Chan.
de
Rheims.*

Quoy qu'il en soit le Duc de Norfolk, Gardinerus & les autres ennemis de la Reine Anne de Boleyn trouverent que le plus seur moyen de la perdre estoit de l'attaquer du costé de sa chasteté. Ils firent entrer le Roy Henri VIII. en soupçon & en jalousie, des liaisons estroittes que la Reine avoit avec le Mylord Rocheford son frere: comme s'il n'estoit pas naturel à une soeur d'aimer son frere, & à un frere d'avoir un grand attachement pour une soeur qui est Reine. Tout ce que l'on peut prouver, c'est qu'on avoit vu le frere assis sur le lit de sa soeur. Voila un grand crime! Il est vray qu'entre ceux qu'on accusa d'avoir esté les complices des débauches de cette Princesse, on fit confesser à l'un d'eux qu'il avoit couché trois fois avec elle: mais on extorqua cette confession par la
pro-

promesse qu'on luy fit de luy donner la vie ; les autres ne confesserent rien : ils moururent pourtant également, cinq qu'ils estoient ; le Lord de Rochefort, *Henri Norris*, *Weston*, *Brereton*, & un musicien nommé *Marc Smeton*, qui fut celuy duquel on extorqua comme de l'ame la plus basse, la confession qu'il avoit couché avec la Reine. Sur ce seul tefmoin qui ne luy fut pas mesme confronté selon les loix, le Duc de Norfolk presidant à l'action, l'on condamna une Reine à estre brulée vive : chose qui fait horreur seulement à rapporter. Ce fut par la grace du Roy que son supplice fut changé & qu'on se contenta par grande debonnaireté de luy couper la teste. Et pour oster à sa fille *Elisabeth* toute esperance de posséder quelque jour la couronne d'Angleterre, l'on fit declarer nul le mariage de *Henri VIII.* avec *Anne de Bouleyn*, sous pretexte d'un engagement qu'on disoit qu'elle avoit eü avec le Comte de *Northumberland*, avant que d'estre mariée au Roy. La pauvre Reine eut la foiblesse d'avouer cet engagement pour éviter d'estre brulée : & afin qu'on se contentast de luy couper la teste : car on ne voulut changer son supplice qu'à cette condition. Mais le Comte de Northum-

thumberland qui n'avoit aucun intereft à le nier, puisqu'on n'avoit aucun deffein de luy en faire un crime, le nia pourtant constamment.

Cette chute d'Anne de Boleyn retarda bien à la verité les progrès de la reformation, mais ne les arreſta pourtant pas entierement. Thomas Cromwel le premier favori, & Thomas Crammer Archeveſque de Cantorbery, pour qui le Roy avoit une amitié beaucoup plus ſolide, comme il parut dans la ſuite, ne perdirent pas courage. Le Parlement d'Angleterre ſ'asſembla, il y fut parlé des abus dont on devoit faire la reformation, & des erreurs dont on vouloit empêcher la propagation. Et Cromwel eut bien la hardieſſe de faire entendre publiquement un ſçavant docteur Eſcoſſois nommé *Alexandre Aleſſe*; qui prouva dans l'aſſemblée formée pour les affaires eccleſiaſtiques qu'il n'y avoit que deux ſacremens inſtitués par Jeſus Chriſt. Cette aſſemblée Eccleſiaſtique convint ſous l'autorité du Roy de faire une eſpece de confeſſion de foy qui à la verité eſtoit plus Papiſte que Reformée. Cependant elle corrigeoit quantité d'erreurs, & en diminuoit quelques autres. Par exemple dans le premier article, elle renvoyoit les hommes

mes à l'autorité de l'Eſcriture ſainte & des Symboles des Apoſtres, de Nicée, & de St. Athanaſe, leur commandant d'interpréter toutes choſes conformément à ces regles, & en meſme termes; ſans les renvoyer à l'autorité de l'Egliſe ou à la tradition. C'eſtoit là une affaire capitale & de laquelle il eſtoit impoſſible que toute la reformation ne ſortit pas dans la ſuite. Le troiſieſme article deſtruiſoit entierement le merite des œuvres & eſtabliſſoit la Juſtification gratuite. *A cela, diſoit il, doit eſtre jointe une foy en la miſericorde & bonté de Dieu, par laquelle le penitent doit eſperer que Dieu, luy pardonnera & reputera juſtifié, comme eſtant du nombre de ſes enfans élus, non par aucun merite des bonnes œuvres qu'il peut avoir faites, mais uniquement par le merite du ſang & de la paſſion du ſauveur Jeſus Chriſt.* Dans le quatrieſme article la preſence réelle étoit eſtablie, ſeulement en termes généraux ſans parler de Transſubſtantiation, & il eſtoit ordonné de recevoir le Sacrement avec reverence, mais l'adoration n'eſtoit pas commandée, & il n'en eſtoit rien dit. Il me ſemble que voylà deſja de grands progrès en reformation. Ainſi le Sieur Maimbourg ſçait bien mal l'Histoire d'Angleterre, de nous dire, que Henri VIII. ne fit que

que secoüer l'autorité du Pape. Cette Confession de foy fut publiée par l'autorité du Roy & souffignée de dix-huit Evesques. Et mesme le Roy y joignit des declarations par lesquelles il estoit ordonné de faire recevoir par tout les articles qui avoient esté arrêtez dans l'assemblée. Il estoit defendu de ne plus exposer des images & des reliques pour en abuser par un culte superstitieux ou par un principe d'avarice & d'interest, & il estoit commandé qu'on instruisit le peuple à la veritable devotion, qui estoient les œuvres de charité & l'observation des commandemens de Dieu. Les Papistes joignirent alors les conseils de violence à ceux de la finesse, & les supposés qu'ils avoient à la cour, ne reussissant pas assez bien pour empêcher la reformation, ils prirent les armes dans la province de Lincolne & dans les parties septentrionales d'Angleterre, & parurent trente mille hommes en corps. Si ces gens là eussent esté Calvinistes, on les appelleroit des rebelles, & le Pere Maimbourg ne leur feroit point de quartier; car ils prennent les armes contre leur Roy. Mais parce qu'ils se revoltent en faveur du Pape & de l'ancienne superstition, il est certain qu'on regarde leur entreprise comme étant tres
legi-

legitime. Il ne plut pourtant pas à Dieu de benir ces desseins si legitimes, les rebelles furent dissipés, les Milords Dassy & de Hussy qui s'estoient mis à leur teste eurent la teste tranchée.

Pendant ce temps on travailloit toujours à la ruine des monasteres, & par consequent à la reformation. Les visiteurs eurent soin de recevoir les confessions des moines, & la pluspart confesserent leurs crimes fort franchement. Il reste encore une de ces confessions faite par le Prieur & les Benedictins de St. André dans la province de Northampton : dans cette confession ils avouent les desordres de leur vie passée ; *Pour lesquels le puits de l'enfer estoit prest de les engloutir, qu'ils avoient negligé le service de Dieu, vescu en paresse, en gourmandise, & en toute sorte de sensualités.* L'on visita aussi dans les mesmes couvents les reliques & les images qui faisoient des miracles, par lesquels les Moines attiroient à eux les peuples sous pretexte de devotion. Ces images furent brisées & ces reliques jettées au vent par autorité royale ; entre autres un celebre Crucifix de la province de Kent, qu'on appelloit la verge de grace, duquel on disoit qu'il se baissoit & se haussoit de fois à autre, qu'il remuoit les mains, les pieds & les yeux : ce
Crucifix

1538.

Crucifix faiseur de miracles fut brisé par un Evêque & par ordre du Roy. Dans la province de Glocestre une fiole du sang de Jesus Christ, mais que l'on rafraîchissoit tous les ans du sang d'un canard, fut mise en pieces. La châsse de St. Thomas de Cantorbery fut rompue, ses cendres jettées en l'air; ses os confondus avec ceux des autres morts, son thresor emporté. L'on remplit deux coffres de l'or qui y fut trouvé, que huit hommes bien forts eurent de la peine de tirer de l'Eglise, le Roy s'en accommoda; il me semble que cela sent bien son Iconoclaste, pour un Prince qui mourut si Catholique, & prés avoir fait dire la messe dans sa chambre, adoré le saint Sacrement, & l'avoir reçu sous une espece.

*Hist. du
Calvin.
liv. 3.
ann.*

1561.

Dans la mesme année le Pape excommunia Henri VIII. Mais cette bulle d'excommunication fut rejetée, & mesprisée par l'Eglise Anglicane & par celui sur lequel on faisoit tomber la foudre. Toutes ces procédures d'Henri VIII. si peu Chrestiennes selon le Christianisme de Rome n'empêchèrent pas que le ciel ne luy accordast ce qu'il souhaitoit avec le plus d'ardeur, c'estoit un fils. Il vint au monde l'an 1537. au mois d'Octobre: mais cette naissance cousta la vie à sa mere Jehanne

ne

ne Seymour troisieme femme de Henri, qui avoit succedé à Anne de Boleyn. On dit que ce Prince fut extrêmement affligé de cette mort, & qu'il luy falut deux ans pour se consoler, car il fut autant sans se remarier. La naissance de ce fils qui éloignoit de la couronne Marie, fille de Henri & de Catherine d'Arragon, abbattit un peu le parti Papiste, qui jusques là vivoit toujours dans l'esperance que Marie tres zelée pour le Pape succedant à son pere reestabliroit l'ancienne Religion. Les Evesques partisans de Rome voyants evanouir leurs esperances continuerent dans cette honteuse dissimulation par laquelle ils avoient donné les mains aux commencemens de la reformation, & sur tout à la ruine de la puissance du Pape en Angleterre. Gardinerus Eveque de Winchester, & Bonner Eveque de Londres se firent distinguer entre ces lasches dissimulateurs: sous le regne de Marie ils furent les plus cruels persecuteurs de ceux qui avoient causé la separation de l'Eglise Anglicane d'avec le siege de Rome. Mais sous Henri VIII. ils souscrivirent à tout ce qu'il ordonna là dessus, le reconnurent pour le chef de l'Eglise, consentirent à la destruction des monasteres & donnerent les mains à toutes les autres reformations dont

dont nous avons parlé; les prescherent eux mesmes & les firent prescher dans leurs dioceses. Ils espioient pourtant les occasions de ruiner le parti des Reformés à la teste duquel estoit Crammer, Archevesque de Cantorbery, & après la mort de la Reine, mere d'Edouard VI. ils exciterent une nouvelle persecution contre les Reformés, qu'ils appelloient Sacramentaires. Ils en firent bruler tout autant qu'ils purent & trouverent moyen enfin de porter Henri VIII. à faire passer en loy les six fameux articles, pour establir I. La presence réelle, mais sans parler de Transsubstantion. II. La communion sous une espece. III. Les vœux de celibat & de chasteté. IV. Les Messes privées. V. La necessité du celibat des Prestres. VI. Et celle de la confession auriculaire. Thomas, Archevesque de Cantorbery, s'opposa à ces articles au moins au cinq derniers: car pour la presence réelle il ne la pouvoit combattre alors parce qu'il estoit encore Lutherien sur ce point. Son opposition ne servit de rien & n'empescha pas que le Parlement ne confirmast les articles & n'en fit une loy. Cette confession de foy si abregée, & reduite à si peu de points, sembloit abandonner tout le reste à la contradiction des Protestans; car là de-

dans

1539.

dans il n'estoit parlé ni d'invocation de Saints, ni d'adorations d'images, ni de reliques, ni de pelerinages. Ainsi Henri VIII. consentoit tacitement à la suppression de ces abus. En effet si les Reformés avoient voulu souscrire ces six articles, sans doute on ne leur auroit point fait de procès sur le reste. Latimer & Shaxton, le premier Evêque de Worcestre & le second de Salisbury, resignerent leurs Eveschés plustost que de consentir à cette doctrine des six articles, & l'un & l'autre furent mis en prison. Quant à Crammer, il estoit si avant dans les bonnes graces du Roy, qu'il ne fut obligé à rien qu'au silence. Le Roy même luy permit de coucher par escrit les raisons qu'il avoit à dire contre les six articles & de les luy faire voir. Cet escrit tomba malheureusement entre les mains de ses ennemis, qui furent ravis d'avoir de sa main des preuves suffisantes pour le perdre. Mais Cromwel grand amy de Crammer, & qui travailloit avec luy à la reformation, le tira de cette affaire, & arracha ce papier des mains de celuy qui l'avoit trouvé.

La reformation fut comme arrestée 1545. par la rigueur avec laquelle on faisoit recevoir par tout ces six articles, en envoyant en prison ou à la mort tous

II. Part. *H* *ceux*

ceux qui les refusoient. Elle receut alors deux grands coups par deux evenemens considerables : le premier fut le mariage d'Henri VIII. avec Catherine Howard. sa quatriesme femme mortelle ennemie des Reformés, & entierement dans les interêts de son oncle le Due de Nortfolk, grand amy du Papisme. L'autre evenement qui pensa tout perdre ce fut la disgrace & la chute de Cromwel, qui avoit esté honoré de la charge de *Vicegerent* du Roy dans les affaires ecclesiastiques, lequel avoit concerté avec Crammer la destruction de la Religion Romaine. Cet homme l'Idole de son Roy, que de basse condition il avoit élevé à la qualité de Comte d'Essex, devint l'objet de la fureur de la Reine ; & perit par ses intrigues & par celles du Duc de Nortfolk, qui l'arracherent par une espece de violence d'entre les bras de Henri, pour le mener sur l'eschafaut. Il fut condamné comme convaincu d'heresie. Il n'estoit pas difficile de l'en convaincre, selon que l'on definit l'heresie dans l'Eglise Romaine. Car il estoit vray Lutherien, il n'en avoit pas fait de mystere, & c'estoit là son crime. Mais afin de couvrir la violence que l'on commettoit en sa personne, d'un plus apparent voile de justice, au crime d'heresie on adjousta celui

celuy de l'extorsion, & quelques paroles insolentes contre le Roy qu'on luy fit dire, pour le faire mourir criminel de lèze Majesté divine & humaine. Jamais sentence ne porta plus de marques & de caracteres d'injustice que celle qui fut renduë contre luy, selon même qu'on la voit encore couchée. Car au crime d'heresie prés, dont alors on faisoit une grande affaire, il n'y avoit pas dans toutes les autres choses dont on le chargeoit de quoy faire fouetter un page. Et au reste pour son crime d'heresie, c'est à son Prince qu'il s'en falloit prendre. Car il n'avoit esté heretique qu'autant qu'Henri VIII. l'avoit bien voulu, puisqu'il n'avoit rien fait que sous ses ordres. Son crime estoit d'avoir servi à renverser la puissance de Rome & d'avoir destruit les monasteres, or il n'avoit rien fait en cela que de concert avec son Roy. Ainsi ce favori paya pour son maistre: Henri sentit bientoist combien avoit esté lasche la complaisance par laquelle il avoit sacrifié ce fidele serviteur, il s'en repentit incontinent, mais il n'estoit plus temps.

Au milieu de toutes ces confusions Dieu ne laissoit pas de faire son œuvre. Henri fit faire un peu devant la mort de Cromwel une proclamation donnant li-

1540.

berté à tout le monde de lire l'Escriture Sainte. Et peu de temps après une assemblée d'Evesques en vertu d'une commission emanée du Roy & confirmée par le Parlement travailla de nouveau sur les matieres de la foy. Ils donnerent une explication du symbole, de la priere dominicale, des dix Commandemens, de l'Ave Maria, & des principaux mysteres de la Religion, dans laquelle il y avoit encore plusieurs erreurs du Papisme, mais pourtant d'un Papisme beaucoup plus pur que celuy d'au delà de la mer, particulièrement sur la justification & sur la nature des bonnes œuvres. Comme le Papisme estoit alors le parti dominant à la cour, on mit dans cette confession le dogme de la transsubstantiation & celuy de la concomitance qui n'estoient pas dans les precedentes: le service des images y fut reduit à ce que disent les Catholiques modernes de France: C'est que l'image ne merite aucune adoration, & qu'il nous est defendu de leur rendre aucun honneur divin, & que quand on encense une image, ou que l'on se prosterne devant elles, l'honneur est uniquement rendu à Dieu. & nullement à l'image. Sans doute ils avoient dessein de reformer les abus, & ils ne croyoient pas comme l'on nous veut persuader aujourd'huy que ce fust la

pour la Reformation, &c. 173
la Theologie de toute l'Eglise Romaine,
leur intention estoit de s'en éloigner en
ce point.

Pendant que Dieu travailloit ainsi
par des voyes secretes à pousser la refor-
mation de plus en plus à sa perfection,
le Diable travailloit de sa part à l'estein-
dre. Gardinerus & les Papistes zelés
qui pensoient que la chute de Cromwel
alloit accabler le parti, afin de faire perir
tout d'un coup son ouvrage, firent des
efforts pour arracher des mains du peu-
ple la version de la Bible en vulgaire,
que Cromwel & Crammer luy avoient
donnée. L'on forma une assemblée 1542.
pour examiner cette version. Henri VIII.
estoit si affermi dans le dessein de ren-
dre l'Ecriture sainte au peuple, qu'on
n'eust osé luy proposer de supprimer la
version qui en avoit esté faite. Mais
on prit un autre tour, l'on supposa que
cette version estoit pleine de fautes, qu'il
falloit la tirer absolument des mains du
peuple, en supprimer tous les exemplai-
res, & travailler à une autre qui seroit
plus parfaite. Or il eust esté fort aisé
d'apporter des delais à la publication de
cette nouvelle version que l'on promet-
toit, si l'on fût venu à bout de supprimer
celle qui estoit desja faite. Mais Cram-
mer qui veilloit pour empescher de
mourir ces semences de reformation.

qu'il avoit jettées, prevalut encore cette fois sur l'esprit du Roy, & fit renvoyer cette affaire aux universités. En mesme temps que le Papisme persecutoit l'Ecriture Sainte, il reveilla aussi la persecution contre les fideles. Parce qu'ils avoient perdu le Comte d'Essex, leur grand protecteur, ils sembloient estre exposés & tout à decouvert aux traits de leurs ennemis. Le Duc de Nortfolk assiegeoit perpetuellement le Roy, & luy faisoit concevoir qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de ramener les esprits alienés de ses sujets qu'en persecutant les heretiques. Ces conseils de sang, environ ce temps, coururent la vie à Bar-
1547. nes, Buttoip, Dampnick, Brindholme, Philpot, & plusieurs autres Martyrs qui furent brulés. Cela ne pouvoit satisfaire Gardinerus & les autres persecuteurs, ils croyoient n'avoir rien fait d'avoir opprimé l'innocence de Cromwel Comte d'Essex, & d'avoir brulé tant de gens pendant que Thomas Crammer estoit encore vivant. Et l'un d'eux disoit un jour que c'estoit une grande folie de bruler quelques heretiques & de laisser vivre le grand heresiarque de la nation. Il y a apparence qu'enfin la forte amitié que Henri avoit pour luy, auroit esté surmontée par les sollicitations des ennemis de Crammer si
Dieu

Dieu n'eust fait tomber un jugement
 exemplaire sur les persecuteurs, & n'eust
 frapé un coup qui les demonta tous.
 Ce fut la condamnation & la mort de
 la Reine *Catherine Howard*, cinquié-
 me femme de *Henri VIII.* niece du
 Duc de *Nortfolk*, le tout puissant d'a-
 lors. Ce malheureux parti Papiste avoit
 fait perir la pauvre Anne de *Boleyn* par
 une fausse accusation d'Adultere. Il
 avoit fait repudier Anne de *Cleves*, la
 quatriesme femme. *Henri* n'avoit é-
 pousé cette Princesse que par considera-
 tion, il ne l'aima jamais. *Catherine*
Howard femme vitieuse se prévalut de
 ce degoust du Roy, & l'ayant rendu a-
 moureux l'obligea à repudier Anne de
Cleves. Après quelques mois de maria-
 ge, Dieu permit que les dereglemens
 de la vie de *Catherine Howard* furent
 mis au jour. Le Roy en fut informé,
 plusieurs hommes furent convaincus
 d'avoir servi à ses criminelles voluptés,
 ils l'avouerent, & mesme avec des cir-
 constances qui faisoient voir que cette
 Reine avoit renoncé à toute honte.
 Elle mesme estant decouverte confessa
 tout & signa sa confession de sa main,
 de sorte qu'il ne luy fut pas de grand
 usage de protester de son innocence &
 de nier son crime sur l'eschafaut, comme
 elle fit, puisqu'on en avoit signée de sa

main une confession qu'elle avoit donnée de son bon gré & sans y estre forcée. Outre cela elle avoua sur l'eschafaut qu'elle avoit esté debauchée avant que d'avoir espousé le Roy , esperant que cette sincerité d'une partie de sa confession feroit donner creance à l'autre: mais cela ne luy reussit pas, au contraire on crut qu'il n'y avoit pas d'apparence que la qualité de Reine , & les delices de la cour l'eussent renduë chaste.

1543.

Cette justice de Dieu vangea l'innocence opprimée d'Anne de Boleyn , & la vertu mesprisée d'Anne de Cleves , & sauva la vie à bien des gens , & entre autres à Crammer. Il reprit courage & sollicita l'année suivante un acte du Parlement pour l'avancement de la *vraye Religion* & l'abolition de celle qui luy est contraire. Par cet acte il fut ordonné entre autres choses que la lecture de l'Escripture Sainte seroit permise aux Laïcs , à l'exception des plus viles personnes & de la plus basse condition , qu'on presuppose estre destituées de lumiere & d'intelligence. Les supplices decernés contre les heretiques furent moderés. Il fut dit que les Laïques accusés d'heresie, mesme après la troisième rechute ne pourroient estre punis que de la confiscation de leurs biens & d'emprisonnement , & que les ecclesiastiques

Castiques ne pourroient estre condam-
 nés à la mort qu'après la troisieme
 conviction. Cela mit bien au large les
 reformés & en mesme temps il leur ar-
 riva encore une autre prosperité. C'est
 qu'après la mort de Catherine Howard,
 Henri devint amoureux de Catherine
 Parr veuve de milord Latimer. Il en
 fit sa sixiesme femme, troisieme du
 nom de Catherine: Elle estoit pro-
 testante de Religion. Neantmoins
 dans les premiers jours de sa faveur el-
 le ne put pas detourner une nouvelle
 tempeste qui se formoit contre les re-
 formés. On surprit à Winsor maison
 Royale, une assemblée de gens qui fa-
 vorisoient la Reformation, on en bru-
 la trois & l'on essaya d'escarter les au-
 tres. Ce fut en ce temps là que Gar-
 diner & son parti entreprirent de per-
 dre Crammer, en representant au Roy
 qu'en vain avoit il de la severité pour
 les heretiques, pendant qu'il prote-
 geoit celui qui estoit leur chef.
 Le Roy avoit pour Crammer un fonds
 d'amitié qui estoit à toute espreuve, &
 dont il n'avoit pas fait grand mystere
 jusques là. Il feignit pourtant pour ce
 coup d'estre persuadé, ou au moins en-
 clin à leur accorder ce qu'ils deman-
 doient, & il leur ordonna de luy
 mettre en main les accusations qu'ils

1543.
 en Juil-
 let.

avoient à faire contre Crammer : on ne manqua pas de faire une bonne liste de toutes ses heresies qu'on donna au Roy. Mais au lieu de s'en servir à luy en faire un crime, il s'en alla trouver cet Archevesque en sa maison de Lambeth, luy decouvrit toute la conspiration, & luy permit mesme de proceder contre ses accusateurs. Mais Crammer n'en voulut rien faire, & leur pardonna ; depuis ce temps là Henri parut beaucoup plus favorable à la reformation, & mesme il est tres certain qu'il prit la resolution de poursuivre ce qu'il avoit commencé & d'achever de bannir les erreurs de l'Eglise; entre autres il vouloit changer la messe en communion, & ramener le Sacrement, dont on a fait un simple spectacle, à sa veritable origine. On ne laissoit pourtant pas de faire tous les jours de nouveaux martyrs sous l'autorité du Roy & en vertu des loix qu'il avoit establies. On brula entre autres une femme de qualité & d'un grand merite aussi bien que d'une grande pieté: elle avoit nom *Jehanne Askens*, elle souffrit des coups de geefnes si terribles que ses membres en furent disloqués. Le Chancelier luy mesme qui trouvoit que le bourreau ne donnoit pas la geefne allés forte, mit la main à la

torture avec tant de violence, qu'il pensa luy separer du corps les jambes & les bras ; de sorte qu'il falut la porter dans une chaire au bucher où elle fut brulée avec quatre autres martyrs. Et ainsi par la fureur des persecuteurs, les reformés ne profiterent pas de l'adoucissement que l'on avoit apporté à la severité des Loix. Car ces bouteux assiegant perpetuellement l'esprit de Henri VIII. le tiroient des sentimens de douceur & d'equité, dans lesquels il entroit quelque fois pour le rejeter dans la cruauté. Ils crurent dans ce temps avoir suffisamment aigri l'esprit du Roy contre les reformés pour pouvoir faire une nouvelle tentative sur luy pour obtenir de luy le sacrifice de Crammer. Et certainement la conservation de ce grand homme que Dieu reservoit pour un grand ouvrage, est un des miracles de ce regne d'Henri VIII. Gardiner Evêque de Wincester, Bonner Evêque de Londres, le Duc de Nortfolk & les autres renouvellerent leurs plaintes contre Crammer. Enfin ils obtinrent du Roy qu'on le citeroit le lendemain au Conseil & qu'ils l'enverroient prisonnier à la Tour de Londres s'ils le trouvoient coupable. Ce fut alors qu'ils crurent estre venus à bout de tous leurs des-

seins & qu'ils regarderent la perte de Crammer comme assurée. Mais soit que le Roy leur eust accordé cela seulement pour les esprouver & pour se moquer d'eux, soit que son amitié pour Crammer l'eust fait changer d'avis depuis le consentement qu'il avoit donné pour le faire arrester, il l'envoya querir la nuit, l'instruisit de tout ce qui se passoit, & luy donna des ordres sur tout ce qu'il auroit à faire le lendemain quand il seroit cité devant le Conseil. L'Archevesque quant à luy ne demandoit autre grace au Roy sinon que puisqu'il avoit à respondre de sa doctrine, on luy donnast des juges qui fussent capables d'entendre les matieres. Le Roy qui voyoit bien que si une fois il estoit prisonnier & accusé, il seroit impossible de le dérober à la rigueur des Loix, parce qu'il estoit fort aisé de le convaincre de ce qu'on appelloit heresie; le regardant avec estonnement, luy dit en riant: vous estes bien fou d'avoir si peu de soin de vôtre vie; *Croyés vous que quand vous serés une fois prisonnier, ils ne trouveront pas mille tesmoins contre vous? Puisque vous n'avez pas soin de vous mesme j'en veux prendre soin.* Et là dessus il luy donna ordre que le lendemain quand il comparoistroit au conseil sur les accu-

sati-

sations dont on luy feroit lecture, il dît qu'ayant l'honneur d'estre membre du Conseil privé de sa Majesté, il prioit ses Collegues d'en user avec luy comme ils voudroient qu'on en usast avec eux. C'est que l'on fist venir ses accusateurs en sa presence & qu'on examinast la chose un peu plus à fonds avant que de rien decerner contre luy: que s'ils le refusoient, il en appellast au Roy, & que pour leur faire connoître que ce qu'il en faisoit estoit avec aveu de sa Majesté, il monstrast à ses juges son anneau & son cachet royal, que le Roy tira tout exprés de son doigt & le donna à l'Archevesque Crammer. Le lendemain l'Archevesque ne manqua pas d'estre cité devant le Conseil. Il vint, au lieu de l'ouïr promptement, on le laissa longtemps attendre à la porte. Le Medecin du Roy ami de Crammer le voyant traité avec un si grand mespris en vint faire plainte au Roy, luy disant qu'il venoit de voir un spectacle estrange, le Primat d'Angleterre qu'on faisoit attendre à une porte comme un miserable. Le Roy envoya ordonner qu'on le fist entrer & qu'on l'entendît sans delay. l'Archevesque entra & la chose se passa selon le projet que le Roy en avoit formé luy-mesme. Comme le Duc de

Norfolk pressoit Crammer de respondre, il demanda qu'on luy fist voir ses accusateurs, & sur le refus il en appella au Roy & montra l'anneau. Jamais gens ne furent plus deconcertés que le furent ces conspirateurs à cette veue: ils se leverent la teste baissée, & s'en allerent trouver le Roy qui les maltraita souverainement, & leur dit qu'il pensoit avoir un Conseil plus sage qu'il n'avoit paru dans cette action; qu'il protestoit *que si un Prince peut avoir de l'obligation à un sujet, il en avoit à l'Archevesque & qu'il le reconnoissoit pour le plus fidele de ses serviteurs.* Le Duc de Norfolk voulut payer le Roy de meschantes excuses, en disant, qu'il n'avoit eu aucun dessein de nuire à l'Archevesque, mais qu'il avoit voulu luy donner lieu de se justifier des soupçons qu'on avoit contre luy. Henri leur respondit là dessus selon son impatience ordinaire, & leur commanda de se reconcilier avec Crammer, & de ne penser jamais à luy faire de mal.

Il sembloit que ce mauvais succès devoit empescher les ennemis de la vérité de faire de nouvelles entreprises. Cependant après cet attentat ils en commirent un autre bien plus grand; ils voulurent perdre la Reine elle mesme: elle estoit protestante & réformée presque

que

que declarée, & faisoit même prescher assés publiquement dans sa chambre. Parce qu'elle avoit de l'esprit & de l'instruction, elle disputoit assés souvent avec le Roy sur les matieres de Religion. Un jour qu'elle l'avoit un peu poussé, comme il estoit l'homme du monde le plus imperieux, & qui supportoit le plus impatiemment la contradiction, il conceut du chagrin contre elle. Et ce chagrin joint à la mauvaise humeur où le jettoit sa maladie mortelle qui augmentoit tous les jours, alla si loin qu'il ouvrit les oreilles aux plaintes qu'on luy faisoit continuellement contre la Reine: comme contre une heretique declarée, qui au mespris des loix & de l'autorité royale favorisoit hautement l'heresie, faisoit prescher chez elle, & ne faisoit plus aucun mystere de sa revolte contre l'Eglise. Enfin le Roy fut poussé jusqu'à signer des articles d'accusation sur lesquelles la Reine devoit estre eitée, interrogée & envoyée à la Tour. Le Chancelier cruel persecuteur aussi bien que Morus son predecesseur, qui sollicitoit cette affaire contre la Reine, en pensant mettre ce papier en sa poche le mit auprès, & quelqu'un des amis de la Reine l'ayant trouvé le ramassa & le luy porta. Elle fut bien sur-

surprise de voir que le Roy sembloit l'avoir abandonnée à la fureur de ses ennemis. Sans perdre temps elle alla trouver le Roy , & sans luy dire qu'elle avoit le papier où il avoit comme signé l'arrest de sa mort. ; elle luy demanda excuse de la maniere indiscrete dont elle l'avoit poussé sur les disputes de Religion , que ce qu'elle en avoit fait , avoit seulement esté pour s'instruire : *Non , non ,* respondit il, *ce n'est pas cela, vous estes un docteur capable de nous instruire & qui n'avez pas besoin d'instruction.* Elle reprit la parole & poursuivit sa justification, en disant qu'elle voyoit bien que le Roy n'avoit pas bien compris ses intentions : que ce qu'elle s'estoit engagée si avant n'avoit esté que pour le faire parler , & luy faire oublier ses maux en recevant en mesme temps une instruction, dont elle avoit bien profité : *Si cela est ainsi,* luy dit le Roy , *soyons bons amis,* & l'embrassa avec beaucoup d'affection. Le lendemain avoit esté marqué pour la mener à la Tour avec quelques unes de ses femmes. La journée estant belle le Roy se voulut promener , & il envoya querir la Reine pour luy tenir compagnie & se promener avec luy dans le jardin du palais. Comme ils estoient ensemble le Chancelier vint accom-

pagné de quarante des gardes afin d'enlever la Reine; le Roy l'arresta & le tirant à quartier après quelques discours il le traitta tout haut de *coquin*, de *fou* & de *beste*, & luy ordonna de se retirer promptement de devant ses yeux. La Reine qui ne sçavoit point dequoy il s'agissoit, & qui ignoroit entierement que le Chancelier eust sollicité le Roy pour la perdre, prit la parole afin d'adoucir le Roy, & d'excuser le Chancelier. Mais le Roy luy répondit, *Madame, vous n'avez pas raison de parler pour luy*. Ce coup fit perdre les arçons à toute la cabale Papiste, & aliena entierement Henri VIII. du parti des persecuteurs. Il ouvrit enfin les yeux, il vit qu'il y avoit de la fureur dans leur faux zele, puisqu'ils n'estoient pas capables de respecter ni le Thronne, ni la maison Royale, ni le liét de de leur souverain. Il conceut une telle aversion pour ce parti persecuteur qu'il l'alloit perdre, & s'abandonner entierement aux Reformés, s'il n'eust esté prevenu par la mort. Depuis ce temps là il ne put souffrir la veüe de Gardinerus Evêque de Winchester, & il resolut de se defaire du Duc de Nortfolk qui avoit esté l'un des instrumens de la violence laquelle on avoit exercée contre les reformés. Il fit

fit condamner à la mort & executer le
 fils de ce Duc, le Comte de Surrey sur
 d'assés legers pretextes. Et le pere desja
 prisonnier & condamné alloit avoir le
 mesme sort si Henri eust vescu quel-
 ques heures d'avantage. Comme ce
 Prince estoit violent, il ne vouloit
 rien mediocrement & n'espousoit ja-
 mais un parti à demy. C'est pourquoy
 il y a toute apparence qu'il alloit tra-
 vailler à bannir les restes du Papisme
 avec tout le feu & toute la feverité
 qu'il avoit employés pour les retenir.
 Mais la mort prevint tous ses desseins
 & sauva la vie au Duc de Nortfolk,
 qui devoit avoir la teste tranchée le
 matin dont le Roy mourut la nuit.
 C'est l'estat où demeura la Religion
 quand Henri VIII. mourut aagé d'en-
 viron 57. ans après un regne de près de
 40. ans

1547.
 sur la
 fin de
 Janv.

CHAPITRE VI.

*Suite de l'Histoire de la Reformation de
l'Eglise Anglicane , ce qui se pas-
sa sous Edouard six-
ziesme.*

NOUS venons de voir dans le Chapitre precedent que le parti protestant sur la fin de la vie de Henri VIII. gagna visiblement le dessus. Le Comte de Harford oncle du Prince Edouard du costé de sa mere, estoit de la Religion reformée, & il avoit trouvé moyen de gagner la faveur du Roy à tel point qu'il renversa la Maison de Nortfolk, puissante par les grands services qu'elle avoit rendus, par ses alliances & parce qu'elle estoit à la teste du parti Papisste qui estoit fort dans l'estat, & qui avoit de grandes liaisons & de considerables intelligences au dehors. La mort de Henri VIII. acheva de faire triompher le parti reformé. Le Prince Edouard avoit esté mis par son pere sous la conduite du docteur Cox, qui prit un grand soin de luy inspirer les sentimens de la veritable Religion dont luy mesme estoit imbu. Aussitost que le Roy fut mort, Edouard sixiesme fut proclamé
Roy

Roy à l'aage de neuf à dix ans. Le Comte de Herford son oncle maternel retint à la cour la place qu'il s'y estoit déjà acquise durant la vie du feu Roy, & il se fit declarer protecteur du Royaume sous le nom du Duc de Somerset : tiltre dont il fut honoré suivant les ordres de Henri. Mais il fut élevé à la charge de protecteur contre les derniers ordres de Henri qui avoit ordonné que tous les membres du Conseil gouvernassent le Royaume avec une esgale autorité durant la minorité de son fils. Le Chancelier & pour l'interest de sa propre dignité, & pour celui de sa Religion, pour laquelle il avoit beaucoup de zele, eust bien voulu empescher l'elevation du Duc de Somerset à la dignité de protecteur. Mais enfin il fut obligé d'y donner les mains voyant bien que le torrent alloit là & que ses oppositions n'y feroient rien.

Alors les Reformés commencerent à sentir leurs forces qui estoient considerables, & si la cour n'eust promptement travaillé à la reformation avec autorité; le peuple se seroit reformé luy mesme. Peu de temps après la mort de Henri VIII quelques pasteurs particuliers, mais sans esmotion & sans tumulte, entreprirent d'oster les images de leurs Eglises. On en fit plainte au Parlement, qui estoit

estoit alors seant : les Curés qui avoient osté les images de leurs Eglises s'y presenterent excusant leur action & disant qu'ils avoient cru bien faire, & que si cela n'estoit pas ils estoient prêts d'en demander pardon. Ils en furent quittes pour cela & pour une legere censure; Après quoy on leur ordonna de restablir au moins le Crucifix sans parler des autres images. Cette conduite molle du Parlement donna courage à plusieurs autres de faire ce qu'avoient fait les Curés de Londres, & dont il leur estoit arrivé si peu de mal; de sorte que les images furent ostés des Eglises en plusieurs lieux. Ce qui obligea Gardinerus Eve sque de Winchester à s'émouvoir pour la defence des images. Il en escrivit au Protecteur : mais le protecteur qui estoit dans des sentimens fort differens des siens ne le satisfit pas, & luy fit comprendre qu'il approuvoit fort qu'on ostast au peuple des objets dont il abusoit à Idolatrie, comme autrefois Ezechias avoit brisé le serpent d'airain, parce que les Israélites en avoient fait une idole.

Dans le mesme temps les Reformés qui estoient maistres à la cour, entreprirent de revoquer en doute l'utilité des messes qui se disoient pour les defunts, à propos de ce que le feu
Roy

Roy avoit laissé six ou sept mille livres de rente à deux Prestres pour dire des messes & des obits pour le repos de son ame. Le Chancelier s'opposoit à ces commencemens de reformation sous le pretexte d'un grand respect pour la memoire de son Prince dont il exaltoit le sçavoir aussi bien que l'equite, & disoit qu'il ne falloit faire aucun changement dans tout ce que le feu Roy avoit fait, parce qu'il avoit esté infiniment esclaire & qu'il n'avoit rien fait qu'avec une tres grande sagesse. Mais le Protecteur Crammer, & les autres du même parti opposoient, qu'en poussant la reformation plus loin on ne feroit rien contre les desseins du feu Roy, parce qu'il estoit mort avec de grandes intentions de reformer entierement l'Eglise, & sur tout de changer la messe en communion.

Le Chancelier qui avoit résolu de se donner tout entier aux affaires d'estat, se voulut descharger de l'embaras que luy donnoient les sceaux & les affaires de la Chancellerie, & donna la commission des sceaux à des gens qu'il establit de son chef sans en avoir la permission du Protecteur & du Conseil du Roy. Le Protecteur qui trouvoit toujours cet homme en son chemin, quand il vouloit travailler à la reformation ne
manqua

manqua pas de profiter de cette occasion, il fit regarder cette entreprise comme un attentat. Et en effet c'en estoit un considerable, car le Roy seul est en droit de transporter les seaux à qui bon luy semble. Cela causa la disgrâce du Chancelier, auquel on osta sa charge, & ce ne fut pas un petit avantage pour les Reformez qui penserent tout de bon à establir la reformation. Le peuple gemissoit sous la tyrannie des ecclesiastiques, les predicateurs prirent la hardiesse de parler hautement contre les abus; Crammer delivré du joug de la servitude dans laquelle il avoit esté sous Henri, les favorisoit ouvertement; & dans tout cela le Protecteur se servoit heureusement de son autorité pour avancer sa Religion. Dans le parti Papiste il y avoit peu de gens capables de faire de la résistance. Les Evesques Papistes estoient accoustumés de longue main à vouloir tout ce que vouloit la cour, ils estoient d'ailleurs foibles, ignorans, aimans leurs aydes, & fort disposés à laisser rouler le torrent & à se contenter de tout, pourvu qu'on leur conservast leurs benefices. Il n'y avoit que Gardinerus Evesque de Winchester, Bonner Evesque de Londres, & quelques autres, qui eussent de l'attachement pour le Papisme; tous les autres

tres estoient lasches & incapables de risquer leur repos & leur fortune par une vigoureuse opposition.

Les choses estant dans cet estat, l'Archevesque de Cantorbery revestu d'un gros caractere qui estoit celui de Primat de l'Eglise Anglicane, & de celui de premier membre du Conseil privé, resolut de pousser la reformation de l'Eglise aussi loin qu'elle pouvoit aller, & d'achever ce que Henri VIII. avoit commencé. Il en communiqua à ceux qui estoient dans les mesmes sentimens que luy & particulièrement avec le Protecteur ; & ils resolurent de manier cette grande affaire avec prudence & de s'y avancer par degres. La premiere chose qu'ils ordonnerent fut une visite generale de toutes les Eglises du Royaume ; on le partagea en six departemens , l'on nomma des commissaires & des visiteurs pris du corps de la noblesse , du Clergé & des gens d'affaires, cinq personnes , pour chaque departement. Ces Commissaires eurent ordre d'examiner si l'on prenoit soin d'instruire les peuples , si on leur apprenoit des prieres en langue vulgaire , si le service divin se faisoit avec reverence & bienseance. S'il y avoit des images dont on abusast par un culte Idolatre & superstitieux. Ils eurent commission aussi de donner des

1547.
en May.

des ordres aux Curés, afin qu'ils prêchassent pour faire revenir les peuples de ces vains cultes qu'on appelle des pèlerinages, des visites de reliques & autres semblables, pour les attacher à une piété solide, à un culte pur religieux & devot, & à la pratique des œuvres de charité. La Paraphrase du Nouveau Testament par Erasme fut traduite en Anglois pour l'instruction du peuple. L'on compila des homilies qui devoient estre lues & recitées devant les peuples, par lesquelles on luy exposoit les mysteres de la Religion Chrestienne, d'une maniere degagée d'erreurs & de superstitions, & on luy recomman-
doit la pratique des devoirs du Christianisme. Ces commencemens souffrirent quelques contradictions, mais peu, parce que tout cela ne touchoit point encore à ce que le peuple regardoit comme essentiel. Bonner Eveque de Londres & Gardinerus Eveque de Winchester furent ceux qui firent du bruit. Bonner receut les ordres des Visiteurs avec des protestations qu'il les observeroit autant qu'ils ne seroient pas contraires à la parole de Dieu & aux loix de l'Eglise. Mais le Conseil l'ayant envoyé querir pour luy ordonner d'obeïr, sur quelques chicanes qu'il voulut faire, il fut envoyé prisonnier, & après quel-

H. Part. I ques

ques jours de prison il se soumit. Gardiner tesmoigna plus de fermeté & refusa quelque temps de faire lire les homilies, sur tout celles où la matiere de la justification estoit expliquée d'une façon qui ne luy plaisoit pas. Il se plaignoit que la paraphrase du Nouveau Testament d'Erasme n'estoit pas fidele, que la version Angloise, qui en avoit esté faite estoit encore beaucoup pire, faite par des gens qui n'entendoient ni le Latin ni l'Anglois, & qu'ainsi c'estoit mettre une Escriture corrompue entre les mains du peuple. Ces raisons ne produisirent rien, & obligerent le Conseil du Roy à le mettre en prison, où il demeura jusqu'à ce que le Parlement fût sur pied, comme il fut au commencement du mois de Novembre de la même année. Les Papistes qui furent allarmés de ces progrès de la reformation, obligerent Marie fille aisnée de Henri VIII. d'intervenir & d'escrire au Protecteur, que tous les changemens en matiere de Religion estoient dangereux, qu'on ne devoit rien changer jusqu'à ce que le Roy son frere eust atteint l'aage de majorité, & qu'en attendant on devoit ce respect à la memoire du feu Roy, de ne rien changer à ce qu'il avoit fait. Le Protecteur n'avoit nullement intention de s'arrester en si beau chemin.

Et

Et comme il estoit nouvellement revenu d'une glorieuse campagne, dans laquelle il avoit gagné une bataille considerable contre les Escossois, cette victoire adjoustant du poids à l'autorité que luy donnoit son caractere, il répondit à la Princesse Marie d'une maniere fort vigoureuse. Il luy dit qu'il vouloit bien croire qu'elle avoit elle mesme escrit la lettre qu'on luy avoit donnée de sa part, mais qu'elle luy avoit esté dictée par des gens mal intentionnés, & qu'il la prioit de croire qu'il n'entreprendoit rien que pour la gloire de Dieu & pour la conservation du Roy, que le feu Roy n'avoit pas eu le temps d'accomplir tous ses desseins & qu'il estoit raisonnable de les poursuivre.

Le Parlement s'assembla peu de temps après, le Duc de Somersset y rendit conte de ce qu'il avoit fait dans la guerre d'Ecosse, il en fut remercié & recompensé par de grands honneurs qu'on luy fit. La premiere chose considerable que l'on y fit pour la reformation, ce fut la revocation des loix severes contre ceux qui refusoient de se soumettre aux six articles. On reforma aussi une autre declaration par laquelle Henri VIII. avoit fait ordonner que toutes les loix que son fils pourroit faire jusqu'à l'aage de 24. ans, pourroient

1547.
au mois
de No-
vembre

estre ancanties par luy mesme quand il seroit arrivé à cet aage. Avant la fin du mois de Novembre dans lequel le Parlement avoit commencé, l'on obtint de luy une declaration pour restablir la communion sous les deux especes. Il fut ordonné par cette declaration que dans le premier jour du mois de May prochain toutes les Eglises se conformeroient en cela, & que les refusans seroient sujets à l'amende ou à l'emprisonnement selon de bon plaisir du Roy. Par là l'on fit ce que Henri VIII. avoit eu dessein de faire, c'est que l'on fit de la Messe une communion, car en conséquence de cette declaration on defendit toutes les Messes privées, dans lesquelles le Prestre communie seul. Il y eut cinq Evesques qui protesterent contre cet acte. Mais l'opposition ne fut pas considerable à cause que la plupart des Evesques Papistes estoient absents. Il fut ordonné aussi que les Eveschés seroient à la nomination du Roy & que les Evesques seroient créés par des lettres patentes du Roy, sans prejudice de leur installation & de leur consecration, qui se devoit faire à l'ordinaire par d'autres Evesques. L'on proposa aussi dans ce Parlement de permettre aux Prestres de se marier, mais cela ne passa point.

Gar-

Gardiner, Evêque de Winchester, qui avoit esté mis en prison pour avoir refusé de se soumettre à ces loix, fut amené devant le Conseil au commencement de l'année suivante. On le declara dechargé en vertu d'un pardon general, 1548. que le Roy avoit accordé. Mais l'on ad- *Jan-* jousta une forte exhortation pour l'o- *vier.* bliger à se soumettre. Il promit de le faire & en effet retourné dans son diocèse, il se conduisit avec une si profonde dissimulation & tant de lasche complaisance pour quelque temps qu'on n'eut pas moyen de luy faire des affaires. Dans le mois de Fevrier suivant il parut une declaration du Roy, qui tenoit en apparence à conserver les restes de l'ancienne Religion. Car elle defendoit aux particuliers de faire aucuns changemens dans la Religion, de leur autorité & outre ceux qui avoient esté ordonnés par le Roy & par le Parlement. Mais dans le fonds cet edit avançoit les affaires de la reformation; car il defendoit l'adoration de la croix du vendredy saint, l'usage de l'eau benite & du pain benit, & de quelques autres superstitions dont la liste devoit estre fournie par le Primat d'Angleterre, Thomas Crammer Archevesque de Cantorbéry. Et de plus il estoit defendu par le mesme edit de prescher sans en

avoir particuliere commission du Roy , de ses visiteurs, de l'Archevesque de Cantorbery & de l'Evesque du Diocese. C'étoit pour arrester le cours de ces predications seditieuses qui tendoient à soulever le peuple contre tout ce qui se faisoit.

Au mesme temps on fit un changement considerable. Le Conseil du Roy escrivit à l'Archevesque de Cantorbery comme au Primat de l'Eglise Anglicane , & luy donna ordre d'abbattre & de faire enlever toutes les images des Eglises. Il avoit bien esté ordonné auparavant que l'on osteroit les images dont le peuple abusoit par un culte Idolatre. Mais cette clause produisit de grandes contestations. Ceux qui vouloient retenir leurs images disoient que l'on n'en abusoit pas , les autres soustenoient que si. Pour lever cette pierre d'achoppement , on les osta toutes. L'on establir en tous lieux des predicateurs au gré du Conseil du Roy qui eurent charge d'arrester l'impetuosité des peuples lesquels souhaitoient la reformation , afin qu'ils n'entreprissent pas de rien changer sans autorité. Car on vouloit aller par degrés, c'est pourquoy les Reformateurs Anglois esparagnerent, dans ce commencement quelques unes des superstitions & des erreurs du Papisme. La premiere chose que l'on fit en suite

suite ce fut l'examen de l'office de l'E-
 glise, c'est à dire des liturgies & des prieres
 publiques. L'on commit à cela dix-
 huit Evêques & six Theologiens; Bon-
 net Evêque de Londres; estoit l'un des
 Commissaires. L'on examina première-
 ment l'office de la communion; autre-
 ment la liturgie de la Messe; l'on n'en re-
 trancha pas d'abord tout ce qui pouvoit
 être retranché, on se contenta d'y adjou-
 ter ce qui estoit nécessaire pour faire de
 la Messe une communion, & pour com-
 muniier les fideles sous les deux especes.
 L'on commença dans cet examen à don-
 ner une atteinte à la confession auricu-
 laire; dans une exhortation qui estoit à
 la teste de cet office corrigé; l'on disoit
 que ceux qui trouveroient bon de se con-
 fesser au Prestre, ne devoient pas con-
 damner ceux qui se contentent de se con-
 fesser à Dieu; & d'ailleurs que ceux qui
 ne se vouloient confesser qu'à Dieu de-
 vant la communion ne devoient pas fai-
 re de procès à ceux qui vouloient se con-
 fesser à leur pasteur, & que chacun en ce-
 la suivit les mouvemens de sa conscience.

Ce nouveau formulaire pour la com-
 munion fut reçu par toute l'Angleterre
 sans aucune opposition, excepté celle
 de Gardiner Evêque de Winchester. Il
 est vray qu'il n'osa pas s'y opposer ou-
 vertement, mais en secret il prenoit à

rasche dans les discours particuliers de décrier la conduite du Roy , & de ceux qui gouvernoient sous luy. Cela obligea le Conseil de rappeler la mémoire de sa conduite passée, & de se ressouvenir qu'après avoir esté mis en prison sur les troubles qu'il avoit excités on l'avoit relasché & renvoyé chez luy sous la promesse qu'il avoit faite de se soumettre, ce qu'il n'avoit pas fait. A cause de cela on l'avoit encore fait venir devant le Conseil, & on luy avoit ordonné de se tenir à Londres, dans sa maison, & de ne pas retourner dans son Diocèse, afin qu'il n'y travaillast pas à esmouvoir des seditions. Mais en demeurant à Londres il ne se pouvoit taire & parloit autant qu'il le pouvoit contre les entreprises de ceux qui gouvernoient. Il en fut accusé, on s'en plaignit à luy, & il demanda de se pouvoir justifier publiquement par un sermon qu'il feroit devant le Roy sur les sentimens qu'on luy imputoit d'avoir, ce qui luy fut accordé. Mais au lieu de se justifier il parla dans ce sermon d'une maniere si seditieuse contre le gouvernement, que sur l'heure mesme il pensa y avoir un fort grand bruit. Cela obligea le Conseil du Roy à l'envoyer à la Tour & à faire poser le sceau sur la porte de son Cabinet. Dans ce sermon il est
vray

vray qu'il declara franchement qu'il regardoit comme nuls tous les actes qui se faisoient sous l'autorité du Roy dans sa minorité: & ce fut tout ce qu'il y eut de sincere, car au reste il prescha fortement contre la primauté du Pape, il approuva la destruction des monasteres & generalement tout ce qui avoit esté fait sous Henri VIII. Ce qui fait voir quel estoit le tour de l'esprit & de la conscience de cet homme dont le Papisme Anglois fait son heros. Il condamna publiquement les choses qu'il adoroit en secret. Car sous le regne de Marie il fut le plus ardent à restablir l'autorité du Pape qu'il avoit auparavant combatüe.

En suite Crammer Archevesque de Cantorbery fit un Catechisme reformé pour l'instruction des peuples; Il y combatit les images sur l'explication du 2. commandement, sur tout les images de la Trinité, dont l'usage avoit esté fort frequent durant les abus du Papisme. Entre les autres il y en avoit une en Angleterre, où le Pere étoit representé comme un viellard avec une triple couronne, le fils à quelque distance avec une simple couronné & des rayons, & la Vierge Marie entre les deux ayant sur sa teste le St. Esprit sous l'embleme d'un pigeon. Selon cet-

te celebre image la Vierge Marie devenoit une des personnes de la Trinité. Il retranchoit dans ce Catechisme les faux Sacrements, excepté celui de la penitence, sur lequel apparemment il ne jugea pas à propos de s'expliquer alors pour éviter le scandale des peuples qui avoient un grand respect pour ce prétendu Sacrement. Ce n'estoit encore que des preparations à un plus grand ouvrage, auquel on resolut de s'appliquer tout de bon. La resolution fut prise de corriger entierement tout le service & de reformer toutes les Liturgies. Pour cet effect les Evêques & les Theologiens députés à cela rassemblerent tous les divers offices qui estoient en usage en différentes parties de l'Angleterre. Ils examinerent les defauts de ces anciennes liturgies & reconnurent d'autant mieux quelle forme on devoit donner à la nouvelle Liturgie, laquelle ils vouloient faire. Elle fut achevée, mise en vulgaire & composée à peu près telle qu'elle est encore aujourd'huy en usage dans l'Eglise Anglicane, sous le nom de prieres communes du soir & du matin. Ainsi l'on abolit toutes les litanies en l'honneur des saints, les prieres, les hymnes & les leçons qui tendoient à rendre un culte aux creatures. Quant aux
ha-

habits dont les Ecclesiastiques avoient accoustumé de porter dans le service on les laissa, comme une chose fort indifférente en soy, mais qui estoit quelque chose pour le peuple, lequel aime le paroissant & le pompeux. On retint aussi dans l'administration du Baptême quelques cérémonies qui depuis ont esté retranchées, comme sont divers signes de croix sur le front & sur la poitrine de celuy qui devoit estre baptizé, avec un exorcisme contre le démon, par lequel on l'adjuroit de sortir de cette maison & de n'y plus revenir: ensuite le prestre devoit prendre l'enfant & le plonger par trois fois, une fois sur le costé droit, une fois sur le gauche & une troisieme sur l'estomach. Cette liturgie fut imprimée avec la preface qui se lit encore aujourd'huy au devant des prières communes. Ce grand changement esmut les esprits, & fournit de matière aux predications & aux declamations emportées des ennemis de la reformation. Et ces predications seditieuses donnerent lieu à la defense qui fut faite pour un temps aux Evêques de ne permettre à aucun de monter dans les chaires qu'à ceux qui auroient permission du Roy ou de l'Archevesque. Le bruit de cette reformation passa la mer & vint

1548.

jusqu'aux oreilles de ceux qui travailloient à la mesme chose en France, & en Allemagne, & Martyr qui vint environ ce temps là en Angleterre, en écrivit & en informa tous les amis. Calvin en escrivit au Protecteur, & approuva la forme dans laquelle on avoit mis les prieres publiques, à l'exception des prieres pour les morts qu'on y avoit laissées. Il ne jugea pas aussi qu'on eust prudemment fait de réserver l'usage du chresme & de l'extreme onction. A cela prés qui estoit peu de chose & qui mesme fut corrigé depuis, il trouva tout fort bon. Ainsi il n'y a aucun lieu de mettre ceux qu'on appelle Calvinistes aux mains avec l'Eglise Anglicane, comme s'ils estoient de differente Religion.

L'an
1548.

Les affaires estoient en cet estat quand le Parlement, qui avoit esté prorogé, se rassembla au mois de Novembre. Dans cette assemblée solennelle de toute la nation, l'on confirma la reformation qui venoit d'estre faite. Par acte du Parlement & du consentement des deux chambres & du Roy il fut permis aux prestres de se marier. Ensuite on passa un acte pour la confirmation du livre des prieres communes, contre lequel protesterent le Comte de Derby, l'Evesque de Londres, & sept autres Evesques. L'on establit aussi l'usage de
chan-

chanter les Pseaumes en langue vulgaire tournés en vers. Les jours de jeusne furent laissés dans l'estat où ils estoient dans le Papisme, le Careme, les vendredis & samedis de chaque semaine, avec defense de manger de la chair dans ces jours là. Ce reglement fut plus de police que de Religion, pour obliger la nation à ne pas renoncer à la pesche, ce qui seroit apparemment arrivé, parce que les Anglois aiment fort peu le poisson & beaucoup la viande. Pour l'establissement de cette reformation on ordonna une nouvelle visite du Royaume, afin d'exécuter la loy de l'uniformité qui avoit esté faite par le Parlement. L'on donna des instructions aux visiteurs pour abolir certaines ceremonies que le peuple retenoit encore & pour lesquelles il avoit un grand attachement. Tout le Royaume se soumit excepté la Princesse Marie, qui continua de faire dire la Messe en sa maison. Le Conseil du Roy la voulut obliger à se conformer au service nouvellement estably. Mais elle le refusa, elle escrivit au Conseil qu'elle ne pouvoit considerer comme des loix du Royaume ces nouveaux reglemens qui venoient d'estre faits, parceque le Roy étoit mineur, & que ce qu'on faisoit, étoit contraire aux ordres de son pere, qu'elle

1549-

le s'estoit obligée par serment d'observer. Le Conseil respondit & insista sur les obligations où elle étoit de se soumettre aux ordres de l'estat, puisqu'elle en'estoit membre; mais elle continua de le refuser & fit intervenir l'Empereur Charles Quint pour n'estre point forcée en sa conscience: ce qui luy fut accordé.

1549.

Jusques là l'on n'avoit proprement touché qu'au culte, & la doctrine n'avoit esté alterée qu'indirectement & par la grande liaison qu'elle a avec le service divin. Il estoit encore permis & comme indifferant de soutenir la presence réelle du corps de Jesus Christ dans le Sacrement, parce que l'on n'avoit point encore fait de formulaire & de confession de foy depuis la mort de Henri VIII. L'on jugea à propos d'y travailler cette année & l'on examina les matieres, sur tout celles du Sacrement de l'Eucharistie. Il y eut des disputes publiques là dessus dans les Academies de Cambridge & d'Oxford. La douceur du gouvernement & celle de Crammer donnerent de la hardiesse aux Papistes, & furent cause d'un assez grand bruit à Oxford. Pierre Martyr y enseignoit la Theologie & expliquoit la matiere de l'Eucharistie selon la doctrine de Zuingle & la reformation des Eglises de Suisse. Un nom-

me

mé Smith forma le dessein de l'interrompre dans ses leçons publiques & de le provoquer à la dispute. Il devoit mener avec luy une troupe de gens seditieux à son commandement qui le devoient soutenir & chasser Martyr de sa chaire. Martyr en fut averti & ne jugea pas à propos d'interrompre ses leçons. Comme il alloit à l'université on luy donna un deffy de la part de Smith ; il ne laissa pas de poursuivre son chemin & de monter en chaire, où il répondit à Smith qu'il ne refusoit pas de defendre la cause de la verité contre luy : mais qu'il ne feroit rien en cela sans en avoir permission du Roy & de son Conseil. En effect la chose fut rapportée au Conseil qui deputa des gens pour estre auditeurs & juges de cette celebre dispute, dans laquelle sous l'autorité du Roy la presence réelle, & la transsubstantiation furent combattues, convaincues de faux & entierement ruinées ; malgré les oppositions de plusieurs docteurs de la Religion Romaine qui firent les derniers efforts pour les defendre.

Pendant que dans l'université d'Oxford le Papisme employe les armes de Pescole pour se defendre, il prepare d'autres armes à la Campagne. La province de Devon se revolta, les re-
voltés

voltés composèrent un gros de dix mille hommes & presenterent les armes à la main , un cahier de quinze articles pour le reſtaſſement de l'ancienne Religion. Les Preſtres pour animer les peuples portoient l'Hoſtie au milieu du camp , & l'expoſoient à la vüe de tout le monde avec tous les diſcours capables de leur inſpirer la fureur & la rebellion. Ils furent ſecondés par d'autres revoltés de la province de Norfolk & de celle d'York , qui en vouloient moins à la Religion qu'à la Nobleſſe, dont ils pilloient les maiſons & outrageoient les perſonnes , commettant en tous lieux des brutalités & des cruautés terribles. Mais ils faiſoient profeſſion d'eſtre Catholiques, c'eſtoit aſſés pour effacer le crime de rebellion & les excés de leurs cruautés. L'Archeveſque de Cantorbery eut la charge de reſpondre au memoire des rebelles, & le mylord Ruſſel eut la commiſſion de repouſſer leur violence. Ils aſſiegerent Exeter dans la province de Devon. Les aſſiegés furent reduits à la neceſſité de manger leurs chevaux, mais ils eſtoient reſolus de tout ſouffrir pluſtoſt que de tomber entre les mains de ces Barbares qui avoient déjà exercé tant de cruautés. Enfin Mylord Ruſſel battit ces revoltés, les obligea à lever.

lever le siege & les dissipa; pendant que le Comte de Warvik faisoit la mesme chose des rebelles de la province de Nortfolk. L'on avoit sur eux toute sorte d'avantage, & l'on eust pu sans risque les faire passer par toute la rigueur des loix. Mais le Protecteur & les reformateurs furent pour les conseils de douceur, tellement qu'on accorda Amnistie generale pour tous les rebelles, & on leur tint de bonne foy ce qu'on leur promit. Ce n'est pas ainsi qu'on en a usé en France & ailleurs avec les reformés, on ne leur a pardonné leurs mouvemens, que quand on n'a pu les massacrer, & on ne leur a accordé la paix qu'afin de les conduire desarmés au gibet & à la boucherie.

Durant tous ces changemens, Bonner Evêque de Londres fort attaché aux superstitions de l'ancienne Religion avoit pris patience le mieux qu'il avoit pu. C'est à dire qu'il avoit dissimulé, s'estoit accommodé au temps, avoit establi la reformation dans son diocèse comme les autres, & avoit presché selon qu'on luy avoit ordonné. On m'avouera qu'il n'y avoit rien de plus lasche, & qu'il luy eust esté bien plus honorable selon le monde & plus utile selon Dieu, d'en user comme avoient fait Latimer & les autres Evêques refor-

reformés du tēps de Henri VIII. qui avoient renoncé à leurs Evēschés & quitté leurs chaires volontairement, pluſtoſt que de ſouſcrire aux ſix articles. Cependant parce que ce qui eſt violent ne peut pas eſtre de durée, Bonner qui faiſoit violence à ſon cœur pour ſupprimer la fureur que luy donnoit le progrès de la reformation ne ſe peut pas longtems tenir paſſible. Sa couſtume eſtoit de tenir bon pour les dogmes & pour les cultes du Papisme auſſi longtems qu'il y avoit de la ſeureté à le faire: c'eſt à dire juſques à ce que la loy du Prince & du Parlement les euſt condamnés & deſendus ſous des peines, par ce moyen il ſ'entretenoit dans la faveur des Papistes du Royaume. Mais tout auſſi-toſt qu'un article de la reformation eſtoit paſſé en loy, il ſ'y ſoumettoit en apparence avec promptitude, & par là il travailloit à ſa conſervation & à celle de ſes bénéfices. Comme on ſçavoit bien que ſa conduite eſtoit pleine de diſſimulation on l'obſervoit, & il fut reconnu qu'il laiſſoit dire la Meſſe en divers lieux de Londres & des autres places qui eſtoient ſous ſa conduite. Le Conſeil du Roy luy eſcrivit & luy enjoignit d'arreſter ces deſordres, il eut la baſſeſſe de proteſter que c'eſtoit fort

fort son intention, & en effect il envoya dans toutes les paroisses l'ordre porté par la lettre du Conseil. Mais sous main il perséveroit à faire tout ce qui luy estoit possible pour ruiner l'ouvrage du Protecteur & de l'Archevesque de Cantorbery. C'est pour cette cause qu'on le cita devant le Conseil, où on luy ordonna de prescher toutes les semaines une fois dans la cathedrale de St. Paul & de celebrer à toutes les grandes festes, parce qu'on avoit remarqué qu'il s'abste-
noit de faire le service luy mesme depuis le changement de la liturgie.

Particulierement le Conseil luy commanda de prescher contre la rebellion dans le premier sermon qu'il feroit, & sur tout d'enseigner que le Roy n'estoit pas moins Roy, & le peuple pas moins obligé d'obeir à ses ordres, parce qu'il estoit encore en minorité. Ce dernier article paroissoit de la derniere importance à ceux qui gouvernoient alors; parce que c'estoit le dernier retranchement des mécontents. Ils esperoient & mesme se vantoient de faire annuler tout ce qui se faisoit si le temps changeoit, sous pretexte que le Roy estant mineur ne pouvoit pas faire des Loix qui obligeassent les sujets. Bonner ne voulut ja-
mais

mais toucher cet endroit delicat dans son sermon, parce qu'il ne vouloit pas condamner ses sentimens ni y renoncer, & il n'eust osé les publier craignant d'estre traitté comme Gardiner, s'il parloit librement comme luy. Il parla donc de toutes les autres choses excepté de celle là ; & ce fut ce silence sur lequel on luy fit son procès. On nomma des Commissaires pour examiner Bonner, & la maniere dont il se conduisit dans cet examen, acheva de le perdre. Il parla outrageusement à ses tesmoins & irreveremment à ses juges. Il reprouva les tesmoins qu'on luy produisit sous pretexte d'heresie, parce qu'ils ne croyoient pas la presence reel-
 1549. le & la transubstantiation, & les traitta de gens excommuniés & indignes de paroistre dans des assemblés. Enfin après d'asles longues procedures, il fut privé de son Evesché. Il eust fait bien plus honnestement d'y renoncer luy mesme, puisque la conscience ne luy permettoit pas d'enseigner la doctrine qu'on vouloit qu'il enseignast. En mesme temps la cour l'envoya en prison pour y demeurer tant qu'il plairoit au Roy.

Dans ce grand abbaissement du parti Papiste il ne laissoit pas d'avoir encore de grands Protecteurs, c'estoient les
 enne-

les ennemis du Duc de Sommerfet. Ils conjurerent de le perdre, sans doute bien moins dans le dessein de reſtablir leur Religion que de profiter du debris de ſa fortune; mais les amateurs de l'ancienne ſuperſtition eſperoient par ſa ruine relever leur idole, c'eſt pourquoy ils agiſſoient de concert avec ceux qui n'ont point d'autre Dieu que la fortune. Le Comte de Southampton & celui de Warvich tous deux Papiſtes, entreprirent de perdre le Duc de Somerſet Protecteur du Royaume, & auteur de la reformation. Ils en vinrent à bout & la cabale fut ſi puiffante, que le Conſeil obligea le jeune Roy à abandonner ſon oncle, ſon tuteur & celui qui l'avoit ſi tendrement élevé. Sur des accusations les plus legeres du monde il fut conſtitué priſonnier à la Tour de Londres, & tout ce qu'il put obtenir par ſes ſoumiſſions ce fut d'avoir la vie en renonçant à toutes ſes dignités, & en payant deux mille livres ſterlings d'amende. Ce fut alors que le parti Papiſte crut avoir gagné le deſſus. Et en effet ſi le Roy Edouard VI. n'eut eu de la pieté & de la vigueur au delà de ce qui ſe peut imaginer dans une perſonne de ſon aage, ce grand ouvrage de la reformation eſtoit entierement renverſé peu de temps après ſa naiſſance. Le Roy ſe vit
entre

entre les mains de deux meschans hommes, dont le but estoit de reſtablir la Religion Romaine afin de mettre dans leurs intérêts tous les Papiſtes du Royaume, & regner par leur appuy. Mais le jeune Roy parut inflexible là deſſus. Ce que voyant le Comte de Warvik il renoncea au Papiſme pour ſ'accommoder au temps & à la volonté du Roy. Et Southampton qui avoit eſperé d'être reſtabli dans toutes ſes charges ſe voyant trompé, ſe retira de la cour. Ainſi cette chute du Duc de Sommerſet, par un miracle de la providence ne fit aucun prejudice à la reformation.

1549. Au contraire le Parlement, qui ſe tint dans la meſme année au mois de Novembre, confirma tout ce qui avoit eſté fait, & le Conſeil eſcrivit à tous les eccleſiaſtiques du Royaume, qu'on eût à mettre entre les mains de ceux que le Roy commettrait pour cela, tous les meſſels, rituels, breviaires, legendes, & autres livres de l'ancienne ſuperſtition. Dans le commencement de l'année ſuivante, Ridley fut nommé à l'Eveſché de Londres en la place de Bonner. Ce Ridley fut le ſecond de l'Archeveſque Crammer, & travailla conjointement avec le meſme zele pour achever & pour affermir la reformation. Le Comte de Warvik qui ſe fit creer Duc de

de Northumberland occupa la premiere place du Conseil, & peut estre l'auroit-il seduit, n'estoit que le Roy qui n'é-^{1550.}toit que dans sa quatorzieme année, avoit pourtant toute la force & toute la prudence d'un homme fait. Il paroist par un journal qu'il a laissé de sa vie que rien ne se faisoit qui ne passast devant luy tant des affaires estrangeres que de celles de l'estat & de l'Eglise. Le celebre Cardan qui passa en ce temps là en Angleterre assure qu'il luy parla en Latin avec toute la facilité que pourroit avoir un homme consommé dans la litterature; & qu'il pouvoit parler presque esgalement toutes les langues vivantes. Il donnoit audience à tous les Ambassadeurs & les entretenoit sur les divers interêts des estats avec une capacité qui les remplissoit d'admiration. Il tenoit registre de tout ce qui se passoit de remarquable, connoissoit parfaitement la situation, les commodités & les incommodités de tous les havres de France & d'Angleterre. Et par dessus tout cela il avoit estudié les matieres de Religion & les avoit penetrées avec un succès incroyable. Tellement qu'on peut dire que ce fut un miracle que Dieu voulut monstrier à la terre, mais dont il ne la trouva pas digne, c'est pourquoy il l'en priya bientôt.

1551.

Cet esprit si avancé d'Edouard VI. fut cause que la reformation alla toujours son cours au milieu des agitations, que l'ambition des grands caufoient dans l'estat. Dans l'année 1550. il se passa peu de choses considerables pour l'Eglise. L'on revit le livre des communes prieres pour y changer quelque chose. Ridley Evêque de Londres visita son Diocèse, & en renversa les autels pour mettre en leur place les tables de la communion. L'année suivante il y eut des plaintes portées contre quelques ecclesiastiques qui ne s'accommodant pas de la nouvelle reformation s'y soumettoient le moins qu'ils pouvoient. Mais pas un n'osa se declarer ouvertement, & l'on vit encore un nouvel exemple de leur lascheté. Ceux là mêmes qui sous la Reine Marie persecuterent si cruellement les Reformez, protesterent alors avec une basse dissimulation qu'ils estoient forts contents de tout ce qui avoit esté fait. Entre les autres Oglethorp qui fut depuis Evêque de Carlisle sous le regne suivant, signa volontairement un acte que l'on a encore aujourd'huy, dans lequel il declare qu'il approuvoit les changemens qui avoient esté faits dans la Religion. Cependant la tentation à laquelle ces dissimulations estoient exposés n'estoit pas

pas fort grande. En satisfaisant leur conscience il n'y alloit ni de la liberté, ni de la vie, il n'y alloit que de la perte de leurs benefices. Et c'est en vain que Sanderus se vante des Martyrs de sa Religion. On ne fit rien souffrir à personne; excepté quelques années de prison à Gardiner Evêque de Winchester & à Bonner Evêque de Londres. On veut pourtant faire une grande affaire de cette prétendue persécution à Crammer, que l'on dit en avoir esté l'auteur. Mais il ne sera pas malaisé de l'en justifier, quand nous y serons appelés.

Nous avons vu que l'on avoit desja examiné les matieres de la foy, sur tout depuis la celebre dispute de Martyr à Oxford. Cependant on n'avoit pas encore trouvé moyen d'en dresser un formulaire, apparemment parce que les esprits n'estoient pas encore bien disposés à le recevoir. Il se fit cette année, 1551, ce formulaire, & on le composa de quarante & un articles: dans lesquels toutes les erreurs de l'Eglise Romaine estoient reprouvées & les principales verités Chrestiennes establies; la presence réelle & la transsubstantiation y estoient nommément & expressément condamnées. Le livre des communes prieres fut encore revu & corrigé, &

II. Part. dans

dans le chapitre de la communion on adjousta une *Rubrique* pour régler la posture de respect dans laquelle on prendroit désormais le Sacrement, c'est en se mettant à genoux. La raison & la pieté d'Edouard prenoient tous les jours de sensibles accroissemens & la reformation aussi; tellement que tout le Royaume estoit reformé ou en effet, ou en apparence. La seule Princesse Marie sœur aînée d'Edouard refusoit de se soumettre & faisoit toujours dire la Messe dans sa Chapelle. Cette opiniastreté chagrinoit infiniment le Roy, on essaya d'amener cette Princesse à la véritable Religion; le Roy s'en mêla, le Conseil luy en escrivit encore comme il avoit fait autrefois; les Evêques s'offrirent de l'instruire. Mais rien n'y fit: la hayne qu'elle avoit contre la reformation, s'estoit fortifiée en son cœur à la faveur du ressentiment qu'elle avoit de l'outrage fait à sa mère, par lequel on avoit aussi flestri sa naissance. Elle regardoit ceux qui avoient chassé le Pape & sa Religion comme les mortels ennemis de sa grandeur & de sa gloire; & la chute de la Religion Romaine comme sa propre chute, parce qu'en effet le divorce de Henri VIII. avec Catherine d'Arragon, mère de Marie, fut le premier motif qui obligea ce

Pri-

Prince à quitter l'Eglise Romaine.

Pendant que Crammer Archevesque de Cantorbéry avançoit ainsi les affaires de l'Eglise, le Duc de Northumberland autrement Comte de Warvik faisoit les siennes & ourdissoit de nouvelles trames contre le Duc de Somerset. Ce Duc commençoit à rentrer en faveur auprès du Roy, & peut estre qu'il auroit bientost rechassé le Duc de Northumberland si celuy-cy ne l'eust prevenu. C'est ce qu'il fit en subornant des tefmoins, qui accusèrent le Duc de Somerset de s'estre voulu rendre maistre de la personne du Roy & d'avoir voulu se faire une seconde fois Protecteur : mais sur tout d'avoir attenté à la vie de luy Duc de Northumberland, & de l'avoir voulu faire assassiner ; sur cette accusation prouvée comme l'on voulut, ce pauvre Duc fut condamné à perdre la teste, ce qui fut exécuté.

Le Parlement s'ouvrit le lendemain de cette execution, & l'on y confirma tout de nouveau ce qui avoit esté fait pour reformer l'Eglise Anglicane ; le livre des prieres communes de la dernière revision & correction fut autorisé ; l'on y passa un autre acte pour rendre aux Prestres la liberté de se marier. Après que le Parlement fut dissous

1552.
Jan-
vier.

l'assemblée des Evêques & des Theologiens mit la dernière main à la confession de foy de laquelle nous avons parlé cy dessus ; elle fit des loix ecclesiastiques , des canons & des reglemens qui furent redigés sous cinquante & un titres , selon le nombre des livres des Pandectes dans lesquelles Justinien a ramassé les loix Romaines. Enfin l'on acheva ce grand ouvrage de la reformation de l'Eglise Anglicane , car on la mit en l'estat où elle est encore aujourd'hui ; excepté que dans la confession de foy qui fut faite sous Elisabeth on coucha certains articles en termes plus generaux que ceux dont on s'estoit servi sous le Regne d'Edouard. Dieu qui sembloit n'avoir presté ce jeune Prince à la terre que pour faire ce grand œuvre, le voulut retirer quand la reformation fut achevée. En effet Edouard mourut peu de temps après de la maniere la plus édifiante du monde , ayant toujours l'ame & les yeux tournés vers le ciel avec des élévations extraordinaires.

1553. Il finit par ces paroles si devotes : O
en Juillet. Seigneur delivre moy de cette miserable & malheureuse vie , retire moy avec tes élus. Seigneur je remets mon esprit entre tes mains. Seigneur , tu sçais combien je seray heureux d'estre auprès de toy : cependant , o mon Dieu ! si tu le jugés à propos

propos prend moy la santé & la vie pour l'amour de tes élus. O Seigneur Dieu, benis mon peuple & sauve ton heritage: O Dieu sauve ton peuple d'Angleterre que tu as choisi: O Seigneur garenti ce Royaume & le delivre du Papisme: maintiens y la véritable Religion; afin que mon peuple & moy puissons louer ton saint nom par Jhesus Christ. Ce ne sont gueres là les mouvemens d'un reprouvé, & d'un Prince abandonné de Dieu au point qu'il auroit du estre, s'il avoit esté dans la main demon un instrument de la damnation & de la subversion de tant de millions d'ames, comme le Papisme le pretend. On dit que nous faisons de cet Edouard un miracle afin de couvrir la honte de nostre rebellion contre l'Eglise, & de persuader qu'elle s'est faite sous l'autorité d'un Roy; mais que ce Roy n'estoit qu'un enfant, qu'il n'estoit pas en aage d'agir par luy mesme & qu'il ne faisoit que prester son nom. C'est pourquoy je juge à propos, Monsieur, de vous envoyer un extrait du livre de Cardan, dans lequel il parle de ce Prince. Le voicy selon que le Docteur Burnet nous l'a donné & tel qu'en effet il se lit dans le livre de Cardan de Genituris. Les graces l'accompagnoient, car n'estant encore qu'enfant il sçavoit desja plusieurs langues, la Latine, l'Angloise, la Francoise, & n'estoit

Cardanus de Genituris, lib. 12. de genitura Edwardi VI.

n'estoit pas ignorant, à ce qu'on m'a dit, dans les langues Greque, Espagnolle & Italienne, & peut estre quelques autres. Il entendoit la Logique, la Philosophie naturelle, la Musique: dans un corps mortel il avoit un naturel digne d'un aussi grand Prince, & une Majesté grave & véritablement Royale. En un mot cet enfant estoit un miracle dans la nature pour la grandeur de son esprit, qui promettoit tout ce que l'on peut promettre. Ce ne sont point des lœuanges d'orateur qui aillent au dela de la verité, elles demeurent au dessous. Cela est suivi d'un beaucoup plus grand éloge que je ne scaurois ni vous envoyer, ni vous traduire. Mais cela suffit, & il me semble que cet Italien qui n'estoit point Huguenot, merite qu'on luy adjouste foy dans un sujet, où il n'estoit nullement interessé.

CHAPITRE VII.

Suite de l'histoire de la reformation de l'Eglise Anglicane. Le regne de Marie cruel & sanglant, celui d'Elizabeth doux & debonnaire. Reflexions sur toute cette histoire de la reformation d'Angleterre.

EDouard VI. en mourant avoit 1553. pris toutes les seuretés qu'il luy avoit esté possible de prendre, pour affermir & conserver après luy la reformation qu'il avoit si heureusement achevée. Il avoit bien prévu que si sa sœur Marie luy succedoit, elle ruineroit entierement son ouvrage. C'est pourquoy il l'avoit desheritée & excluse de la couronne, nommant pour luy succeder Jehanne Gray, fille du Duc de Suffolk, sa cousine. Cela' c'estoit fait non seulement au prejudice de Marie, mais aussi d'Elizabeth : non qu'il eust du soupçon sur la Religion de la dernière, mais apparemment parce qu'il crut qu'il estoit plus aysé d'exclurre les deux sœurs, que de mettre la cadette sur la teste de l'aînée, ou plustost parce que ceux qui luy avoient donné ce mauvais conseil, avoient des veües toutes différentes des siennes, & n'excluoient les

K 4

legiti-

legitimes heritieres que pour profiter de leur exclusion. Mais ce conseil fut malheureux , & toutes les precautions furent inutiles. Les menées du Duc de Suffolk & celles du Duc de Northumberland , qui vouloit avoir une Reine de sa façon afin de regner absolument sous son nom, ne servirent qu'à leur faire perdre la teste & la vie ; la pauvre Jehanne Gray que l'on fit monter sur le Throne malgré elle , n'y fut pas longtems , & n'en descendit que pour monter sur l'échafaut.

On voit en cet endroit la fausseté de cette accusation que l'on nous fait , que nostre Religion inspire l'esprit de rebellion contre les Princes. La Princesse Marie avoit esté excluse de la couronne par ces gens de cour qui se servent toujours du voile & du pretexte de la Religion pour couvrir & pour avancer leurs desseins ambitieux : mais les veritables Reformés rendirent à Marie cette couronne que son frere luy avoit ostée. Cette Princesse après la mort du Roy son frere fut obligée de se retirer dans la Province de Suffolk pour se mettre en lieu de seurété , de là elle escrivit au Conseil , duquel elle ne receut pas une réponse favorable , Jehanne Gray fut proclamée Reine & on leva des troupes pour s'opposer à ceux qui tiendroient le
parti

parti de Marie. Sur cela tous les Reformés de la Province de Nortfolk & de Suffolk la vindrent trouver, & luy demanderent si elle vouloit laisser la Religion en l'estat où Edouard l'avoit mise, 1555
& qu'en ce cas ils se declareroient pour elle & soustiendroient ses droits. Elle leur protesta que son intention n'estoit pas d'apporter aucun changement à la Religion & qu'elle se contenteroit de faire celebrer la Messe chés elle. Là dessus ils se declarerent pour elle, mais dans la suite ils furent payés d'infidelité & d'ingratitude; Marie fit courir ce bruit par tout le Royaume qu'elle ne feroit aucun changement dans ce que son frere avoit establi. Cela disposa tous les peuples qui aiment naturellement leur legitime Prince, à rentrer dans l'obeïssance. Et mesme les troupes que le Duc de Northumberland avoit fait lever contre elle, quoy qu'elles fussent de la Religion reformée, se rangerent du parti de la Reine au lieu de joindre le Duc. Enfin le Conseil mesme dont la pluspart des membres estoient fort attachés à la reformation, revint & la proclama Reine. Ainsi l'on peut dire avec toute sorte de verité, que ce furent les Reformés qui establirent Marie sur le throne, & que sans eux elle n'y seroit jamais remontée. Car bien que tout le parti Pa-

riste fût pour elle, il estoit si peu considerable en comparaison de l'autre, que si le parti reformé eût voulu s'unir & s'entendre, il estoit plus fort qu'il ne faisoit pour soustenir l'exclusion faite par Edouard sixiesme. Nous allons voir de quelle maniere elle reconnut cette obligation.

Le Duc de Northumberland qui étoit le premier mobile de ces mouvemens, voyant que tous les ressorts qu'il avoit cru faire jouer pour luy, agissoient contre luy, se rendit aussi, & proclama Marie Reine avec des marques d'une joye affectée qui faisoient voir la bassesse de son ame. Cette bassesse parut encore mieux quand le Comte d'Arondel vint l'arrester de la part de la Reine, il se jetta à ses pieds & fit les plus lasches soumissions du monde pour avoir sa faveur : ces laschetés ne luy servirent de rien, car il fut mené prisonnier à la Tour de Londres avec plusieurs autres. Peu de temps après il mourut par la main d'un bourreau : en mourant il avoua qu'il avoit toujours esté Catholique Romain, & qu'ainsi ce n'estoit pas son zele pour la Religion qui luy avoit fait prendre les armes contre la Reine. Marie entra dans Londres & monta sur le Throne avec intention, à ce que l'on dit,

dit, de remettre la Religion dans l'estat, où son pere l'avoit laissée en mourant, & selon cela elle ne vouloit point rétablir ni la puissance du Pape, ni les monasteres, ni les autres choses que son Pere avoit abolies. Mais cela n'est point apparent, elle fit assurément ce qu'elle avoit tousjours eu dessein de faire, c'est à dire de rentrer sous l'obeissance du siege de Rome. Elle avoit hérité ces sentimens de sa mere, & le même arrest qui avoit chassé le Pape, l'ayant fait exclurre de la couronne, elle ne pouvoit avoir qu'un tres puissant ressentiment de tout ce que cet arrest avoit fait. Par inclination & par reconnoissance elle estoit dans les interêts du Pape, puisque le Pape avoit soutenu qu'elle estoit fille legitime, elle devoit bien soutenir qu'il estoit legitime souverain de l'Eglise. Elle avoit tenu bon dans son adherence au Pape jusqu'à la mort de sa mere & son opiniastreté avoit pensé luy couster la vie. On sçait que Henri VIII. n'estoit pas fort tendre, & que le sang de sa maison ne luy coustoit pas beaucoup à verser; & d'ailleurs ne pouvant souffrir aucune contradiction il avoit pris la resolution de faire dans sa propre fille un exemple de severité, pour donner de la terreur à toute la nation.

riste fût pour elle, il estoit si peu considerable en comparaison de l'autre, que si le parti réformé eût voulu s'unir & s'entendre, il estoit plus fort qu'il ne falloit pour soustenir l'exclusion faite par Edouard sixiesme. Nous allons voir de quelle maniere elle reconnut cette obligation.

Le Duc de Northumberland qui étoit le premier mobile de ces mouvemens, voyant que tous les ressorts qu'il avoit cru faire jouer pour luy, agissoient contre luy, se rendit aussi, & déclara Marie Reine avec des marques d'une joye affectée qui faisoient voir la bassesse de son ame. Cette bassesse parut encore mieux quand le Comte d'Arondel vint l'arrester de la part de la Reine, il se jeta à ses pieds & fit les plus lasches soumissions du monde pour avoir sa faveur : ces laschetés ne luy servirent de rien, car il fut mené prisonnier à la Tour de Londres avec plusieurs autres. Peu de temps après il mourut par la main d'un bourreau : en mourant il avoua qu'il avoit toujours esté Catholique Romain, & qu'ainsi ce n'estoit pas son zele pour la Religion qui luy avoit fait prendre les armes contre la Reine. Marie entra dans Londres & monta sur le Trône avec intention, à ce que l'on dit,

dit, de remettre la Religion dans l'État, où son pere l'avoit laissée en mourant, & selon cela elle ne vouloit point rétablir ni la puissance du Pape, ni les monasteres, ni les autres choses que son Pere avoit abolies. Mais cela n'est point apparent, elle fit assurément ce qu'elle avoit tousjours eu dessein de faire, c'est à dire de rentrer sous l'obeissance du siege de Rome. Elle avoit hérité ces sentimens de sa mere, & le même arrest qui avoit chassé le Pape, l'ayant fait exclurre de la couronne, elle ne pouvoit avoir qu'un tres puissant ressentiment de tout ce que cet arrest avoit fait. Par inclination & par reconnoissance elle estoit dans les interêts du Pape, puisque le Pape avoit soutenu qu'elle estoit fille legitime, elle devoit bien soutenir qu'il estoit legitime souverain de l'Eglise. Elle avoit tenu bon dans son adherence au Pape jusqu'à la mort de sa mere & son opiniastreté avoit pensé luy couster la vie. On sçait que Henri VIII. n'estoit pas fort tendre, & que le sang de sa maison ne luy coustoit pas beaucoup à verser; & d'ailleurs ne pouvant souffrir aucune contradiction il avoit pris la resolution de faire dans sa propre fille un exemple de severité, pour donner de la terreur à toute la nation.

Ce n'est ni une fable ni une conjecture, c'est une verité confirmée par une lettre de la Mere de Marie dont l'Original se trouve encore aujourd'huy, & qui se peut lire dans le recueil des pieces qui sont à la fin de l'Histoire du Docteur Burnet. Dans cette lettre la Reine repudiée parle à sa fille comme à une personne qui est presté à souffrir la mort & le martyre ; *Elle l'exhorte à obeir en toutes choses au Roy son Pere excepté celles de la Religion, pour lesquelles elle veut qu'elle souffre avec joye; & pour la fortifier elle luy envoie deux livres, l'un estoit la vie de Jesus Christ & l'autre une lettre de saint Jerosme.* Et il est bon de remarquer en cet endroit que le Duc de Norfolk, Gardiner & tous les autres zelés Catholiques Romains abandonnerent cette Princesse à la fureur de son pere ; Crammer fut le seul qui osa s'exposer pour elle, & ce fut luy qui appaisa Henri. De sorte que dans le traitement que ce prelat receut d'elle dans la suite, il y eut non seulement de l'inhumanité & de la barbarie, mais de l'ingratitude la plus noire.

Marie après la mort de sa mere n'ayant plus celle qui la soustenoit dans les sentimens honnestes de ne rien faire contre sa conscience, mesme au pe-

ril de sa vie, s'abandonna entierement aux volontés de son pere. Et l'on voit encore quatre lettres, trois à son Pere & une à Cromwel, par lesquelles elle declare sa soumission en ces termes. *Vostre tres humble, tres obeissante, & tres fidele sujette, humblement prosternée aux pieds de vostre excellente majesté, &c.* Premièrement je reconnois avoir commis une offense contre vostre excellente grandeur, tres grieve & opposée aux loix de la nature, en ce que j'ay refusé de me soumettre à vos tres justes & tres excellentes loix, &c. Secondement pour ouvrir mon cœur à vostre majesté, &c. je ne luy demanderay jamais misericorde & compassion si elle s'apperçoit que convertement ou publiquement je me departe le moins du monde de ce que j'auray promis & signé, &c. En troisieme lieu connoissant vostre excellent sçavoir, vostre vertu, vostre sagesse & vostre connoissance, je remets mon ame à vostre conduite, selon laquelle deormais je veux regler ma conscience. L'on ne peut pas voir une promesse plus solennelle selon laquelle elle estoit obligée de conserver au moins la Religion de son Pere dans l'Estat. Cet endroit est propre à faire voir le caractere de cette Reine dont le Papisme fait une heroine. Cela est d'une profonde dissimulation, & d'une conscience à qui les

faux sermens ne coustoient rien : c'est allés là l'esprit de la superstition & de la fausse devotion.

Marie donc contre les sermens redoublés qu'elle avoit faits à Henri VIII. & contre les promesses solennelles qu'elle avoit faites à ses peuples en montant sur le throne, resolut de ruiner absolument la reformation d'Edouard & mesme celle de Henri. Elle eust pu trouver un milieu pour ne pas violer ses sermens, & pour ne faire aucun prejudice à sa propre Religion ; c'est qu'elle eust pu laisser subsister paisiblement les deux Religions, en s'en tenant à la declaration qu'elle fit au Conseil ;

1553.

le 12.

d'Aoust

Qu'elle ne vouloit contraindre personne en matiere de Religion, qu'elle s'en remettroit à Dieu, pour mettre dans leurs cœurs la verité qu'elle avoit dans le sien, qu'elle esperoit qu'elle pourroit procurer cela en leur faisant expliquer sa parole par de bons, vertueux & sçavants predicateurs. Dieu permit qu'elle jouast encore cet acte de Comedie pour la mieux faire connoître dans le monde, & pour adjoûter une nouvelle infidelité à toutes les autres. Le premier effect de cette parole qu'elle avoit si solennellement donnée, fut une defense à tous predicateurs de monter en chaire sans en avoir sa permission, & par là elle defendit la
chai-

chaire à tous les reformés. Les habitants reformés de la province de Suffolk, qui avoient rendu un si grand service à la Reine, & qui l'avoient mise sur le throne, crurent que pour ce service ils pouvoient prendre un peu plus de liberté, & représenterent à la Reine que sa declaration ne s'accordoit pas avec la promesse qu'elle leur avoit faite si solennellement. Pour satisfaction on les traitta d'insolents, & l'on mit au carquant durant trois jours celuy d'entre eux qui avoit parlé avec le plus de vigueur. Ces bons Evéques Catholiques Bonner, Gardiner & deux ou trois autres qui avoient esté destitués durant le regne d'Edouard, furent reestablis; tous ces lasches Ecclesiastiques qui s'étoient soumis contre leurs consciences, leverent la teste & devinrent les plus cruels persecuteurs. Crammer n'eut pas la lascheté qu'avoient eu Gardiner, Bonner & les autres sous Henri VIII. Il se declara nettement contre la Messe, il coucha sa declaration par escrit, & la soutint en presence du Conseil, en disant qu'il estoit bien fasché que cette declaration fût sortie de ses mains en l'estat où elle estoit, parce qu'il avoit dessein de l'estendre d'avantage en divers articles, & de la faire afficher en suite aux portes de l'Eglise de St. Paul

Paul & des autres Eglises de Londres. Après quoy Marie oubliant qu'elle luy devoit la vie, l'envoya & luy & l'Evesque Latimer à la Tour de Londres, comme des criminels de lese-majesté.

Ce fut là le commencement de l'horrible persecution que cette Reine fit à l'Eglise reformée d'Angleterre, l'une des plus cruelles qu'on ait veüe depuis la naissance du Christianisme. Bonner restabli dans son Evêché de Londres s'abandonna sous l'autorite de Marie à son naturel, qui estoit le plus insolent, le plus fier & le plus cruel qui fût au monde. Comme Crammer Archevesque de Cantorbery avoit esté le principal Autheur de la reformation sous les regnes precedents, Bonner fût sous ce regne le plus ardent persecuteur de la verité & de ceux qui en faisoient profession; & il est bon que l'on remarque les differents caracteres de ces deux hommes, dont l'un estoit si doux & l'autre si farouche, car cela peut servir d'un favorable prejuge pour se determiner en faveur de l'une ou de l'autre Religion. Mar e fit assembler un Parlement, dans lequel elle fit casser l'arrest du divorce entre son pere & sa mere, elle procura l'exclusion d'Elisabet, en faisant declarer que le mariage de Henri VIII. avec Anne de Bouleyn
 avoit.

1553.
 Le 10.
 d'Octob.

avoit esté un adultere : elle fit annullet toutes les loix d'Edouard sixiesme, & confirmer tout ce qu'elle avoit déjà fait contre Crammer, Latimer & les autres Evéques reformés qu'elle avoit envoyés à la Tour, & fait accuser de lese-majesté. Mais parce que ce Parlement ne faisoit pas encore tout ce que la Reine eust bien voulu, & qu'il faisoit paroistre de la repugnance à revoquer les Loix d'Henri VIII. pour rentrer sous la domination du Pape, & encore à consentir au mariage de Marie avec le Prince d'Espagne, il fut cassé, après avoir esté seulement deux mois sur pied. Les propositions de Mariage de la Reine avec Philippe Prince d'Espagne allarmèrent tout le Royaume, & firent prendre les armes à ceux de Londres & à quelques autres de la nation, qui a une aversion mortelle pour la domination des estrangers. Mais ces soulevemens n'eurent pas de suite. L'on essaya d'en rendre coupable Elisabeth afin de la perdre, mais l'on ne put en venir à bout, parce que les chefs de la sedition qui furent pris, ne la voulurent jamais charger. Marie delivrée de crainte rentra dans ses cruelles poursuittes contre les reformés ; elle fit chasser des Eveschés tous les Evéques establis du temps d'Edouard, & commit Bonner, Gardiner ;

Ton-

*Le 6.
Dec.*

1554.

1554.
Avril.

Tonstal & quelques autres pour faire le procès aux Evêques qui s'estoient mariés, c'estoient l'Archevesque d'York & les Evêques de saint David de Chester & de Bristol. Après cela elle re-stablit la Messe par tout & fit convoquer un nouveau Parlement. Gardiner avoit pris soin d'en choisir les membres & de les mettre dans les interêts de la Reine par de bonnes raisons, c'est à dire, par de bonnes pensions. Cela fut cause que Marie ne trouva plus de peine à obtenir le consentement pour son mariage avec Philippe d'Espagne. Elle espousa donc ce Prince au mois de Juillet de la mesme année aagée de 38. ans & luy de vint sept. Cela estant fait & le Parlement réduit à l'esclavage, on luy fit accroire qu'il demandoit au nom de toute la nation d'estre reconcilié à l'Eglise Catholique & au saint siege. Le Cardinal Polus Anglois de nation & du sang Royal, mais qui avoit esté chassé par Henri VIII. parce qu'il s'opposoit au dessein qu'il avoit de bannir le Papisme, fit la ceremonie de la reconciliation, receut la soumission des deux chambres à genoux devant luy, & leur donna l'absolution. Ensuite de quoy l'on cassa par acte du Parlement toutes les declarations qui avoient esté faites contre le siege de Rome.

Rome. Et enfin l'on fit revivre par un autre acte toute la severité des anciennes loix contre les heretiques.

C'est le point où Bonner, Gardiner & Marie en vouloient venir afin d'estre authorisés, pour se vanger des affronts qu'ils croyoient avoir receus, plustost que pour vanger la Religion des outrages qu'on disoit qu'elle avoit soufferts. Quand ils se virent armés de cette loy, ils consulterent comment ils devoient s'en servir, & l'on dit que le Cardinal Polus estoit pour les voyes de douceur: 1554. mais Gardiner & Bonner furent pour la severité, & la Reine se rangea du costé de ces derniers. Le Cardinal ne laissa pas d'exhorter les Evesques en les renvoyant dans leurs dioceses, 1555. d'en user avec moderation & de travailler à ramener les esgarés par des instructions & de bons exemples plustost que par des voyes de rigueur. En effect on luy rend tesmoignage d'avoir quelquesfois arraché des gens à la fureur de Bonner: il en sauva, dit-on, vint deux tout à la fois. Alors le champ fut ouvert au martyre. A Londres, dans toutes les villes du Royaume, & à la campagne les buchers furent dressés, on brula les Evesques & les pasteurs, les Ecclesiastiques & les laïques, les nobles & ceux qui ne l'estoient pas

pas, les hommes, les femmes, les enfants; & des gens de toutes conditions, de tout aage, & de tout sexe. Nous ne ferons point icy la liste & le catalogue de ces martyrs, parceque nous n'écrivons pas un martyrologe. Ces procédures violentes estonnerent la nation, on s'en plaignit de toutes parts; Philippe mari de la Reine ne voulut pas estre chargé de la haine que cette conduite attira sur le gouvernement; il s'en purgea. Les persecuteurs mesme commençoient à estre deconcertés, Gardiner Evesque de Winchester s'étoit attendu que vint ou trente personnes brulées mettroient tout le reste à la raison: mais il voyoit que des cendres des derniers martyrs il en naissoit de nouveaux, & que la foule se multiplioit au lieu de diminuer. Cela l'obligea à quitter cet office de bruleur & de bourreau voyant qu'il auroit trop d'affaire: & il en laissa toute la charge à Bonner, qui n'en eut pas trop de tout pour satisfaire sa fureur & sa rage laquelle n'avoit pas de bornes. Ainsi la persecution ne fut point relaschée & l'on continua à bruler par tout, sans choix, sans distinction, & sans nombre. Le celebre docteur Ridley Evêque de Londres, grand reformateur & le bon vieillard Latimer qui estoit eschapé à tant

de

de perils sous Henri VIII. après en avoir vu passer un grand nombre devant eux, furent brulés comme les autres à Oxford. Peu de temps après Gardiner Le 16.
d'Octo-
bre
1555.
alla rendre conte à Dieu de ses actions. Il mourut comme un persecuteur avec assés peu de consolation en s'écriant souvent, *Erravi cum Petro, non fleui cum Petro*. J'ay peché comme St. Pierre & je n'ay pas pleuré comme luy. Le 12.
Novem-
bre.

L'on avoit longtemps gardé en prison celuy qu'on regardoit comme le chef du parti, Thomas Crammer Archevesque de Cantorbery, pour luy faire souffrir un long supplice par une longue prison, & pour luy donner le chagrin de voir son ouvrage entierement renversé. Mais enfin on voulut le faire 1516.
Mars.
passer par le mesme supplice que les autres: convaincu d'heresie il fut degradé & condamné au feu; son courage alla jusques là & perit en cet endroit. Cet exemple doit bien estre un advertissement aux hommes les plus affermis de se defier d'eux mesmes & d'estre bien en garde du costé de la tentation. La crainte de la mort le fit succomber, on luy promit de luy donner la vie & de le restablir dans toutes ses dignités s'il vouloit se retracter; il le fit. On a beau chercher des couleurs pour couvrir cette action, elle ne peut estre excusée que par la foiblesse

blesse humaine , par l'horreur d'un si terrible supplice & par la repentance extraordinaire & édifiante qu'il en fit. Et c'est ce qui distingue son action de la lascheté de Gardiner , de Bonner & de tous les autres Ecclesiastiques Anglois : qui sous Henri VIII. souffrirent qu'on renonceast au Pape & qu'on abbatist sa Religion contre leur conscience , prêcherent mesme hautement pour la souveraineté du Roy dans les choses Ecclesiastiques & firent bruler ceux qui la nioient. Ces mesmes gens sous Edouard VI. receurent la reformation , la firent establir dans leurs Dioceses & la prescherent. Cependant ce ne fut pas la crainte de la mort qui les porta à cela : car on avoit revoqué toutes les loix qui condamnoient les heretiques à la mort : aussi ne fit-on mourir personne. Et de plus ces gens ne se retracterent après avoir renié le Pape que pour devenir des lions contre leurs compatriotes, & ne resmoignerent leur repentance que par un ample & cruelle effusion de sang innocent au lieu que Crammer se vangea de son crime sur luy mesme.

Crammer se retracta donc signa tout ce qu'on voulut , renonça aux pretendues erreurs de Zuingle & de Luther ; sa retractation fut publiée au grand scandale de toutes les bonnes
ames.

ames. C'est icy que Marie fit bien voir que sous pretexte de zele pour la gloire de Dieu, elle poursuivoit la vengeance des injures qu'elle croyoit avoir receües en son particulier. L'Archevesque de Cantorbery avoit prononcé la sentence de la cassation du mariage entre la mere de la Reine, & Henri VIII. elle ne voulut jamais luy pardonner cela. De plus Edmond Bonner, Evêque de Londres, qui sçavoit bien par luy mesme qu'on peut souscrire & enseigner une doctrine sans la croire, craignoit que les temps ne vinssent à changer & que sous un autre regne Crammer ne se vangeast severement des cruautés que ce persecuteur luy avoit fait souffrir dans une prison de trois ans. L'Archevesque fut donc condamné au feu malgré son abjuration, mais avant que d'y aller il fit repentance publique devant toute l'assemblée dans une Eglise où on l'avoit mené pour ouïr un dernier sermon, & pour luy faire encore une fois abjurer publiquement l'heresie. Mais au lieu de l'abjuration qu'on attendoit de luy, il fit une confession de foy pure & conforme à ses sentimens, & declara que la crainte de la mort l'avoit porté à signer un escrit contre sa conscience. Il dit anatheme au Pape, comme à l'Antechrist, & confirma de vive voix le

Sacrement

Sacrement, ce qu'il en avoit escrit contre Gardiner. Sur le champ il expia son peché par une grande abondance de larmes qu'il versa en la presence du peuple. De sorte qu'il pouvoit dire le contraire de ce qu'avoit dit Gardiner, *Erravi cum Petro, non flevi cum Petro*; car si son peché avoit esté tout semblable à celuy de St. Pierre, sa repentance fut aussi semblable. Mais il ne se contenta pas de cela & declara qu'il estoit resolu quand il viendrait au feu, de bruler la premiere, cette main qui avoit commis la lascheté. Les Prestres & les persecuteurs qui l'avoient produit en public pour triompher de sa foiblesse, furent couverts de confusion, & le menerent au supplice avec toutes les marques de la plus furieuse rage. Quand il fut attaché au poteau & que le feu fut allumé, il tint la parole qu'il avoit donnée, il estendit sa main & la fit bruler & consumer toute entiere avant que le feu fût parvenu à son corps, en repetant de fois à autre ces paroles, *O malheureuse, ô indigne main! Seigneur Jesus, reçois mon esprit entre tes mains.*

1556.

Cette année fut distinguée entre toutes les autres du Regne de Marie par la cruauté des persecutions & par la multitude des supplices, de toutes parts on ne voyoit que des feux allumés. Parce qu'on

qu'on vit qu'à ne bruler les gens qu'un à un on n'auroit de longtems fait, on se mit à les bruler par troupes. A Colchester Bonner en fit bruler six tout à la fois, & à Londres il en fit mettre treize tout en un seul feu: sur la fin du mois de Juin dans la province de Suffolk on brula plusieurs hommes, & dans le mois de Juillet une mere & ses deux filles furent jettées dans le mesme feu. L'une de ces femmes estoit grosse & proche de son terme, la violence du feu & de la douleur la fit accoucher, l'un des assistans plus tendre que les autres tira l'enfant du feu; mais après avoir un peu consulté on le rejetta dans le feu. Cette action ne fait elle pas honte à la nature humaine, & comment est-il possible qu'une Religion qui s'appelle Chrétienne, s'en fasse honneur? Les choses continuerent sur le mesme pied l'année suivante, comme les torrens grossissent & deviennent plus furieux en s'éloignant de leur source, la rage de Bonner alloit en augmentant & son cœur devenoit de jour en jour plus dur & plus inaccessible à la compassion par l'habitude qu'il prenoit de ressembler le sang.

Enfin ce triste & malheureux regne passa, Marié mourut après une triste & courte vie & un regne de peu d'années, mais tout souillé & marqué

II. Part. L . de

de sang dans tous les endroits. Elisabeth sa sœur luy succeda sans aucune contradiction ; preuve evidente que toute l'Angleterre estoit encore reformée dans le coeur , puisqu'elle se tourna incontinent du costé de cette Princesse qui avoit tousiours fait profession de la reformation. Le Parlement estoit assemblé , les Evesques Papistes y estoient en corps , la mort de Marie leur fut un coup de foudre qui les atterra ; & la proclamation d'Elisabeth pour Reine d'Angleterre les jetta dans d'estranges terreurs. Mais ils n'estoyent pas allés forts pour arrester le torrent , ils s'y laisserent emporter : & comme ils avoyent appris de longue main l'art d'accommoder leur conscience au temps , ils furent les premiers à crier *vive la Reyne Elisabeth*. Ils vinrent la recevoir en corps à la porte de Londres, elle les recut tous avec grande civilité excepté Bonner , sur qui elle jetta un regard farouche qui luy parla des sentiments qu'elle avoit pour luy. Deux choses me surprenent en cet endroit , la premiere est la hardiesse de Bonner ou plustost son impudence d'oser paroistre devant les yeux d'une Princesse reformée souillé du supplice de tant de reformés qu'il avoit fait mourir si cruellement ; & la seconde, est la debonnaireté de cette Reyne qui ne

pu-

punit ce miserable que par un mauvais regard, luy à qui elle eust pu faire souffrir les plus severes supplices comme au plus insigne meurtrier qui fut jamais. Elisabeth elle mesme avoit eu bonne part à la persecution, elle avoit esté long temps prisonniere dans la Tour, & ne croyoit pas en sortir que pour perdre la teste, mais elle pardonna genereusement à tous ceux qui avoyent esté les instruments des persecutions qu'elle avoit soufferte.

La Reyne selon la coustume fit donner avis de son avenement à la couronne, à tous les Princes voyfins & alliés, sans en excepter le Pape, qui receut mal son compliment; & c'est ce qu'elle demandoit: car elle avoit formé le dessein de secouer sa domination & de remettre la religion dans l'estat où son frere Edouard l'avoit laissée. La plus part des membres qui composoient le Conseil avoient des consciences de cour fort souples & fort accommodantes. Ils avoient pris une habitude de complaisance dans les choses de la religion, qui les faisoit tousiours estre de l'avis de leurs souverains. Sous Henri ils avoyent esté grands ennemis du Pape & bons amis de la messe, sous Edouard ils avoyent renoncé à la messe aussi bien qu'au Pape: sous Marie ils avoient re-

1525.

pris & le Pape & la messe ; sous Elisabeth il ne fut pas malaisé de leur persuader d'estre de la religion de la Reyne ; bons Catholiques pourtant quant au reste. Comme la Reyne scavoit que de quelque religion qu'ils fussent dans l'exterieur , ils avoient tousiours le Papisme dans le cœur pour fortifier son parti contre le leur , elle fit entrer dans le Conseil six ou sept personnes de la fidelité & de la religion desquelles elle estoit fort assurée ; & entr'autres le celebre Guillaume Cécile qu'elle fit Secrétaire d'estat. Ce fut avec ces gens là qu'elle consulta des moyens de restablir la reformation. Ils ne furent pas d'avis qu'elle changeast rien qu'après que le Parlement seroit assemblée. Les peuples n'eurent pas tant de patience qu'elle, ceux que la persecution avoyent chassés au dela de la mer , ou que la crainte avoit tenu cachés revindrent en leur patrie , & sortirent de leurs retraittes. Le service d'Edouard sixiesme fut restabli en beaucoup de lieux par les pasteurs & par les églises , mais il n'en cousta qu'à quelques images qui furent brisées & quelques rebuffades aux prestres qui s'y voulurent opposer. En mesme temps on travailla à mettre dans les sieges vacants des Theologiens orthodoxes. Heureusement celuy

luy de Cantorbery estoit vacant par la mort du Cardinal Polus qui en avoit esté investi après le supplice de Crammer, & qui mourut en mesme temps que la Reyne Marie. La Reine nomma le docteur Parker pour le remplir.

1559.

Le Parlement estant assemblé au commencement de l'année suivante la Reyne voulut esprouver quelles seroyent ses inclinations au sujet du changement de religion, & la premiere chose qu'elle proposa fut que l'on restituast à la couronne, les dîmes & les premiers fruits que Marie avoit rendus à l'Eglise. Cet acte passa malgré les oppositions des Evesques Papistes, & l'on rendit à la couronne non seulement les premiers fruits & les dîmes, mais aussi tous les benefices qui sous Henri VIII. & Edouard VI. avoyent esté annexés au Domaine, & que Marie avoit abandonnés quand elle rentra sous la domination du Pape. Dans le mois suivant on passa à la reformation de l'Eglise : l'on restablit les loix d'Henri VIII. pour la souveraineté des Roys d'Angleterre dans les affaires ecclesiastiques. Par un autre edict l'on remit en vigueur toutes les loix d'Edouard sixiesme qui avoyent esté abrogées sous Marie. En suite l'on ordonna que la Reyne Elisabeth auroit le droit de nomination aux Eves-

schés, comme avoit eu Edouard VI. qu'elle auroit la souveraine disposition des affaires Ecclesiastiques, lesquelles elle pourroit faire exercer par telles personnes qu'il luy plairoit en vertu de ses lettres patentes. Les Evesques Papistes s'opposèrent à tout cela & particulièrement à la puissance qu'on donnoit à la Reine de regler par ses commissaires les affaires de la Religion. Mais leurs oppositions furent inutiles, seulement on ne restablit pas les loix pour la *primauté* dans toute la rigueur où elles estoient sous Henri VIII. sous lequel c'estoit un crime de leze majesté qu'on punissoit de mort, de nier la *Primauté* du Roy dans le spirituel. Sous Elisabeth tous les Ecclesiastiques qui nierent cette primauté, en furent quittez pour la perte de leurs benefices.

Le Clergé Romain s'esmeut de toutes parts & pensa causer plusieurs seditions: en divers lieux ils faisoient amas d'armes & les predicateurs enflamoient les esprits des peuples & travailloient à leur inspirer l'esprit de rebellion. La Reine estouffra ces premiers desordres avec une tres grande prudence; elle commença pour restabli la veritable Religion par où sa sœur avoit commencé pour la ruiner; c'est qu'elle descendit comme elle à tous predicateurs
de

de monter en chaire sans sa permission jusqu'à ce qu'il en eust esté autrement ordonné. Selon le pouvoir que le Parlement luy en avoit donné, elle nomma des Commissaires pour aviser aux affaires de la Religion. Ces Commissaires furent d'avis avec elle que l'on fit une conference entre les deux partis dans l'Eglise de Westmunster. On ordonna que la dispute rouleroit sur ces trois points, I. S'il n'estoit pas contraire à la volonté de Dieu & à l'usage de l'ancienne Eglise de faire le service en langue incognue. II. Si chaque Eglise n'avoit pas le pouvoir de changer son service & ses ceremonies quand il est necessaire pour l'edification du peuple. III. Si l'on pourroit bien prouver par l'Ecriture que la Messe est un veritable sacrifice propitiatoire. Les Evesques Papistes qui sçavoient bien mieux bruler les heretiques que disputer contr'eux, n'eurent pas un fort heureux succès dans cette conference, & la conclusion fut qu'après avoir esté battus quelques jours ils se mirent en colere. Les Evesques de Wincestre & de Lincoln ne voulurent plus respondre disant que la doctrine de l'Eglise Catholique estoit suffisamment establee qu'il n'en falloit pas disputer, que c'estoit donner de la hardiesse aux heretiques que de les laisser combatte les

myfteres de la foy en prefence d'un peuple ignorant, que la Reine en donnant cette permiffion avoit encouru l'excommunication, & en effet ils parlerent de l'excommunier elle & le Confeil. Il faut avouer qu'on ne peut pas voir un procedé plus insolent, la Reine ne fit pourtant autre chofe qu'envoyer ces deux Evesques à la Tour. Cette difpute qui avoit eſté fi mal heureuſement concluë par le parti Catholique Romain, fut fuivie de l'acte de Parlement appellé l'acte d'uniformité, par lequel le fervice d'Edouard eſtoit reſtabli, les ſuperſtitious Romaines abolies & la reformation remiſe ſur pied. Les partiſants de la Religion Romaine firent à cette fois de plus grands efforts qu'ils n'en avoient jamais fait; ils plaiderent pour ce qu'ils appelloient l'ancienne Religion avec beaucoup de ſçavoir, d'erudition & d'eloquence. Mais ceux qui ſouhaitoient la reformation plaidant pour la verité avec autant de force que les autres pour l'erreur ils l'emporterent, la pluralité des voix fut pour l'acte d'uniformité.

1559. Quand le Parlement fut ſeparé l'on preſenta aux Evesques Papiſtes le ſerment de *Primauté* pour la Reine. Ils furent plus genereux qu'ils ne l'avoient eſté ſous Henri & ſous Edouard, mais
ce

ce fut parce qu'ils esperoient que se tenant bien unis la Reine dans un commencement de regne n'oseroit pas chasser tout d'un coup tous les Evesques d'Angleterre de leurs sieges. L'Archevesque de York & quinze Evesques refuserent de prester le serment. Et mesme il y eut entre les refusants un nommé Tonstal qui du temps de Henri VIII. avoit escrit avec grande chaleur en faveur du serment : sur le refus ils furent despoüillés de leurs benefices, & mis en prison. Mais incontinent après on les mit en liberté excepté trois des plus eschauffés, dont l'un estoit Bonner Evesque de Londres.

La Reine estoit sollicitée de faire un exemple de ce Bonner, qui avoit répandu tant de sang, mais sa bonté naturelle s'y opposa & les Theologiens réformés ne luy conseillerent pas, ainsi elle se contenta de le retenir en prison. A l'esgard des autres refusants, elle en usa avec la plus grande debonnaireté qui se puisse imaginer. L'Archevesque de York passa sa vie tranquillement chés luy, où la Reine luy envoyoit de temps en temps faire compliment. Quand on eut rempli les sieges d'Evesques orthodoxes le reste fut bien aysé à faire, & il n'estoit plus besoin de ces longues procédures dont

on s'estoit servi sous Edouard sixième. Les choses avoient esté préparées & establies, le service avoit esté corrigé, les communes prières avoient esté mises en vulgaire, la confession de foy avoit esté faite & consentie, il n'y avoit plus qu'à reprendre ce qui avoit esté fait en ce temps là. C'est ce que l'on fit en changeant seulement quelques petites choses dans la Liturgie & dans la Confession de foy. L'on ordonna des gens pour visiter toutes les Eglises & pour y establir le nouveau service. Tout cela fut fait sans bruit & sans violence sous l'Authorité de la Reine & du Parlement. Voilà de quelle manière la reformation s'est commencée & achevée en Angleterre. Et dans tout cela l'on ne trouvera rien qui ne soit conforme à l'esprit du Christianisme, & au contraire dans la conduite des partisans de Rome on n'y voit que de la bassesse & de la lâcheté dans un temps & de la rage & de la fureur dans un autre. Avant que de sortir de cette Histoire, il faut pour nostre justification faire quelques reflexions dessus.

Premierement on ne dira pas icy que nostre reformation s'est establie en Angleterre par la revolte contre les souverains; ce sont les souverains eux memes qui l'ont faite, ou sous l'authori-

té desquels elle a esté faite. L'on ne pourra pas dire non plus qu'elle a esté introduite pas des voyes tyranniques & violentes. Car le consentement des peuples est intervenu, rien n'a esté fait en Angleterre qu'après le consentement des deux chambres du Parlement. Je ne croy pas qu'on nous veuille rendre responsables des violences qui ont esté faites sous Henri VIII. Car nous n'y avons point eu de part. Fischer Evêque de Winchester & Thomas Morus Chancelier, ont perdu la vie dans cette querelle; c'est la severité d'Henri qui a fait cela, & non pas nostre Religion. Cependant il nous est permis d'admirer les jugemens de Dieu sur ces deux hommes qui avoient si cruellement persecuté les reformés. Dieu voulut que celuy à qui ils avoient inspiré des pensées de violence contre nous, les ait envoyé au supplice comme ils y avoient envoyé tant d'innocents. Si donc il s'est fait des choses irregulieres sous le Regne d'Henri VIII. il est certain que nous ne sommes pas obligés d'en porter la hayne; car ceux qui travailloient à la reformation n'ont point esté la cause de ces violences. Au reste si Henri VIII. a commencé cette reformation par un principe d'orgueil, d'impatience & de depot contre la cour de Rome,

cela ne doit point flestrir ce grand ouvrage ni attirer aucun blasme sur Crammer & sur les autres qui y ont travaillé. Il n'y a point de regles dans la morale Chrestienne qui defendent de faire un bon usage des passions injustes des grands pour le bien de l'Eglise, pourvu que ce qui se fait soit juste en soy. Henri VIII. agissoit par un principe, Crammer & Cromwel agissoient par un autre, le premier se vouloit vanger de Rome, & les autres vouloient reformer l'Eglise de Dieu. Ils pouvoient aller au mesme but par des veües toutes differentes, pourvu que l'ouvrage fust bon il suffisoit. Dieu luy mesme se sert des passions pour accomplir ses desseins & il fait pour le bien de son Eglise ce que souvent les hommes font par des raisons purement charnelles.

Il faut observer en second lieu combien la conduite de nos reformateurs a esté differente de celle de nos ennemis. Quand ils furent sortis de dessous le joug d'Henri VIII. qui agissoit si cruellement contre eux, & ne faisoit rien pour eux que par caprice, ils changerent la Religion par des voyes sages & douces. Sous Edouard sixiesme on ne versa pas une goutte de sang Papiste pour la cause de la Religion. Il est vray que Gardiner Evêque de Winchester,

& Bonner Eveſque de Londres, furent long temps priſonniers, ſur le refus qu'ils firent de reconnoiſtre la validité des loix & des actes qui ſe faiſoient par Edouard VI. Mais c'eſtoit une affaire d'eſtat quoy que la Religion y fuſt intereſſée. Car ſelon les loix, tout homme qui ne les veut pas reconnoiſtre, eſt ſoumis aux peines.

Mais au reſte ni eux ni aucuns autres ne furent violentés en leur conſcience, & forcés à ſigner ce qu'ils ne croyoient pas, ou à mourir. Si l'on appelloit violence ce que l'on chasſoit des ſieges Epiſcopaux ceux qui ne vouloient pas ſe ſoumettre à la reformation, on diroit une choſe ridicule: car il eſtoit impoſſible de faire autrement. Quand on veut eſtablir une religion l'on ne peut pas laiſſer dans les chaires ceux qui la combattent. Au reſte cette prétendue perſecution qui a eſté faite à Bonner, Gardiner & à quelques autres n'eſt rien en comparaïſon de ce que les meſmes gens firent ſous le Regne de Marie. La reformation remontée ſur le throne avec Eliza-beth pouvoit ce ſemble rendre au Papiſme ſon change. Au moins l'on pouvoit ſans injuſtice chaſtier ceux qui avoient tant fait bruler de fideles & d'innocents, on ne leur fit pourtant aucun mal.

Sander.
lib. 3,
p. 323.
de schif.
Anglic.

Les efforts que firent les Prestres & les Moynes pour troubler l'Angleterre obligerent la Reine & le Parlement à faire dans la suite des reglements un peu plus rigoureux contre eux. C'est de ces Prestres seditieux, assassins, conspirateurs & parricides que Sander fait ses martyrs, comme sont un Campian Jesuite, un Rodolphe Cervin, & autres gens qui passoient en Angleterre pour assassiner Elisabeth & mettre tout le Royaume en feu. C'est un plaisant Martyr que ce Jaques Laburne, dont Sanderus dit que jamais il ne voulut recognoistre Elisabeth pour Reyne parce qu'elle estoit bastarde & illegitime, & parce que le Pape l'avoit privée de ses estats. Il passa par la rigueur à laquelle les loix soumettent les sujets rebelles, & qui refusent de recognoistre leurs souverains. Cela s'appelle pourtant dans le style de cet impertinent auteur, *Laburni Confessio & martyrium*, la confession & le martyre de Laburn. Sous le Regne de Marie trouvera-t-on de nos martyrs qui soient de ce caractère là ? Ce que cet imposteur adjouste qu'on fit mourir un grand nombre de gens seulement parce qu'ils refuserent de prester le serment de *Primauté*; est une calomnie impudente dont la fausseté est notoire; car la seule peine du refus estoit.

estoit la perte des offices & des benefices pour ceux qui en avoient. C'est un escrivain d'une infidelité si grossiere qu'elle est aujourd'huy reconnüe de toutes les honnestes gens. Et si l'on veut avoir un eschantillon de sa bonne foy, on le trouvera à la fin de l'Histoire du Docteur Burnet, qui a pris la peine de marquer quelques unes de ses faussetés & de ses mensonges. Il y en a quelques centaines; mais ce n'est pas tout, car cet ouvrage semble avoir esté composé immédiatement par celuy qui est appelé le pere de mensonge.

La dernière reflexion que je fais, Monsieur, c'est sur la differente conduite de nos reformés, & des Papistes en Angleterre, dans les regnes de calamité & d'affliction, pour les uns & pour les autres. Nous avons vu comment cette conduite a esté differente dans la prosperité. Quand les nostres ont eu le dessus, ils ne se sont servis de leur pouvoir que pour ruiner la superstition, & les autres dans leur regne se sont servis de leur autorité pour perdre les innocents & leur faire souffrir des supplices horribles. D'autre part dans l'adversité les nostres ont esté soumis & ont souffert patiemment. Sous le Regne de Marie ils eussent eu des forces
assés

assés pour résister aux violences qu'on leur faisoit : car ils estoient en plus grand nombre , cela parut clairement aussi tost que Marie fût morte. Ils se trouverent dix qui tenoient pour la reformation contre un qui y estoit opposé. Ainsi rien ne les empeschoit de secouer un joug si pesant. Neantmoins pendant qu'on les bruloit de toutes parts pas un ne branla. Au contraire sous Edouard il y avoit eu des rebellions ouvertes : les Papistes prirent les armes , assiègerent des villes, pillèrent la campagne & firent des massacres sanglants. Sous Elisabeth on vit une perpetuelle suite de leurs conspirations contre l'estat & contre la vie de la Reine. De sorte que cette Princesse fût conservée durant un si long regne par un miracle de la Providence.

CHAPITRE VIII.

Justification des reformés des Provinces unies ; que le Calvinisme n'a point esté cause de la revolution qui est arrivée dans les Pays bas. Que ces provinces ont esté forcées à faire ce qu'elles ont fait.

IL falloit que le Sieur Maimbourg dit quelque chose du Calvinisme des Pays bas puis qu'il avoit promis de faire l'Histoire du Calvinisme en general. Cependant il a bien eu de la peine à trouver l'endroit où placer le peu qu'il en vouloit dire, parce qu'il estoit si fort occupé de son principal dessein qui est de descrire d'une maniere odieuse les guerres civiles de France dans le siecle passé sous l'idée de guerres de Religion, qu'il ne pouvoit penser à autre chose. Il a pourtant enfin trouvé moyen de faire un tres petit abbregé de l'Histoire des troubles de Flandres : c'est à l'occasion de l'entreveüe de la Reine Catherine Regente de France & de la Reine d'Espagne qui se fit à Bayonne l'an 1565. où se trouva le Duc d'Albe qui fut depuis un acteur si distingué de cette sanglante

*Hist. du
Calvin.
liv. 5.*

glante tragedie dont la scene fut dans les Pays bas. Là le Sieur Maimbourg selon son esprit ordinaire tasche à monstret que le Calvinisme s'est establi dans ces Provinces à la faveur des armes, qu'il inspira aux peuples l'esprit de rebellion, qu'il sceut se prevaloir des troubles qu'exciterent les mecontents, & qu'enfin il renversa l'estat & la religion. Je ne suis pas d'avis que nous nous engagions à faire icy l'Histoire des guerres de Flandres. Comme l'Europe ne vît rien dans le siecle passé de plus considerable que cette grande revolution laquelle arriva dans les Pays bas, aussi y a-t-il eu plusieurs Historiens de tous pays, de toutes religions & de tous les partis qui ont fait cette Histoire. Il nous suffira de faire quelques observations generales pour la justification du Calvinisme ou de la reformation que que l'on veut rendre odieuse en la chargeant de tous les troubles qui sont arrivés dans l'Europe depuis pres de deux cents ans.

Premierement il faut observer icy une illusion qui regne dans cet endroit, comme dans tout l'ouvrage du Sieur Maimbourg, & que nous aurons encore lieu d'observer ailleurs, c'est qu'il suppose que le Calvinisme s'est establi dans les Pais bas par le moyen des armes & à la
faveur

faveur des mecontents qui prirent la resolution de secouer le joug des Espagnols. Cela est faux : le Calvinisme puis qu'il luy plaist de l'appeller ainsi, estoit establi dans les Pays bas longtemps avant que les troubles commenceassent. La premiere prise d'armes se fit au commencement de l'An 1567. or je soustiens, & il est notoire qu'en ce temps là, ce qu'on appelle le Calvinisme estoit establi dans les Pays bas. Ce qui donne lieu à l'illusion c'est que le Sieur Mainbourg confond l'establissement d'une religion avec la liberté de faire ses exercices, & de paroistre en public. Il est vray que la reformation ne commença dans les Pays bas qu'en 1566. à paroistre, c'est à dire à estre preachée publiquement dans des temples, & dans des lieux où il estoit permis à tout le monde de venir. Mais c'est parler ridiculement que de dire qu'une religion commence à s'establir dans le monde quand elle commence à regner, ou du moins à se delivrer du joug de la tyrannie. Selon ce style il faudroit dire que la religion Chrestienne n'a point esté establie dans le monde que dans le quatriesme siecle quand elle sortit de persecution après l'empire de Diocletien. La religion Chrestienne subsiste sous la croix d'une maniere plus belle & plus glo-

glorieuse que sur le throne. La reformation a subsisté dans les Pays bas durant quarante cinq ans, comme la religion Chrestienne a subsisté dans l'empire Romain durant près de trois cents ans. Sous les Nerons, les Domitiens, les Maximins, les Decies, les Diocletiens l'Eglise en la pluspart des lieux n'avoit pas de temples, point d'assemblées cognues, elle prioit dans les bois, dans les cavernes, elle estoit obligée de cacher ses deuotions dans les tenebres de la nuit; elle subsistoit pourtant alors. Il est vray qu'avant l'an 1565. les reformés n'ont point eu d'assemblées publiques dans les Pays bas; mais ils en avoyent de cachées, & ils estoient déjà en un tres grand nombre.

Le commencement de la reformation des Pays bas doit estre conté depuis l'an 1522. & elle eut la mesme origine que la reformation d'Allemagne qui se fit par Luther. Les Italiens vindrent en Flandres & prirent à ferme les indulgences. Pour ne pas perdre sur leur marché ils exercerent cette horrible Simonie de la vente des choses saintes avec de si grands excés que le Augustins de la ville d'Anvers en eurent horreur. Ils precherent dans leur Eglise contre ces abus avec une si grande affluence de peuple qu'ils furent contraints de faire des galleries
tout.

Meter.
l. 1.

tout à l'entour afin que tous ceux qui y venoyent pussent avoir place. Charles Quint avoit fait des loix tres rigoureuses contre les Lutheriens, elles ne furent point executées en Allemagne où Charles n'estoit pas assés le maistre. Mais il les fit executer à toute rigueur dans les Pays bas, qui estoient à luy. Marguerite d'Autriche gouvernante des Pays bas fit afficher d'effroyables placarts, en vertu desquels il suffisoit d'estre accusé pour estre condamné sans examen & quasi sans preuves. Pourvu qu'un tescmoin eust attestation de son Curé qu'il estoit Catholique, il n'estoit pas possible de le recuser, car on ne recevoit aucune cause de recusation. Il suffisoit pour estre condamné à la mort d'estre trouvé saisi d'un livre opposé aux sentiments de l'Eglise Romaine ou d'avoir logé chés soy un homme suspect d'heresie. Si quelqu'un s'enfuyoit, il n'estoit permis ni à son pere, ni à sa femme, ni à ses enfants de parler & d'interceder pour luy: on le condamnoit par contumace & son bien estoit confisqué. Ceux qui se rétractoyent & qui abjuroyent le Lutheranisme, n'y gaignoyent rien, sinon qu'au lieu de les bruler, on les pendoit ou on leur coupoit la teste. Selon la rigueur des placarts les femmes n'estoyent pas plus épargnées

pargnées que l'homme, on les bruloit
vives quand elles perseveroyent, si el-
les se laissoient instruire & qu'elles re-
tournaissent à la religion Romaine bien
que ce fust de bonne foy, on ne les bruloit
pas, mais on les enterroit toutes vivan-
tes. Quant aux Augustins qui avoyent
osé precher contre les indulgences, Mar-
guerite d'Autriche fit detruire leur cou-
vent, & de leur Eglise on fit une eglise
de paroisse: des religieux les uns furent
brulés & les autres dispersés en divers
lieux. C'est l'estat où estoit l'Eglise
des Pays bas depuis 1520. jusqu'à 1530.
Les cruelles persecutions n'empesche-
rent pas la reformation de faire des pro-
grés. Car sous le regne de Charles
Quint on tient que plus de cinquante
mille personnes furent tuées, decapi-
tées, noyées, pendues, rosties, bru-
lées, enterrées toutes vives pour la cau-
se de la religion. Il falloit donc bien
qu'il y eust desia dans ces provinces un
grand nombre de reformés; car quel-
que violentes que soyent les persecuti-
ons & quelques exacts que soyent les
persecuteurs, il en eschape pourtant
beaucoup plus qu'on n'en prend; sur
tout dans un pays où à cause des privile-
ges des peuples on n'osoit pas se servir
de toute la violence qu'on exerce en pays
d'inquisition. Il est donc certain que
le

Mater.
f. 30.

le Calvinisme estoit desia establi dans les Pays bas quand Philippe II. en partit l'An 1559. Et c'est ce qui luy fit reprendre la resolution que son Pere Charles Quint avoit eüe, d'establi l'inquisition en Flandres. Si Charles n'avoit esté bien convaincu que ces provinces estoyent pleines de Lutheriens & de Calvinistes, il n'auroit pas tant fait d'efforts pour y establi l'inquisition, & son fils n'entra dans ce dessein de son pere que parce qu'il voyoit la religion Romaine de jour en jour rouler dans la decadence. Il est vray que dans les six ans qui se passerent depuis le depart de Philippe jusqu' aux premiers troubles, la reformation fit de grands progrès dans ces provinces & qu'une grande partie de la noblesse embrassa ce parti, mais sans bruit, sans esmotion, sans trouble, sans effusion de sang, sans mesme abbattre aucune image jusqu'à l'an 1566. Ainsi c'est une verité notoire & un fait que l'on ne scauroit raisonnablement contester, scavoir que ce qu'on appelle le Lutheranisme & le Calvinisme, s'est establi dans les Pays bas sans violence & sans armes.

La seconde chose generale que nous avons à prouver, c'est que le Calvinisme n'a pas mis les armes à la main des pro

vinces du Pays bas, & ne leur a point inspiré le dessein de secouer le joug de l'Espagne ; ce n'est point dis-je le Calvinisme qui leur a inspiré ce qu'on veut appeller l'esprit de rebellion, & pour le faire voir il n'y a qu'à exposer deux faits notoires, incontestables & avoués de tout le monde. Le premier de ces faits, c'est que quand les princes de la maison d'Autriche sont devenus maistres des Pays bas par le mariage de Marie fille de Charle le Preux heritiere de Bourgogne avec Maximilien d'Austriche l'an 1477. ils ne sont entrés que dans les droits des anciens Comtes de Hollandes, Ducs de Brabant & Comtes de Flandres. Or ces Comtes de Hollande, Zeelande, Flandres, Ducs de Brabant n'estoient point maistres & souverains en toute souveraineté de ces provinces; ils étoient vassaux pour certaines provinces, comme pour la Flandre, qui relevoit de la couronne de France. Les provinces & les villes avoient d'ailleurs leurs privileges selon lesquels on les pouvoit considerer comme libres, & leur gouvernement estoit mêlé du Monarchique, du l'Aristocratique, & du Democratique; car les nobles & le peuple entroyent dans le gouvernement avec le Seigneur du Pays. Les principaux de ces privileges estoient, I. Que les Estats gene-
raux

raux se pouvoient assembler aussi souvent que bon leur sembloit sans en avoir la permission du Prince. II. Que l'on ne pouvoit establir d'impot sans le consentement unanime des Estats. III. *scrip-* Que sans eux on ne pouvoir faire ni *tion des* paix ni guerre. IV. Que les offices de *paysbas.* juges, thresoriers, & conseillers, ne *Hugo* pouvoient estre donnés à des estran- *Grotius* gers. V. Que quand le Prince avoit *de An-* besoin d'argent, luy mesme en personne *tiquita-* & non par procureur en devoit deman- *te Rei-* der aux Estats sans les pouvoir obliger à *pub.* luy accorder ce qu'il demandoit. VI. *Batav.* Qu'on ne pouvoit accuser ni condamner personne que par les juges ordinaires. VII. Que les officiers devoient faire serment aussi bien au pays qu'au Prince. VIII. Que le Prince devoit faire serment de conserver tous les privileges des villes, des provinces & du pays en general. IX. Et enfin que les anciennes coustumes seroyent observées de maniere que si le Prince commandoit quelque chose au contraire & violoit les privileges, on ne seroit plus tenu de luy obeir. Ces privileges & ces loix qui avoient esté observées par usage un tres longtems, furent escrites & souscrites par les princes en diverses occasions. Et enfin, on en fit le recueil tel qu'on le voit encore aujourd'huy, du

temps de Marie de Bourgogne. Il est clair que sur ce plan le prince & le pays sont comme deux puissances parallèles, & que le prince est pour le moins aussi sujet au pays que le pays à luy. En effect ; quand les princes ont esté ou mineurs ou hors d'estat de gouverner par eux mêmes, les Estats du pays se sont mis en possession du gouvernement comme leur appartenant à eux seuls par l'absence ou par la minorité du prince, qui seul avoit droit de le partager avec eux. Cela se voit dans ce qui arriva après la mort de Marie de Bourgogne femme de Maximilien d'Autriche, qui laissa Philippe heritier de ses estats âgé quatre ans. Maximilien mary de la princesse defuncte & pere du prince vivant voulut continuer d'exercer le pouvoir qu'il avoit eu durant la vie de sa femme ; mais les Estats generaux s'y opposerent , & accorderent malgré luy Marguerite , sœur de Philippe leur prince avec le Dauphin de France, quoy que cette princesse n'eut pas encore trois ans. Ils osterent à l'Archiduc Maximilien Roy des Romains futur Empereur le maniement des affaires de leur pays ; & mesme les Flamands l'emprisonnerent à Bruges l'an 1488. parce qu'il voulut par force se rendre maistre du gouvernement sans le consentement des Estats.

Le

Le second fait notoire c'est que la maison d'Autriche n'a pas plustost esté maistresse des provinces des Pays bas, qu'elle a travaillé d'y establir une domination souveraine & despotique sans y avoir jamais pu reussir. Tout le monde scait que Charles Quint fit tout ce qu'il put pour cela : les Princes Autrichiens ont cherché en toutes occasions des pretextes pour declarer le pays dechu de ses privileges , & eux liberés du serment qu'ils avoient fait de les conserver. Peut estre que Charles Quint en seroit venu à bout quand la ville de Gand se revolta & qu'il passa par la France pour aller en Flandres y appaiser les troubles , n'estoit qu'il en fut empêché par les nouvelles affaires qui luy survindrent. Philippe son fils qui n'étoit pas moins ambitieux & beaucoup plus cruel , espia toutes les occasions d'opprimer la liberté du pays , & se mit en possession de fouler aux pieds tous les privileges. Il fit entrer dans le pays une milice Espagnole qui poussa l'insolence à l'extremité & qui gourmanda les naturels du pays comme des esclaves. Il establit dans tous les conseils & dans les charges des Espagnols qui gouvernoient tout selon les manieres de leur nation hautaines, & d'un orgueil insupportable , contre les privileges du pays

M 2

qui

qui veulent que ces offices soyent toujours possedés par ceux de la nation. Il s'opposa aux assemblées des Estats generaux qu'on vouloit faire sans sa permission, contre les privileges qui leur permettent de s'assembler quand il leur plaist, mesme sans congé du Prince. Il fit eriger par le Pape plusieurs nouveaux Evêchés & Archevêchés au prejudice des privileges du pays qui ne permettent pas qu'on fasse aucun notable changement dans l'estat, sans le consentement des nobles & du peuple. Il établit le tribunal de l'inquisition contre le privilege qui porte qu'aucun ne pourra estre jugé ni condamné pour quelque crime que ce soit que par les juges ordinaires & établis par les loix. Il imposa à son gré de nouveaux tributs & forcea les provinces à y consentir sans consulter les Estats. Il envoyoit les ordres tout formés du conseil d'Espagne & les faisoit executer contre le privilege qui veut que toute affaire concernant le pays soit traittée, resoluë & concluë dans le pays mesme & dans le conseil d'Estat conjointement avec le Prince. Et pour établir cette domination souveraine il se servit du ministere de l'homme du monde le plus fier, le plus imperieux, le plus devoué à la cour d'Espagne, le plus ennemy du pays, & l'on peut dire
le

le plus malhonneste homme , c'est Granvelle Evêque d'Arras & depuis Cardinal. Pour cognoistre cet homme qui fut la premiere cause de tous les desordres arrivés dans les Pays bas , il est bon d'entendre un homme desinteressé qui n'est ni Espagnol , ni Flamand , ni Huguenot. C'est le Prieur de Juigné qui a fait les additions aux Memoires de Castelnau. L'Espagne s'est vantée de n'avoir point eu de plus grands politiques ni de plus affectionnés partisans. J'adiousteray qu'elle n'eut pas un plus savant homme , ni un plus excellent orateur que ce Cardinal de Granvelle. Mais tant s'en faut que je luy donne l'eloge de défenseur de la foy & de protecteur de la religion qu'il feignit pour motif de sa conduite dans le gouvernement des Pays bas , que je croy n'estre obligé de parler de luy que comme du premier auteur du progrès de l'herésie , par la rigueur de son administration & par son orgueil qui luy attirerent la haine des peuples & de tous les grands de Flandres , &c. L'Inquisition , qu'il voulut establir estoit plustost pour servir aux crimes d'estat qu'aux crimes d'herésie , & ce fut pour la rendre plus generale qu'il s'avisa de troubler l'estat ecclesiastique par de nouvelles creations d'Evêchés en plusieurs villes afin d'en faire autant de sieges d'Inquisition , & qu'il en fût le chef par la qualité d'Ar-

Additions du Laboureur, liv. 5. p. 373.

chevesque de Malines qu'il fit eriger en sa faveur, &c.

J'opposeray à la louange de sa fermeté le blasme d'une opiniastreté malheureuse; j'attribueray plustost à son orgueil qu'à son affection au service de son Prince, le mauvais traitement qu'il fit au peuple, & les differents qu'il eut en son nom avec les nobles. Et je maintiendray qu'il eut moins de Religion que de politique dans son dessein d'inquisition, qu'il institua plustost pour faire des Heretiques que pour les deffaire; afin d'entretenir pour le besoin des Tribunaux & des prisons hors des formes & des usages de la Justice ordinaire d'où l'on ne püst reclamer les loix, ni les privileges du pays, ni ses juges naturels: & où le malheur d'estre suspect par trop de merite, de bonnes qualités & peut estre de trop d'amour pour sa patrie, pût estre plus cruellement expié que le plus noir de tous les crimes, par le gouverneur estrange qui la voudroit opprimer. Il me semble que la qualité de Cardinal qui le devoit attacher aux interêts de l'Eglise luy devoit par consequent inspirer un zele general, & non particulier pour les seuls pays qu'il gouvernoit, & qu'il devoit deployer toute la puissance de son maistre pour poursuivre l'heresie par tout où elle s'elevoit. Au moins ne pouvoit-il refuser des offices de charité aux estats qui en estoient tourmen-

tés s'il eût eu des sentiments aussi Chrétiens que politiques. Mais nous voyons tout au contraire & je l'ay justifié par les lettres originales de Catherine de Medicis: qu'il ne faisoit de vœux que contre nous, & qu'il employoit tous les talents de son esprit pour nostre ruine par les intelligences qu'il entretenoit avec les Huguenots.

Voila le veritable caractère du personnage; voila les desseins d'Espagne, & voila les veritables raisons qui emurent les Pays bas, qui obligerent les nobles à se confederer & qui porterent les peuples à se souvenir du principal de leurs privileges. C'est que quand le Prince commande quelque chose contre les loix & contre les anciennes coustumes, on n'est plus obligé de luy obeir. Il est donc constant que par cette longue suite d'attentats contre la liberté publique que fit Philippes II. par Granvelle, par la Gouvernante Duchesse de Parme, & par le Duc d'Albe, les peuples estoient entierement dispensés du serment de fidelité qu'ils avoient fait à un Espagnol & à un Prince estrange. Le Chancelier de Bourgogne longtemps devant avoit predit tous ces malheurs, quand il vit Charles Prince des Pays bas arriver à la succession de la couronne d'Espagne, & les Flamands qui en faisoient des feux de joye; il prit la pa-

Le La-
bour.

role en soupirant & dit, Que ces feux de joye estoient les premieres flammes de l'embrasement futur de leur patrie. Au reste le Calvinisme n'eut point de part à ces premiers mouvements de Flandres. Il est vray que les Reformés faisoient partie des mecontents ; & comment ne l'eussent ils pas esté d'un Prince qui contre les droits de la nature & des gens se vouloit rendre maistre de leur conscience, & les faisoit bruler tout vifs parce qu'ils ne vouloient pas croire ce qu'il croyoit. Mais les Reformés qui prirent les armes ne faisoient pas la dixiesme peut estre la centiesme partie des soulevés dans les premiers troubles.

La troisieme chose generale qui doit estre observée, c'est que le Roy d'Espagne d'une part a poussé les Paysbas & particulierement les Reformés à toute outrance, par des procédures inouïes, cruelles & barbares de la derniere barbarie: & que d'autre costé les peuples reformés aussi bien de ces provinces que les autres, ont fait tout ce qui leur a esté possible pour se conserver sous leurs anciens Princes en conservant la liberté de leurs consciences. C'est encore un fait notoire ; premierement il est cognu de tout le monde, que la maniere dont le Roy d'Espagne s'est

s'est conduit à l'esgard de ces provinces qui devoient estre à peu près libres, est la plus estrange du monde. Pour s'opposer à l'establissement de l'inquisition, à la creation des nouveaux Evêschés & pour la moderation des rigoureux placarts faits au sujet de la Religion, les nobles se confedererent & presenterent leur requeste à la Gouvernante Duchesse de Parme, en toute humilité, & autant dans les formes qu'il se peut. Dans les pays les plus soumis à leurs souverains il n'y auroit rien eu dans cette procédure qui n'eust esté tres regulier. Mais le conseil d'Espagne leur en fit un crime qu'on se promet bien de ne jamais pardonner. Philippe ne cherchoit qu'un pretexte pour se croire absous du serment qu'il avoit fait de conserver les privileges du pays. Il crut l'avoir rencontré & il ne chercha plus que l'occasion de faire esclater le dessein qu'il avoit de se vanger & de se rendre maître absolu. Toute la sagesse, la vigueur & la moderation des nobles d'alors ne produisit autre chose que le changement de supplice pour les suspects d'herésie; au lieu de les bruler, il fut ordonné qu'on les pendroit, mais sans misericorde. La Gouvernante fut obligée peu de temps après de relascher

encore de cette rigueur, car les Reformés commencerent à sentir leurs forces & prirent la liberté de prescher publiquement. La ville d'Anvers interessée plus qu'aucune autre dans la liberté de conscience s'opposa avec une extreme vigueur à l'establissement de l'inquisition & à la rigueur des placards, qui ruinoient le commerce, lequel y fleurissoit alors. La Gouvernante fût donc obligée de traiter avec les nobles & l'un des articles du traité fut, qu'en maintenant la Religion Catholique on ne forceroit personne dans sa conscience. On en fit un edit dans toutes les formes, & de la maniere la plus solennelle, mais il parut bien dans la suite que c'estoit un piege dressé pour surprendre le peuple, & pour l'endormir par une ombre de paix. Car la Gouvernante trouva moyen de diviser les nobles, elle leva des troupes, & quand elle se vit assés forte, elle revoqua l'edit qu'elle avoit donné; elle se moqua de toutes ses promesses, elle employa le fer & le feu pour reduire ceux qu'elle appelloit des rebelles. Le Prince d'Orange jusques là estoit demeuré dans les interêts de la cour, & ne s'estoit pas joint aux nobles du pays. Au contraire il avoit traité avec eux au nom du Roy & pour
la

la Gouvernante. Mais il fut fort bien averti qu'on n'en vouloit pas moins à luy & au Comte d'Egmont qu'à tous les autres, & il fut obligé de se retirer après avoir refusé de faire le serment qu'on exigea de luy pour la conservation de la Religion Romaine. Il parut quelques troupes pour les confederés, mais elles furent bien tost dissipées, & la Gouvernante abbatit les temples des Reformés, dissipa leurs assemblées, en fit pendre un très grand nombre dans toutes les villes, fit rebaptizer les enfants & fit revivre les plus rigoureux placarts; tout cela pourtant n'est rien en comparaison de ce qui fit sous le Duc d'Albe, fameux par ses cruautés, jamais Cannibale ne poussa si loin la fureur & la barbarie. Le Roy d'Espagne à l'entrée de ce Gouverneur au Pays bas fit une chose qui n'a peut estre pas d'exemple dans tous les siècles passés : sur une consultation de l'inquisition il mit à l'interdit tous les habitants des Pays bas, les declara confisqués de corps & de biens, criminels de leze Majesté, dignes de mort & dechus de tous leurs privileges; tellement qu'on vit en un moment une grande nation condamnée tout à la fois aux gibets & aux roues. Pour l'exécution de cette effroyable sentence on établit

Brusselles un Conseil appelé le conseil de sang qui eut ordre de couper teste, bras & jambes à ce miserable estat. Tous les autres conseils de l'Estat furent aneantis: tous les Tribunaux perdirent leur autorité, tous les privileges du pays furent abolis: l'inquisition fut establie, tous les nobles qui avoient présenté des requestes pour la conservation de la liberté du pays, furent condamnés à perdre les biens & la vie. Les Comtes d'Egmont & de Horne eurent la teste tranchée, & si le Prince d'Orange n'avoit esté plus prudent qu'eux, il auroit passé par le mesme endroit. Mais il y avoit pourvu en se mettant en lieu de seureté, & Dieu le reservoit pour estre le glorieux instrument de la delivrance de sa patrie, pour mettre son Eglise en liberté, & pour donner à l'Europe une posterité qui protegeast la reformation contre ceux qui la vouloient éteindre. On ne vit en tous lieux que des buchers, des echafauts, des gibets dressés, que des feux allumés, des proscriptions, des supplices. Et ce qui fait horreur à penser & à dire ce monstre de cruauté en six ans de gouvernement de sa confession fit passer dix huit mille personnes par la main du bourreau, sans ceux qui perirent par les massacres & par la main du soldat.

Les

Les roues, les feux & les gibets étoient des supplices trop communs & trop doux pour satisfaire la rage, on inventoit des especes de tourments jusques là inouïs, on rostissoit les hommes de tous âges, de tout sexe, & de toute qualité, femmes, enfants, jeunes & vieux, nobles, roturiers, veuves, orfelins, rien n'estoit espargné. Ce qui ne passoit pas par la main du bourreau, estoit abandonné à l'insolence du soldat Espagnol. Il n'y avoit plus de femmes, ni de filles dont l'honneur fust en seureté. Si un mari ou un pere se vouloit opposer à la brutalité d'un soldat qui entreprenoit de violer sa femme ou sa fille à ses yeux, incontinent on crioit *Espagne, Espagne*, & à ce mot une centaine de scelerats se faisoient du pere ou du mary, & le massacroient. Une de ces miserables filles rencontrée sur le chemin, fut tirée de dessus un chariot & passa par les mains de plus de trente soldats, qui assouvirent sur elle leur fureur brutale : se voyant prête à souffrir les mêmes outrages de plusieurs autres elle se tua. Plusieurs femmes & filles sont mortes entre leurs mains, en souffrant ces execrables actions qui sont horreur à la nature. Ils ouvroient les femmes grosses & leur arrachotent le fruit du ventre: ils escor-

cheoient des hommes tous vifs & faisoient des tambours de leurs peaux, ils bruloient les patiens à petit feu & les tenailloient avec des pincettes ardentes jusqu'à la mort : enfin tout estoit permis contre les *Geux*, c'estoit ainsi qu'on appelloit ceux qui tenoient pour la liberté de conscience & pour la liberté du pays. Les confiscations montoient par an à huit millions d'or ; le dixiesme denier à douze millions ; & parce que les villes & le pays firent de grandes resistances à la levée de ce dixiesme denier, on trouva sur un soldat prisonnier à Flessingues la liste d'une infinité de nobles & de bourgeois destinés au massacre pour amener le pays au consentement que l'on demandoit. Quand des personnes riches estoient mortes avant qu'on eust leur faire leur procès, il les faisoit deterrer, trainer sous les gibets, pendre ou bruler afin de confisquer leur bien. Ce prodige de cruauté & d'avarice ne respectoit pas mesme les asyles de la mort qu'on a tousjours regardés comme inviolables. Il aneantissoit autant qu'il pouvoit les droits & les loix de la nature. Il y a eu des femmes dont le bien a esté confisqué pour avoir secouru leurs maris fugitifs & proscrits. A Mastricht un pere fut pendu pour avoir logé son fils

une.

une nuit : un homme qui avoit assisté une pauvre vefve dont le mary avoit esté brulé pour la Religion, fut aussi condamné à la mort.

Quant aux biens ilsestoient exposés au pillage comme dans un pays de conquête. Le Duc d'Albe fit bastir en divers lieux de Flandres des citadelles, qui estoient proprement des nids de voleurs & des retraittes de brigands. En un mot les excés furent si terribles & les violences telles que toute l'Europe en eut horreur, & que ce peuple poussé au desespoir se resolut à tout perdre ou à recouvrer sa liberté. C'est ce qui obligea les provinces de Hollande & Zelande de mettre à leur teste le Prince d'Orange leur Gouverneur, pour s'opposer à ce monstrueux tyran. Ce grand Prince Guillaume d'Orange revint d'Allemagne uniquement pour l'interest de la Religion & du pays, presque toutes les villes leverent sous sa protection l'estendart de la liberté; mais sans secouer pourtant le joug de leur legitime Seigneur qui estoit le Roy d'Espagne. Ils declarerent qu'ils n'en vouloient qu'au Duc d'Albe: ils employerent l'intercession de l'Empereur & de la plus part des souverains de l'Europe pour obtenir du Roy d'Espagne une paix honneste, & qui en luy

con-

l'an.
1576.

conservant les droits de Seigneur du pays ne donnaſt pas d'atteinte à leurs anciens privileges. Jamais ils ne purent rien obtenir ; tant de paix qu'on euſt voulu : mais à la charge qu'ils ſe ſoumettroient à tout, c'eſt à dire qu'ils tendroient l'eſtomach pour eſtre eſgorgés. Après ſept ou huit ans de guerre la pacification de Gand ſe fit : ce fut un traité de toutes les provinces enſemble pour la liberté de conſcience & pour la conſervation des privileges du pais. La Hollande & la Zelande qui les premieres avoyent ſecoué le joug du Duc d'Albe, entrèrent dans ce traité par lequel on conſervoit au Roy d'Eſpagne tous ſes droits ; tellement que ſi Philip-pes II. euſt voulu s'en tenir là & garder ce traité de bonne foy, il rentroit dans une paiſible poſſeſſion de tout le Pays bas. Un an auparavant on avoit eſſayé de faire la paix à Breda, la Hollande, la Zelande avec le Prince d'Orange leur Gouverneur y proteſterent qu'ils ne vouloyent point eſtre tenus pour rebelles ; *Parce qu'ils n'avoient jamais penſé à offeſſer ſa Majeſté ou à travailler à diminuer ſa grandeur. Mais que pour le bien du Roy & de ſes pays ils avoyent deſendu leurs maiſons, leurs biens & leurs vies contre la tyrannie du Duc d'Albe & de ſes adherants.* Et deſlors tout le pays ſeroit ren-
tré

tré dans l'obéissance, n'estoit que le Roy d'Espagne fit proposer des conditions cruelles; par exemple que non seulement ils mettroient les armes bas, mais qu'ils rendroient toutes leurs fortresses, leur artillerie, leurs villes & leurs armes entre les mains du Roy. C'est à dire proprement qu'ils s'abandonneroient à la discretion des Espagnols, & quant au fait de la religion pour toute grace on permettoit aux Reformés une seule fois pour toutes de vendre leurs biens & se retirer en certain temps qui leur seroit marqué, à la charge que le pays demeureroit après cela soumis comme auparavant à la rigueur des placarts & à la fureur d'une inquisition qui n'estoit gueres moins cruelle que l'inquisition Espagnole qu'on avoit voulu establir. Les Estats avoyent alors si peu intention de changer la forme du gouvernement qu'au refus que le Roy d'Espagne fit de les recognoistre pour ses sujets à condition de les conserver dans leurs anciens privileges, ils se voulurent donner à un autre prince de la maison d'Autriche. Ils appellerent l'Archiduc Matthias, & ensuite le Duc d'Alencon, tous deux de la religion Romaine. Et mesme en traittant la premiere fois avec le Duc d'Alencon ils mirent pour condition que s'ils pou-
voyent

voyent obtenir la paix du Roy d'Espagne en congediant le Duc, ils luy donneroient une recompense qui seroit digne de sa grandeur : c'estoit en 1578. Ils n'auroient donc pas encore dessein de se soustraire à la domination du Roy d'Espagne & ils ne demandoient que la paix. Ce qui fait voir qu'ils ne cherchoient pas à faire dominer leur religion, mais seulement à conserver la liberté du pays, & celle de leurs consciences. Après ces remarques il nous doit estre permis de conclurre que ce n'est point le Calvinisme qui a fait cette grande revolution dans les Pais bas, & qu'elle a esté causée uniquement par les attentats des Rois d'Espagne sur les privileges de ces Provinces, & par les cruautés inouïes qu'ils y ont fait exercer. Pour achever la justification du Calvinisme de Flandres on pourroit dire quelque chose de l'accusation que le Sieur Maimbourg fait aux *Gueux*, qui sont ce que les Huguenots sont en France, d'avoir brisé les images, desolé les eglises & profané les autels; mais je reserve cela pour le chapitre où je justifieray le party de ce qu'on appelle nos violences.

C H A P I T R E IX.

Histoire de l'establissement de la reformation en France. Refutation de cette calomnie que le Calvinisme s'y soit establi par la violence & par la voye des armes ; que la reformation & l'eglise reformée n'a fait que souffrir durant quarante ans, & qu'elle estoit bien formée avant la premiere prise d'armes.

LE Sieur Maimbourg ne faisant que de petites courtes dans les pays estrangers, s'arreste en France pour faire voir que le Calvinisme s'y est establi par la violence, par les armes & par une suite d'iniquités effroyables, qui ont desolé la France durant quarante ans. C'est où nous en sommes & c'est desormais ce qu'il faut voir. Il est vray que la France a esté déchirée par de cruelles guerres depuis le regne de Francois II. jusqu'à celui d'Henri IV. Il faudra examiner ces guerres & voir quelle en a esté la cause : mais avant cela je croy que nous devons faire icy la mesme observation que nous avons faite dans le chapitre precedent au sujet de la Flandres. C'est iur l'accusation que tous les, Autheurs Catholiques Romains
font

sont universellement à la reformation de France de s'y estre establee par les armes contre le caractere de la veritable religion qui n'employe pour attirer les âmes que des voyes de douceur & de persuasion. Et c'est de là qu'on pretend tirer un puissant prejuge contre nous & prouver que nous n'avons point l'esprit des Apostres & du Christianisme. Cette malheureuse secte, dit Maimbourg, par sa seule maniere violente, & toute contraire à l'Evangile dont elle s'est voulu establir, fait voir manifestement qu'elle est fausse, & qu'elle ne fut jamais de Jesus Christ qui est le Dieu de Paix. Il est bien estonnant que des gens qui se sont conduits dans les affaires de religion comme ont fait les Catholiques Romains, osent nous faire cette accusation: eux disje, qui ont establi & conservé leur religion par le fer, le feu, les roues, les gibets & par tous les plus cruels supplices; eux qui obligeoyent les peuples à se tenir dans leur communion sous peine de mort & de confiscation de biens: avons nous jamais rien fait de semblable? Trouvera-t'on un seul exemple d'un Catholique Romain que nous ayons voulu forcer à faire profession de nostre religion en le menaçant de la mort? Establir une religion par les armes, c'est donner le choix de la

mort

mort ou de cette religion. Nous n'avons jamais rien fait de tel ; & tout ce dont on nous peut accuser c'est d'avoir defendu nos vies & la liberté de nos consciences contre ceux qui les vouloyent opprimer. Mais pour justifier parfaitement le Calvinisme de France il faut faire voir qu'il ne s'est pas mesme servi pour son establisement de ces armes defensives , & que la Reformation du Christianisme s'est faite dans la France precisement par les mesmes moyens par lesquels le Christianisme s'est premierement establi dans le monde : c'est à dire par la predication de la verité, par la croix, par la patience & par les afflictions. Cela est fort aysé à prouver, car nos ennemis ne trouvent pas de prise d'armes qu'on nous puisse imputer avant la conjuration d'Amboyse qui se fit l'an 1560. Si donc l'on prouve que dans ce temps là le Calvinisme estoit establi en France on aura prouvé qu'il ne s'est point establi par les armes. Je m'en vais donc vous faire voir par une histoire aussi abbregee qu'il se pourra, que durant quarante ans nostre Reformation s'est soustenuë uniquement par le zele de ses predicateurs, & par le sang de ses martyrs.

Les semences de la Reformation furent jettées en France presqu' aussi tost qu'en

*Histoire
des
Eglises
tirée de
l'Histoire
Eccle-
siasti-
que.*

qu'en Allemagne. Luther prescha contre les indulgences l'an 1517. & la Sorbonne le condamna luy & les escrits l'an 1521. Cette guerre excita la curiosité, on voulut en France aussi bien qu'ailleurs prendre cognoissance du fonds de cette querelle; & cet examen fut assés heureux pour la Reformation. Car tous ceux qui gemissoient il y avoit desja longtemps sous la corruption de l'Eglise furent fortifiés dans leurs sentiments, & travaillerent à persuader les autres. Jaques Fabri, Guillaume Farel qui estoit alors regent à Paris dans le college du Cardinal, le Moyne Martial & Gerard Ruffi tous deux Docteurs de Sorbonne furent de ceux là, & ils soutinrent Guillaume Brislonnet Eveque de Meaux dans le dessein qu'il avoit de Reformer son Eglise. Antoine du Prat Chancelier de France grand persecuteur & tres mauvais Chrestien suscita le Roy Francois I. contre cette Reformation naissante; le Parlement de Paris rendit des arrêts contre ces Reformés du diocese de Meaux. Les pasteurs furent dispersés par la persecution, mais la semence de la verité ne fut pas éteinte pour cela dans ce diocese. La Brie fournit & des predicateurs presque à toute la France & offrit à Dieu les premices de nos martyrs dans les supplices de Jehan
le

le Clere qui fut fouetté & marqué de la fleur de lys, de Jaques Pavannes & de l'hermite de Livry, qui furent brulés vifs dans les années 1524. & 1525. & dans celuy de Denis de Rieux qui fut brulé à Meaux l'an 1528. Dans la mesme année le Vivarêts qui fait partie du Gouvernement de Languedoch receut la lumiere de la verité par le ministere d'un Cordelier nommé Machopolis qui avoit esté auditeur de Luther. Un autre Cordelier nommé Jehan Reguier, & un maistre d'ecole nommé Jonas-luy succederent & annoncerent la pureté de l'Evangile avec un tres grand succès. Le premier de ces deux derniers seella de son sang cette verité qu'il avoit annoncée, & mourut martyr à Vienne en Dauphiné où il fut brulé vif. Ce fut peu de temps après que Calvin aagé seulement de vint trois ans en estudiant en droit dans les villes d'Orleans & de Bourges y jetta les premiers fondements de la religion reformée : quand il se trouvoit quelqu'un qui avoit la hardiesse de parler, il estoit incontinent escouté & suivi, parce que toute l'Eglise Romaine estoit pleine de mecontents qui n'attendoient qu'une occasion pour eclater & pour secouer son joug. L'an 1532. la ville de Thoulouze fut esclairée de la lumiere de la verité, & Jehan Caturce y souffrit
le

le martyre. A Paris les Reformés se multiplioient aussi malgré les soins du Lieutenant Criminel Morin. L'an 1534. un nommé Jehan Michel prescha la Reformation à Sancerre avec tant de succès qu'en peu de temps les Reformés y devinrent les plus forts, & toutes les rigueurs de la persécution ne purent entièrement dissiper ce troupeau. L'aventure des placarts fait voir que dans l'année 1534. il y avoit un grand nombre de Reformés à Paris. Il n'y a personne de nous qui approuve la hardiesse & la temerité de ceux d'entr'eux qui allerent attacher ces placarts jusques dans le Louvre. Ce que dit le Sieur Mambourg que dans ces placarts il y avoit d'horribles menaces contre la personne du Roy, est une calomnie abominable, & facile à refuter: car nous les avons dans l'histoire de nos martyrs. Il n'y avoit rien contre le Roy, tout estoit contre la messe & contre les prestres. Cela n'empesche pas qu'il ne fust un zélé indiscret, fou & mal conduit, sans doute ce conseil fut condamné des plus sages. Mais au moins cette histoire fait voir, que les Reformés estoient en grand nombre, puis qu'entre plusieurs sages il se trouva assés d'emportés pour faire cette action qui attira sur leur parti une cruelle persécution.

secution & fit perir tant de gens qui n'avoient aucune part à cet attentat. La multitude de ceux qui perirent depuis ce temps là jusqu'à l'année 1544. par la rigueur des supplices en divers lieux de la France fait bien voir que la Reformation se respandoit par tout. Ce fut en ce temps là que se fit l'horrible massacre de ceux de Cabrieres & de Merindol dont nous aurons à parler dans la suite. Ces bonnes gens estoient des restes des Vaudois, & dans ce petit coin de la France ils s'estoyent garantis de la corruption qui avoit inondé toute l'Europe. Le diocese & la ville de Meaux où la Reformation avoit jetté ses premieres racines des l'an 1523 & 1524. fut aussi le lieu où l'on commença à voir une forme d'Eglise l'an 1546. Pierre le Clerc homme de basse condition, mais d'un grand zele & d'un courage admirable forma la premiere Eglise Reformée, prêcha & fit communier les membres de son troupeau jusqu'au nombre de trois ou quatre cents. Il estoit impossible que leurs assemblées demeurassent long temps secretes à cause du soin qu'on prenoit à les descouvrir : on les surprit donc un jour au nombre de soixante personnes qui se laisserent garrotter, jeter sur des chariots & mener en prison, avec

II. Part. N une

une debonnaireté qui nous fait revoir la constance des anciens Chrestiens. Ils pouvoient facilement se sauver & estre tirés de la main de la justice par ceux, qui estoient de leur parti. Mais ils ne firent aucune espece de resistance, seulement une jeune fille voyant qu'on la lioit avec tant de cruauté dit au Lieutenant criminel, *Monsieur si vous m'avez trouvés dans un lieu de prostitution, vous ne m'auriez pas ainsi traitée.* Dix neuf femmes & quarante & un hommes furent menés à Paris où tous furent condamnés à estre mis à la torture; à avoir la langue coupée & à estre brulés vifs. En mesme temps on faisoit des martyrs à Rouen, à Senlis, en Bourgogne, à Langres, à Issoire, en Auvergne, à Lion, à Bourges, à Angers, à Poitiers. Dans tous ces lieux il y avoit un grand nombre de fideles & mesme on y faisoit des assemblées pour louer Dieu & pour s'instruire malgré la vigilance des persecuteurs. A Corbigny dans le Nivernois, à Issoudun en Berry il se forma des Eglises de Reformés qui subsistent encore aujourd'huy. Henri II. succeda à son pere François premier au commencement du Mois d'Avril de l'an 1547. Son Conseil encherit encore infiniment sur la cruauté du regne precedent. Mais tous ces con-

seils

seils de sang, & l'horreur des supplices n'empescherent pas que les Reformés ne se multipliasent durant ce regne, qui fut un siecle de fer pour les Protestants. Toutes les villes de France devinrent d'affreux theatres où la cruauté, la barbarie & la haine pour la verité se produisirent dans l'equipage le plus sanglant; mais cela mesme estoit une preuve que la Reformation estoit establie par tout. On faisoit des assemblées le plus souvent que l'on pouvoit, on s'instruisoit par la lecture des bons livres & l'on signoit la verité de son sang; que faisoit de plus la religion Chrestienne quand elle vivoit sous la tyrannie des Empereurs payens & persecuteurs? Au milieu de ces persecutions cruelles l'an 1555. l'Eglise reformée de Paris prit forme d'Eglise sous la conduite de Jehan le Maçon dit la Riviere, fils du Sieur de Launay procureur du Roy au Siege presidial d'Angers: ce jeune homme fut élu par toute l'assemblée pour prescher la parole & pour administrer les sacrements; on nomma des Diacres & des Anciens & l'on forma un consistoire conforme au gouvernement qui s'observe aujourd'huy entre les reformés presbyteriens. Il est certain qu'il y a là dedans un miracle qui ne se comprend pas. Le Roy estoit animé &

furieux contre les protestants, la chambre qu'on appelloit ardente vomissoit continuellement des flammes contre eux, la Sorbonne veilloit avec un soin inimaginable à ce qu'elle appelle la conservation de la foy, tous les moynes estoient comme autant de furies déchaisnées qui cherchoient de maison en maison, & la populace de Paris la plus seditieuse qui soit au monde étoit animée par les predications de ces moynes, de sorte que sa fureur contre les Huguenots alloit jusqu'à la rage. Cependant Dieu voulut qu'au milieu de ces obstacles cette assemblée se formast, & sa providence permit qu'elle se fortifiast durant les occupations que Henri II. trouva ailleurs depuis 1555. jusqu'en 1557. qui l'obligerent à relâcher la rigueur de la persecution. Cet exemple passa de Paris dans les Provinces comme un torrent. A Meaux, à Angers, à Poitiers, à Bordeaux, à Allevard en Xaintonge, à Agen, à Issoudun, à Blois, à Tours, & en mille autres lieux on dressa des Eglises sur le modele de celle de Paris. Les années suivantes Rouan, Orleans & une infinité d'autres villes & bourgs suivirent cet exemple, de sorte qu'en moins de rien sous le plus cruel de tous les regnes pour les Calvinistes le Calvinis-

nisme se vit parfaitement establi sans autre sang que celuy des martyrs qui se versoit en tous lieux en grande abondance. Mais selon la maxime ancienne le sang des martyrs estoit la semence de l'Eglise, & les fideles sortoient en foule de leurs cendres. L'an 1557. le Roy Henri II. à qui l'on avoit inspiré les pensées les plus funestes contre nous, eut la foiblesse de se laisser gagner par le Cardinal de Lorraine pour établir en France cet affreux tribunal de l'inquisition pour lequel ce Royaume a tousiours tesmoigné tant d'horreur. Ce Prince en fit luy mesme la demande au Pape, la bulle en fut expédiée à Rome en datte du 26. d'Avril 1557. Le Roy par l'edit de Compiègne voulut confirmer la bulle & abandonner le crime d'heresie entierement à la connoissance des juges Ecclesiastiques, mais Dieu permit que le Parlement s'y opposast & que les calamités de l'estat arrestassent le cours des desseins d'Henri II. La persecution ne fut pourtant pas ralentie contre les Reformés de Paris & l'on surprit ces pauvres gens priants Dieu & communians dans une maison. L'on s'en saisit comme si on les avoit surpris dans quelque flagrant delict. Et en effect pour fournir un pretexte aux violences hor-

ribles qui se cominirent, on poussa en avant un juge du Chastelet qui eut bien la hardiesse de dire qu'il avoit trouvé dans la salle de la maison plusieurs paillaces sur lesquelles ils avoient commis leurs abominables pollutions, & avec cela les restes d'un magnifique Banquet. Il y eut un grand nombre de ces honnestes gens qui furent sacrifiés à la fureur des persecuteurs: ce fut un spectacle digne de toute compassion de voir les femmes, les viellards, les enfants, les filles & les Vierges traînées le long des rues chargées de chaînes, de boüe, de coups & d'injures depuis la maison où on les avoit surpris jusqu'à la prison. Pas un dans cette occasion ne pensa à se defendre, & il n'eschapa à pas un d'eux aucune parole qui tesmoignast quelque impatience. Ils passerent par les geefnes, par les tortures & par le feu avec la mesme debonnaireté & avec la mesme constance. La mesme rigueur fut exercée dans tous les lieux du Royaume, & cependant l'Eglise reformée faisoit par tout les mesmes progrès. A Paris l'on eut la hardiesse de s'assembler dans le pré aux cleres pour y chanter les louanges de Dieu. Et c'est là dessus que le Sieur Maimbourg se recrie comme sur un effroyable scandale parce que l'on osa

chan-

chanter les Pseaumes de David mis en rime par Clement Marot. Sur la fin du regne d'Henri II. toutes les rigueurs ne purent empescher qu'une partie des grands du Royaume ne se rangeassent dans le parti de la Reformation, au moins secretement. Le Roy de Navarre & le Prince de Condé son frere, l'Amiral de Chastillon & d'Andelot Colonel de la Cavallerie Francoyse furent de ce nombre. On ne peut dire si ce fut un bien ou un mal, il est certain que leur autorité servit beaucoup à faire prendre à la reformation de France sa dernière forme. Mais dans la suite ces grands firent perdre à l'Eglise Reformée la gloire de la patience & du martyre, parceque les grands Seigneurs ne souffrent pas aisement la persecution. Ils ne s'accoustument pas facilement à estre pendus & brulés: & ils se persuadent qu'ils sont nés pour estre respectés & à leur aise de quelque Religion qu'ils soient. La severité d'Henri II. les empeschoit pourtant de se declarer ouvertement, & il en pensa couter bien cher à d'Andelot pour s'estre trop decouvert. Il fut mis prisonnier & peut estre ne seroit il pas aisement sorti de prison sans la faveur de son oncle le Connestable de Montmorency. Enfin ce fut dans ces dernières années d'Hen-

ri II. que la dernière main fut mise à la reformation de France. L'an 1559. l'on pouvoit conter plus de deux mille troupeaux ayant leurs ministres, leurs consistoires & leur discipline. Et ce qui paroist inconcevable, au milieu des feux & des flammes les Reformés trouverent moyen d'assembler à Paris un synode national où ils composèrent la confession de foy à laquelle les Eglises de France sottoscrivent encore aujourd'huy, & jetterent les fondemens de leur discipline Ecclesiastique en 40. articles, qui contiennent la substance de tout ce qui s'observe dans le gouvernement des Eglises Reformées de France. Voyla l'entier establisement du Calvinisme: & par consequent voila une refutation claire & evidente de cette calomnie, que le Calvinisme s'est establi en France par la voye des armes; par la rebellion contre les souverains, par les violences contre les particuliers, par le sacrilege, par la profanation des autels & par la destruction des images. Car alors rien de tout cela n'avoit encore esté fait, & l'on peut dire avec verité que la guerre & les desordres qui vindrent à sa suite sont des maux entierement externes à l'establisement du Calvinisme en France.

Que peut on trouver à redire à cette

te maniere dont la reformation s'est establie en France ? Dira-t'on qu'on est tousjours obligé de suivre la Religion de son Prince ? C'est une maxime insensée qui nous seroit Mahometans en Perse & en Turquie, & Payens à la Chine & au Japon. Dira-t'on que de nouveaux predicateurs ne doivent pas s'ingerer de prescher dans un Royaume contre la volonté du Roy & sans la permission des puissances Ecclesiastiques qui sont en possession ? C'est encore un principe evidemment faux, selon lequel les Apostres qui se disperserent dans toutes les parties de l'empire Romain pour prescher contre la volonté & la Religion des Empereurs & sans la permission des Pontifes qui administroient les choses saintes, auroient esté des temeraires & des fauteurs de la rebellion. On sçait bien qu'un Prince & des Prestres, ou payens ou heretiques, ne souffriront jamais qu'on presche la verité chés eux. Tellement qu'il faut bien necessairement prescher contre leur gré, si l'on veut prescher la verité. *Il vaut mieux obeir à Dieu qu'aux hommes* ; supposé que l'Eglise Romaine soit corrompuë au point que nous le pensons ; nostre conscience nous obligeroit à travailler à sa ruine. Et je croy qu'il estoit difficile d'ob-

tenir d'elle mesme la permission de la ruiner. Nous avons donc fait ce que nous devions faire en ostant à l'Eglise Romaine tout autant de membres que nous avons pu sans attendre son consentement. Et nous avons souffert ce que nous devions souffrir, quand nous avons souffert le martyre pour la verité: Il est tousjours permis de mourir quand il n'est pas permis d'obeir ou de se defendre. Mais on dira que nous n'en sommes pas demeurés là, que nous nous sommes lassés de mourir, que nous avons donné la mort, & qu'enfin nous n'avons pas esté longtems sans esmouvoir de terribles troubles aussitost que nous avons esté en pouvoir de le faire. C'est desormais ce qu'il faut examiner, & faire voir que le Calvinisme est innocent de tant de sang respandu quoy que les Calvinistes de leur part ayent tiré du sang de leurs ennemis comme on en a tiré du leur.

CHAPITRE X.

*Aircité & fausseté de l'accusation du
 Sieur Maimbourg au sujet des guerres ci-
 viles de France dans le eclesi passé. Carac-
 teré des principales perjonnes qui estoient à
 la teste du partiennemy des Huguenots : de
 Catherine de Medicis, de Charles IX. de
 Henri III. du Roy de Navarre : du Duc de
 Guyse. Origine veritable du nom de Hugue-
 not. Du Cardinal de Lorraine & de son
 frere, leurs desseins pour la-couronne. Du
 Comestable de Montmorency, du Duc de
 Montpensier, & des Mareschaux
 de Tavares & de
 Montluc.*

NOUS entrons dans l'examen de
 cette grande querelle qui dans
 le siecle passé fit tant de bruit
 dans l'Europe, & qui a fait de la Fran-
 ce durant 40. ans le plus affreux the-
 atre du monde. Voicy comme le Sr.
 Maimbourg s'en exprime. Tout ce que
 la rebellion, la perfidie, l'avarice, l'am- Hist. du
 bition, la cruauté, le desespoir, & toutes Calvin.
 les passions les plus tumultueuses & les men- au com-
 plus farouches ont inspiré de fureur & ment.
 de rage aux plus scelerats des siecles passés,
 le Calvinisme dont je parle, l'a renouvelé
 de la memoire de nos ayeux & de nos pe-
 res pour s'y establir par le fer & par le
 feu.

*feu s'il eust pu sur les ruines de la Religion & de l'estat, &c. Plus d'un million de François qu'on a fait perir sans aucune forme de justice par divers genres d'horribles tourments, sont les superbes monuments que cette Heresie s'est erigé dans l'Histoire. Voyla des periodes capables de faire fremir & de pousser toute la patience à bout. Il faut avoir toutes les passions dont cet homme parle, & pousser la fureur à l'extreme, pour avancer une calomnie aussi violente & aussi cruelle. Mettés le Papisme en la place du Calvinisme & d'un mensonge outré vous en ferés une exacte verité. Car tout ce qui se peut imaginer de violent, de cruel & de furieux le Papisme l'a produit durant ces 400. ans. Ne diroit on pas que c'est nous qui avons fait des martyrs de l'Eglise Romaine, qui les avons brulés, tenaillés, grillés, rostis, escartelés, roués, & suppliciés par divers genres d'horribles tourments? Qui ne croiroit que c'est nous qui avons fait les massacres de Paris, d'Orleans, de Cahors, de Sens, de Tours, de Cabrieres, de Merindol, & pour tout dire de toute la France? Je veux bien croire qu'il est peri un million d'hommes, comme il dit, dans cette querelle; mais comment a-t'il la hardiesse de
pro-*

produire cette verité avec un tour qui signifie que nous avons fait mourir ce million d'hommes ? Combien a-t'on fait perir de millions de Calvinistes devant qu'ils aient respandu une seule goutte de sang ? Et depuis le premier moment auquel on nous a vu les armes à la main de dix mille hommes qui sont morts il n'y en a peut estre pas cinquante qui soient morts par les mains de ceux qu'on appelle Calvinistes, tous les autres ont esté les victimes de la fureur du Papisme. Ce nombre d'un million d'hommes peris dans les guerres civiles est tiré des Memoires de Michel de Castelnau. Si le Sieur Maimbourg avoit eu de la sincerité, il auroit rapporté la chose comme elle est là exprimée. Castelnau n'a pas dessein de dire que nous ayons fait perir un million d'hommes, mais il dit, *qu'en moins de douze ou quinze ans l'on a fait mourir à l'occasion des guerres civiles plus d'un million de personnes de toutes conditions : le tout sous pretexte de Religion & de l'utilité publique dont les uns & les autres se couvroient.* S'il est peri un million d'hommes il y en avoit neuf cent quatre vingt mille de Huguenots. Puisque l'on nous oblige à entrer dans l'examen de cette grande querelle, dans laquelle la Religion s'est trouvée pu-

rement par accident & pour servir de pretexte, il faut faire voir qui avoit tort & qui avoit raison. Et pour cela il faut premierement examiner les personnes qui ont soustenu ces grandes affaires de part & d'autre, & voir quel estoit leur caractere. En suite nous verrons leurs actions & leur conduite. Et enfin nous jugerons de la nature de leurs demeslés.

Je dis qu'il faut premierement examiner quelles ont esté les personnes qui ont soustenu cette grande querelle: c'est un favorable préjugé pour une cause quand elle est soustenüe par d'honnestes gens. Or je pretens faire voir que du costé de la cour & du Papisme on ne voit que des vicieux, des monstres d'orgueil, d'ambicion, de cruauté, de perfidie, de trahison & de toute sorte de crimes, & que de l'autre si l'on y voit quelques malhonnêtes gens ils y sont en tres-petit nombre, desavoués de tous les autres mais que le plus grand nombre avoit un caractere d'honneur, de vertu, de pieté & de bonne foy. Et pour commencer considerons quelle a esté cette cour si Catholique & si zelée à soustenir la pretendüe cause de Dieu contre le Calvinisme. Si nous la considerons en gros, nous trouverons, selon le tesmoignage
de

de tous les auteurs, que cette cour de Charles IX. & de Henri III. sous lesquels les grands coups se sont donnés, a esté la plus corrompüe & la plus detestable de toutes les cours du monde. La corruption venoit de loin, nous avons vu quelque chose de la cour de Francois I. celle de Henri II. dont la cruauté contre les Reformés fut si grande, vit augmenter ses desordres juſqu'à un degre qui ne peut estre representé. Celle de Charles IX. qui luy succeda herita aussi de tous ses excés & de tous ses dereglements: escoutons la description que Monsieur de Mezeray nous en fait; *Les meſmes vices de l'impudicité, du luxe, de l'impieté & des abominations magiques qui avoyent regné sous Henri II. triompherent sous Charles IX. avec une licence effrenée. Mais outre ces dereglements la trahison, l'empoisonnement & l'assassinat devinrent si communs que ce n'estoit plus qu'un jeu que de perdre ceux de la mort desquels on croyoit tirer quelque avantage. Je ne parle point de cette fureur meurtriere que la diversité des religions avoit allumée dans les esprits des peuples de l'un & de l'autre party.*

Avant ce regne c'estoyent les hommes qui par leurs exemples & par leurs persuasions attiroient les femmes dans la galanterie. Mais depuis que les amourettes firent :

la plus grande partie des intrigues & des mysteres d'Estat, c'estoyent les femmes qui alloient au devant. Leurs maris leur laschoient la bride par complaisance & par interest. Et d'ailleurs ceux qui aimoyent le changement trouvoient leur satisfaction dans cette liberté qui au lieu d'une femme leur en donnoit cent. Si vous voulés sçavoir quelle estoit la devotion de cette cour si zelée pour les interêts de la foy, le Laboureur nous l'apprendra. L'esprit galant avec l'esclat des lettres humaines l'emportoit sur l'esprit devot & religieux, quoy qu'accompagné de la doctrine vrayement Apostolique. Le bel air armé du masque de devotion charmoit les Dames à qui le fard ne deplaist pas. La predication estoit devenue l'un de leurs plaisirs. Elles en jugeoyent comme autre fois des tournois & des courses de bagues, enfin elles en distribuoyent les recompenses. N'estoit-ce pas une belle chose de voir un beau predicateur en descendant de chaire aller recevoir la recompense de ses peines de la main & dans le sein d'une Dame? Nous avons ouy ce mesme auteur qui nous disoit cy devant dans l'Histoire de Marie Stuart, que la cour dans laquelle elle avoit esté élevée, estoit entierement soumise à l'empire des dames. Brantôme nous apprend des histoires effroyables de cet empire des femmes. Il dit que la

Mnifi-

Addi-
tions, li-
vre II.

Maistresse de Clermont Tallard luy demanda pour preuve de la force de sa passion qu'il se donnast du poignard dans le bras. La Maistresse de Genlis à dessein laissa tomber son mouchoir dans la Seine au droit du Louvre & le pria de l'aller querir. Il s'en excusa sur ce qu'il ne scavoit pas nager. Elle, ne se payant pas de cela, l'obligea à se jeter dans l'eau, où il fust peri si on n'eust esté le pêcher avec un batteau. Le jeune des Bordes perca dans la Bataille de Dreux le sixiesme rang des ennemis & mourut au septiesme pour se signaler avec la faveur qu'une maistresse luy avoit donné. Et le Sieur de Jarzay se fit tuer à l'attaque du fort de Sainte Catharine au siege de Rouen parce que la demoiselle de Pienes luy avoit donné une escharpe afin qu'il se distinguast dans cette journée. Si les femmes estoyent imperieuses & cruelles les hommes ne l'estoyent pas moins. L'Histoire de René de Villequier Baron de Clairvaux, l'un des favoris de Henri III. est notable. Il tua sa femme grosse avec une demoiselle suivante qui la voulut defendre, non pas qu'il la soupçonnast d'adultere ou qu'il pust l'en convaincre, mais pour plaire à son maistre Henri III. à qui cette femme avoit refusé ce qu'il croyoit qu'elle donnoit liberalement à
d'au-

d'autres. Pour bien cognoistre quelle estoit cette cour, il faut voir ce qu'en escrit cette grande, chaste & sincere Princeſſe Jehanne d'Albrét mere d'Henri IV. de triomphante memoire. Voicy comme elle parle à son fils dans le temps qu'elle estoit à la cour de France pour y faire cet horrible mariage où Alecton & Megere presiderent, de ce Prince avec Marguerite de Valois. En parlant de Marguerite de Valois, elle est belle, bien avisée & de bonne grace, mais nourrie en la plus maudite & corrompue cour qui fut jamais, car je n'en voy point qui ne s'en sente. Vostre cousine la Marquise est tellement changée qu'il n'y a en elle l'apparence de religion, &c. Ce porteur vous dira comme le Roy s'emancipe; c'est pitié. Je ne voudrois pour chose du monde que vous fussiés icy pour y demeurer. Voilà pourquoy je desire vous marier, & que vous & vostre femme vous retirés de cette corruption: Car bien que je la crusse tres grande je la trouve encore davantage. Ce ne sont pas les hommes icy qui prient les femmes, ce sont les femmes qui prient les hommes. Les suites justifierent le jugement de cette sage Princeſſe. Marguerite de Valois élevée dans cette ecole fut un monstre d'impudicité. Après avoir laissé cueillir à son propre frere les premices de ses debauches, elle se prostitua à toute la

*Addi-
tions,
du
Labour.
l. 3.*

la terre & s'abandonna à ses valets. Cette effroyable corruption de la cour fait dire tres judicieusement au prieur de Ju-
vigné, qu'elle servit à justifier le dessein que Dieu avoit de consumer le reste de la mai-
son des Valois dans le feu des guerres civiles.
En effet, jamais crimes ne furent si cri-
ants que ceux de cette Maison & jamais
jugements de Dieu ne furent si sensibles.
Escoutons encore une fois le Laboureur
sur cette cour, il l'avoit fort bien estu-
diée sur les bons memoires qu'il en a-
voit eus. En ce temps la, dit-il, une
vertu trop simple & trop nue estoit une ver-
tu sans encens, &c. c'estoit assés que la
couleur de la religion trenchast un peu sur
celle de l'interest, & après cela on en e-
toit quitte pour parler trop Catholiquement
parce que c'estoit le parti de la cour. Mais
scavés vous bien ce que c'estoit que par-
ler Catholiquement ? c'estoit parler de
couper teste, bras & jambes aux Hu-
guenots, de mettre tout à feu & à sang.
Car au reste les discours Catholiques des
courtisans d'alors c'estoyent des blas-
phemes abominables capables de faire
dresser les cheveux. On en peut juger
par ce que Brantôme rapporte du dis-
cours du Marechal de Cossé, grand per-
secuteur des Huguenots. Monsieur du Ma-
Strozze & moy l'allasmes voir un jour qu'il
estoit malade : Ainsi que Monsieur Stroz-

Addi-
tions,
liv. 3.

l'Eloge
du Ma-
rechal
de Bris-
sac.

E. 6.

se luy demanda , & bien Monsieur que faites vous. Ce que je fais Monsieur mon grand amy : Par Dieu je me recommande à trente mille paires de Diables qui me viennent querir & guerir puis que Dieu ne le veut pas. C'est ce que l'on apprenoit à l'escole de Charles IX. qui estoit le plus horrible blasphemateur qui ait jamais esté : Enfin la corruption de la cour de ce temps là est si recognüe que le Sieur Maimbourg qui avoit tant d'interest à la dissimuler , est contraint de l'avouer. Et tout ce qu'il peut faire c'est de partager cette corruption entre les Catholiques & les Huguenots; *A dire sincerement la verité, on vivoit alors dans une cour si corrompue, que les Catholiques & les Huguenots n'estoyent presque distingués qu'en ce que ceux cy n'alloyent pas à la messe, ni ceux la en presche. Mais quant au reste ils s'accordoyent assés en ce que les uns & les autres au moins pour la pluspart n'avoient gueres de religion & point du tout de pieté & de crainte de Dieu. Les descriptions de la cour de Charles IX. & de Henri III. n'ont jusqu'icy roulé que sur l'impudicité & sur l'indevotion tout au plus. Mais Mons. de Mezeray nous a appris qu'il n'y avoit pas de crime enorme de quelque espee qu'il fust qui n'y fust à son comble. Les portraits que nous allons faire de chacun des per-*
son-

fonnages de cette cour Catholique le justifiera. Pour faire ces portraits nous ne tirerons pas nos couleurs de ces dix volumes de libelles que le Sieur Maimbourg dit avoir vus, nous ferons nos copies sur des originaux qui ne doivent point estre suspects.

Catherine de Medicis merite d'estre à la teste: elle estoit Reyne, regente, mere des Roys & le grand ressort qui a fait mouvoir ces horribles machines qui ont mis le Royaume tant de fois sur le bord de la ruine. Qui pourroit depeindre ce monstre d'ambition, d'impudicité, de cruauté? Quand nous n'aürions pas d'autres preuves de l'infidelité de Brantôme que l'eloge qu'il fait de cette Princesse, ce seroit assés pour nous le faire cognoistre pour le plus impertinent flateur qui fut jamais. En effet cet auteur avec ses manieres de Cavalier & son air de sincerité est le plus grand menteur du monde. Particulièrement où les interêts de la maison de Guise entrent directement ou indirectement, il ne merite aucune creance, car il estoit creature & esclave de cette maison. Premièrement il est constant que cette femme estoit l'une des fameuses magiciennes de son temps. Quant à la Magie, dit Mons. de Mezeray, on scait que la Reyne mere s'estoit gasté l'esprit par

*Le Laboureny
additions à
Castellan,
Tom. 2.
p. 83.*

*Vie de
Charles
IX. à la
fin.*

de

Meze-
ray.

ces curiosités impies. Elle avoit accoustumé de porter sur elle des caracteres. On en garde encore qui sont marqués sur des parchemins fort deliés qu'on croit estre de la peau d'un enfant mort né. Cette Reine magicienne avoit mis en vogue la Magie dans toute la cour, chacun s'en méloit. Les esprits vains & legers se portoyent facilement à suivre ses exemples : un prestre nommé des Eschelles qui fut executé en Greve pour avoir eu commerce avec les mauvais demons, accusa douze cent personnes du mesme crime. Des gens dignes de foy assurent que cette Reyne faisoit quand bon luy sembloit, paroistre les spectres des personnes absentes avec qui elle vouloit conferer, & l'on assure avoir vu dans sa chambre un fantome lequel par son ordre avoit pris la forme de la Reyne Elisabeth qui estoit en Angleterre. Le Diable qui la trompoit luy persuadoit que par ce moyen elle pouvoit tirer les secrets de toutes les cours ; comme si en prenant la forme extérieure des gens son demon eust aussi pu prendre leur esprit, & crocheter leurs secrets. Que ne pouvoit on point attendre d'une personne qui avoit commerce avec le premier des ennemis de Dieu ? Aussi avoit elle toutes sortes de vices, elle estoit debauchée jusqu'à l'esclat. Je ne scay de-

dequoy le Laboureur s'est avisé de faire son Apologie & d'excuser ses sorceries & ses impudicités. Pour ce qui est de la Magie, dit il, il est certain qu'elle y adjoustoit quelque foy, & peut estre plus tost par superstition que par malice. Et si l'on fait reflexion sur les dangers où elle se trouva on aura pitié de la nécessité qui la contraignit à avoir recours à tous moyens politiques & surnaturels pour se garantir. Les Astrologues & les devins estoient en lors en regne par le desordre du temps & des consciences qui estoit si grand que la foy estoit comme exilée. Elle les consulta & quelqu'un d'eux luy composa pour porter sur son estomach pour la seureté de sa personne, une peau de velin semée de plusieurs figures & caracteres tirées de toutes les langues & diversement enluminés qui composoyent des mots moitié Grecs, moitié Latins & moitié barbares. L'Original en est entre les mains de Monsieur de Vion Sieur d'Heronval, Auditeur des Comptes. Voila une apologie qui vaut bien une Satyre : car je suis trompé si ce pectoral de la bonne Reine comme on le de peint icy, n'est de la plus fine magie. A l'égard de ses impudicités, la maniere dont le Laboureur la justifie me paroist aussi allés plaisante. Elle n'oublia pas tellement son sexe, dit il, qu'elle ait esté exempté de la passion qui dominoit à la cour de-

Liv. I.
Additi-
ons à
Castel.

depuis le Roy François I. son beaupere ,
 & qui a duré jusqu'à l'extinction de la pos-
 terité des Valois. Elle eut diverses incli-
 nations & entre autres pour François de
 Vaudosme vidames de Chartres , & pour
 Troilus de Mescouët , en faveur duquel
 elle fit eriger en marquisat la seigneurie de
 la Roche Helgouarch qu'il avoit acquise ,
 &c. Mais ce jeune homme n'usa pas
 assés discrettement de ses bonnes graces.
 Cependant apés cela cet autheur dit
 qu'il ne croit pas qu'il y eust rien de cri-
 minel en ses galanteries. C'est bien
 fait de juger charitablement de son pro-
 chain , chacun en croira ce qu'il voudra :
 nous interpreterons aussi comme bon
 nous semblera & selon le caractere du
 temps, qui estoit celuy de la plus affreuse
 debauché , ce que dit M. de Mezeray de
 cette femme. En effect , dit il , il n'y
 en a jamais eu qui ait plus cherché les doux
 passetemps de la galanterie , de la danse , de
 la chasse , des festins , & de toute sorte de
 jeux que celle la. En quelque lieu qu'elle
 allast elle traisnoit tousjours avec elle tout
 l'attirail des plus voluptueux divertisse-
 ments & particulièrement deux ou trois
 cents des plus belles femmes de la cour qui
 menoyent en lessé deux fois autant de courti-
 sants. On peut voir le catalogue de ces
 femmes dans Brantosme qui estoit fort
 content de la conduite de ces courti-
 sanes

Meze-
 ray
 abrégé.
 Charles
 IX.
 an.
 1570.

fanés parce qu'elle estoient tres commodés & tres honnestes à luy & aux autres courtisans.

Mais le peché dominant de Catherine de Medicis c'estoit l'ambition & la passion de regner. C'est le demon auquel elle sacrifioit sa reputation, sa conscience, le repos de l'Estat, la vie d'un million d'hommes, ses enfants & même ses mignons. Car cette passion luy fit abandonner le vidame de Chartres qu'elle sacrifia aux Guysses afin de regner par leur faveur. On fait dire à la mere de Neron quand le même devin qui luy apprit que son fils seroit Empereur luy dit aussi qu'il la tueroit, *Qu'il me tue pourvu qu'il regne.* Mais Catherine avoit une maxime toute opposée, elle eust peu dire de ses enfants *Que je les tue pourvu que je regne.* Ce n'est pas qu'elle ne fust ambitieuse pour ses enfants aussi bien que pour elle mesme: pourvu que ses fils regnassent sans luy donner de l'ombrage, elle en estoit fort contente; elle se faisoit un honneur d'estre appelée la mere des Roys. C'est pourquoy elle fit obtenir au Duc d'Anjou son second fils la couronne de Pologne, & elle fit tout ce qu'elle put pour mettre celle d'Angleterre sur la teste du Duc d'Alencon son troisieme fils en le mariant avec la Reine Elisabeth. Sa fureur alla même jusqu'à

II Part. O deman-

demander au Turc le Royaume de Tunis pour le Duc d'Alencon. Nous avons de cela un bon tefmoin c'est Monsieur de Mezeray sur l'année 1572. C'est peut estre le plus extraordinaire exemple d'ambition qui se lise dans l'histoire. Pour estre Roy de Tunis & pour obtenir cela du Turc il falloit commencer par renier Jesus Christ & se faire apostat de la religion Chrestienne il falloit dire *qu'il se damne pourvu qu'il regne*, c'est tout ce que pourroit dire un demon. Il n'y avoit point de sang qui luy fust precieux lors qu'il luy estoit un obstacle à regner. Quand elle se vit sortie de la captivité des Guyfes par la mort de François II. elle prit bien la resolution de ne se laisser jamais ravir la souveraine puissance. Pour aneantir l'autorité de la mayson de Guyse qu'elle redoutoit elle s'entendit avec les Princes du sang, elle rappella le Connestable de Montmorency; elle se declara hautement pour les Huguenots & l'on peut dire qu'elle se fit Huguenotte tant elle les favorisoit ouvertement. Elle obligea le Prince de Condé à prendre les armes, elle fit sonder toutes les Eglises Protestantes du Royaume pour sçavoir quel secours elle en pourroit tirer. Enfin elle estoit si declarée contre le Triumvirat & contre la Ligue Catholique qu'un jour on s'assem-
bla

bla pour aviser ce que l'on feroit d'elle, le Marechal de St. André opina qu'il falloit la coudre dans un sac & la jeter dans l'eau, autrement disant qu'ils ne *Brans-*reussiroient jamais dans leurs affaires, *tasme* & peut estre que ce conseil eust esté suivi si le Duc de Guise ne s'y fust opposé. Après qu'elle eut allumé la guerre pour destruire la faction des Guises qui s'estoit emparée de l'esprit du Roy de Navarre, voyant que les choses ne reussissoient pas comme elle avoit esperé, elle tourna teste aux Princes du sang & à l'Admiral. Pour se vanger de ce qu'ils avoyent evanté ses secrets elle jura leur perte. Et les regardant comme des ennemis irreconciliables qui seroyent tousjours de grands obstacles à ses desseins, elle resolut de les abaisser sans les ruiner pourtant tout d'un coup, parce qu'elle vouloit destruire ces deux partis des Guises & des Princes du sang, l'un par l'autre afin de regner tousjours. La *Addi-*Reyne Mere, dit le Laboureur, voyant *tions à* ce parti puissant tout formé fit fort bien d'en *Castel-*vouloir estre, afin qu'il ne s'y resolust rien *nav,* contr' elle & contre sa regence. Et ainsi *Li. 3.* elle chassa les Chatillons & tourna le dos aux Huguenots contre lesquels elle témoigna une hayne plustost étudiée que véritable parce que sa religion estoit où estoit son avantage. Pour cela elle conserva une

secrète intelligence avec le Prince de Condé & l'Amiral. Cette intelligence dura jusqu'à la mort du Duc de Guyse qui fut tué devant Orleans. Alors ne craignant plus rien de la part de cette maison qui n'avoit plus qu'un prestre & des enfants, elle tourna toutes ses pensées vers la ruine du party du Prince de Condé; c'estoit la seule vertu & le seul mérite qui luy fit ombrage. C'est pourquoy depuis ce temps la elle ne garda plus de mesures & ce fut elle qui ourdit cette effroyable suite de trahisons que nous verrons dans la suite, pour faire tomber tous les grands du parti des Reformés dans le piege du massacre de la St. Berthelemy. Après cette sanglante journée Charles IX. qui se repentait sans doute de ce qu'il avoit fait par le conseil de sa mere, commença à la negliger & voulut sortir hors de page. Il luy fit fermer la porte de son cabinet & resolut de prevenir ses desseins par d'autres qui sans doute eussent esté fort tragiques, dit M. de Mezeray. Comme ce Prince estoit au siege de la Rochelle la Reyne l'accompagnant à la chasse il se mit en mauvaise humeur contre ses veneurs, sur quoy Catherine luy dit, Hé mon fils il vaudroit bien mieux vous mettre en colere contre ceux qui font mourir tant de vos fideles serviteurs devant la Rochelle. A quoy le Roy respon-
dit,

dit, *Madame qui en est cause que vous? par la mort . . vous estes cause de tout ; & la laissa brusquement.* C'est le Chambellan du Duc d'Alencon qui rapporte cela dans une lettre qui se trouve dans les Additions aux Memoires de Castelnau. Alors elle ne regnoit plus. C'est pourquoy elle jugea à propos de se defaire du Roy pour mettre en sa place son bon fils le Duc d'Anjou , Roy de Pologne , qui avoit tousjours esté si soumis à ses ordres & qui avoit si bien profité de ses exemples & de ses conseils. Elle empoissonna donc Charles IX. on le tient ainsi, ce fut l'opinion du temps , Monsieur de Thou se range à ce sentiment *non ignara Regina parente*, dit-il. Monsieur de Mezeray fortifie ce soupçon par une circonstance considerable. Le Duc d'Anjou fut appelé à la couronne de Pologne , il partoît avec regret pour aller regner ou plustost servir au milieu de cette nation farouche : son frere le chassa plustost qu'il ne le congedia. Et la Reyne Mere en luy disant à Dieu , *Entre les embrassements , les larmes & les sanglots, laissa imprudemment eschaper ces paroles, allés mon fils vous n'y demurerés pas longtemps , lesquelles estant entendues de plusieurs augmentèrent fort les sinistres soupçons qu'on avoit de la maladie du Roy.* Ce fut là un coup de son mestier ordi-

naire, car elle estoit maistresse d'empoisonnements aussi bien que d'enchantements, l'un ne va pas sans l'autre. Le Prince de Chasteau Portien, les Ducs de Bouillon, de Longueville & d'Uzes, le Marechal de Bellegarde & plusieurs autres en pourroyent dire des nouvelles s'ils revenoyent de l'autre monde où elle les a envoyés. Pour coup d'essay en cet art elle avoit fait un coup de maistre par l'empoisonnement de Francois Daufin fils aîné de Francois I. qui fut empoisonné par Montecuculli Italien. Il eut tant de fidelité pour elle qu'il chargea les Imperiaux de son crime, mais sans aucune apparence de raison; & les Imperiaux en accuserent Catherine de Medicis. On la soupçonna aussi d'avoir empoisonné Francois II. le premier de ses enfants qui porta la couronne. Et afin qu'on pût dire qu'elle n'avoit épargné aucun de ses enfants, elle fut de la conjuration de la Ligue contre Henri III. afin de faire regner les enfants de sa fille mariée au Duc de Lorraine. Il faudroit faire un livre tout exprès si l'on vouloit faire la liste de toutes les iniquités de cette femme. On en peut voir une partie dans les Additions aux Memoires de Castelnau, bien prouvées par des pieces authentiques. L'on peut lire là dedans ce qu'elle fit dans l'affaire
de

de Coconas & de la Molle auxquels elle fit couper la teste, & la maniere dont elle traitta alors son fils le Duc d'Alencon & le Roy de Navarre qui fut depuis Roy de France. Elle oublia si fort qu'elle estoit mere, que Henri IV. Prince naturellement debonnaire , exhorta le Duc d'Alencon à oublier qu'il estoit fils, luy conseillant de faire le malade , de prier sa mere de le venir voir, d'eloigner sa suite sous pretexte de dire un secret & de l'estrangler. Il a falu s'estendre un peu sur le caractere de cette femme parce qu'elle est la principale cause de tous les desordres que l'on nous impute.

Jugés un peu quels peuvent estre les enfans d'une telle mere, nourris de tels exemples & imbus de telles maximes! Charles IX. fut nourri dans le sang dès son berceau: Henri II. son pere l'avoit accoustumé aux spectacles sanglans par les supplices des Reformés. La Tragedie d'Amboyse le fit baigner dans un fleuve de sang, les Guysses crioient tousjours au feu & au meurtre & tout cela avoit rendu ce Prince si farouche que les tygres de la Lybie l'estoient à peine d'avantage. Je ne parleray point de ses debauches desquelles la Reine de Navarre nous disoit cy dessus, *que c'estoit une pitié.* Je ne di-

*Roy ad-
dit. au
Labour.
liv. 2.
p. 527.*

Mexer.

ray rien des horribles jurements dont il accompagnoit tous ses discours, je diray seulement qu'il estoit capable de recevoir les conseils les plus vicieux & de les executer avec la derniere cruauté. Telsmoin le dessein qu'il eut de faire tuer le Duc de Guyse parce que l'amour que ce Duc avoit pour Marguerite de Valois retardoit le mariage avec Henri Roy de Navarre, & par consequent le massacre de la St. Barthelemy, lequel il meditoit sous le pre-
 texte de ce mariage. *L'amour que le Duc de Guyse avoit pour cette Princesse y faisoit quelque obstacle.* Le Roy qui estoit extremement violent, s'en estant aperçu avoit commandé à Henri d'Angoulême son frere bastard de le tuer comme il iroit à la chasse. Telsmoin le cruel massacre de la St. Barthelemy dans lequel luy mesme descendit du throne pour devenir massacreur & bourreau. Brantôme assure que de dessus le bord la Seine il tiroit sur les Huguenots du fauxbourg St. Germain avec une arquebuse à croc. Pas un des Historiens n'a oublié de remarquer qu'il voulut voir l'Amiral mort & qu'il fit à sa memoire des indignités effroyables. Le Sieur Maimbourg n'a pu s'empescher de le blasmer en cet endroit. Mais rien ne me paroist d'un caractere

re furieux comme ce qui est rapporté dans une piece tirée des recueils de Monsieur de Peyrelk ce celebre Conseiller du Parlement d'Aix en Provence. Le memoire dit que Charles IX. envoya un ordre après la St. Barthelemy au Comte de Tende de faire massacrer tous les Huguenots de la Provence, mais il y avoit une apostille secrette qui luy commandoit de ne point faire ce massacre. Le Gouverneur ne sçavoit donc à quoy s'en tenir, il voyoit un envoyé exprés de la cour pour commander le massacre, il trouve une Apostille qui le defend. Il envoie à la cour pour estre esclaircy, & on luy rapporta un ordre bien précis de tout massacrer; il estoit près d'excuter cet ordre quand la mort l'arrêta. Le Comte de Carces qui devoit excuter cette sanglante commission voyant le Comte de Tende mort ne voulut point passer outre à une action si violente & qui luy faisoit horreur sans avoir un ordre de la cour adressé expressement à luy. Il envoya un nommé Vauclause auquel le Roy donna audience & pour s'assurer de sa fidelité & du secret il luy dit tels mots. *Dites au Comte de Carces qu'à peine de sa vie & de vous aussi de n'eventer & tenir secret ce qu'il vouloit dire: Et c'estoit*

*Addit.
de La-
bour.
Tom. 2.
p. 17*

que le dit Comte de Carces ne mit point à execution la tuerie des Huguenots suivant ce qu'il avoit mandé par la Molle, d'autant qu'il avoit resolu de faire une entreprise de grande importance, & que si on faisoit la tuerie en Provence, cela pourroit detourner la sienne. Et tout soudain sa Majesté prit derriere son chevet de lict six couteaux de la longueur du bras fort tranchants. Car ils estoient six pour executer la dictée entreprise aux Thuilleries, sçavoir sa Majesté secondée de Fontaine son escuyer, Monsieur son frere secondé par le Sieur de Vins, & Monsieur de Guyse secondé par le Sieur de Vaux. Ce sont les propres mots du memoire. Et c'est à mon sens le plus grand exemple de ferocité qui soit dans l'Histoire: qu'un Roy qui a mille & mille ministres pour executer ses desseins violents s'erige luy mesme en Assassin, & se fasse seconder par son frere & par le premier de ses favoris! Cette action que Charles IX. meditoit c'estoit l'assassinat d'Henri Roy de Navarre & du Prince de Condé qui estoient en prison & qu'il devoit envoyer querir sous pretexte de parler à eux dans les Tuilleries.

Pour ce qui est de Henri III. il avoit parfaitement étudié & imité les mœurs de sa mere. C'estoit ce bien aimé Duc d'Anjou dont le Pieux de Juvigné parle

le ainsi. La Reine Catherine choisit entre tous ses enfants le Duc d'Anjou pour son fidele & pour son bien aimé, & croyant brouiller dans son education du sel de Florence pour le rendre le plus habile de ses freres, il se trouva par une malheureuse experience qu'elle avoit empoisonné ses mœurs, parce que le sang de France se corrompt plus tost qu'il ne se conserve par cette pretendue sagesse estrangere; qui n'est propre qu'au gouvernement d'un estat usurpé dans un pays où il n'y en a pas de legitime, & qui est si plein d'exemples de tyrannie que les hommes d'esprit ne s'estudient qu'à la politique, les uns pour dominer, les autres pour se preserver d'une domination qui y est plus rude que parmi toute autre peuple. Elle nourrit ce Prince dans la dissimulation, elle luy forma une Religion suivant les interêts qu'il devoit espouser, & luy ordonna principalement un exterieur devot jusqu'à la superstition afin qu'on pust attribuer au seul zele pour la foy ce qu'il roit pour son établissement. Voila quel étoit le caractere du temps: toutes sortes de crimes estoient couverts du manteau de la Religion. Dans cette cour corrompue & dans cette ecole de politique ce pauvre Prince devint l'un des hommes du monde & le plus malheureux & le plus corrompu. Toute la terre scait ses devo-
tions, ses confrairies, ses pelerinages, ses

Addit.
&c.
Tom. II.
p. 670.

processions solennelles, & en mesme temps on sçait que la-dessous estoit caché un interieur affreux, qu'il avoit ses mignons dans ses heures habillés en Cordeliers, qu'il avoit un coffre qui luy servoit de trebuchet pour y prendre les hommes qu'il vouloit violer, que ses devotions esclatantes couvroient tous-jours quelque galanterie criminelle, & qu'enfin après avoir fait son apprentissage de debauches sur sa propre sœur il s'abandonna à tous les excès imaginables. On sçait encore qu'il estoit le principal ministre des fureurs de sa mere que ce fut avec elle qu'il trama, cette longue suite de trahisons qui fit esclorre le massacre de la St. Berthelemy. Voyla les trois principaux acteurs de cette sanglante tragedie qui a duré plus de 30. ans: & l'on peut juger de quelle nature estoit la piece qu'ils jouoient. Je ne sçaurois mieux conclurre cet éloge des derniers Princes de la maison des Valois que par le mot de Jehan de Morvilliers Eveque d'Orleans & garde des sceaux sous Charles IX. qui parvint jusqu'au regne de Henri III. Il escrivoit tres bien pour son siecle; ses amis l'exhortoient à escrire l'Histoire de son temps & de ce qu'il avoit vu, il respondit *je suis trop serviteur de nos Roys pour escrire leur Histoire.* Ce
seul

pour la Reformation, &c. 325
seul mot signifie tout ce qu'il auroit pu
dire de plus desavantageux aux Roys
de la famille mourante des Valois.

Le Roy de Navarre Antoine de Bour-
bon fut le quatriesme personnage. Dieu
scait quel homme c'estoit ! Tout le
monde avoue que c'estoit le plus pauvre
homme du monde & le plus foible ; un
vain fantosme que la maison de Guise
trouva moyen d'attirer dans son parti,
pour le couvrir de ce grand nom du pre-
mier Prince du sang après les Valois. Il
estoit Huguenot aussi bien que Jehanne
d'Albret sa femme : mais il se fit Ca-
tholique Romain. Le Sieur Maim-
bourg appelle son changement *une belle*
conversion. Cependant luy mesme a-
voüe, que ce changement se fit par des
motifs les plus lasches qui se puissent voir
selon les regles de l'Evangile, car ce fu-
rent toutes des considerations d'interest,
prises des promesses qu'on luy fit de fa-
ciliter son avenement à la couronne si
la Race des Valois venoit à manquer,
des esperances vaines qu'on luy donna
de retirer la Navarre des mains des Es-
pagnols, & d'autres pitoyables chime-
res dont on le reput. Au reste le Sieur
Maimbourg tombe d'accord que c'e-
stoit un *Prince voluptueux ce qui enervoit*
les forces de son esprit, qu'il avoit dans
l'ame un grand fonds de paresse, de lenteur,

H stoir.
du Calv.
l. 4. an.
1561.

*d'irresolution & d'inconstance, & qu'on le
 menoit aysement comme on vouloit mesme
 d'une extremité à l'autre. Il estoit si fort ir-
 resolu qu'il mourut sans scavoir de quel-
 le religion il estoit. Les auteurs Catho-
 liques Romains se font un honneur de
 sa perseverance en la Religion Romaine.
 Mais le President de Thou qui est plus
 sincere avoue qu'il mourut plustost Lu-
 therien ; Enfin , dit-il , il declara que
 s'il revenoit au monde il embrasseroit la con-
 fession d'Ausbourg pour y vivre & pour y
 mourir. Un homme de ce caractere ne
 pouvoit faire ni grand bien ni grand
 honneur dans un parti. Mais il est
 temps que nous examinions un peu les
 qualités de ces fameux Triumvirs , le
 Duc de Guyse & son frere qui ne fai-
 soient qu'une teste , le Connestable de
 Montmorency , & le Marechal de St.
 André. Ce furent eux qui jurèrent en-
 semble solennellement la perte du par-
 ti Huguenot , & en mesme temps, cel-
 le de la famille des Bourbons. Il faut un-
 peu voir par leur caractere s'il se fut le
 zele Catholique qui les engagea dans
 cette partie.*

Le Duc de Guyse est le Heros des Hi-
 storians Catholiques Romains. Jamais
 on ne porta si loin les louanges d'un
 homme qu'on a fait celles de celui cy.
 Je ne viens point icy luy disputer ses bel-
 les

les qualités, je croy qu'il estoit vaillant, brave Soldat, grand Capitaine, l'un des plus sages politiques de son temps. Mais l'on ne scauroit luy disputer aussi le tiltre du plus ambitieux homme de son siecle, si l'on en excepte le Cardinal de Lorraine son frere. Pour peu que l'on soit sincere on ne peut nier qu'il n'eût en veüe de se frayer le chemin à la couronne pour luy & pour sa maison, la branche des Valois venant à manquer. Et c'est pourquoy le principe de son grand zele estoit indubitablement le dessein qu'il avoit d'esteindre absolument la famille des Bourbons. C'est de quoy il se chargea par un article exprés dans le traitté qu'il fit avec Montmorency & St. André quand ils formerent cette Ligue qui fut appellée le Triumvirat. Dans ce mesme dessein l'on fit paroistre en ce temps là une genealogie qui faisoit descendre la maison de Guyse de ce Charles de Lorraine oncle & legitime heritier de Louis V. dernier Roy de France de la race de Charlemagne, auquel les Estats osterent la couronne pour la donner à Hugues Capet. Dans la mesme veüe cette maison prit le nom d'Anjou. On dit qu'ayant toujours affecté de passer pour estre de la Maison Royale, il prit le nom d'Anjou dans le contract de Mariage qui fut signé à Ferrare, ce qu'il y

*La vie
de Fran-
cois de
Lorrai-
ne Duc
de Guy*

a de

a de plus certain c'est que divers ecrivains de ce pais là parlant du Duc de Guise & du Cardinal son frere leur donnent le nom d'Anjou, qu'ils n'ont jamais osé prendre en France. Ce sont les paroles d'un auteur moderne qui a écrit depuis peu la vie du Duc de Guise. Ceux qui ont justifié les pensées de ces princes de Guise, les excusent parce que l'ambition est le vice de toutes les grandes ames. Mais

Additi-
ons, Liv.

11. p.

405.

c'est le crime des belles ames, dit le Laboureur, que la republique Romaine condamnoit avec eloge sous le nom d'*Ambitus*, & dont elle tenoit à honneur de decouvrir plusieurs coupables. Il est encore tres vray qu'on pouvoit avoir de tres justes soupçons d'un homme du merite & de la qualité du Duc, qui pouvoit trouver assés de pretextes parmi les anciennes pretentions de sa maison pour se servir de l'exemple de Hugues Capet, ou du moins pour faire le Hugues le grand & le Duc de France, ou bien le Charles Martel, & le maire du Palais : Car toutes les souveraines autorités de France se sont enfin terminées en Royauté. Il y a mesme des auteurs qui croient avec beaucoup de vraisemblance que le nom de Huguenot qui est un nom de faction, a tiré son origine de ce que les protestants de France tenoyent pour la posterité de Hugues Capet contre les pretentions de la Maison de Guise, qui

VOU-

vouloit arriver à la couronne par les droits du sang de Charlemagne. Voicy comme en parle un auteur du siecle passé. En ce temps là on commença à mettre en usage le mot de Huguenot nom de faction comme pour représenter que l'un des partis soustenoit le droit que la lignée de Hugues Capet avoit à la couronne, & transmis à ses successeurs, & pour opposer à l'autre parti que l'on disoit soustenir que Hugues estoit usurpateur de la couronne, & que de droit elle appartenoit aux successeurs de Charlemagne. Ce qui rend cette origine du nom de Huguenot plus vraisemblable qu'aucune autre, c'est qu'en effet M. de Mezeray & les historiens du temps nous apprenent que les protestants firent en ce temps là plusieurs livres pour soustenir les droits de succession à la couronne, du Roy de Navarre & du Prince de Condé descendus de Hugues Capet, contre ceux qui soustenoient les droits des Princes de Guise comme descendus du sang de Charlemagne & des Roys de la seconde race. Et cela fut cause que les Guyfarts appellerent les protestants par raillerie *Huguenots*. Fra Paolo dans son Histoire du Concile de Trente croit que ce nom est venu de Geneve & des Suisses, & que c'est un mot corrompu de celui d'*Eidnossen*, qui signifie alliés. C'est

*Des
œuvres
posthu-
mes, &c
de Guy
Coquille
Sieur de
Rouvay
Dialo-
gue sur
les cau-
ses des
misères
de la
France.*

l'opinion que le Sieur Maimbourg a suivie, & que je jugeois autrefois la meilleure. Mais Monsieur, j'en suis revenu, en considerant que quand ce nom a paru au monde il y avoit près de 30. ans que Geneve estoit reformée. Et ce nom estoit encore incognu dans Geneve, dans la Savoye, dans la Suisse, & dans tous les pays circonvoysins. C'est pourtant là qu'il auroit du premierement estre cognu s'il avoit tiré son origine de là. Tout le monde est d'accord qu'il a pris naissance dans la Touraine. C'est pourquoy quelques uns veulent qu'il soit venu d'un certain Lutin qui selon l'opinion du vulgaire couroit les rues de Tours toute la nuit. Et parce que les protestants n'alloyent à leurs devotions que la nuit, dans la Touraine on les appella, dit-on, Huguenots: qui est ce qui auroit transporté en Tourraine ce nom 30. ans après sa naissance, de Geneve où il n'avoit jamais esté cognu? De plus il est encore tres certain que ce nom parut precisement dans le temps de la conjuration d'Amboyse, c'est à dire dans la grande ferveur de la querelle entre la Mayson de Bourbon descendüe de Hugues Capet & la Mayson de Guise qui se fait descendre de la seconde race de nos Roys. Je voudrois bien scavoir où ce nom se seroit tenu si bien caché durant

rant trente ans que le Calvinisme avoit esté si cognu en France pour paroistre justement dans ce temps là? C'est un nom de faction; tout le monde l'avoue, & il se trouve que la faction qui le porte, est justement celle qui defend les Hugues & les descendants de Hugues: Il est donc clair qu'ils furent appelés Huguenots du nom de Hugues, & je n'en scaurois douter après ces reflexions. C'est pourquoy bien loin de nous faire une honte de ce nom de Huguenot, je pretends que nous nous en devons faire un honneur. Car c'est un tiltre de nostre fidelité pour nos Roys qui regnent aujourd'huy, & depuis Hentri IV. Je reviens aux pretentions de la Mayson de Guise & à ses desseins. Brantôme fait là dessus des confessions qui sont fort singulieres. Nous avons desia vu qu'il estoit la creature de cette maison de Guise, & sans doute il en scavoit les secrets. Ces deux moyens, dit-il, l'un du pretexte & de la religion Catholique, & l'autre des forces que Monsieur de Guise avoit à sa disposition, estoient tres grands pour se faire tres grand & pour attirer toute la France à son party. Et par ainsi il se fust saisi de la personne du Roy. Et eussions vu possible la France plus heureuse qu'elle n'a esté & qu'elle n'est, Voyla, selon Brantôme toutes choses

*Eloge du
Duc de
Guise
Tom.
III.*

disposées à faire le Duc de Guise Roy. A quoy il adjouste, *que mesme Monsieur le Cardinal son frere l'y poussoit fort.* Il veut après cela que nous croyons que le Duc de Guise par une excessive delicatesse de conscience s'est arresté au pied du throne saus y vouloir monter. *Mais dit-il, il n'y voulut jamais entendre disant, qu'il n'estoit de Dieu & de la raison d'usurper le droit & l'autorité d'autrui. Mais pourtant pour chose de telle importance cela se pouvoit faire justement, ainsi estoit trop conscientieux ce coup là le bon & brave Prince.* C'est à dire que selon Brantisme le Duc eust fort bien fait de se saisir de la personne de Charles IX. après la mort de Francois II. de le mettre dans un cloistre luy & ses deux freres & de couper la teste au Roy de Navarre & au Prince de Condé: car il n'en faloit pas moins. Après cela si l'on doute que ce Brantisme fust esclave de cette maison on sera bien incredule. Ce que l'on peut tirer de certain de tout cecy c'est que le dessein de la maison en general estoit de se rendre maistresse du throne & de la couronne & qu'ils n'estoyent partagés que sur la maniere. Le Cardinal vouloit que cela se fist sur le champ & sans facon, le Duc qui estoit plus sage & moins emporté vouloit laisser mourir ceux qui estoient en possession.

Mais

Mais qu'il eust le dessein d'exclurre de la couronne la famille des Bourbons pour se mettre en leur place , & que ce dessein n'ait passé à ses enfants , c'est une temerité que de le nier, car la chose est evidente. Le Cardinal de Lorraine après la mort de son frere eleva son neveu dans ces projets ambitieux : & c'est ce qui luy donna la pensée de former la ligue contre Henri III. auquel le Cardinal de Guyse offroit de faire la couronne de Moyne avec la pointe d'un poignard. Si Henri III. n'eust esté bien convaincu que cette maison n'en vouloit pas à moins qu'à sa couronne, il n'auroit jamais entrepris de faire le grand coup qu'il fit à Blois, lasche & timide comme il estoit devenu. Après tout on ne scauroit justifier le Duc de Guyse puis qu'il estoit le ministre des fureurs & des passions de son frere le Cardinal , le plus ambitieux, le plus superbe, le plus cruel, & le plus meschant de tous les hommes. C'est un eloge que nous n'avons pas besoin de justifier , je ne voy personne qui n'en demeure d'accord de maniere ou d'autre. Ceux qui flattent cette maison tournent la chose un peu plus delicatement , mais ce qu'ils en disent revient tousiours au mesme sens. Brantôme l'adorateur des Guyse ne laisse pas d'avouer que le Cardinal avoit l'a-

me

me basse, qu'il estoit poltron & que s'il eust eu autant de courage que son frere, il auroit levé hautement l'enseigne de la rebellion & auroit mis un des siens sur le throne des Francois. Je ne scay si le Chancelier de l'Hopitalles cognoissoit bien, au moins les devoit il bien cognoistre; mais il assure dans son testament, *qu'ils n'avoient ni pieté ni religion.* Le caractere du Cardinal sera mis en son plein jour quand nous parlerons de la conduite de son parti.

Je passe à la seconde personne de ce que nos Huguenots appellerent le Triumvirat, c'est le Connestable de Montmorency. On veut que ce soit un grand Heros, & que le zele de la religion Catholique l'ait engagé dans cette alliance. La verité est que c'estoit un homme d'une vertu farouche qui passoit jusqu'à la derniere cruauté. Brantome nous apprend qu'il eut bien l'audace & la brutalité de solliciter Francois I. à faire mourir Marguerite de Valois sœur du Roy & Reyne de Navarre. *Monsieur de Montmorency en sa plus grande faveur discourant un jour avec le Roy, ne fit difficulté ni scrupule de luy dire que s'il vouloit bien exterminer les heretiques de son Royaume, il falloit commencer à sa cour & à ses plus proches luy nommant la Reyne sa soeur. A quoy le Roy respondit ne parlons point de*

*Brant.
eloge de
Mont-
morency*

pour la Reformation, &c. 335

de celle la, elle m'aime trop & ne croira jamais que ce que je croiray. Au commencement de la guerre civile il pendoit tous les prisonniers sans misericorde, & pour toute raison il leur disoit, *Puis-que vous marchés sur vos testes & nous sur nos pieds, il faut que vous passiés par là.* Si l'on veut lire son eloge dans Brantome on y recognoistra un caractere fort singulier. C'estoit une assés plaisante devotion que la sienne, il estoit fort soigneux de dire ses patrenostres, mais tout en tournant son chapelet il faisoit estrangler un innocent. Et de là vint le proverbe, Dieu nous garde des Patenostres du Connestable. Au reste le zele pour la religion ne fut point comme l'on pretend ce qui le fit renoncer à la querelle de sa maison pour se reünir avec les GuySES. C'estoit la crainte qu'il eut que le gouvernement venant à changer on ne luy fit rendre conte des sommes immenses dont Henri II. l'avoit enrichi, comme on l'en menacoit. Il me semble que personne ne merite mieux d'être cru là dessus que Castelnau qui vivoit alors, & qui avoit tant de part aux affaires: voicy ce qu'il dit. *Quelques uns desirants* ^{memir-} *de les voir reunis ensemble, dirent au Con-* ^{res de} *nestable, au Duc de Guyse & au Mare-* ^{sel-} *chal de St. André que le Roy de Navarre* ^{nav l. I.}

&

Et le Prince de Condé à l'instance & suscitation des protestants leur vouloyent faire rendre conte des finances de France qu'ils avoyent manies sous le Roy Henri & le Roy Francois II. & repeter les dons excessifs à eux faits, à quoy s'ils ne remedioyent, leurs maisons en seroyent ruinées. Et un peu après il adjouste. Lors les partisans serviteurs & amis de toutes ces maisons la ainsi unis, donnerent un mauvais coup aux protestants - lesquels firent une lourde faute. Car estant paisibles dans l'exercice de leur religion ils se voulurent mesler trop avant des affaires d'estat & proposerent qu'il fa-
 loit faire rendre compte à ceux qui avoyent manié les finances, comme s'ils eussent esté Thresoriers ou receveurs. Voyla la vraye cause de l'union des Triumvirs & la corde par laquelle la maison de Guise mit aussi le Marechal de St André dans ses interêts. Le Marechal de S André dit M. de Mezeray, Seigneur aussi brave
 que spirituel & poli: mais abysmé dans le
 luxe & noyé de dettes se devoua entierement
 à eux & promit au Duc de donner sa fille
 à tel de ses fils, qu'il luy plairoit, avec
 tous ses biens de luy & de sa femme, se re-
 servant seulement l'usufruit sa vie durant.
 C'est qu'il craignoit d'estre accablé de ses
 creanciers s'il venoit à sortir de la cour.
 Au reste & Montmorency & St. André
 avoyent bien sujet de craindre ces resti-
 tuti-

Vie de
 Charles
 IX.

tutions, car les Estats avoyent desja ordonné sous Francois II. qu'on examineroit la maniere dont les deniers avoyent esté administrés, & qu'on obligeroit à restituer ceux qui en seroyent saisis. Tout ce que l'on peut dire de plus favorable pour le Connestable c'est que le bon homme estoit scavant en religion comme un Soldat & que les Guysses abuserent de son ignorance & de sa facilité, pour se servir de son nom & de son credit à establir leur domination. Nos Huguenots qui se vangeoyent en bons mots ne pouvant faire pis, l'appelloient *le Capitaine brusle banc*, parce qu'en grand appareil il alla bruler la chaire & les bancs du lieu de Popincourt où ils avoient commencé de faire leurs exercices. Il ne reste du Triumvirat que le Marechal de St. André dont M. de Mezeray nous vient de parler. Rien n'est admirable comme de voir cet homme faire une ligue pour la defense de la foy, luy qui n'avoit ni religion, ni foy, ni loy. Brantôme nous le de peint comme un Luculle, comme un homme perdu de debauches. Il est bon de lire le portrait que nous en fait le Laboureur. *Les belles qualités de ce Marechal m'empesche-
roient de publier ses defauts, s'il n'estoit
nécessaire de faire un exemple de la vanité
de tous ses tiltres & de tous ses desseins pour*

ceux qui sont dans ces mesmes maximes & dans les mesmes voyes. Mais d'autre part appellons nous de belles qualités, ces malheureux moyens de la ruine des estats, une ambition sans bornes, une avarice effrenée, & une passion d'intérêt pretextée du service du Roy, qui rend un homme furieux dans son Gouvernement par tout où s'estend son auctorité, & par tout encore où il resspand ses conseils? C'étoient les qualités du Marechal de St. André qui s'éleva autant par les adresses de cour que par ses exploits de guerre: quoy qu'il fut tres vaillant & grand Capitaine: & lequel pour se maintenir par les mesmes intrigues qui l'avoient avancé tint le Royaume & la maison Royale en division, & fut plus aspre à la confiscation qu'à la défaite des rebelles & des Huguenots. Après cela il adjouste ses reflexions & dit entr'autres choses en parlant de la maniere dont la cour fut gouvernée, sous le Marechal de St. André. Croira-t'on leur Gouvernement heureux s'il desole les maisons & les fortunes legitimes, & s'il les expose à la discretion du Soldat ou de l'exacteur? S'ils prennent pour pretexte de la guerre l'intérêt de la religion, & qu'ils vivent comme des impies, abandonnés à toutes les passions du siecle? Dira-t'on que leur hypocrisie soit moins criminelle que l'aveuglement des Heretiques, & qu'elle

ne soit pas encore plus à craindre par le perril où ils exposent la religion, &c. En verité il falloit plustost opposer aux Huguenots un bel exemple de vte & une serieuse reformation de mœurs que d'entreprendre de les debeller à force d'armes. Ou bien il falloit plus de charité que d'interest, principalement de la part de ce Marechal qui porta toutes choses à l'extremité par des conseils violents & qui continua de satisfaire son avarice par la depouille des heretiques. Voyla en abbrege le portrait du Triumvirat, & la source de ce beau zele de Religion: l'un veut devenir grand par la ruine de ses ennemis, l'autre veut frustrer ses creanciers & trouver de quoy fournir à son luxe & à ses debauches par les confiscations. Un autre se veut garantir de la restitution à laquelle on le veut obliger. Comme vous voyés ce ne sont point des Huguenots qui nous ont appris cela: & c'est pourtant tout ce qu'ils nous auroient pu dire.

Il reste encore trois personnes qui se sont extremement distinguées dans ce parti, le Duc de Montpensier, le Marechal de Monluc & le Marechal de Tavanès. Montpensier & Tavanès étoient les deux premiers bourreaux du massacre de la St. Berthelemy. Le Duc de Guyse animé à la vengeance par la mort de son pere ne faisoit rien en

comparaison d'eux, il sauva plus de cinq cents personnes dans son hostel en les arrachant à la fureur de ces deux chefs d'assassins: Brantôme nous apprend de quelle maniere le Marechal de Tavanès se conduisit dans cette horrible journée. Il nous dit premierement qu'il en fut le premier instigateur & le plus violent executeur. Le prevoist des marchands & les principaux de Paris ne pouvant consentir à suivre les ordres que le Roy leur donnoit la dessus, Tavanès prit la parole devant le Roy, & les menaça de les faire tous pendre s'ils n'obeissoient. *Saignés, saignés, alloit il criant dans les rues de Paris, les Medecins disent que la seignée est bonne dans tout le mois d' Aoust comme dans de mois de May.* De tous ceux qui tomberent dans ses mains il n'espargna qu'un seul homme. En suite il offrit au Roy d'aller en Guyenne faire ce qu'il avoit fait à Paris. En effect il estoit parti avec une armée pour cela, mais Dieu l'arresta tout court à Chastres à six lieues de Paris où il tomba malade & mourut enragé. Ce que le Laboureur rapporte de ce Marechal de Tavanès, peut servir à faire connoistre son caractère. On traittoit du mariage du Duc d'Alençon avec Elisabeth Reine d'Angleterre. Le Comte de Leycestre estoit Ambassadeur
a Pa-

pour la Reformation, &c. 341

à Paris pour cette affaire : sur cela Tavanès dit au Duc d'Alençon, *Milord Robert vous veut faire espouser son amie, faites luy espouser Chasteauneuf qui est la vostre, vous luy rendrés le pemeache qu'il vous veut donner.* Se peut il rien de plus insolent contre une grande Reine, & contre son maistre ?

Le Duc de Montpensier est connu dans l'histoire pour l'un de ceux qui agit avec plus de fureur & de cruauté dans ces guerres de religion. L'Histoire que l'auteur de la Critique generale a tirée de Brantôme suffit pour faire connoître son caractère: des prisonniers qu'il faisoit, il mettoit les hommes entre les mains du bourreau pour estre pendus & les femmes entre celles de son Guidon pour estre violées. On tient pour assuré qu'il ne se porta avec tant de violence dans ces guerres qu'afin de faire perir la branche du Roy de Navarre pour faire regner la sienne, car il estoit Prince du sang Royal & de la famille des Bourbons. On voyoit bien dans sa conduite qu'il n'y avoit qu'une pure politique & point de Religion. Car ce grand & zélé Catholique avoit il besoin des Huguenots, il acceptoit leur service sans facon : comme il fit dans la querelle qu'il eut avec le Duc de Nevers. Le Roy de Navarre qui depuis fut Henri IV. s'offrit

Brant.

au Duc de Montpensier avec tous les Huguenots qu'il accepta fort librement & tres volontiers sans aucun respect de la Religion contraire à la Huguenotte. Cette action & quelques autres firent penser & dire à aucuns qu'il se laissoit plus dominer à son contentement & à son ambition qu'à sa Religion, ce que n'eust pas fait son grand patron le Roy St. Louis avec les Sarrazins, disoit on.

Quant à Montluc il nous a espargné la peine de faire son portrait. Il nous a laissé les commentaires, c'est à dire l'Histoire de ses actions. On a dit de luy, *multa fecit plura scripsit*. En effect ce livre est rempli de la plus impertinente vanité qui soit au monde. A chaque rencontre, siege, bataille & combat qu'il décrit après y avoir rapporté en style de rodomont ses belles actions, il apostrophe les gens de sa profession pour les obliger à le prendre pour modele. O Capitaines que vous pouvés prendre icy un bel exemple, &c. Vous ne devés pas dedaigner d'apprendre quelque chose de moy qui suis le plus vieux Capitaine de France. Or Seigneurs & mes compagnons qui lisés mon livre prenés exemple à la diligence & hastive execution que je fis. D'autre part il ne fait aucun mystere de ses brutalités & de ses barbaries. Il se represente ayant tous-jours.

Prem.

part. p.

484. 2.

part. p.

56.

jours derriere luy deux bourreaux qu'on appelloit les laquais , auxquels il ne faisoit que dire *frappe vilain*, & incontinent un pauvre innocent estoit executé. Il avoue que tous les chemins par lesquels il avoit passé estoient distingués par les hommes qu'on trouvoit pendus à tous les arbres. Il se presente en un autre lieu jurant comme un démon , & prest à enfoncer l'espée dans le ventre des juges establis pour faire justice des violences, à cause qu'ils vouloient punir selon les ordres du Roy, des gens qui avoient massacré les Huguenots de Cahors. Il s'introduit arrachant deux innocents des mains des juges pour les pendre , ce qu'il fit en les faissant attacher aux barreaux des fenestres de la prison où on les tenoit enfermés. Il fait gloire d'avoir massacré un grand nombre d'hommes & de femmes , & il se fait tenir des discours qui sentent l'enragé & l'homme hors du sens. Ainsi l'on peut dire que cet homme estoit un composé de sotte gloire & de cruelle brutalité, l'une & l'autre dans le plus eminent degré, où jamais on les ait veües. Voyla le portrait fidele de ce party qui combattoit pour la foy contre l'heresie , à ce que l'on dit.

CHAPITRE XI.

Caractere du parti Huguenot: du Prince de Condé, des trois Colignys, de Robert de la Haye, de Teligny, de la Noue, des femmes vertueuses du parti Huguenot, de Henri Prince de Condé: que tous les sages de la cour estoient soupçonnés de Calvinisme: du Chancelier de l'Hopital, de Mont-luc Evêque de Valence.

CONSIDERONS presentement comment estoit composé l'autre parti dans lequel on dit qu'estoit non seulement l'heresie & la rebellion, mais la perfidie, la trahison, la cruauté, l'impieté & tout ce que les passions les plus farouches ont inspiré aux scelerats des siècles passés.

A la teste de ce parti l'on voit le Prince de Condé: Prince qu'on eust pu dire achevé s'il n'eust pas eu cette foiblesse que Brantôme dit estre attachée à la maison de Bourbon, c'est l'amour des femmes. Mais il n'est pas estonnant que dans une cour aussi corrompue que celle dans laquelle il vivoit, il ait eu quelque part à cette grande corruption. La Reine Catherine contribuoit à ce desordre de la vie du Prince par quel-

quelque chose de plus que ses exemples, car on tient pour certain que par ses intrigues elle l'engageoit dans des galanteries criminelles avec ses propres filles d'honneur, pour l'ainollir dans les voluptés, pour s'assurer de sa personne, pour tirer ses secrets & pour luy faire oublier ses affaires & celles de son parti. Au reste conclurre qu'il n'avoit point de Religion & qu'il n'estoit pas Huguenot de bonne foy, à cause qu'il n'estoit pas chaste c'est estre un peu temeraire. Si le Sieur Maimbourg veut raisonner ainsi, il est à craindre que son parti ne souffre plus de raisonnement que le nostre. Et si tous les Princes qui se laissent posséder par les femmes & par un amour criminel n'ont point de Religion on pourra tirer de là de tres facheuses conclusions contre ses heros les plus Catholiques. Je sçay bien que ce grand peché est incompatible avec une solide pieté. Mais je croy pourtant que David, pendant le temps qu'il possedoit avec tant d'injustice une femme qu'il avoit ravie à un mary auquel il avoit donné la mort, avoit encore de la Religion, & qu'il n'estoit pas apostat. On ne peut nier sans se rendre ridicule que le Prince de Condé ne fust parfaitement bien persuadé de la verité de sa Religion, &

*Mezer.
abregé
vie de
Charles
9. 1563.*

qu'il n'y eust une tres grande attache. Car si cela n'eust point esté, en retournant à la Religion Romaine il eust incomparablement mieux fait ses affaires. Estant lié d'interest avec la Maison de Montmorency s'il eust esté lié avec elle par la Religion, ayant avec luy le Roy de Navarre son frere qui ne se seroit jamais destaché, tous ensemble auroient facilement renversé la Maison de Guyse; ce qui estoit son principal but. Ainsi ce ne peut estre que par un motif de conscience, que pour se soustenir il choisit le parti Huguenot, qui sans doute estoit le plus foible. Il avoit, dit on, de l'ambition, & dans les grandes affaires qu'il entreprit sous le pretexte de la Religion, la pluspart de ses veües estoient purement humaines & tendoient à l'establisement de sa grandeur. Nous n'en doutons point, & nous n'avons aucun interest d'en douter. Il avoit de l'ambition, il se vouloit maintenir, il ne pouvoit souffrir les injures que les Guyses faisoient au sang royal, il vouloit reprendre la place qui luy appartenoit auprès du Roy, il se vouloit vanger des cruelles offenses qu'il avoit receues, ce sont toutes veües humaines. Mais si parmi cela il n'estoit point entré de Religion, il eust trouvé dans le parti

Catholique Romain de plus feurs
 moyens de venir à bout de tous les
 deffeins. A quelques foibleſſes près ce
 Prince avoit toutes les qualités qui
 font un grand homme. Il avoit du
 courage au dela de tout ce qui ſe peut
 imaginer, mais un courage qui le
 conduiſoit par tout & qui luy ſervoit en
 toutes occaſions. La plus part de ces
 braves qui ſont ſi vaillants dans le com-
 bat & à la teſte d'une armée, perdent
 toute leur force dans les afflictions,
 dans la priſon & ſur l'eſchaffaut. Mais
 ce Prince ne parut jamais ſi grand que
 dans ces extremités où la maiſon de
 Guyſe le pouſſa, quand elle le fit met-
 tre dans une priſon, d'où on luy ſignifia
 par un arreſt de mort qu'il ne ſortiroit
 jamais que pour perdre la teſte. Il y
 avoit dans l'autre parti des braves, &
 des gens intrepides, mais leur vaillan-
 ce eſtoit accompagnée de cruauté &
 de brutalité. Celle du Prince de Condé
 eſtoit accompagnée de fidelité, de dour-
 ceur & d'une honneſteté generale pour
 tout le monde: il haiſſoit les violences,
 il fit tout ce qu'il put pour les empeſ-
 cher. Il avoit en horreur les cruautés,
 il eſtoit fidele dans ſes traittés. *Jamais* *tabour.*
Prince ne gardâ plus religieufement la foy &c. l. *addit.*
des traittés & n'aima plus la paix du Roy- 11.p.
aume. C'eſt le teſmoignage que luy 334.

rend le Laboureur prieur de Juvigné,
grand Catholique Romain.

La seconde personne de ce party c'étoit
l'Amiral de Coligny. Mais je ne sçay
si ce second avoit son premier. J'en dou-
te après un fort habile homme qui dit
de luy. *Hors l'intérêt de la religion qui*
l'emporta & dont il n'est pas besoin de
parler que pour plaindre son aveuglement
& son malheur. C'estoit un des plus
grands hommes que la France ait jamais
produit. J'oserois dire encore l'un des plus
affectionnés à sa patrie. Il paroissoit plus
grand dans les disgraces de la fortune
que les autres dans leurs plus glorieu-
ses prosperités. Car jamais homme n'eut
des ressources si surprenantes, à l'heure
qu'on le croyoit abbatu par un grand
coup on le voyoit se relever avec plus
de force qu'auparavant. Pour celuy
là, on ne l'accuse pas de n'avoir point
eu de Religion, le Sieur Maimbourg a-
voüe qu'il estoit Huguenot de bonne
foy, & il en fait une exception à l'im-
pieté generale qu'il attribue aux deux
partis. Il estoit souverain ennemy des
debauches, il fit ce qu'il put pour guer-
rir le Prince de Condé de la foiblesse
qu'il avoit à l'égard des femmes, & l'ob-
ligea à se remarier après la mort de la
vertueuse Eleonor de Roye sa premie-
re femme. C'estoit une vertu si pure

&

& si élevée & une reputation si belle, qu'elle n'a pu estre souillée que par des calomnies: on l'a accusé d'avoir employé des assassins en diverses rencontres, & particulièrement d'avoir fait assassiner le Duc de Guise par Poltrot. Nous trouverons un lieu pour le justifier de ces accusations & pour en faire voir la fausseté & la calomnie.

Dandelot son frere estoit aussi un des honnestes hommes de son siecle. Il ne le ceda point à ses freres en prudence ni en conduite, il fut estimé aussi bon Capitaine que l'Amiral, & mesme plus vaillant de sa personne & de plus grande entreprise. On ne l'accusera pas non plus de n'avoir point eu de Religion, car il fit profession presque ouverte de la Religion reformée dans le temps que Henri II. faisoit bruler par tout les Reformés. Il eut la hardiesse de confesser sa foy devant ce Prince severe & cruel, & il entreprit de faire prescher publiquement, dans tous les lieux où il passoit, durant la plus violente persecution. J'ay du plaisir à voir triompher la verité chés le Sr. Maimbourg, où elle est si souvent opprimée. Il refute avec solidité cette impertinence qui a esté dite tant des fois, que les Princes & les Colignis se firent Huguenots à cause des Guyes leurs ennemis qui estoient

Le Labour.

Hist. du Calvin.

l. II.

1559.

Catholiques ; & que si les Guyfes se fussent fait Huguenots , les Colignis seroient demeurés Papistes pour estre dans un parti contraire. Le Sieur Maimbourg remarque la dessus que les Colignis estoient Huguenots avant leurs demelés avec les Guyfes. Je ne me souviens pas d'avoir rien lu contre François de Coligny Seigneur d'Andelot , que l'accusation de rebellion & d'heresie qu'on pretend luy avoit esté commue avec tous ceux de son party. Ainsi l'on peut mettre son merite & sa vertu entre celles qui ont esté recognues de toute la terre & de tous les partis.

Cette maison de Chatillon estoit seconde en heros. Odet de Coligny Cardinal de Chatillon ne se distinguoit pas moins que ses freres par son grand merite. Brantome est assurément un peu digne de foy sur les Colignys grands ennemis de la maison de Guyse de laquelle il estoit Idolatre. Il ne se peut rien de plus avantageux que ce qu'il dit de ce Cardinal. *Il avoit un bon sçavoir, il aimoit ceux qui en avoient, il estoit le Mecenas de plusieurs. Il faisoit plaisir à tout le monde & jamais ne refusa homme à luy en faire.* Enfin , c'est dire tout, le Sieur Maimbourg qui est de serment de flétrir la memoire de tous ceux qui

ont combattu contre sa Religion, luy a consacré un grand eloge, lequel il conclut ainsi : on peut dire veritablement qu'il eust eu la gloire d'avoir esté un des plus grands & plus accomplis prelatz du Royaume s'il n'eust deshonoré sa pourpre & son caractere par l'heresie ; cependant cet homme d'un merite si reconnu a esté des plus eschauffés dans cette querelle. En mespris de sa dignité de Cardinal & pour se moquer de la cour de Rome il se maria, & se maria en habit rouge qui estoit celuy de sa dignité Ecclesiastique. Après avoir quitté la robe il combattit pour la mesme cause les armes à la main : il se trouva à la bataille de St. Denis où Brantome luy rend tesmoignage qu'il fit tres bien. Voyla quel estoit le caractere des chefs de ce party que l'on represente comme une troupe de seditieux qui sont allés au dela de tous les scelerats des siecles passés.

Ils avoient sous eux des gens animés du mesme esprit & d'un merite rare. Robert de la Haye Intendant du Prince de Condé a mérité que le Laboureur rendist tesmoignage à sa vertu & à son incorruptibilité. Il ayda fort à gagner le Prince son maistre au parti Huguenot où *Addit.* il s'estoit laissé emporter par le mesme de- l. 11. p. stin de la pluspart des sçavants de son 338. temps.

Et ce qui rend son aveuglement plus déplorable c'est qu'il estoit fort homme de bien moralement parlant, & tres incorruptible en sa charge. Cette charge estoit celle de Conseiller au Parlement de Paris. Taligny le gendre de l'Amyral estoit d'un merite si extraordinaire & si reconnu que l'Amiral de Chastillon le prefera à plusieurs plus grands Seigneurs que luy, & luy donna sa fille qui fut mariée en seconde nocces au Prince d'Orange Guillaume de Nassau. Pour ce qui est du Sieur de la Nouë connu dans l'Histoire sous le nom de la Nouë bras de fer, il seroit fort inutile de faire son eloge. Nos ennemis ne parlent jamais de luy qu'en le louant; on ne le nomme point qu'on adjoust les titres de sage & de vaillant. Le Sr. Maimbourg luy mesme l'appelle ainsi, le sage & vaillant la Nouë. Sa probité et sa sagesse estoient en admiration mesme aux Catholiques, dit M. de Mezeray. C'est pourtant cet honneste homme qui fut tout prest de se voir pendu par le Duc de Montpensier. Ce Duc luy dit au rapport du P. Maimbourg, *Mon ami vous estes Huguenot, vostre procès est fait, pensez à vostre conscience.* Mais un autre plus humain tira cet homme d'un merite si rare des mains de ce bourreau. On peut voir par là quel homme estoit ce Duc de Montpensier.

Voy-

Abbre-
gée,
Charles
9.
1567.

Voilà quels estoient ces hommes qu'on appelle *des scelerats* & des chefs de scelerats, j'y en pourrois adjouster beaucoup d'autres de mesme force. On me dira qu'il y avoit aussi de malhonnestes gens dans ce party : je n'en doute pas : ce seroit une grande merveille que dans la fureur des guerres civiles, où tout devient farouche & cruel la vertu ne se fust pas corrompue, & qu'il ne se fust pas trouvé des vicieux & des brutaux dans une si grande multitude de gens. Mais nous comparons le corps au corps, les chefs aux chefs, & je soutiens que selon le rapport qui nous est fait par les escrivains les plus partiaux, la vertu & le merite estoient du costé des Princes & des Colignys ; Excepté le Duc de Guise qui fut tué devant Orléans ; eux mesmes nous depeignent leurs grands seigneurs comme des vicieux, des brutaux & des bestes farouches. On le peut voir dans le peu de chose que nous en avons dit dans le chapitre precedent.

Nous avons vu cy devant que le temps de nos guerres civiles du siecle passé estoit *entierement soumis à l'empire des Dames*. C'est ainsi que parle un des auteurs que nous avons cités. En effect les femmes faisoient une tres grande figure dans les affaires, elles estoient
de

de tout & elles entroyent en tout. C'est pourquoy dans la description que nous faisons des mœurs de ces deux partis on ne doit pas negliger les femmes, ni les conter pour rien; & par elles nous pouvons aussi cognoistre de quel costé estoit la vertu. M. de Mezeray, le Laboureur, Jehanne d'Albret Reyne de Navarre nous ont appris que les femmes de la cour estoient des monstres d'impudicité. Cela nous suffit & je ne trouve pas necessaire de faire icy une Chronique scandaleuse pour ressusciter des crimes capables de flestrir la naissance des vivants. Mais il nous doit este permis d'opposer à ces courtisanes les dames du parti de la Reformation & des Princes: on peut dire avec verité qu'il n'y avoit quasi pas une femme entre nous distinguée par sa qualité qui ne le fust aussi par sa pieté & par un merite rare. Si nous voulions remonter jusqu'aux Regne de Francois I. & de Henri II. nous y trouverions des premieres Princeesses du Sang de France, Marguerite de Valois Reyne de Navarre, Renée de France Duchesse de Ferrate, toutes deux de la nouvelle religion comme on parle, & toutes deux des exemples de sagesse, de chasteté, de pieté, de douceur & de toutes sortes de vertus. Marguerite Reyne de Na-

varre avoit une devise dont ces paroles estoient l'ame, *non inferiora secutus*: qui faisoient cognoistre où tournoit son cœur, & qu'au milieu des objets qui ont accoustumé d'attacher les ames à la terre, la sienne pourtant estoit toujours élevée vers le ciel. On pourroit assurément avec justice opposer de telles personnes aux Duchesses de Valentinois & aux autres femmes de cette trempe du mesme temps. Nous trouverons dans les regnes suivans une Leonor de Roye Princesse de Condé, Princesse *le Laboureur* belle, riche & vertueuse; & en qui on ne trouve à redire sinon qu'elle estoit *additions.* tres obstinée Huguenotte. Nous y trouverons la mere de cette Leonore de Roye, Madeleine de Mailly, Dame d'un grand esprit & d'un courage invincible dans toutes les traverses dont sa vie fut agitée. *le même* Nous y verrons Jehanne d'Albret Reyne de Navarre Princesse d'une vie exemplaire, d'une chasteté sans tache & d'une pieté sans fard. Elle n'est pas malheureuse d'estre bisayeule de Louis le Grand à present regnant, sans cela le P. Maimbourg n'auroit pas rendu à son merite toute la justice qui luy est due. Nous y trouverions encore cette excellente Dame femme de l'Amiral de Chatillon si vertueuse, si sage & si pleine de zele. En un mot nous y trouverions autant

de femmes illustres par leur vertu que dans l'autre parti on en trouvoit de fameuses par leurs debauches.

Abbre-
gé &c.
Henri
III.
1579.

Cette generation fut suivie d'une autre qui fut moins heureuse ; parce que la dernière Marguerite de Valois porta dans la cour du Roy de Navarre son mary , tous les dereglements qui regnoient en celle de Charles IX. son frere. M. de Mezeray nous dit que *Dans la cour du Roy de Navarre on ne voyoit qu'intrigues , amourettes , entreprises , pour tout dire en un mot la Reyne Marguerite en estoit l'esprit.* Il y avoit neantmoins encore du merite de reste dans ce parti , plus incomparablement que dans l'autre. Henri IV. qui n'estoit encore que Roy de Navarre en estoit le chef. Henri de Bourbon Prince de Condé fils de Louis de' Bourbon avoit herité de toutes les vertus de son pere & n'avoit pas herité ses defauts. Il n'y eut jamais de Reformé plus zelé pour la religion. On luy fit abjurer la Reformation l'espee à la gorge à la St. Berthelemy , & il ne le fit qu'après une resistance tres grande. Mais l'air , le ton menaçant , les manieres furieuses , les jurements horribles & ces terribles mots de Charles IX. *la mort ou la messe* atterrerent ce jeune Prince. Aussitost qu'il se fut sauvé de la prison , il renoncea au Papisme qu'il avoit

avoit embrassé par la crainte de la mort. Dans un temps où M. de Mezeray pretend que tout le zele de Religion estoit esteint dans le parti des Huguenots, il avoue que ce Prince conservoit encore la pieté & la pureté de sa vie. Il n'y avoit plus, dit-il, parmi les Huguenots que le *Vie* peuple & les consistoriaux qui eussent de d'Henri l'ardeur pour leur religion: à l'esgard des *III.* grands ce n'estoit qu'une faction, & le *1580.* Prince de Condé estoit presque le seul qui en fust persuadé. Aussi avoit-il peu de liaison avec les politiques & même avec le Roy de Navarre & faisoit bande à part, tant parce qu'il estoit fâché que ce Roy eust à son prejudice donné sa Lieutenance au Vicomte de Turenne, que parce qu'estant fort homme de bien & serieux il fuyoit le libertinage & avoit en horreur les fraudes & les artifices impies. Et ailleurs en parlant du mesme Prince il dit, Entre les vertus duquel on ne scauroit dire si c'estoit la vaillance, ou la liberalité, ou la generosité, ou l'amour de la justice, ou la courtoisie & l'affabilité qui tenoit le premier rang.

Enfin il faut dire à la louange du parti Huguenot une derniere chose qu'on n'oseroit me nier, c'est que dans le party de la cour, il n'y avoit de vertu pure & distinguée que dans les hommes qui estoient soupçonnés de Calvinisme, & qui en effect estoient tes favorables
aux

*Dans
l'Eloge
de M. de
Mont-
merency
Conne-
table.*

aux Huguenots. Tel estoit le Chancelier de l'Hopital. Brantôme ne scauroit le laisser de le louer pour sa probité, pour sa hayne pour le vice & pour sa capacité. *Le Chancelier de l'Hopital que je veux dire avoir esté le plus grand Chancelier, le plus scavant, le plus digne & le plus universel qui fut jamais en France.* En suite il fait son portrait comme d'un veritable Caton Chrestien, la terreur des mauvais juges & des criminels. Nous avons quelque obligation au Sieur Maimbourg de ce qu'il veut bien souscrire à cela & à tout ce qu'ont dit de ce grand homme M. de Thou & Scevole de St. Marthe. Mais nous ne luy en avons pas moins de ce qu'il nous veut bien ceder un si grand personniage & avouer qu'il favorisoit ouvertement le Calvinisme en toutes rencontres. C'est une cruelle injustice que celle qu'il luy fait, en adjoustant à tout cela qu'il n'avoit point de religion, & il le prouve par son testament. Parce que dans ce testament il ne parle ni de prieres pour son ame, ni mesme de sa sepulture. La preuve est bonne: mais aussi n'y parle t-il point de Dieu! cela n'est pas vray, au moins en parle-t-il dans ces mots qui ferment ce testament, *J'ay soussigné ces choses de ma main quand je me sentis approcher de la mort au Seigneur.* Cela suffit pour faire voir quelle

quelle estoit son esperance : les athées ne meurent pas au Seigneur. Le caractere de cet homme estoit tout à fait éloigné de l'ostentation , c'est pourquoy il s'est contenté de faire cognoistre ce qu'il estoit par un seul mot. Jehan de Montluc Evesque de Valence l'antipode de son frere le Marechal, estoit encore un de ces gens dont le merite estoit recognu de tout le monde, mais son crime c'est qu'il sentoit le Calvinisme. Nous ne sommes pas fâchés que ce fust là son seul défaut & qu'il ne fust pas debauché, concubinaire, cruel & furieux ennemy des honnestes gens, comme estoient les ecclesiastiques de ce regne là. Il n'y avoit point d'honneste homme à la cour qui ne fust soupçonné d'heresie. Et le Pape excommunia avec la Reyne de Navarre sept ou huit Evesques de France pour l'heresie Lutherienne, qui estoient des plus honnestes gens de leur corps. C'est assés pour faire voir dans quel parti l'on doit presumer qu'estoit la veritable religion. Car il est ordinaire à la verité de se faire accompagner de la vertu.

C H A P I T R E X I I .

Que pour bien cognoistre ces deux partis il faut examiner leur conduite. Dans le parti Papiste de la cour on voit regner un esprit de trahison & de cruauté. Histoire des perfidies & conspirations de ce parti de la cour. Noire malignité des Guyses & du Papisme dans l'affaire d'Amboise, que cette conjuration n'estoit ni contre le Roy ni contre l'estat: Conspiration de tuer tous les Huguenots aux estats d'Orleans, dessein d'assassiner le Roy de Navarre: iniquités enormes de l'emprisonnement & du procès fait au Prince de Condé: conduite perfide de Catherine de Medicis; violation de l'edit; perfide conduite pour opprimer les reformés après la paix d'Orleans: autre perfidie après la paix de Chartres. Horrible conspiration pour esleindre tout d'un coup la maison de Navarre.

LEs Chapitres precedents doivent servir à nous faire cognoistre les personnes, qui ont agi dans ces grandes affaires, mais par les Chapitres suivans nous les cognoistrons encore beaucoup mieux. Vous les cognoistrés à leurs fruits. Je trouve qu'il est raisonnable

nable de justifier la verité de ce que dit le P. Maimbourg, *que tout ce que la perfidie & la cruauté ont inspiré de fureur & de rage aux plus scelerats de siècles passés, a esté renouvelé de la memoire de nos peres.* Mais il est juste aussi de placer ces cruautés & ces perfidies dans leur veritable lieu, pour voir à qui elles doivent estre imputées, c'est ce que nous allons faire. Si l'on rangeoit les *perfidies* & les *cruautés* dans une seule histoire & selon l'ordre des temps, la liste en seroit trop longue. Il vaut mieux les ranger en deux classes. Dans le Chapitre suivant nous verrons les cruautés, les inhumanités, & les violences qui furent commises par le parti Catholique Romain; & dans celuy cy nous verrons ses infidelités, ses perfidies, ses trahisons, ses conspirations, ses calomnies, ses fourbes, & ses empoysonnements. Nous suivrons dans cetre Histoire l'ordre des temps.

Dans cet ordre pour cōgnoistre l'esprit du parti il faudroit rapporter icy ces horribles calomnies que l'on inventa contre les Reformés pour les rendre odieux aux puissances & aux peuples: ces effroyables accusations de celebrer des mysteres nocturnes & infernaux semblables à ceux des anciens Gnostiques qui mangeoyent des enfans. & qui se

mêloyent ensemble pour commettre des impuretés abominables , mais nous avons esté obligés d'en parler ailleurs. Il faut seulement remarquer qu'il n'y eut jamais de perfidie plus noire & plus infernale que celle la de suborner des témoins pour attester de la verité d'un fait aussi abominable dont on scavoit la fausseté, ce fut pourtant ce grand Cardinal de Lorraine , ce devot & ce Catholique Prelat qui fut le promoteur & l'instigateur de cette cruelle persecution contre la reputation de ces honnestes gens.

Je viens à l'affaire d'Amboyse dont on fait tant de bruit & dont nous aurons à parler plusieurs fois dans la suite. Pour le present je n'en parle que pour remarquer deux insignes fourberies qu'y firent les Guysses & le parti Catholique Romain. La premiere fut qu'ils persuaderent au Roy Francois II. enfant imbecille à qui l'on faisoit croire tout ce qu'on vouloit , que cette conjuration estoit precisement contre sa vie & contre sa personne. Et cependant on avoit des preuves incontestables que la partie estoit faite uniquement contre la maison de Guise , qui vouloit establir l'inquisition en France , & qui gouvernoit le Royaume de la maniere du monde la plus tyrannique. On trouva sur
la

la Vigne Secretaire de la Renaudie, le
 traitté des conjurateurs dans lequel le
 premier article portoit formellement,
qu'on ne violeroit en facon du monde la Ma-
jesté du Roy, des Reynes & de toute la
maison Royale, ni l'estat du Royaume: Tous
 les conjurés persisterent dans cette affir-
 mation jusqu'à la mort. Tout ce qu'il
 y a d'auteurs judicieux & non passion-
 nés en demeurent d'accord. Michel de
 Castelnau qui estoit alors fort avant dans
 les affaires & qui estoit creature de la
 mayson de Guyse en doit estre cru. Il
 estoit alors auprès du Roy, & fut en-
 voyé exprés pour descouvrir quel estoit
 le dessein des conjurateurs. Il nous dit
 expressement que ce qu'il apprit fut,
qu'il avoit esté resolu dans l'assemblée de Memoi-
res de
Castel-
nau,
liv. I.
Chap. 8.
Nantes qu'on se saisiroit des personnes du
Duc de Guyse & du Cardinal de Lorraine
 pour leur faire leur procès sur plusieurs
 concussions & crimes de leze Majesté que
 les dits protestants pretendoyent contr'eux,
 & qu'à cette fin la requeste en seroit pre-
 sentée au Roy comme plusieurs qui furent
 pris, condamnés & executés confesserent
 sur les procès qui leur furent faits par de-
 vant le feu Chancelier Olivier, &c. & com-
 bien que l'on l'eust mis à sus qu'ils avoient
 voulu & s'estoient efforcés de tuer le Roy,
 la Reyne sa mere & tous ceux du Conseil, la
 plus commune et certaine opinion estoit,

qu'ils n'avoient autre but & intention que d'exterminer la maison de Guyse comme j'ay dit & tenir la main forte à remettre & domier l'autorité aux Princes du sang qui estoient hors de credit. Voyla un homme de poids qui parle de ce qu'il a vu & non pas de ce qu'il a ouy dire, & qui est plus digne de foy que mille petits Historiens modernes, & que Brantome le plus infidele conteur qui soit au monde. Le Cardinal de Lorraine ne manqua pas cette occasion de faire des ennemis au Roy de tous les ennemis de sa Maison. Il gagna la Vigne serviteur de la Renaudie, & par la promesse d'eviter le gibet luy fit dire tout ce qu'il voulut. Ce ne sont pas les Huguenots qui disent cela, c'est le Prieur de Juvigné. Le Cardinal de Lorraine fit tout ce qu'il put pour y comprendre tous ses ennemis. Il y embarrassa le Prince de Condé par le moyen de la Vigne Secrétaire pour eviter la corde qu'il avoit meritée, &c. Il eut le mesme dessein contre l'Amyral de Chastillon & le Sieur d'Andelot. Les oreilles du jeune Roy qui estoient fermées à tout le monde & n'estoient accessibles qu'aux Guyse estoient continuellement rebattues des noires descriptions qu'on luy faisoit des attentats execrables qu'on vouloit executer contre sa personne. Cependant ce pauvre prince eut assés d'esprit pour concevoir qu'il n'y avoit aucun cap-

Additi-
ons du
Labou-
reur,
liv. I.
Ch. 10.

parence que ses sujets eussent une si furieuse hayne contre un Roy enfant qui ne leur avoit encore fait ni bien ni mal.

C'est pourquoy il leur dit un jour : qu'ay je donc fait à mon peuple pour l'obliger à ne vouloir tant de mal ? N'est ce point à vous

*Vie du
Duc de
Guise.*

qu'on en veut Messieurs & ne seroit-il point à propos que vous vous retirassiez pour quelque temps afin de voir si vostre absence ne feroit point cesser ces desordres ? Il n'y a

rien plus perfide, plus lasche, & plus criminel que de charger des gens d'un crime dont ils ne sont point coupables & de suborner pour cela des temoins. Je ne

scaurois pas oublier la profonde dissimulation du Duc de Guise dans cette affaire d'Amboyse. Le Prince de Condé estoit accusé d'en estre, il s'en purgea en Cavalier. Il en donna le dementy à

tous ceux qui voudroyent soutenir qu'il en estoit coupable & leur offrit le combat de sa personne renonçant à sa qualité seulement pour cette occasion. Le Duc de Guise par une profonde dissimulation loua sa

*Mexeray
abregé
chronolog.
vie
de François II.*

generosité, & dit qu'il estoit prest aussi de soutenir son innocence, c'est à dire par la mesme voye des armes en servant de second au Prince. Cependant en secret il a-

voit esté d'avis qu'on l'arrestast. Cela ne me paroist gueres du caractère d'un heros comme on le fait. Il falloit laisser jouer ce personnage au Cardinal de Lorraine

*Histoire
eccles.
liv. 3.*

qui estoit aussi fourbe que cruel. M. de Mezeray nous dit bien que le Duc de Guyse avoit conseillé d'arrester le Prince de Condé, mais il oublie de nous dire que le Cardinal & son frere conseillerent au Roy de le tuer luy mesme & de luy enfoncer la dague dans le sein comme en jouant avec luy. Le Prince fut adverti de ce dessein, & se donna garde de ce mauvais jeu. Voyla le caractère de ce heros.

L'autre iniquité frauduleuse qu'ils firent dans cette affaire c'est qu'ils essayèrent de persuader à toute la France que les Huguenots estoient les seuls auteurs de cette conjuration. Et cependant il est certain que la dedans estoient entrés tous les mecontents du Royaume. La Vigne fut trouvé chargé d'une declaration particuliere des protestants qui disoient qu'ils s'estoient joints à cette partie comme à une cause purement politique qui concernoit les loix & les ordonnances du Royaume. Toute la France estoit pleine de mecontents, la cabale des Montmorencys contre les Guysses estoit éclosé; le Cardinal de Lorraine avoit fait dresser un gibet pour y pendre tous ceux qui estoient à la suite de la cour à dessein d'y demander récompense de leurs services, & par là il s'estoit attiré l'horreur de tous les vieux officiers des armées.

Les.

Les Guyſes bien convaincus par la conjuration d'Amboyſe que les Princes du ſang & les Huguenots leur en vouloient mortellement , reſolurent de les perdre à quelque prix que ce fuſt. Mais ils ſ'y prirent par des voyes ſi baſſes & ſi honteuſes que rien plus. Il eſtoit en quelque ſorte pardonnable aux Huguenots d'attaquer leurs ennemis par des chemins couverts, parce qu'ils n'euffent oſé les attaquer ouvertement ; mais ces gens qui ſe pouvoient ſi ayſement maintenir par des voyes d'honneur , & ſur tout par une conduite ſage accompagnée de moderation, ne ſont point excuſables d'avoir employé les plus noires trahiſons. On voulut que le Prince de Condé & les trois Chaſtillons fuſſent ſpectateurs des horribles cruautés, qui s'exercerent ſur les conjurés d'Amboyſe. Mais auſſi toſt que cela fut fait chacun d'eux ſe retira , le Prince de Condé en Guyenne , les Colignys dans leurs maiſons excepté l'Amiral qui fut envoyé en Normandie par la Reyne pour y ſcavoir la cauſe de ces conjurations. Dès ce tems là tous ceux qui ſe ſentoient ennemis de la maiſon de Guyſe abandonnerent la cour pour ſe mettre en ſeureté, & il euſt eſté difficile de les rasſembler pour les perdre tout à la fois. Mais le Cardinal de Lorraine trouva moyen de

1560.

faire un piege à tous les protestants , de ces estats qui estoient convoqués à Orléans pour le 18. du mois de Decembre de la mesme année 1560. Contre le droit des gens & contre les privileges inviolables qui donnent seureté publique à tous les membres qui composent ces assemblées pour représenter tout le Royaume , ils resolurent de faire dans les estats une espeece de massacre & en d'y commettre suite des actions qui auroient deshonoré la France pour jamais s'ils eussent pu en venir à bout. Ils se firent envoyer de toutes les provinces des roolles & des listes de tous ceux qui devoient estre sacrifiés. Et parce que les prisons ordinaires d'Orléans, de Bourges, de Loches & de toutes les villes de la province n'estoient pas assés grandes pour contenir toutes ces miserables victimes qu'on destinoit à la mort, on en fit de neuves, & l'on mit les vieilles en estat de seureté. Ils virent bien que tout cela ne se pouvoit pas faire si secretement qu'on ne decouvrit les desseins que l'on formoit, ce qui empescheroit les principaux de ceux que l'on vouloit perdre, entre les autres les Chatillons, de se trouver à ces funestes estats. Sur cela ils suggererent au Roy le plus detestable moyen du monde de decouvrir tous ceux qui n'estoyent pas
fa-

favorables à leur faction. C'est que le Roy par leur conseil escrivit à tous les chevaliers de l'ordre absents, & leur commanda de se rendre à la cour. Après avoir assemblé tous les grands du Royaume, le Roy dans un jour marqué leur devoit presenter à signer une confession de foy qu'il auroit signée le premier, à laquelle estoit jointe une protestation avec serment de *courir sus par toutes voyes sans espargner pere, mere, femme, enfants, freres, soeurs, parents ni amis à ceux qui serbient soupçonnés d'heresie, ou qui refuseroyent de poursuivre les heretiques.* Le Cardinal de Lorraine devoit faire signer la mesme declaration à tout le Clergé; & le Chancelier de l'Hopital aux gens de justice: en suite on devoit envoyer la mesme declaration de la cour dans toutes les Provinces pour estre souscrite par tout le monde. Par ce moyen on auroit decouvert tout à la fois tous ceux qui auroient esté dans des sentiments de moderation, & pour ces gens là il y avoit des prisons, des buchers & des gibets préparés: car on devoit bruler les refusans sans autre forme de procès. Bon Dieu quelle partie, y en eut il jamais de semblable faite dans les enfers? Pour venir à bout d'un si grand dessein il falloit abbatre les principales testes, c'é-

toient celles des deux premiers Princes du sang Antoine Roy de Navarre & Louis Prince de Condé. Ces deux Princes avoient lieu de se defier de tout, ils scavoient qu'on avoit juré leur perte, on leur donnoit perpetuellement des avis de ce qui se tramoit contre eux, cependant les Guyfès les attirerent à la cour par des fourbes effroyables, & par de belles promesses, auxquelles leur propre frere le Cardinal de Bourbon donna creance, & servit à les tromper. Ils ne furent par plustost arrivés à la cour que le Prince de Condé fut arresté & l'on travailla à son procès. L'on manqua deux beaux coups sur le Roy de Navarre, l'un fut le poyson & l'autre l'assassinat. Ces deux voyes n'ayant pas reussi on delibera de s'en defaire par la voye la plus horrible qui ait jamais esté imaginée : ce furent le Cardinal de Lorraine & le Marechal de St. André qui en firent le projet. Le Roy devoit contre-faire le malade & faire appeller le Roy de Navarre sous pretexte de luy communiquer quelque nouvelle decouverte sur l'affaire du Prince de Condé qui estoit prisonnier. Il devoit reprocher au Roy de Navarre qu'il estoit entré dans la conjuration avec son frere, luy faire des reproches sanglants, le pousser à bout & enfin luy donner d'un poignard dans

*Thuan.
Hist.
l. 26.*

dans le sein , après quoy St. André , le Cardinal de Lorraine & leurs gens se devoient jeter sur luy pour l'achever. Catherine de Medicis qui n'estoit pas de cette intelligence , & qui alors estoit excluse du credit & de l'autorité par les Guyfes , descouvrit pourtant quelque chose de ce dessein , elle en fit avertir le Roy de Navarre par la Duchesse de Montpensier. Ce Prince long temps combattu sur ce qu'il avoit à faire, prit enfin la resolution d'aller quand le Roy l'enverroit querir , mais de vendre cherement sa vie. La premiere & la seconde fois il refusa , enfin il obeit à la troisieme fois ; comme il montoit le degré il trouva quelqu'un qui luy dit , *Sire vous allés vous perdre* ; cela ne l'arresta point ; seulement en s'adressant à celuy qui luy parloit & à Renty qui le suivoit : il leur dit je m'en vais dans un lieu où je scay que l'on a dessein de me perdre , mais jamais pean ne fut si cher vendüe que je leur vendray la mienne. Je vous prie par la fidelité que j'ay tousiours recognüe en vous de me rendre ce dernier service. C'est que si je meurs vous recouvriés la chemise que j'ay sur moy & la portiés toute sanglante à ma femme & qu'elle soit gardée à mon fils , pour le faire ressouvenir que me devant la vie il me doit la vengeance de ma mort , quand il sera

*Tbucan.
Liv. 161.*

en aage de la prendre. S'estant affermi le courage de cette facon il entra dans la chambre du Roy qui ne luy dit que des iudesses. Ce crime dont on luy, avoit fait naistre le dessein, ne l'avoit pas estonné en le regardant de loin, mais il ne put l'envisager de prés sans fremir & ne passa pas outre. Le Duc en pensa crever de depit & en sortant il dit à quelqu'un, *ô le pauvre Prince que nous avons.* *O hominem timidum & vecordem!* comme le rapporte le President de Thou. Ce coup estant manqué on resolut de l'assassiner à la chasse. Mais Dieu le garantit de toutes ces entreprises. L'atrocité du fait a porté quelques uns à le revoquer en doute. Mais il n'y a aucun lieu d'en douter, le Roy de Navarre luy mesme l'a redit, Renty à qui il avoit tenu le discours que nous venons de rapporter l'a assuré. Et plus que tout cela, la Reyne de Navarre après la mort du Roy son mary l'escrivit à la Reyne Catherine de Medicis comme le tenant du feu Roy son mary & les lettres en ont esté imprimées. Y a t'il quelque effronterie qui allast à publier une telle histoire dans un temps que l'on pouvoit estre convaincu de faux avec tant de facilité. Au reste non seulement l'autorité est pour cela, mais aussi la raison. On ne sauroit nier qu'alors le Prince de Condé n'ait

n'ait esté condamné à perdre la teste par la main d'un bourreau. Ceux qui sollicitoient cette horrible action eussent-ils esté assés fots pour laisser vivre celuy à qui appartenoit le droit de vanger un tel affront ? Le Roy de Navarre eust-il pu voir mourir son frere de cette maniere sans conserver le dessein d'en tirer la vengeance ? Qu'eussent ils fait de couper la teste à l'un des chefs, & laisser vivre l'autre, qui à la teste du parti auroit eu moyen de tirer raison d'un tel outrage ? Il est donc certain que si les choses eussent reussi comme on le projettoit & que le Roy ne fust pas mort, le Roy de Navarre estoit perdu aussi bien que son frere.

Qui pourroit exprimer les iniquités effroyables qui furent commises dans l'emprisonnement & dans la condamnation de ce pauvre Prince de Condé ? Des estrangers, des gens qui pouvoient devenir les sujets de ceux qu'ils maltraitent si terriblement, abusent de la simplicité d'un Roy enfant. Ils perdent le respect qu'ils devoient avoir pour le sang de leurs souverains qui rouloit dans les veines du Prince de Condé, jusqu'à entreprendre de verser ce sang par la main d'un bourreau. On oste à un Prince du Sang ses juges naturels qui sont les Pairs du Royaume, pour le met-

tre entre les mains de commissaires tels qu'on donneroit à un petit Gouverneur de place. On viole en sa personne tous les droits de la couronne & du sang royal, & l'on veut commettre sur luy un crime qui n'a point d'exemple dans la troisieme famille de nos Roys; car on ne trouvera point que dans la race de Capet aucun Roy ait fait mourir quelqu'un de son sang par la main du bourreau. Charles VII. ne voulut pas faire mourir le Duc d'Alencon convaincu d'avoir conspiré contre luy & contre l'estat & se contenta de le retenir prisonnier. Louis XI. son fils qui aimoit tant à respendre le sang, espargna celuy de ce mesme Duc convaincu d'une nouvelle conspiration. Pendant cette prison du Prince de Condé les Guyfes agissoient en Roys; le Cardinal de Lorraine se faisoit solliciter couvert & assis par le Roy de Navarre debout & decouvert: est il possible qu'on puisse bien penser des desseins & des intentions de personnes dans la conduite desquels on remarque tant d'orgueil, tant de cruauté & tant de perfidie?

Tout estoit préparé pour la plus sanglante tragedie qui fut jamais. La teste du Prince de Condé devoit sauter en l'air à l'ouverture des Estats. On avoit préparé 40. bourreaux qui estoient
desja

desja à Orleans, vestus d'une mesme livrée, appellés de toutes parts: une image de mort estoit respandue dans toute la ville, l'on avoit fait defense à tous les bourgeois de mettre seulement la teste à la fenestre ayant midy quelque bruit qu'ils' entendissent, sur peine d'estre pendus aux grilles de leurs maisons sans forme de procès. L'Amiral malgré toutes les oppositions de ses amis & bien averti de ce qu'on luy preparoit à Orleans, ne laissa pas d'y aller, mais comme on va à l'eschauffaut en disant à sa femme le dernier adieu, en donnant les ordres necessaires à sa maison, en conjurant sa femme de perseverer dans la crainte de Dieu & dans la veritable Religion. Enfin il est certain que si Dieu n'y eust pourvu par un coup impreveu, c'estoit fait de la moitié du Royaume. Le ciel y pourvut, François II. tomba malade, il falut qu'il mourust malgré le desespoir des Guysses qui menaceoient les Medecins & qui vouloient à toute force qu'on fist vivre le Roy au moins jusqu'à Pasques. Ils avoient besoin de ce temps là pour establir leur domination, & pour se defaire de tous leurs ennemis.

Cet evenement changea bien la face des affaires sauva la vie au Prince de Condé & tira sa teste de dessus
l'escha-

l'eschafaut. Les Guyſes eurent leur tour à craindre, ils ſe retirerent dans leurs maiſons & n'en voulurent point ſortir qu'ils n'euffent aſſurance de la Reine & du Roy de Navarre qu'on ne leur feroit point de mal. Les Eſtats ſe tinrent; les premiers qui ſe fuſſent tenus depuis quatre vint ans, car il n'y en avoit pas eu depuis Charles VIII. Mais cette aſſemblée eut un ſuccès fort different de ce que la cour de François II. avoit eſperé quelques mois auparavant.

Les Proteſtants dans ce changement ne changerent gueres de condition; leur deſtinée eſtoit de paſſer de perfidie en perfidie. Delivrés comme par miracle des horribles conſpirations qui ſ'eſtoient formées contr'eux par la cabale des Guyſes, ils tomberent entre les mains de la perfide Catherine de Medicis qui les penſa perdre par une conduite en apparence toute oppoſée à celle des Princes Lorrains. La mort de ſon fils François II. l'avoit remiſe en liberté, mais cette joye ne luy dura gueres. Les Guyſes trouverent moyen de mettre le Conneſtable de Montmorency dans leur intereſt, & par ce moyen ils gagnerent encore une fois le deſſus. Catherine pour lutter contre cette cabale qui luy vouloit ravir l'au-

l'autorité souveraine dont elle estoit idolatre, se jetta dans le parti du Prince de Condé, elle flatta l'Amiral, elle parut estre demi Huguenotte; elle permit à l'Evesque de Valence & à celuy de Sées de prescher le Huguenotisme quasi tout pur, jusques dans le Louvre. Elle escrivit au Pape en leur faveur luy representant qu'on ne les devoit pas exclure de l'Eglise puisqu'ils recevoient l'Ecriture sainte & les six premiers Conciles, enfin elle rendit le premier edit qui ait esté fait en leur faveur. Tout cela estoit une comedie, car en mesme temps elle suscitoit le Cnestable à se plaindre hautement & en public de ce changement qu'on faisoit au prejudice de l'Eglise Romaine. Elle n'avoit point d'autre dessein que de ruiner le parti des Princes Lorrains, par celuy des Princes du sang, pour en suite abbattre celuy cy, afin de regner tousiours seule. Quoy qu'il en soit les protestants receurent de bonne foy cet edit de Janvier que la Reine mere leur avoit accordé. Et par ce moyen sur la foy publique & avec consentement des Parlements de France les voyla en possession du libre exercice de leur Religion dans tout le Royaume & cela sans guerre & sans armes; car cet edit fut accordé & enregistré avant la premiere guerre. Il est tres cer-

Mezer.
an. 1561

Mezer.

certain que si l'on eust voulu leur tenir la parole qui leur fut donnée & les laisser jouir de ce privilege qui leur fut accordé dans toutes les formes, le Royaume s'en alloit jouir d'une profonde paix & jamais il n'y eust eu une seule goutte de sang respandue pour la cause de Religion. Car la rupture de la paix n'est venue que de ce que l'on a violé cet edit par mille perfidies, par mille trahisons & par mille violences. Il est vray que cette rupture de l'edit n'auroit peut estre pas causé la guerre sans les intrigues de Catherine de Medicis qui mit les armes à la main du Prince de Condé.

Mais il est vray aussi que les Protestans, ni l'Amiral, ni d'Andelot, ni tous autré n'auroient donné aucun secours les à Catherine, & n'auroient point favorisé les desseins du Prince de Condé si on les avoit laissé vivre en paix. Je ne parleray point icy des violences par lesquelles l'edit de Janvier fut violé parce que je les reserve pour un autre Chapitre. Je remarqueray seulement que la faction Catholique Romaine qui avoit juré la ruine des protestants ne se servit de la paix que comme d'un voyle pour couvrir ses desseins & pour faire des preparatifs par lesquels le Prince de Condé & son parti auroit esté subitement

accablé sans que Dieu permit le massacre de Vassy qui fut le signal de la guerre & un advertissement à tous les Reformés de se tenir sur leurs gardes. Les chefs de la cabale ne disposant pas de la Reine comme ils eussent bien voulu, delibererent de s'en defaire , & opinerent sur la maniere de la faire perir. Ce fut dans cette deliberation que le Marechal de St. André opina qu'on la devoit jeter dans l'eau. Ce coup paroissant trop difficile à faire, ils formerent le dessein d'enlever le Duc d'Orleans frere du Roy, & de prendre la campagne pour le mettre à leur teste. Ils essayerent de persuader ce jeune Prince, qui ne voulut pas se laisser enlever. Le Duc de Nemour se chargea de cette affaire, mais n'ayant pas reussi il fut obligé de se retirer.

Si la cabale des Triumvirs agissoit par fraude, au contraire le Prince de Condé agissoit sincerement, & souhaitoit de bonne foy la continuation de la paix. C'est pourquoy quand il se vit les armes à la main devant que la guerre commençast, il fit tout ce qu'il peut pour obtenir cette paix. Dans cette veüe il promit fort imprudemment de sortir du Royaume moyennant que ses ennemis quitaissent seulement la cour. C'estoit quitter la partie & la perdre, c'estoit mettre les Guyfes sur le throne: c'estoit

c'estoit exposer à la mort tous ses amis. C'est pourquoy un million de gens qui estoient intéressés dans cette affaire ne luy permirent pas de tenir une parole si legerement donnée. Mais au moins cela servit à faire voir combien il avoit de sincerité & d'amour pour la paix. Entre les perfidies & les laschetés du parti contraire on ne doit pas oublier la calomnie que l'on sema contre le Prince d'avoir fait battre de la monnoye à son coin avec le tiltre de *Louis XIII. Roy de France & de Navarre*. Brantôme flatteur de la mayson de Guise debite cette calomnie. Le Cornestable en monstra la medaille à la Reine & au Roy avec de grands rescriemens. Mais il est clair que c'estoit une piece forgée dans la boutique de la faction des Guises pour rejeter sur ce Prince innocent les entreprises & les attentats dont eux mesmes estoient coupables.

En cet endroit je passe par dessus la premiere guerre qui dura prés d'un an & par dessus la paix qui fut signée le 18. de Mars del'an 1563. pour continuer l'Histoire des trahisons & des perfidies du Papisme. Je puis mettre dans ce rang la ligue qui se fit à Thoulouze sous la conduite du Cardinal d'Armagnac cruel persecuteur. Le tiltre en estoit specieux, c'estoit pour la con-
fer-

fervation de la foy Catholique contre
 les rebelles heretiques & sectaires, mais
 le but étoit à la premiere occasion de fai-
 re main basse sur tous les Reformés, au
 prejudice de la paix qui venoit d'estre so-
 lemnellement conclue devant Orleans.
 Malgré cette ligue qui n'étoit que parti-
 culiere, les Huguenots qui estoient dans
 la bonnefoy dormoyent paisiblement
 à l'ombre de cette fausse paix qui dura
 pourtant quatre ans. Mais le parti de
 la cour travailloit à leur ruine, on fai-
 soit demanteler toutes les villes où ils
 estoient un peu forts; on massacroit
 les peuples, on assassinoit les gentils-
 hommes; tout cela pourtant n'estoit
 rien en comparaison de ce qui se tramoit
 couvertement. Catherine feignit avoir
 envie de voir sa fille Isabelle Reyne
 d'Espagne, l'une & l'autre se rendirent
 à Bayonne qui est sur les frontieres de
 France & d'Espagne: le Duc d'Albe s'y
 trouva sous pretexte d'y conduire la *Mexi-*
 Reyned'Espagne. *La Reyne mere vou-* *ray*
loit qu'on crust que le sejour de la cour *1565.*
à Bayonne n'estoit que pour divertir sa fille,
mais elle pensoit bien à autre chose. Car
sous pretexte de l'aller voir par une ga-
lerie qu'elle avoit fait faire exprés pour
joindre leurs deux logis, elle communi-
quoit toutes les nuits avec le Duc d'Albe.
Et l'evenement a monsté depuis que toutes
ces

Discours
politi-
ques et
mili-
taires ,
p. 605.

ces conferences tendoyent à faire une secrète alliance entre les deux Roys pour extirper entierement les protestants. Le sage la Noüe nous apprend que cette trahison fut decouverte par des lettres interceptées venantes de Rome & d'Espagne, où les desseins qu'on vouloit executer se descouvrirent fort à plein. La resolution prise à Bayonne avec le Duc d'Albe d'exterminer les Huguenots de France & les gueux de Flandres, &c. de quoy on avoit esté averti par ceux de qui on ne se doutoit pas. En guerre ouverte tout est permis, *dolus au virtus quis in hoste requirat.* Mais c'est une lasche perfidie que de vouloir opprimer des gens sous l'image de la paix & de faire intervenir la foÿ des Traittés & le nom adorable de Dieu pour couvrir de semblables infidelités. Il est tres constant qu'on avoit deslors le dessein de faire le massacre general qui se fit quelques années après, au jour de St. Barthelemy; on devoit couper la teste à l'Amiral, jeter le Prince de Condé dans le fonds d'une prison perpetuelle, casser les edits de pacification, & massacrer tous ceux qui refuseroyent d'aller à la messe. C'est dequoy l'on eut de bons avis & cela se voyoit assés dans la conduite de la cour; la levée de gens de guerre & particulièrement de six mille Suisses qu'on fit sous le

le pretexte du passage du Duc d'Albe ; les cruautés qu'on toleroit par tout , & les menaces continuelles & universelles qui se faisoient contre les reformés que bien tost ils ne leveroyent pas la teste si haut , leur signifioient assés ce qu'on leur preparoit. On peut assurer avec tous les historiens sincerés & desintéressés de la religion Romaine aussi bien que de la nostre , qu'on n'a jamais fait avec nos Huguenots aucun traitté de bonnefoy ; c'a tousjours esté avec dessein de le surprendre , de les desarmer & de les opprimer à l'heure qu'ils y pensoient le moins. Au contraire le Prince & son parti avoit tousjours désiré la paix & l'avoit executée avec la même sincerité. C'est un tesmoignage que luy rend le Prieur de Juvigné. *Il proceda ,* dit il encore , *de si bonne foy dans la negotiation de la paix d'Orleans qu'elle fut conclue par sa seule authorité dans une conjoncture tres dangereuse , & il ne voulut autre seureté que la parole du Roy pour rendre toutes les places de son parti. Il vint à la cour sur les promesses que la Reyne luy avoit faites & auxquelles elle manqua , &c. Il estoit reconcilié avec elle mais elle ne l'estoit pas avec luy.*

Additions
Liv. 7.
p. 666.

Au reste la maniere dont cette premiere paix faite devant Orleans fut entretenüe , & ces horribles desseins que l'on

l'on forma durant cette paix font une preuve de ce que j'ay avancé, que du parti de la cour il n'y avoit que de la fourbe & de la mauvaise foy. La fuite le fera voir encôre mieux. La seconde guerre commença par ce qu'on appelle la conjuration de Meaux, & se termina peu de mois après par la paix de Chartres qui fut conclüe au mois de Mai 1568. Paix detrahison, paix suivie des plus cruelles violences & des plus noires perfidies. *L'intention de ceux qui avoyent fait la paix de Chartres n'estoit pas de la garder mais de mieux prendre leurs avantages qu'ils n'avoyent fait*, dit M. de Mezeray. Aussi ne dura-t'elle que peu de mois, & dans ce temps on traîna les plus horribles trahisons qu'on puisse imaginer. On continua dans le dessein de perdre les protestants à quelque prix que ce fust. Parce que le Chancelier de l'Hopital estoit un obstacle à cela à cause de sa sagesse & de sa moderation, on luy osta les sceaux & on le relegua en sa maison. Le Prince de Condé s'estoit retiré à Noyers, l'une de ses maisons située en Bourgogne, las de la guerre & ne demandant que la vie sauve & le repos. Il avoit choisi la Bourgogne pour son séjour parce que dans cette province il n'y avoit point de Huguenots & qu'elle avoit pour Gouverneur Tavanes

un des esclaves de la maison de Guyse & des mortels ennemis des Reformés. C'estoit assés pour mettre la cour en repos si elle n'eust désiré que la paix, mais elle estoit alterée de sang. Au prejudice du traitté, de la bonne foy & des serments qui interviennent dans la confirmation des traittés de paix, on forma le dessein de surprendre le Prince de Condé par la plus lasche trahison du monde. L'on fit secretement prendre la mesure de la largeur & de la profondeur des fosses de sa maison, on disposa des troupes de tous costés, & si Dieu qui veille pour la conservation des innocents n'eust reveillé ses amis quatre jours après il estoit pris. Mais l'Amiral qui avoit les yeux ouverts pour la conservation du Prince, l'alla prendre dans Noyers & à la faveur de 150. chevaux le fit passer à travers les embusches qu'on luy avoit dressées; luy, sa femme, leurs serviteurs & leurs enfans dans le plus triste esquipage où l'on puisse voir des gens de cette qualité. Cette action fut trouvée honteuse & lasche, personne ne voulut estre reconnu l'auteur de cet abominable conseil qui avoit eu si peu de succès. Tavanès qui estoit cruel & qui n'aimoit pas le Prince, estoit accusé d'estre le premier auteur de ce dessein. Son fils qui a escrit

II. Part. R des

*Mem.
de Ta-
vanes.*

des Memoires essaye de justifier son pere & rejette la faute sur le Cardinal de Birague, homme fourbe & mechant, propre à seconder le Cardinal de Lorraine dans tous ses desseins cruels & ambitieux. Et en effect il ne faut point chercher d'autre authetur de cette action que la maison de Guyse qui avoit à sa teste ce Cardinal de Lorraine, & qui étoit appuyée de la ligue des persecuteurs.

*Mem.
de Vill.*

Rien ne scauroit mieux faire voir de quoy cette ligue estoit capable, que l'Histoire de l'horrible conspiration qu'elle fit en 1565. pour faire perir tout d'un coup tout le sang royal de la Maison de Bourbon. Le Roy de Navarre estoit mort au siege de Rouën d'un coup qui pouvoit aussi bien venir des assiegeants que des assiegés car on n'a jamais sceu d'où il venoit. On travailloit incessamment à surprendre le Prince de Condé, & l'on avoit lieu d'esperer qu'enfin par finesse ou par violence on l'attraperoit. En mesme temps le Cardinal & sa faction firent dessein de faire enlever la Reine de Navarre, son fils & toute sa maison par le Roy d'Espagne, à la faveur de certaines troupes de Teze, de Milan, & de Naples que le Roy d'Espagne faisoit venir d'Italie & qui devoient passer par la

Ca-

Catalogne voisine de la Navarre & du Bearn. Le projet estoit que ces troupes au nombre de huit ou dix mille hommes arrivées à Barcelone au lieu de continuer leur chemin couleroyent à petit bruit le long des montagnes de Foix & se rendroyent à Pau où étoit la Reine. D'autre costé Montluc, les Vicomtes d'Ortés & d'Escars s'étoient emparés de Nerac, du mont de Marfan, de Bazas & de Bourdeaux afin que la Reine de Navarre ne püst avoir aucune retraite. Les troupes Espagnoles devoient donc surprendre la ville de Pau, & emmener la Reine avec son fils en Espagne où l'on devoit les mettre à l'inquisition & leur faire leur procès comme à des heretiques. Ils avoient choisi pour conduire cette grande affaire un certain Bearnois, nommé le Capitaine Dimanche qu'on envoya en Espagne trouver le Duc d'Albe qui estoit alors dans la ville du mesme nom. Le Duc après avoir vu les instructions ne manqua pas de donner selon son naturel dans ce conseil de violence. Il depeſcha le mesme homme & le chargea de lettres pour le Roy d'Espagne qui estoit alors à Mouzon ville située entre les trois royaumes de Aragon, de Catalogne & de Valence. Pour aller là il faloit

passer par Madrit, où le Capitaine Dimanche demeura malade d'une grosse fièvre continüe qui pensa terminer tous ses voyages. Dieu qui dispense tous les evenemens avec une profonde sagesse fit tomber cet homme entre les mains d'un nommé Anne Vespier François, Valet de chambre & brodeur de la Reine d'Espagne. Ce Vespier eut un soin extraordinaire du Capitaine Dimanche durant sa grande maladie. Ces bons offices luy donnerent une tres grande reconnoissance & leur firent lier ensemble une tres estroittë amitié; la confidence suivit & elle alla si avant que Dimanche revela à Vespier le sujet de son voyage, luy apprit que dans deux mois la Reine de Navarre & son fils seroient en Espagne à l'inquisition, & luy decouvrit en mesme temps comment la chose se devoit executer, selon le projet qui avoit esté concerté entre le Cardinal de Lorraine & le Duc d'Albe. Vespier eut horreur de cette noire trahison qui se faisoit en pleine paix contre une Reine innocente vefve & contre un enfant. Il dissimula pourtant, mais à l'heure mesme il alla trouver l'aumosnier de la Reine d'Espagne & luy fit toute l'histoire. Cet Aumosnier fremit à ce recit, & incontinent il mena Vespier à la Reine à laquel-

laquelle il recita exactement toutes les circonstances de ce projet execrable. La Reine se rescria la dessus les yeux baignés de larmes, & dit à son grand Aumosnier à Dieu ne plaise mon maistre qu'une si grande mechanceté se fasse. Elle en escrivit incontinent en France au Roy son frere & à la Reine sa mere; & cette action de charité cousta bien tost après la vie à cette bonne Reine, car on ne doute pas que ce ne soit une des raisons qui porta le cruel Philippe à se defaire de sa femme, comme il avoit fait de son fils Don Carlos. L'Aumosnier & Vespier escrivirent aussi au Sieur de saint Sulpice Ambassadeur de France qui estoit à la suite de la cour d'Espagne, luy firent le destail de toute cette entreprise & luy depeignirent le Capitaine Dimanche afin qu'il fit espier son arrivée à la cour, & qu'il observast toutes ses démarches. Un Laquais Basque fut depeesché pour porter le paquet à l'Ambassadeur & fit une telle diligence qu'il arriva à la cour un jour devant le Capitaine Dimanche; de sorte que M. de St. Sulpice eut tout le temps de donner les ordres necessaires pour le faire observer. On luy rapporta que le Roy d'Espagne qui avoit pris goust à la proposition luy avoit donné audience

la nuit trois fois consecutives. L'Am-
bassadeur de France depescha son Se-
cretaire nommé Roulleau qui prit la
poste pour aller à Paris & qui eut or-
dre sans passer par la ville de Pau de fai-
re rendre à la Reine de Navarre un Pa-
quet par lequel on luy apprenoit cer-
te execrable conjuration. C'est ainsi
que le coup manqua: y eut il jamais
rien de plus lasche & de plus perfide &
de plus noir. Catherine fit fort l'eston-
née quand elle apprit cette nouvelle &
parut n'estre pas de la partie. Mais Dieu
sait ce qui en est, ce qu'elle fit dans la
suinte monstra bien qu'elle estoit capa-
ble de concevoir de semblables atten-
tats.

CHAPITRE XIII.

*Suite de l'Histoire des trahisons & des
Perfdies du parti Catholique Romain. Des-
sein de massacrer tous les Huguenots de
Nornandie. Longue suite de trahisons
pour irriver au massacre de la St. Berthe-
lemy que le massacre general estoit pre-
medité de longue main: qu'il est faux
qu'on n'ait eu dessein de massa-
crer que l'Amiral
seul.*

APrés la troisieme guerre à la-
quelle le Prince se vit forcé par
la conjuration de Noyers, se fit
la troisieme paix au mois d'Aoust de
l'an 1570. Elle se fit de la part des Re-
formés avec leur esprit de bonne foy
ordinaire, mais de la part de la cour a-
vec l'esprit de perfidie & d'infidelité qui
avoit regné dans tous les precedents
traittés. Le Prince avoit esté tué à la
bataille de Jarnac de la maniere que
nous le verrons cy après. Ils estoient
donc venus à bout d'une partie de leurs
desseins. Mais l'Amiral & son frere é-
toient encofe vivants accompagnés
d'une belle noblesse. Pour opprimer
ce parti par la fraude on luy accorda u-
ne paix la plus avantageuse qu'ils eut pu

souhaiter : on permettoit aux Reformés de prescher en plusieurs Fauxbourgs de villes, on les admettoit indifferemment dans les universités, dans les escoës, & dans les hospitaux. Ils devoient estre recus à toutes les charges publiques Royales, Seigneuriales, de Justice & de Police. Ils avoient la libere de recuser dans les Parlements ceuz qui leur seroient suspects & mesme de faire evoquer toutes leurs causes du Parlement de Thoulouze aux requêtes de l'Hosiel. Enfin je croy que s'ils en avoient demandé d'avantage on leur auroit accordé, dans la veüe non seulement de ne rien tenir, mais sur tout de les endormir comme l'on fit pour les mener à la boucherie. Il semble que l'enfer seul puisse trouver une suite de fourbes aussi longue que fut celle dont on se servit pour amener les grands Seigneurs protestants au piege qui leur estoit tendu pour les massacrer, comme on fit dans la journée de la Saint Barthelemy. La plus part des autheurs Catholiques Romains à qui cette action fait horreur, pour en diminuer la honte essayent de persuader que ce fut une deliberation prise à la chaude, un coup quasi impreveu, une surprise de la passion, qu'on n'en vouloit qu'à l'Amiral & qu'insensiblement on s'engagea
plus

plus avant qu'on n'avoit eu dessein d'aller. C'est ainsi que le Sieur Maimbourg tourne cette grande affaire. Mais ceux qui ont plus de sincérité que luy avouent de bonne foy que c'estoit une partie faite depuis longtemps. Non seulement le projet en avoit esté fait quand on fit la troisieme paix en 1570. mais la maison de Guyle avoit tous jours en un pareil dessein depuis la conjuration d'Amboyse. Et je m'en vai Monsieur vous en faire une Histoire qui vous le fera bien voir. L'an 1561. ils se servirent du ministere d'un nommé Guitard banquier de sa profession pour tenir conte de tous les protestants qui estoient dans Rouen & dans toute la Normandie ; cet homme alloit dans toutes les maisons sous divers pretextes ; enfin ayant esté decouvert par quelqu'un des interessés il fut saisi & mis entre les mains de la justice. On trouva dans ses Papiers des lettres à la Reine mere & au Cardinal de Lorraine par lesquelles il paroissoit qu'il avoit commission d'eux de faire ce qu'il faisoit. La Reine le desavoua : ainsi n'ayant pas d'appuy, l'on travailla à son procès & il fut convaincu d'avoir fait un projet de concert avec la ligue des zelés pour massacrer tous les Huguenots de la Province de Normandie.

*Hist.
Eccle.*

Si la chose eust reüssi le Cardinal de Lorraine s'en seroit fait un grand honneur mais parce que l'entreprise eschoua, le miserable fut desavoué & on le pendit le 9. de Septembre de la mesme année 1561. Il est donc certain que depuis long temps ce parti si zelé pour la foy avoit conçu qu'il falloit un massacre general pour esteindre le parti des Princes du sang qui s'opposoit à la grandeur de la maison de Guyse; mais l'occasion ne s'en estoit pas recouverte depuis que la mort de François II. la leur avoit fait perdre si belle. Il falut attendre que Charles IX. fust majeur & en aage d'agir par luy mesme afin qu'on püst couvrir cette effroyable action du voyle de son autorité. L'on prit un grand soin de nourrir son esprit de soupçons & de craintes, on l'aigrit & on le rendit farouche, en luy depeignant les desseins des protestants noirs & detestables, & en criminalisant tous les evenemens passés & particulièrement l'entreprise de Meaux. Le Cardinal de Lorraine & tous ceux qui Passiegeoient en jettant ces semences dans son ame, le rendirent capable de concevoir les desseins les plus monstrueux & de les faire eclorre par des eclats de fureur les plus terribles. On luy avoit donc inspiré de longue main le
des-

dessein de se defaire tout d'un coup & par des voyes violentes de tous les Huguenots de son Royaume ; mais sur tout en luy faisant faire la Paix de 1570. on l'affermir dans cette pensée, de commencer par là les pieges qu'il falloit tendre à ces miserables pour arriver à un massacre universel. Cet endroit est important, & il est bon de s'y arrester un peu : car on veut diminuer l'atrocité de l'action en soubstant comme on fait que l'on n'avoit dessein de tuer que l'Amiral. Et que pour le massacre general qui se fit deux ans après l'on n'y pensoit pas alors ; Et ce ne fut que sur le champ Et par un accident impreveu que l'on prit une si cruelle resolution seulement deux jours avant qu'elle fut executée. Cet accident impreveu qui donna occasion au massacre, c'est dit-on le conseil qui fut tenu chés l'Amiral après sa blessure deux jours devant le massacre. Dans ce conseil le Sieur Maimbourg dit qu'on y parla fort haut, qu'on y prit une espee de resolution d'exterminer la maison de Guyse & de mettre tous les Catholiques hors d'estat de nuire aux Huguenots. Jusques là, dit-il, je ne trouve pas qu'on ait eu positivement d'autre dessein que celui de faire tuer l'Amiral. Pour esclaireir ce fait il ne faut que rapporter fidelement l'histoire de la cour.

Maimbourg l.
6. an.
1572.

duite de Charles IX. depuis la paix de 1570. jusqu'au massacre.

Nous avons desjà vu combien cette paix fut avantageuse en apparence pour les protestants. Cela ne pouvoit venir que du dessein de les tromper, car il est certain que les forces du Roy estoient assés grandes & ses avantages sur eux assés considerables pour les obliger à se contenter à moins. A ce piege on en

De Thou
liv. 50.
51. &
52. Ab-
bregé de
Meze-
ray, vie
de Char-
les. IX.
Mezeray

joignit deux autres. On avoit deux excellents leurre pour tromper la Reyne de Navarre & l'Amiral, & en suite tout le parti: Je veux dire la guerre contre l'Espagnol dans les Pays bas que tous les chefs des Huguenots croyoyent aveuglement parce qu'ils la desirerent avec passion & le Mariage de Marguerite sœur du Roy avec Henri Prince de Navarre. D'ailleurs afin que les Huguenots ne pussent tirer de secours de l'Angleterre, Catherine de Medicis essayoit de marier son fils le Duc d'Anjou avec la Reyne Elisabeth.

Mezeray

La Reyne Mere avoit bien avant dans la teste l'alliance d'Angleterre, ou du moins elle feignoit de l'y avoir pour mieux endormir les Huguenots, & pour empêcher la Reyne Elisabeth de leur prester assistance.

M. de Mezeray nous remarque aussi qu'en mesme temps on traittoit de la maniere du monde la plus honnête & la plus douce les Rochelois sur le refus qu'ils

qu'ils faysoient de recevoir garnison dans leur villè. On y envoya le Marechal de Cossé qui attira leurs députés à la cour , Et ils y eurent toute sorte de contentement quoy que deslors le conseil du Roy ray tramast un terrible dessein, mais il feignoit une profonde tranquillité , &c. On continuoit cependant le grand dessein d'attirer les Huguenots dans le piege par toutes les feintes & par tous les beaux semblants qui sont capables d'amadoüer les plus effarouchés. On commença de bien traiter tous ceux qu'on crut estre joints d'alliance , ou d'intérest, ou d'amitié avec eux , au contraire on rebutoit tous ceux qui leur estoient ennemis ou suspects. En suite le Roy attira l'Amiral à la cour qui estoit à Fontenay en Brie sous pretexte de traiter avec luy de la guerre contre l'Espagne. Le Roy luy fit mille caresses , seignit de luy ouvrir son cœur & luy rendit le chasteau d'Orange où jusqu'à cette heure là il avoit tenu garnison Francoise. Il luy fit porter la parole par Teligny, qu'il vouloit donner sa sœur au Roy de Navarre pour gage de sa parole envers tout le parti Huguenot, & qu'il avoit pris resolution de se tirer de la captivité de sa mere & de son frere le Duc d'Anjou. Peu de temps après le Roy fit encore revenir l'Amiral à la cour sous pretexte de se servir de luy dans une negotiation avec la Reyne d'Angleterre. Cette se-

conde fois il est encore plus favorisé que la première, on l'accable de caresses, de dons & de graces; les courtisans en murmuroient, les ecclesiastiques fremissoient d'indignation, de voir que celuy qui avoit tant brûlé d'Eglises tint le premier rang dans la faveur, & les peuples disoyent que le Roy s'en alloit le grand chemin du presche. Le Pape Pie V. qui n'estoit pas de l'intelligence envoya un Legat en France pour s'opposer au mariage de Marguerite de France avec Henri de Navarre heretique & chef des heretiques. Le Roy en refusant au Legat ce qu'il luy demandoit là dessus, luy ferma les mains, & luy dit, O s'il m'estoit permis de m'expliquer d'avantage! Pour achever d'endormir ces miserables que l'on vouloit esgorger, on fit tout de ben les preparatifs d'une guerre estrangere, on assemblea des troupes, on fit les premiers actes d'hostilité: sous l'autorité du Roy Ludovic de Nassau prit Monts & la Noüe bras de fer surprit Valenciennes. L'Amiral alors fut parfaitement persuadé de la bonne foy de la cour & crut la France engagée en guerre avec l'Espagnol. C'est pour quoy il ne fit plus de difficulté de s'abandonner entierement au Roy, il se rendit à Paris, Et l'exemple de l'Amiral attira tous les autres Seigneurs dans le piege, &c. L'ex-

cés.

cés des caresses qu'on leur faisoit estoit si grand & si visible que si Dieu ne les eust aveuglés, ils eussent facilement apperceu les conteaux que l'on esguisoit pour les esgorger. La partie estoit donc faite d'assassiner l'Amiral, sur quoy l'on ne doutoit point que tous les Seigneurs Huguenots ne prissent feu & ne se missent en estat de se vanger, d'où l'on pretendoit avoir occasion de faire main basse sur eux & sur tout le peuple de la mesme religion, mais ce projet manqua. L'assassin que la maison de Guyse avoit posté chés Villemur, tira sur l'Amiral & ne fit que le blesser à la main droite & au bras gauche. On enfonça la porte de la maison d'où l'on avoit vu partir le coup. Mais le tumulte n'eust pas plus avant, & l'on ne put avoir de pretexte de faire main basse sur les protestants pour ce jour là. Cependant le Roy qui avoit joué jusques là une si honteuse comédie, acheva de pousser la dissimulation jusqu'au bout. Il jouoit à la paume avec le Duc de Guyse quand on luy vint apprendre la nouvelle de l'assassinat de l'Amiral. Il jeta sa raquette comme en colere, vint voir l'Amiral, parut touché de ce malheur & luy dit, *C'est à vous que la playe a esté faite, mais c'est à moy que la douleur revient, adjoustant avec ses sermens execrables qui luy estoient ordinaires, je jure.*

De Thom.

jure que je feray de cette injure une si exemplaire vengeance que jamais la memoire n'en sera effacée. Il avoit raison, l'action qu'il meditoit, devoit faire une telle impression dans les esprits, & un endroit si remarquable dans l'Histoire, qu'il pouvoit bien estre assuré que jamais la posterité ne l'oublieroit. Sous pretexte d'arrester l'assassin, de pourvoir à la sureté de l'Amiral & de prevenir les desseins de la maison de Guyse contre luy, il fit fermer les portes de Paris, logea le regiment des gardes dans la ville, renforcea ses gardes de 400. hommes, & ordonna à toute la noblesse de la religion, de s'aller loger dans le quartier de l'Amiral. Le parti des protestants delibera si l'on enleveroit l'Amiral & si l'on se retireroit de Paris. Les plus sages estoient de cet avis, mais Taligny gendre de l'Amiral s'y opposa. Les bonnes gens sont facilement trompés; ce Gentilhomme le plus fidele & le plus sage du Royaume ne put pas s'imaginer qu'il y eust de la perfidie cachée sous la conduite du Roy. Ainsi pour avoir trop de bonne foy & pour croire que les autres en avoient, il fut cause de cet horrible massacre, de sa propre mort & de celle de son beaupere. Cependant comme on craignoit à la Cour que les conseils de prudence ne l'em-

por-

portassent enfin sur ceux de Teligny, on se resolut de ne plus attendre d'occasion ni de ne plus chercher de pretexte, mais de faire le massacre sans facon & sans detour: le signal en fut donné & l'execution s'en fit.

On ne peut pas s'empescher de regarder avec estonnement cette longue suite de fourbes, & il est malaisé de comprendre comment un Prince impetueux & violent jusqu'à la fureur a pu jouer une telle comedie durant deux ans sans se demettre & sans se decouvrir. La dissimulation & l'humeur violente ordinairement ne sont gueres compatibles. Et ces deux extremités n'ont pu estre alliées dans cette action que par un fonds d'iniquité sans exemple & par cet esprit effectivement diabolique qui regnoit dans toute cette societé. Ainsi je ne scay comment il peut monter dans l'esprit d'un homme qui n'a pas renoncé au bon sens, qu'un parti capable de concevoir de si horribles desseins, de les conduire à travers tant de noires trahisons & de les executer avec tant de barbarie, soit celuy de la verité, de la justice & de la veritable religion. Pour preuve que l'amour de la religion ne pouvoit estre le principe de ces horribles resolutions, c'est que dans cette conjuration on n'en vouloit pas moins aux Catho-

liques.

tholiques Romains ennemis de la cour ou de la maison de Guyse, qu'aux Huguenots. Le Mareschal de Montmorency qui n'estoit pas Huguenot, n'eschapa que parce qu'il fut plus clairvoyant que l'Amiral, il feignit de se trouver mal de son voyage d'Angleterre & obtint congé de se retirer à sa Maison de Chantilly. Cofsé, Biron grand maistre de l'Artillerie, le Chancelier de l'Hospital & plusieurs autres estoient sur le papier rouge. Et mille gens furent massacrés dont le crime estoit, ou d'avoir de l'argent & des charges que l'on vouloit leur oster, ou d'estre malvoulus de la cour.

Mais la principale reflexion que je fais sur cette histoire, c'est qu'il est clair comme le jour que la partie estoit faite de longue main, & que le dessein estoit d'assassiner non seulement l'Amiral mais tous les Huguenots. Si l'on n'en eust voulu qu'à l'Amiral seul à quoy bon tant de mysteres? Par deux fois on l'attira à la cour & toutes les deux fois on pouvoit s'en defaire avec la dernière facilité. Vouloit t'on l'assassiner? il n'eust esté rien plus aisé quand il entroit ou sortoit de chés le Roy. Il est donc clair qu'on en vouloit à toute la nobleſſe Françoise Huguenotte, & qu'on attendit une occasion pour les pouvoir tous assembler. Pourquoy choisir pour
assas-

assassiner l'Amiral les nopces de Marguerite avec Henri de Navarre si ce n'est que parce qu'on n'en vouloit pas simplement à l'Amiral, mais à tout le corps; dont on vouloit assembler sous pretexte d'une grande feste, toutes les testes en un seul lieu afin de les couper en un seul jour? Que veulent dire ces paroles de Charles IX. au Legat du Pape sur le mariage de Marguerite avec Henri chef des Huguenots; *O si je pouvois tout dire?* Auroit-il voulu sacrifier sa soeur & sa religion uniquement pour la mort d'un seul homme & ne voit-on pas que cela signifie, que ce mariage estoit le piege où devoient perir tous les protestants? Si le Roy n'en veut qu'à l'Amiral pourquoy dissimuler plus longtems, quand il le voit blessé? Il le va voir accompagné de la Reyne Mere, des Ducs d'Aljou & d'Alencon & de tous ses gardes: il n'y avoit qu'à tourner les yeux & le faire achever en sa presence. Pourquoi placer toute la noblesse de la religion auprès de la maison où estoit logé l'Amiral, si ce n'est afin qu'ils ne pussent eschaper & qu'on les pust trouver plus facilement rassemblés en un seul quartier. Le Sieur Maimbourg luy mesme avoit que cet ordre fut donné devant que les Seigneurs Huguenots eussent pris ce conseil
de

de vengeance dans la maison de l'Amiral, ce ne fut donc pas ce conseil qui fit prendre la resolution du massacre. Le Sieur Maimbourg se trahit encore d'une maniere plus imprudente. Car il dit que le Roy avoit des-jà pris dans le conseil secret cette effroyable resolution de faire un massacre general de tous les Huguenots mais qu'on le luy avoit fait quitter. Pourquoy donc avoit-il dit quelques lignes auparavant que jusques là on n'avoit eu autre dessein que de faire tuer l'Amiral ? Et où a-t'il pris cette revelation que Charles IX. après avoir pris la resolution de faire le massacre general l'avoit quittée ? N'y a-t-il pas bien plus d'apparence que l'ayant prise il ne l'a jamais abandonnée puis qu'il la executée ? Je croy tres bien ce que l'on dit, que ce Prince trembla cent fois à la veüe de cet enorme crime qu'il alloit commettre, & qu'en un quart d'heure il vouloit & ne vouloit pas successivement. Car où est l'esprit & le cœur assés affermis contre la vertu & contre la justice qui ne fremissent quand il faut executer un tel dessein ? Si l'on n'en vouloit qu'à l'Amiral, d'où venoyent ces bruits qui se respendirent dans Paris au moment de la resjouissance des nôces ? Sur ce que le Roy de Navarre & toute la noblesse de la religion après la benediction

tion du Mariage s'estoient retirés pour *De*
ne pas assister à la messe, une voix *Thou*
s'eleva parmi le peuple que bientôt *Liv. 52.*
on les obligerait à se trouver à la
Messe. Les principaux de la ville
disoient hautement dans les conversa-
tions que dans ces nêces on verseroit
plus de sang que de vin. Monsieur de
Thou, premier President du Parlement
de Paris, le pere de l'historien, avertit
un des seigneurs de la religion de se reti-
rer promptement de la cour s'il vouloit
mettre sa vie en seureté. Et Montluc
Evesque de Valence en partant avant le
massacre pour son Ambassade de Polog-
ne donna advis à la Rochefoucault de se
retirer promptement avec tous les autres
grands seigneurs. D'où pouvoit dis-je
venir tout cela que de ce que ce massacre
general estoit premedité de longue
main? Le Sieur Maimbourg dit encore
une chose qui detruit entierement ce
qu'il avance qu'on n'avoit dessein de tuer
que l'Amiral. C'est que dans le conseil
secret qui avoit esté tenu sur cette affaire
le Roy s'estant levé avoit dit en parlant
de l'Amiral, *Ouy mort je veux que*
l'on s'en defasse, mais je veux aussi qu'on
tue tous les Huguenots afin qu'il ne reste
personne qui me puisse un jour reprocher sa
mort. Voyla le conseil pris de massa-
crer tous les Huguenots. Mais, dit-il,
if

il le quitta : & comment ? C'est qu' *Albert de Gondy Marechal de Rets* pour empêcher qu'on ne pût imputer au Roy une si terrible exécution fut d'avis qu'on ne fît tuer que le seul *Amiral*, parce disoit-il, que les *Huguenots*, ne doutant point du tout que ceux de *Guise* ne fussent les auteurs de ce meurtre, ne manqueroient jamais de courir aux armes pour s'en vanger sur eux, & que les *Parisiens* & tous les autres *Catholiques* accourant de tous les quartiers de *Paris* au secours de ces Princes, les *Huguenots* seroient accablés de la multitude, & qu'on auroit ainsi ce qu'on pretendoit sans qu'il parût que le Roy y eût part. Ne voila-t'il pas une belle preuve qu'on n'avoit conclu dans le conseil d'assassiner que l'*Amiral* ? L'avis du *Marechal de Rets* fut suivi, je n'en doute pas, mais n'est ce pas une pleine resolution de massacrer generalement ? Il ne s'agit que de la forme : seulement on vouloit le faire faire par les *Guises* & par les *Parisiens* sous l'ombre d'une querelle particuliere & sans un ordre exprés du Roy. Le *Sieur Maimbourg* n'en doit pas sçavoir plus que *Brantôme* qui vivoit de ce temps la, & qui ne doit pas estre suspect quand il blame les gens de la faveur : car cela ne luy arrive pas souvent. Il avoue que *Charles* fit la paix, Non qu'il la desirast autrement, sinon pour se
pre-

preparer mieux à la feste de la St. Barthelemy, & attirer à soy par ce moyen l'Amiral à Blois & à Paris comme il fit. Enfin si l'on n'avoit dessein que se detaire de l'Amiral, n'estoit ce pas une conduite folle & insensée d'assembler pour cela sous pretexte d'une nôce toute la noblesse Huguenotte de France ? C'estoit appeller pour tesmoins de la mort de l'Amiral des gens qui en auroient esté tout autant de vangeurs, & qui sans doute n'auroient pas manqué sur le champ de s'en ressentir. Car il est certain que si après l'Amiral tué on avoit donné aux autres six heures pour se recognoistre, ils auroient vendu leur peau un peu cherement, & sans doute les massacreurs auroient esté massacrés à leur tour. Ainsi le conseil que l'on fait prendre à Charles IX. d'assembler tous les Huguenots à Paris pour y tuer l'Amiral seul, estoit justement propre à le faire perir luy & toute sa cour. Il ne pouvoit donc franchir ce Rubicon sans passer outre ; & tuant l'Amiral il falloit tuer tous ceux qui eussent pu luy reprocher cette mort comme on luy fait dire, & qui mesme auroient pu l'en punir sur le champ. Cela suffit pour prouver que ce massacre général estoit une affaire concertée depuis long temps & par consequent que c'est icy la plus grande de

de toutes les lachetés, la plus noire de toutes les trahisons, & la plus honteuse de toutes les actions, d'amener par une si longue suite de fourbes tant de noblesse, tant de braves & tant de peuple à la tuerie sous l'ombre de la paix & de la foy publique, & sous le pretexte d'une nôce & d'une rejouissance solennelle. Je n'entre point à present dans cette cruelle journée, parce que je ne fais que l'histoire des trahisons & des perfidies.

Je ne croy pas mesme qu'après celle-cy il soit necessaire d'en exposer d'autres à la veüe puis que seule elle est capable de remplir les esprits d'horreur, & de convaincre que le parti de nos ennemis estoit animé d'un esprit infernal. Si je voulois adjouster quelque chose à ce Chapitre des lachetés, je dirois que ce malheureux parti avoit des assassins & des empoisonneurs à gage. Maurevel estoit l'un de ces assassins, ce fut luy qui s'estant coulé dans les troupes de l'Amiral à dessein de l'assassiner, & ne l'ayant pas trouvé pour ne perdre pas absolument son coup, assassina le Marquis de Mouy: ce fut luy qui tira ce coup qui blessa l'Amiral deux jours devant le massacre. Odet Cardinal de Coligny fut empoisonné par son valet de chambre en revenant d'Angleterre :
qui

qui est ce qui pouvoit avoir interest à faire empoisonner ce grand personnage que la maison de Guise qui avoit juré la perte de toute la mayson de Chatillon ? Henri de Bourbon Prince de Condé fut empoisonné par quelqu'un de ses domestiques à St. Jehan d'Angely, & un breuvage funeste esteignit celuy qui estoit l'admiration de toute la France & les delices de son parti. Il faudroit avoir bien de la charité pour douter le moins du monde que cette mort de commande ne soit arrivée par les intrigues des mesmes gens qui avoient assassiné le pere à la bataille de Jarnac ; & par ceux qui avoient gagné Dominique d'Albe domestique de l'Amiral pour empoisonner ou assassiner son maistre. Ce miserable à la potence avoua qu'il avoit esté corrompu par le Duc d'Anjou. C'est ce mesme parti qui fit empoisonner la Reine de Navarre, mere d'Henri

*Aubig-
ny, liv. I
chap. 2.*

IV. par des gans que luy fit donner l'Abbé de Clugny bastard de Claude de Guise.

Enfin ce parti estoit si penetré de perfidie qu'il se trahissoit luy mesme & estoit tousjours prest à sacrifier l'Estat & la Religion pour satisfaire ses cruelles passions. Monsieur de Mezeray reconnoist en plus d'un lieu que le Conseil du Roy qui portoit tousjours les choses

Dans
la vie
d'Henri
III.

1574.

Histoire
Ecclef.
liv. 5.
p. 731.

à l'extremité contre les Huguenots, estoit un parti Espagnol qui ne desiroit que l'abbaissement de la couronne & la grandeur d'Espagne. Il y avoit, dit-il, dans le Conseil deux partis, l'un qui par dessus toutes choses desiroit la paix & la reformation de l'Estat; l'autre qui voloit exterminer les Huguenots à quelque prix que ce püst estre. Le Chancelier de l'Hospital avoit esté le chef du premier, &c. Morvilliers l'estoit du second, fort homme de bien mais addonné à de nouvelles devotions, lesquelles ayant leurs racines en Espagne & à Rome, faisoient servir la Religion à l'exaltation de ces deux puissances. Dans la vie de Charles IX. le mesme auteur en parlant de la cruauté que les Espagnols exercèrent en l'Amerique sur les François qu'ils esgorgerent, qu'ils déchirèrent par morceaux & auxquels ils arracherent les yeux avec une cruauté de Cannibale, il dit que le Conseil du Roy ne tint conte de vanger ce massacre parce qu'il estoit demi Espagnol. Nous avons encore le memoire dont ce partizelé, ennemy de Dieu & traistre à son Roy chargea un nommé Artus desiré pour aller solliciter le Roy d'Espagne d'entrer bien avant dans les affaires de France pour la destruction de l'heresie, d'où sans doute la ruine de l'Estat s'en seroit infailliblement ensuivie: le fameux

Car-

Cardinal de Lorraine chef de cette cabale Catholique, estoit visiblement dans les interêts de l'Espagne. Le Laboureur nous apprend qu'il faisoit les intentions de la maison d'Autriche pour la restitution de Mets, Toul & Verdun à l'Empire. Parmi les soupçons *Additions, l. 3. p. 835.* que la Reine Catherine avoit d'Espagne elle se desioit encore du Cardinal de Lorraine. Il avoie que ce Cardinal quand son frere mourut, avoit dessein de le faire *Ibid. Tom. 2. liv. 4. p. 210.* chef du parti Catholique en France, & de lier une forte correspondance avec le Pape & toute la maison d'Autriche. Il ne fait pas mesme difficulté de confesser que *Liv. 2. p. 338.* sans les Bourbons, il auroit pu adjouster sans les Huguenots, la France seroit devenue une province d'Espagne. Enfin cet esprit de trahison contre l'Estat esclata entierement par la ligue qui se fit en 1575. les desseins de cette malheureuse cabale se produisirent au jour, & l'on vit qu'elle n'en vouloit pas à moins qu'à la couronne. Ce fut elle qui resolut d'arracher de dessus le throne le legitime souverain pour placer un estranger, qui voulut raser Henri III. & l'enfermer dans un cloistre pour donner à la France un Roy Espagnol ou Lorrain. Catherine de Medicis fut de cette conjuration contre son propre fils. C'est le Laboureur qui nous le dit: Elle ne feig-

nit pas, dit il, d'estre de la conspiration contre son propre fils Henri III. & de brouiller l'estat quand elle le vit sans enfants, pour empescher que Henri IV. ne luy succedast & pour mettre en sa place Henri Duc de Lorraine son petit fils à cause de sa fille. Quand Dieu permit que ce parti ennemi de sa verité & de son Eglise se divisast, ce fut alors que de part & d'autre on vit regner l'esprit de perfidie. Ces deux partis, la ligue d'un costé. & Henri III. de l'autre, jouoient à qui l'emporteroit pour les trahisons. La Ligue fit rebeller toute la France contre son Roy. Le Roy pour massacrer les GuySES les attira à Blois par les mesmes fourbes par lesquelles luy mesme avoit travaillé à attirer l'Amiral & la noblesse Huguenotte à Paris pour les esgorger. Henri se reconcilia solennellement avec les Princes Lorrains, il jura avec eux sur les autels, il communia d'une mesme hostie en preuve de reunion, & quelques jours après il les fit assassiner. La ligue afin de ne se pas laisser surmonter en trahisons aposta un assassin qui en satisfaisant les passions humaines, exercea la justice de Dieu. En vangeant au nom de la ligue la mort des GuySES, il punit au nom de Dieu le massacre de la St. Barthelemy, l'assassinat du Prince de Condé, la mort de
Mont-

Montbrun contre la foy donnée , & mille autres crimes de meſme nature , dont ce malheureux Prince avoit eſté le premier conſeiller & le premier auteur.

C H A P I T R E X I V.

Hiſtoire des cruautés commiſes par le party Catholique Romain ; le maſſacre de Cabbrieres , & de Merindol ; infidelité du Sieur Maimbourg là deſſus , cruelle juſtice dans l'affaire d'Amboyſe , maſſacre de Vaſſy , mauvaiſe foy du Sieur Maimbourg ; divers Maſſacres par toute la France ; cruautés qui y furent exercées , horribles cruautés commiſes dans la Provence ; cruautés de Montluc : aſſaſſinat du Prince de Condé par Montesquiou ; horreurs du ſiege de Sancerre ; aſſaſſinats en pleine paix. Catholiques Romains cruellement maſſacrés ſur de vains ſouppçons de Lutheraniſme : maſſacre de la St. Berthelemy.

EN voila bien ſuffiſamment ce me ſemble , pour juſtifier que toutes les perfidies des ſiecles , ont eſté renouvellées dans le noſtre ; il faut preſentement faire voir qu'il n'y a point de cruautés imaginables , qui n'ayent eſté miſes en uſage par les bons amis du Sr.

Maimbourg , lequel nous accuse d'être la plus cruelle de toutes les sectes ; j'ay des-ja bien dit des choses qui prouvent ce que j'ay dessein de prouver dans ce Chapitre , car en justifiant nos martyrs & en accusant nos persecuteurs, j'ay fait voir que les derniers estoient possédés par un esprit de fureur , & de rage , qui trouve à peine des exemples entre les persecuteurs des premiers Chrestiens. Toute la cruauté de Phalaris & de Néron n'a pas égalé celle dont on a usé contre ces pauvres gens qui ne se defendoient que par des prieres & par des larmes. Retournés donc à ce Chapitre Monsieur , afin de voir le tableau de ces cruautés , si ce n'est que dès à present vous vouliés me suivre dans l'assurance que je vous donne ; que sans conter les cruautés dont nous avons parlé , il nous en reste à deduire beaucoup plus qu'il n'en faut , pour faire voir que dans les pays de la barbarie , les barbares mesmes n'y font rien , comparés aux saints & zelés Catholiques du Sieur Maimbourg.

Bien qu'il semble que depuis quelques Chapitres , nous nous soyons renfermés dans les regnes de Charles IX. & de Henry III. il faut pourtant remonter icy jusqu'au regne de François premier , pour y voir le massacre de Ca-

brie-

brieres & de Merindol qui est trop considerable dans l'ordre des cruautés, pour estre oublié. Il n'y a point de lieu où le Sieur Maimbourg découvre son esprit de calomnie & de malignité d'une maniere plus honteuse qu'en celuy-cy. Il entreprend la defence d'une action qui a donné de l'horreur à toute la terre, qui a esté mise dans le mesme rang que le massacre de la St. Berthelemy, & qui mesme a esté punie par Henry II. le plus cruel ennemy que nos Huguenots ayent eu entre nos Roy. Il va mesme jusqu'à dementir du Pleix Historien emporté contre nous, & qu'on n'auroit jamais soupçonné pouvoir estre suspect à celuy qui entreprendroit d'écrire l'histoire du Calvinisme. Il fait l'Apologie du President d'Oppede, l'un des plus méchants hommes du monde, & suppose en sa faveur des faits d'une fausseté notoire & qu'il ne scauroit appuyer d'aucun auteur. Il faut donc necessairement faire icy l'abbregé de cette triste histoire pour l'opposer au faux recit qu'en fait le Sieur Maimbourg. Je prendray cette histoire du president de Thou afin qu'on ne dise pas qu'elle est de la façon des Calvinistes. Tout le monde aujourd'huy sçait l'origine de ces habitans de Merindol & de Cabrieres; c'estoient des réchappés de cette cruelle persecution

*De
Thou,
liv. 6.*

tion que les Papes avoient excitée contre les Vaudois. Et ces pauvres reséchappés habitoient dans les montagnes de Provence : lieux incultes dont par un travail prodigieux ils avoient fait un affés bon pays & propre à nourrir du bétail. Ces gens quand la reformation vint au monde se recognoissant pour estre les freres de ceux qu'on appelloit nouveaux venus, & voyant tous leurs dogmes dans ces opinions qu'on appelloit nouvelles & qu'on detestoit comme d'abominables heresies, eurent la mesme joye qu'ont des personnes jettées dans quelque isle deserte de l'ocean éloignée des terres, quand après avoir demeuré là plusieurs années dans une affreuse solitude, ils voyent venir à eux des vaisseaux & des hommes. Seuls protecteurs de la verité dans un ocean de corruptions & d'erreurs ils eurent la joye de voir sortir comme du milieu des ondes un renfort si considerable & un secours si peu attendu. Cela les confirma plus qu'on ne scauroit dire dans la profession des verités qu'ils ténoient de tout temps. Mais le Parlement d'Aix grand persecuteur des fideles, l'an 1540. les fit adjourner à comparoistre : ils envoierent à Aix, demanderent conseil, & personne ne leur conseilla de comparoistre, s'ils ne vouloient estre brûlez vifs, com-

comme devant leurs yeux ils en virent
brusler plusieurs pour cause de Luthera-
nisme. Il ne comparurent donc pas &
sur défaut le Parlement rendit ce fa-
meux, ce cruel & cet espouvantable ar-
rest par lequel tous les habitans de Me-
rindol furent condamnés à mourir,
leurs maisons, leurs bois & leurs re-
traites à estre rasées & bruslées, eux,
leurs biens & leurs personnes confis-
quées au Roy. Cet arrest ne fut pas si
tost executé parce que les habitans de
Merindol & de Cabrieres porterent
leurs plaintes au Roy François premier,
qui les voulut bien escouter. Il donna
ordre à Guillaume du Bellay Sieur de
Langeay Lieutenant de Roy en Pied-
mond de faire information de la foy &
de la vie de ces Vaudois. Le Sieur de
Langeay commit des gens pour faire cet-
te information & les commissaires rap-
porterent, *Que ces habitants de Merin-*
dol & de Cabrieres demeuroient là depuis
environ trois cents ans, que par leur tra-
vail ils avoient rendu habitable & fertile
ce pays inculte & inhabité, qu'ils souf-
froient aisement le travail & le jeûne, qu'ils
avoient en horreur les procès, qu'ils estoient
fort charitables envers les pauvres, qu'ils
poyoient aux Princes les tributs & à leurs
Seigneurs les redevances avec une souve-
raïne fidelité, qu'ils servoient Dieu par des

Thuan.
ubi sup.

prieres continuelles & par une vie tres innocente, qu'au reste ils frequentoient fort peu les églises des saints si ce n'est quand ils alloient dans quelques bourgs ou villes de leur voisinage pour leur traffic: que si quelque fois ils entroient dans les églises dédiées aux saints, ils ne se prosternoient pas devant les images & ne leur offroient pas des torches ou d'autres presents, qu'ils ne demandoient point aux prestres de dire des messes pour leurs morts; qu'ils ne faisoient point le signe de la croix quand il tonne, comme on a de coutume de faire; qu'ils ne prenoient point d'eaubenite, mais qu'ils levoient les yeux au ciel pour invoquer Dieu; qu'ils n'alloient pas en pelerinage & qu'ils ne saluoient pas les croix en passant dans les chemins; qu'ils faisoient leur service en langue vulgaire & avec des ceremonies differentes de celle de l'Eglise: enfin qu'ils ne portoient aucun respect au Pape & aux Evesques, mais qu'ils se choisissoient d'entr'eux des prestres & des docteurs pour faire leur service & les enseigner.

Voila ce qui fut trouvé & ce qui se prouve par des actes autentiques & par une information, qu'on trouveroit encore aujourd'huy si l'on n'avoit pris soin d'en supprimer les originaux. Comparés cela avec le portrait qu'en fait le Sieur Maimbourg, qui les dépeint comme des scelerats & des voleurs nichés dans.

dans des montagnes d'où ils faisoient des courses sur tout le pays pour piller, pour enlever les biens; pour tuer & pour saccager. Mais sur tout remarqués l'extravagante calomnie dont il les noircit, d'avoir levé seize mille hommes entr'eux pour assieger Marseille. Notés, je vous prie, que quand il fait de ces gens des rebelles qui veulent aller assieger la plus importante place de la Province, il leur fait lever cette armée de seize mille hommes. Il falloit pour cela qu'il y eût entr'eux pour le moins cinquante ou soixante mille ames; car les femmes, les enfants, les vieillards ne portent pas les armes, & même on ne mène point à l'armée toutes les personnes capables d'attaquer & de se deffendre, on en laisse pour la garde du pays. Mais quand il conte ceux qui moururent dans le massacre & qui perirent de misere tant hommes que femmes, il n'en trouve plus que trois mille, & six cents hommes des plus forts, qui furent envoyés aux galeres. Et enfin il ne donne à ces gens que neuf cents maisons dans leurs bourgs & villages: jugés si cinquante ou soixante mille personnes peuvent demeurer dans neuf cent cabanes de payfans. Si l'on dit comme on le publia alors que ces troupes estoient des

troupes estrangeres & des lansquenets, cela est encore plus absurde, puisqu'il est ridicule de dire que trois ou quatre mille payfans, qui vivoient du lait & de la laine de leurs troupeaux, fussent en estat de lever & d'entretenir des armées estrangeres. Cet homme perd le jugement par la passion qu'il a de rendre ces pauvres fideles, criminels pour justifier l'effroyable carnage que l'on en fit. Si vous luy demandés sur quoy il appuye tout cela, c'est sur le playdoyer du President d'Oppede, qui pour sauver sa teste chargea son accusation des plus horribles calomnies que la fertile malignité de son esprit luy put fournir: & en effect ce fut un des moyens dont ce barbare se servit pour obtenir du Roy la permission d'exccuter l'horrible arrest qui avoit esté rendu quatre ans auparavant: il escrivit que ces Vandois se preparoient à attaquer Marseille avec seize mille hommes. Cette calomnie porta son coup & le Roy irrité les abandonna à la fureur de ce malheureux qui leva une armée sous l'autorité du Roy & alla brusler, saccager & massacrer ces pauvres gens, avec des excés dont il n'est pas besoin que je fasse icy le destail: car le Sieur Maimbourg avoue que tout ce que la cruauté du soldat peut imaginer, le vol, le viol,

viol, le pillage, le massacre des enfans, des filles, des femmes, des vieillards, tout y fut exercé avec la dernière brutalité & la plus ardente fureur. Cependant je ne sçauois taire cette horrible circonstance, qu'après avoir pris Cabrieres à composition & à discretion on mena tout ce qui s'y trouua dans une prairie où on les e'gorgea tous, au nombre de huit cents, tant de ceux qui se trouverent dans la ville que dehors. Oppede fit enfermer toutes les femmes dans une grange pleine de paille & y fit mettre le feu, & quand elles se presentoient à la fenestre pour se jetter en bas, on les repoussoit avec des fourches, & on les recevoit sur la pointe des halebardes. Ceux qui se sauverent dans les montagnes ne furent pas plus heureux : la faim & les bestes farouches les devorerent, parce qu'on leur coupa tous les chemins : on les assiegea comme des lions dans un fort, on defendit sur peine de la vie de leur donner aucuns alimens. Ces miserables deputerent vers Oppede pour obtenir de luy la permission d'abandonner leurs biens & de se retirer la vie sauve dans les pays estrangers. Le Capitaine Poulin autrement appelé le Baron de la Garde, le cruel instrument de la barbarie d'Oppede estoit pourtant comme flechi :

mais Oppede respondit brusquement,
Non je les veux tous prendre sans qu'au-
cun en eschappe, & je les veux envoyer
habiter aux enfers.

Après ce cruel massacre Oppede crut bien que la relation en estant portée à la cour, elle en auroit horreur & qu'il pourroit en avoir des affaires. Il envoya donc en Cour & chargea ces pauvres gens de tous les crimes les plus abominables, adjoustant que vu la nature de leur crime on les avoit fort espargnés. Il obtint du Roy une espèce de confirmation de ce qu'il avoit fait ; ce fut par le credit de ce grand persecuteur le Cardinal de Tournon : auquel le Sieur Maimbourg fait un grand honneur d'une ridicule comédie que ce pendant joua devant François I. en entrant dans sa chambre un livre à la main & faisant semblant d'y lire un passage d'Irenée, pour se faire demander, *que lisés vous Monsieur le Cardinal*, & prendre de la occasion de detourner le Roy de faire venir Melanthon auprès de luy. Cet homme la se connoist bien en actions graves & sages, de mettre cette petite farce en ce rang.

Pour revenir à ceux de Merindol & à leur bourreau, le Cardinal de Tournon qui obtint une approbation de l'action d'Oppede, ne put jamais pourtant fies-
 chir

chir la conscience du Roy à l'approuver. Il est certain que le ver le rongea toute sa vie & qu'en mourant il donna ordre exprés à son fils Henri II. de faire informer de nouveau de cette affaire & de punir les auteurs & les exécuteurs de ce massacre. C'est peut estre icy l'un des endroits de l'histoire le plus incroyable & qui marque le plus la providence de Dieu & la certitude de ses jugemens. François I. fut grand ennemy des Protestants, il en fit brusler tout autant qu'il en put decouvrir; son fils Henri II. n'avoit pas l'ame gueres plus tendre pour eux que le President d'Oppede. Il commit des cruautés en sa vie contre les Reformés qui ne valent gueres mieux que celles de Merindol: cependant Dieu se sert de ces deux Princes ardents persecuteurs des Reformés, pour vanger la persecution qui avoit esté faite à ceux qu'eux mesmes persecutoient. Henri II. rendit un arrest dans lequel sont exposés tous les excés & les crimes qui avoient esté commis dans l'affaire de Merindol & de Cabrieres; & dans lequel il ordonna que le Parlement d'Aix, le President d'Oppede, de la font, Balet & autres bourreaux vinsent rendre conte de leur action. La cause fut renvoyée à la chambre du Parlement de Paris où elle fut plaidée par
ciii-

cinquante audiences en présence, on peut dire non de tout Paris mais de toute la France. De tant de coupables il n'en cousta la vie qu'à Guerin Advocat au Parlement d'Aix qui fut pendu: Oppede en fut quitte pour une prison de quelque mois. Le misérable Guerin fut la victime, ce n'est pas qu'il fust le plus criminel, au contraire il n'avoit suivi Oppede dans cette expedition que par force; mais Oppede estoit revestue d'un gros caractère, & il trouva de grands amis qui le sauverent. Ce ne fut pas dans la mort d'un seul homme que Dieu exerça sa vengeance, ce fut dans ce que Dieu permit que durant plusieurs jours Aubery Lieutenant civil parlant comme Advocat du Roy, estala avec une force admirable les excès, les viols, les meurtres, les incendies, les barbaries & les inhumanités qui avoient esté commises par ces zelés Catholiques. Si le President d'Oppede eschapa la main des hommes, il n'eschapa pas celle de Dieu, nous avons appris du President de Thou, qu'il mourut dans des douleurs horribles de vessie & de ses entrailles, où le feu s'estoit mis. Nous avons aussi remarqué que le Sieur Maimbourg pour détourner la veüe de ce visible jugement de Dieu, suppose avec une hardiesse qui n'a point d'égale,

que

que le mal luy vint d'une sonde empoisonnée dont un chirurgien Huguenot le fonda. Encore un coup, c'est un fait qu'il a inventé, qu'il n'a jamais lu nulle part, qu'il n'a peut estre jamais ouy dire à personne & dont on le desie de dire l'auteur. Après cela fiés vous à cet homme qui nous parle tousiours de sa sincerité.

Je passeray par dessus le regne de Henri II. parce que nous avons assés parlé des cruautés qui y furent exercées, & je viendray au regne de ses enfants. Le premier c'est François II. sous lequel se fit le carnage d'Amboyse : c'est bien l'action la plus cruelle qui ait jamais esté commise. Il y avoit une conjuration je l'avoue ; il est encore vray qu'entre les conjurés il y avoit beaucoup de Huguenots : mais il est vray aussi comme je l'ay prouvé, que la conjuration n'estoit pas contre le Roy, elle étoit contre des tyrans qui avoient usurpé l'autorité royale & qui en abusoient de la maniere du monde la plus terrible. Mais supposons tout ce qu'on voudra du crime de ces conjurateurs & de leurs intentions, je soustiens qu'on n'a jamais vu d'exemple d'une punition si severe. On met tousiours une tres grande difference entre un crime commis & un crime executé, & jamais la punition
ne

ne va aussi loin pour l'un que pour l'autre. Quand on decouvre une conjuration, on se contente d'en punir les auteurs, on pardonne à la populace, qui s'est laissée entrainer; on fait des exemples. Ciceron après avoir decouvert la conjuration de Catilina, qui n'alloit pas à moins qu'à saccager Rome, bruler les temples, piller les maisons des particuliers, & se saisir de l'Empire, se contenta de faire executer les principaux conjurés. Icy on fait perir douze cents personnes, le chasteau & les rues d'Amboise regorgeoient de sang, toute la Loire estoit pleine de corps morts. Le Roy & la Reyne mere avec les Princes de la maison de Guyse regardoient de dessus un balcon du chasteau, & se repaissoient de cet affreux spectacle. Mais Anne d'Est femme du Duc de Guyse en avoit horreur; & le President de Thou nous dit, *Qu'elle versoit des larmes & prioit incessamment la Reyne qu'elle fist cesser cette horrible boucherie d'innocents si elle vouloit sauver le Roy & le Royaume.* Le Cardinal de Lorraine ravvy d'avoir rencontré une occasion où les interests du Roy estoient joints avec les siens, au moins en apparence, ne voulut pas perdre l'occasion de faire valoir la maxime, *plus de morts, moins d'ennemis.* Il eût bien voulu comme Caligula disoit

disoit de l'Empire Romain, que le parti de ses ennemis n'eust eu qu'une teste afin de la faire sauter par un seul coup, & que tous les ennemis eussent esté renfermez dans le chasteau d'Amboise pour les precipiter de dessus les murailles tout à la fois. Je ne suis pas le premier qui s'est étonné de cette conduite, un bon autheur nous dit que l'attentat fut puny avec autant de rigueur que s'il eust esté executé, & qu'on peut assurer qu'il n'y a pas de memoire en France d'une justice si sanglante qui ne se devoit étendre que sur les principaux chefs & sur le cadavre de la Renaudie. La plus part de ces pauvres victimes s'estant laissez persuader qu'on pouvoit les armes à la main presenter au Roy une requeste pour le bien de l'Estat & pour le repos dans leur Religion.

*Additions à
Castel-
nan,
Tom. 2.
p. 391.*

Le massacre de Vassy est la troisième action cruelle dont je veux parler: ce fut le commencement de la guerre, car deslors les Protestans virent bien qu'il n'y avoit plus de seureté pour eux. C'est pourquoy ils s'abandonnerent entièrement au Prince de Condé qui outre la religion avoit ses veües particulieres. Si l'on en croit ces Messieurs, le massacre n'est rien, il en faut rejeter la faute sur l'insolence & sur l'indiscretion des Huguenots. Le Duc
de

de Guyse passoit, disent ils, par Vassly sans aucun dessein de faire du mal à personne : quelques uns de ses domestiques entrant dans le lieu où les Huguenots faisoient leur exercice, prirent querelle avec eux. Le Duc y vint pour appaiser le bruit, il reçut un coup de pierre dans le visage qui le mit tout en sang : cet objet irrita cette troupe de valets, qui sans ordre de leur Maître seruerent sur cette populace desarmée, en blessèrent seulement quelques uns & écartèrent le reste. Voila de quelle maniere on fait l'histoire sous le nom du desordre de Vassly, comme on parleroit d'une batterie de paysans où il y auroit eu quelque coups de poing donnés & quelques chapeaux perdus. Mais ce qui me surprend c'est que pour appuyer ce Roman, on se sert du témoignage de nos historiens, *Ainsi que l'advoient leurs plus celebres historiens* ; & en marge on cite d'Aubigné. Cela me est surprenant, & cet homme se persuade que nous ne sçavons pas lire. Ceux qui prendront la peine de consulter d'Aubigné, verront que selon luy c'estoit une partie faite par le Triumvirat. Ces premieres offenses, dit-il, amorces des secondes, émurent le Triumvirat & leurs nouveaux adjoints à rompre ouvertement l'édit de Janvier. Pour cet effet il fallut hâ-

ter

*Hist. du
Calvin.
liv. 4.*

*Aubig.
liv. 3.
chap. 1.*

ter le Duc de Guyse, lequel passant à Vassy avec le Cardinal son frere & toute leur famille trouva l'assemblée des Reformés qui peu de jours auparavant avoient fait la cène au mesme lieu au nombre de trois milles. Les Moines menoient les laquais agacer cette troupe : après les laquais la populace se voyant fortifiée des gens de cheval & de pied, s'échauffe. L'Evesque de Chaalons y estoit allé quelques jours auparavant pour les convertir par disputes & en estoit revenu honteux & mocqué, ou pour son ignorance ou autrement. Celuy cy enflamma le cœur du Cardinal de Lorraine, le Cardinal celuy de la Brosse, qui y donne avec deux compagnies de gendarmes, fait sonner la charge par trois trompètes & tout cela ensemble met en pieces tout ce qui ne se peut sauver par les fenestres de la grange. Selon ce recit l'Evesque de Chaalons est en colere d'avoir esté mal receu à Vassy, il excite le Cardinal de Lorraine, ce Cardinal promet à l'Evesque de le vanger ; pour cet effet il donne ordre à la Brosse d'y mener deux compagnies de gendarmes. Avec ces deux compagnies on sonne la charge, on donne dedus. Cela n'a-t-il pas bien la mine d'une affaire arrivée par hazard ? Cependant le Sieur Maimbourg nous dit hardiment que selon d'Aubigné, ce fut un pur hazard sans aucun dessein premedité. Je vous assure qu'il

qu'il n'y a qu'à mentir hardiment pour se faire croire, car avant que d'avoir lu le passage j'estois quasi persuadé qu'il contenoit le contraire de ce que j'y ay lu. Croyés le aussi peu sur ce qu'il nous dit, *qu'il n'y eût qu'un fort petit nombre de tues & de bleffés*: car d'Aubigné nous dit expressement qu'il y eut trois cents personnes tuées. La vérité est que le Duc de Guyse qui avoit fait sa partie avec les deux autres Triumvirs & le Roy de Navarre, d'aneantir l'édit de Janvier contre lequel ils avoient tant crié, le voulut faire par un coup d'éclat. En allant à Paris pour en chasser le Prince de Condé & pour empêcher qu'on n'y preschast, il voulut faire un coup d'essay sur Vassy avant que d'entreprendre sur Paris. Il vint à Vassy non pas en homme qui passe, huit jours devant il avoit fait loger sa compagnie de gendarmes dans cette petite ville, il y arriva avec deux autres compagnies. La Brosse qui les conduisoit entra dans les granges où l'on estoit assemblé, commença par un blasphème & jura qu'il falloit tout tuer, la tuerie commença par un miserable vinaigrier qui se trouva à la porte; en suite on fit main basse sans delay sur tout ce qu'on put attraper; le Duc de Guyse y vint & y parut luy mesme l'espée à la main, l'ex-

l'exploit estoit grand pour un heros comme luy. Il y vint, dit-on, pour appaiser le tumulte ; mais ce Prince si redouté avoit bien perdu son autorité de ne pouvoir retenir les gens. Encore pour quelques coups rués, quelques morts & quelques blessés passés, souvent avant qu'un maître se puisse faire obeïr il se fait quelques desordres. Mais je trouve que ce Duc est bien patient de voir massacrer à ses yeux trois ou quatre cents personnes contre son gré & de n'y pas donner ordre. Si ce fut contre sa volonté que le massacre se fit, pourquoy ne fit il aucune justice d'une violence aussi terrible ? Mais pourquoy en témoigna-t'il du regret à sa mort ? Etoit il responsable devant le throne de Dieu, où il alloit, des crimes de ses valets dont il n'avoit pu reprimer l'insolence quoy qu'il y eût travaillé ? Pour qui nous prend on quand on nous fait de ces contes là ?

Depuis l'affaire de Vassy il ne faut plus conter les massacres, ils sont sans nombre. On peut dire avec certitude que jamais il ne s'en est fait autant en aussi peu de temps sous les plus cruels persecuteurs de l'Eglise. A Cahors, à Sens, à Auxerre, à Tours, à Castres, à Villeneuve, à Bagnol, à Signe, à Paris, à Bar sur Seine, à Senlis, à Agen, à Tar-

à Tarraube , à Meaux , au Mans , à Aurillac , à Valongues , à Nevers , à Issoudun , à Amiens , à Castelnau-dary , à Troye , à Agen , à Gaillac , à Toulouse , à Orange , à saint Etienne , à Gièn , à Poitiers , à la Charité , à Nemours , à Grenade , à Marsilargues , à Abbeville , à Chaalons , à Espernay , à Chastillon sur Loire , à Angers , à Cran , à Bloys , à Mer , à Moulins , à Rouen , en plusieurs autres lieux & dans toute la Provence , & tout cela en moins de deux ans avec des cruautés qui n'ont gueres eu d'exemple entre les nations les plus barbares. A Tours on enferma trois cents personnes dans une Eglise où on les affama par trois jours : après cela on les prit & liés deux à deux on les mena sur le bord de la riviere pour les y esgorger ; les uns furent massacrés , d'autres furent écorchez , d'autres étranglez , d'autres noyez : on y vendoit les enfans un écu. Une femme d'une beauté rare étant du nombre de ces victimes , faisoit pitié à celuy qui la menoit à la mort : un autre pour monstrier qu'il estoit incapable de ces foiblesses , la prit , la despouilla toute nue pour sacrifier sa pudeur avant que de sacrifier sa vie , & luy donna cent coups au travers du corps. Les femmes grosses furent ouvertes & leur fruit vivant jetté dans la riviere. Le
Pre-

President de Tours fut lié à des arbres & on luy fendit le ventre tout vivant pour y chercher de l'or qu'on l'accusoit d'y avoir caché. A Cahors après avoir esgorgé les hommes, ils les arrangeoient sur le pavé comme des pourceaux, les couvroient de bois & de paille & les brusloient. A Orange on arrangeoit les vieillards aux fenestres afin qu'ils fussent spectateurs des supplices qu'on faisoit souffrir à leurs femmes & à leurs enfants, qu'on lardoit avec la petite pointe des espées & des poignards pour les tuer lentement & leur faire souffrir mille morts. A Castres un bourreau écorcha cinq hommes & leur mangea le foye, & scia un homme tout vif. A Signe un bon Catholique trouvant sa sœur, qui estoit heretique selon luy, la fit violer par le Cordelier qui portoit la croix & par cinq ou six autres, puis la brusa avec du lard flamboyant qu'il luy faisoit distiller sur la peau. A Agen en tres peu de temps on trouva qu'on avoit bien executé cinq cents personnes qui furent pendues à un gibet qu'on appelloit le consistoire. Quand aux femmes, celles à qui l'on savoit la vie, estoient le sujet sur lequel le soldat en dernier lieu exerçoit sa brutalité, quand elles avoient passé par la main des gens distingués. Si l'on trouvoit une femme don-

nant à teter à un enfant , le soldat pour faire épreuve de son adresse , les transperçoit tous deux à la fois. Il y avoit des peres qui se faisoient un merite de faire pendre leurs enfans ; comme fit un nommé Ralet Procureur du Roy au Siege de Troye. Il s'en est trouvé qui arrachotent le cœur de ceux qu'ils venoient d'égorger & qui disoient en mordant dedans , je m'estois bien promis de manger le cœur d'un Huguenot avant que de mourir.

Les cruautés qui furent exercées en Provence sous le gouvernement du Comte de Sommerive paroissent incroyables. A Aix des hommes furent pendus par les mains tout vivants pendant qu'on leur arrachoit les yeux , on en trainoit d'autres tout en vie sur le pavé à la queue des chevaux jusqu'à ce qu'ils fussent tout déchirés & que leurs entrailles demeuraissent dans les rues. Il y en avoit d'autres que l'on menoit dans les villes les battant à coups de pierre & de baston jusqu'à ce qu'ils eussent rendu l'ame ; & quelque fois afin qu'ils languissent plus longtemps on les faisoit lapider par des enfans. D'autres estoient fendus tout vifs & demembrés comme des moutons à la boucherie ; on leur arrachoit les entrailles & on les demembroit tout vivans. A Signe un nommé
La-

Labon aagé de soixante & dix ans , eut les levres , le nez & les oreilles coupez , & il fut laissé en cet estat attaché à la porte de sa maison. A Dignes un nommé Pierre Roche fut enterré vif & il fallut que luy mesme fist sa fosse. A un autre vieillard de quatre vingt ans on rompit les os des bras devant que de l'enterrer tout vivant. Il y en a quelques uns qu'on a jettés dans des fourneaux de chaux. La fureur est allée quelque fois jusqu'à forcer un fils à poignarder son pere. Pour avoir la gloire d'inventer de nouveaux supplices , ils prenoient les hommes avec des tenailles par le nez & les trainoient en cet état , quelques fois ils leur perçoient le bras avec une dague , y enfilloient une corde & les menoient en lesse comme on mène des ours par le nez. Il y en a d'autres qu'on mettoit à terre & on leur dançoit sur le ventre jusqu'à ce que le sang & les boyaux sortissent par la bouche. Toutes les mesmes cruautés s'exercoient sur les femmes sans aucune distinction de qualité , d'age , de beauté & de jeunesse. Il est vray que le viol precedoit ordinairement le meurtre quand elles estoient belles & jeunes. Il y en a eu que l'on embrochoit avec des bâtons ferrez qui les traversoient depuis l'orifice d'embas jusques à la teste : à

d'autres on arracha les yeux & le nez toutes vives. Une femme d'un nommé Bertrand Tasquier estant grosse fut fenduë toute vive, deux enfans tirez de son corps furent traînés & donnez aux chiens. A Cisteron vingt cinq enfans furent tuez avec leurs meres. Enfin de ces sortes de supplices en tres peu de temps on fit perir dans la Provence seule plus de sept ou huit cents hommes & presque autant de femmes & d'enfans. Après cela il faudroit estre bien incrédule pour ne pas croire ce que dit le Sieur Maimbourg, *Que tout ce que la rage & la cruauté a inspiré au plus scelerats dans les siècles passez a été renouvelé de la memoire de nos ayeux.*

Raconter à present les cruautés de Montluc ce seroit perdre son temps, car auprès de celles la elles ne paroistroient rien. Cependant il s'en fait un si grand honneur dans ses Commentaires, qu'on luy feroit injure, & l'on ne suivroit pas ses intentions si on les passoit entiere-ment sous silence. Nous dirons donc après luy que tout autant qu'il trouvoit de gens soupçonnés d'estre Huguenots, il les faisoit pendre sans forme de procès: que durant qu'il parlementoit ou faisoit parlementer avec les commandants d'une place qu'il assiegeoit & qui se vouloit rendre, il faisoit entrer des gens par es-

cala-

calade d'un autre costé & faisoit esgor- liv. 7.
p. 370.
ger tout ce qui se trouvoit dedans : ce

qui est la dernière & la plus noire des
perfidies qui se fasse à la guerre. Nous
dirons que quand une place s'estoit ren-
duë à discretion , il faisoit passer par le
fil de l'espée ou par la main du bourreau
tous les hommes & abandonnoit les fem-
mes aux Espagnols qui les massacroient Liv. 5.
p. 97.
sans avoir aucune compassion de leur

sexe. Nous dirons comme il dit luy
mesme , *Qu'il ne se parloit point de rançon
que pour les bourreaux ; & qu'en un jour
il fit esgorger , pendre & massacrer en
sa présence & de sang froid sept cents
personnes à la prise de Montségur. Ce
n'estoit pas seulement à l'esgard de ceux
qu'il trouvoit sous les armes qu'il en u-
soit ainsi : en passant chemin il envoyoit* Liv. 5.
*des gens dans les bourgs & en faisoit
pendre tous les habitans au tour de leurs
halles , comme il fit à Gironde. Si
quelque brave Capitaine tomboit entre
ses mains il advoüe qu'il estoit le pre-
mier pendu , parce qu'il avoit peur que
s'il venoit à eschaper il ne leur fit plus
de mal que les autres. Ce fut la raison ,
dit il , pourquoy il fit pendre le Capitai-
ne Heraud qui avoit servi avec luy dans
les guerres d'Italie , & qu'il avoit con-
nu comme un homme distingué pour sa
vaillance extraordinaire. Non seule-*

ment cela est cruel , mais il n'est rien de plus lasche , un homme sans peur comme luy ne devoit craindre personne : les vrayes braves respectent la vertu & le merite par tout. Il se vante encore d'avoir arraché aux juges ceux qui devoient estre punis comme auteurs du massacre de Cahors. Ces juges estoient commis par le Roy pour informer & punir les massacreurs : Le Sieur de Burie Lieutenant de Roy dans la Province estant obligé de les appuyer de son authorité , il se fait entrer dans la chambre où les juges estoient assis prêts à prononcer la sentence , & se fait dire à celuy des juges qui devoit prononcer ,

*Liv. 5. Tu declareras icy devant Monsieur de Burie & moy ce que je te demande , ou je te pendray moy mesme de mes mains , car j'en ay pendu une vintaine de plus honnestes gens que toy ni que ceux qui ont assisté à ta sentence. Après cela il voulut tirer son espée pour assassiner tous ces juges , & il l'auroit fait si le Comte de Burie ne se fust jetté sur luy pour l'empescher. Enfin il en dit tant , qu'aparemment il en est de ses cruautés comme de ses belles actions dont on a dit , *multa fecit , plura scripsit* , qu'il en a escrit plus qu'il n'en a fait ; car on ne conçoit pas que dans une ame il pût y avoir un aussi grand fonds de brutalité & de barbarie.*

Je

Je ne parleray point des brutalités qui se commirent dans les combats contre le droit des gens & contre les droits de la guerre ; on se faisoit un honneur de ne faire quartier à personne & l'on ne se servoit des apparences de la bonne foy que pour tromper plus aisément. Après avoir donné la vie à un prisonnier, on le massacroit. Entre les exemples de ces cruelles perfidies on ne scauroit oublier celui du Prince de Condé qui s'estoit rendu à deux Gentilshommes de sa connoissance. Montesquiou Capitaine des gardes du Duc d'Anjou, vint à bride abbatuë & l'assassina entre eux deux. Ce coup detestable ne demeura pas impuni, car ce malheureux assassin fut tué peu de jours après au siege de saint Jean d'Angely. Et bien luy en prit de ce que le ciel se chargea du soin de le punir, car il n'en auroit pas esté quitte à si bon marché : si Dieu eust laissé faire les hommes, il ne fust pas mort au lit d'honneur. S'il avoit des parens, ils ne furent pas malheureux d'estre ou inconnus ou dans un degré éloigné qui les déroba à la juste colere d'Henri IV. neveu du Prince & du Comte de Soissons son fils. Ils envoyerent en son pays en faire la recherche afin d'immoler toute la race à leur ressentiment, pour laisser un exemple notable de chastiment de

cet horrible attentat : mais personne ne voulut s'avouer de sa maison. On ne peut pas s'empescher non plus de regarder comme une cruauté brutale , le traitement qu'on fit au corps de ce pauvre Prince qui fut mis sur une asnesse & mené en triomphe dans la ville à travers de l'armée. Le Duc d'Anjou devoit respecter son sang & un merite si rare , si luy mesme eust eu de la vertu. Il s'oublia dans cette occasion & en plusieurs autres. Mais Dieu ne l'oublia pas : sa vengeance le poursuit , l'atteignit & le trouva par le couteau de Clement quoy qu'il fust caché sous le nom d'Henry III. Roy de France. Le Sieur Maimbourg devoit joindre cette reflexion à celle qu'il fait à propos de l'estat où fut reduit ce grand Prince de Condé , *Speâcle pitoyable* , dit-il , *qui apprend aux grands du monde que Dieu peut confondre leur orgueil & l'abaisser en un moment jusqu'au centre de la dernière bassesse, quand ils ont l'audace de s'élever contre l'autorité supreme de l'Eglise.* Les jugements de Dieu sont profonds , il n'y en a pas qui ne soient justes : mais les caracteres de malediction sont bien plus visibles dans le sort de Charles IX. de Henri II. & de Henri III. que dans celui de Louis de Bourbon Prince de Condé.

Entre les barbaries qui se commettoient sous pretexte de la guerre on ne scauroit taire celles qui se firent dans le siege de Sancerre en 1573. Plustost que d'accorder la liberté de conscience mesme sans exercice public de leur religion à des sujets d'ailleurs tres fideles & qui se vouloient soumettre à tout , on les reduisit à une famine si horrible qu'ils furent contrains de manger des chiens, des chats, des rats, des cuirs, des parchemins, des herbes dont les bestes ne veulent pas manger ; & l'extremité fut si horrible *qu'on y surprit un pere & une mere mangeant leur propre fille qui estoit morte de faim* : deux mille personnes moururent de cette espèce de mort la plus funeste de toutes : c'est là un échantillon de la debonnaireté Catholique.

C'est ainsi que la guerre se faisoit , mais la paix ne valoit gueres mieux. Ces paix estoient plus meurtrieres que n'ont esté plusieurs guerres : d'une paix à l'autre quoy qu'il n'y eust pas grand intervalle, on pouvoit conter deux, trois & quatre mille assassinats. Il n'y avoit pas d'homme qui fust en seureté chez soy. S'il estoit Huguenot, il portoit par tout avec luy un peché originel pour lequel on se croyoit aussi en droit de l'assassiner par tout : s'il estoit Catholique

Vie de
Charles
IX.

Romain il suffisoit qu'il eust des ennemis, on luy faisoit à croire qu'il estoit Huguenot afin de le poignarder impunement. Voicy ce que dit Monsieur de Mezeray de ce que l'on fit après la paix de Chartres. D'autre costé on ne laissoit point jouir les Huguenots de la paix ni de la liberté de conscience. Ils estoient en plus grand danger que durant la guerre : en trois mois de temps il en fut tué plus de deux mille en divers endroits, ou par leurs ennemis particuliers, comme René Seigneur de Cypierre fils de Claude de Savoye Conte de Tende, que Gaspard de Villeneuve Marquis d'Ars massacra dans Freins comme il revenoit de Nice, où il estoit allé voir le Duc de Savoye son parent : ou par des émeutes populaires comme à Amiens près de cent personnes, à Auxerre cent cinquante, plusieurs à Blois, à Bourges, à Issoudun, à Troyes & en vingt autres lieux. Mais rien ne parut plus cruel que ce que le peuple fit à Ligny en Barrois, où un Huguenot ayant refusé de tendre devant sa porte, & commis quelque irreverence, fut tiré de son logis par la populace en presence du Magistrat & bruslé dans la place publique sur une pile de bois, qu'on alla querir chez luy. Voila de quelle maniere on observoit la paix & la seureté qu'on trouvoit à l'ombre des traittés. La fureur estoit si grande que plusieurs Papistes ont esté

im-

immolés par la barbarie des peuples sur des soupçons de Huguenotisme qui n'avoient pas le moindre fondement. Un jour dans le cimetiere de Saint Innocent à Paris deux hommes se batoient, celui qui n'estoit pas le plus fort appella l'autre Lutherien : c'en fut assés pour luy faire venir un bon secours. Le peuple sortit en foule de l'Eglise où il estoit escoutant le sermon d'un moyne seditieux. Le pauvre homme qui estoit aussi peu Lutherien que Turc, fut assassiné. Un Prieur & Chanoine de St. Quentin passant par là voulut arrester cette violence, on le paya pour cet office de charité d'un coup de dague dans le ventre & de mille autres coups dont il mourut sur le champ. Dans la ville d'Angers un homme de la religion Romaine estant fort pressé au sermon, donna des coudes pour se faire faire place & gronda un peu haut, ce manque de respect pour le lieu fut une preuve convaincante de son Lutheranisme : & sur le champ le peuple luy donna tant de coups de selles & de cousteaux qu'il en mourut ; son hoste qui le cherchoit par tout ne scachant ce qu'il estoit devenu, trouva enfin son cadavre entierement desfiguré, il le reconnut seulement à ses habits, & protesta que le jour mesme de sa mort il avoit esté à la messe. Enfin l'on ne sçau-

roit mieux fermer ce chapitre des inhumanités & des barbaries que par celles qui furent commises dans la journée de la St. Barthelemy , mais qui les pourroit depeindre ? A-t'on jamais vu de fureur d'une aussi longue durée ? On pardonne un crime qui se commet par une surprise de la passion , & par un emportement dont on n'est pas le maistre , mais icy on fait durer un massacre general plusieurs mois par toute la France. A Paris seul il se fit par sept jours , qui sont autant d'affreuses nuits dans nostre histoire , car l'horreur des tenebres n'a rien d'approchant de l'horreur des actions qui y furent commises. Paris estoit baigné dans le sang , les maisons remplies de deuil , les places de cadavres , la riviere de corps morts & vivants. Rien ne fut espargné , ni l'aage , ni la qualité , ni la valeur , ni le merite , ni le sexe , ni l'innocence. Ces pauvres victimes qu'on esgorgeoit en tous lieux imploroient la pitié des hommes & le secours du ciel ; ils disoient , *est ce la paix & la foy royale ? Vange ô Dieu ces perfidies* , mais rien n'estoit capable de fléchir ces bourreaux. Et pour comble on les voulut perdre d'honneur après leur avoir osté la vie , on supposa qu'ils avoient conjuré contre le Roy & sous ce pretexte l'on fit pendre ceux qui estoient

reschapés du massacre : on se fit un spectacle de plaisir de voir ces pauvres corps defigurés , déchirés , demi brulés & demembrés. Est il possible qu'on puisse croire qu'un parti dans lequel on voit regner tant de fureur & tant de barbarie soit celuy de Dieu & de la verité ? J'avoue qu'il s'est commis des excès dans le party des Protestants quand ils ont eu les armes à la main. Mais outre mille differences il y avoit encore celle-cy tres considerable ; c'est que les excès qui se commettoient par les Huguenots estoient desavoués , & condamnés par leurs sages, & par les chefs de leur parti. Au contraire toutes ces horribles inhumanités dont nous avons fait le destail , estoient autorisées par des edits cruels qui estoient rendus par les cours de Parlement , sur tout par celles de Paris & de Thoulouze. Par ces arrests il estoit ordonné de faire main basse sur tous les Huguenots par tout où on les trouveroit , & de chasser après eux comme après des bestes farouches. Vous pouvez juger ce qu'est capable de faire une populace insensée quand elle est ainsi abandonnée aux mouvements de sa fureur. Le Sieur Maimbourg ne dissimule pas que cela fit de la France un champ de carnage. Mais il adjouste que c'étoient là les funestes fruits du nouvel Evan-

gile. Ainsi pouvoit on dire des premiers Chrestiens quand on baignoit l'empire de leur sang.

CHAPITRE XV.

Apologie sur les trahisons que l'on impute aux Calvinistes ; du dessein qu'on leur impute d'avoir voulu mettre le feu dans Paris ; de la conjuration d'Amboyse. Du meurtre du President Minart dont on accusa Stuart ; maniere cruelle dont ce Stuart fut assassiné. Mort du Connestable. Calomnie du Sieur Maimbourg la dessus : de la mort du Marechal de St. André, & qui le tua : assassinat du Duc de Guyse par Poltrot ; que ce coup ne doit pas estre imputé aux Calvinistes ; de la mort du Conseiller Sapin & de l'Abbé de Gastines

MAis je sens bien que c'est allés accuser, il est temps de se defendre. Nous avons depeint ce parti Catholique, qui combattoit, disoit-il, pour l'ancienne Religion & pour la foy de ses ancestres, comme un parti plein de traitres, d'assassins, de perfides, de brutaux, de cruels, de blasphemateurs & d'impies ; on nous avoué quasi tout ce qu'il nous plait d'en dire : mais on adjousté que le nostre ne

valoit pas mieux , & l'on dit que la seule difference qu'il y avoit , c'est que *les uns n'alloient pas au prêche , & les autres n'alloient pas à la Messe*. On dira qu'on peut faire de nos conjurations , de nos trahisons , de nos assassinats , de nos cruautés , de nos séditions & de nos rebellions une liste pour le moins aussi honteuse que celle que nous venons de faire. C'est donc presentement ce qu'il faut examiner. Premièrement nous souhaitons que l'on sache que nous ne voulons pas tomber dans les excès lesquels nous blâmons dans les autres. Selon le Sieur Maimbourg , bien que l'on soit cruel souverainement & sanguinaire , comme étoit le Duc de Montpensier , on ne laisse pas d'estre *bon Catholique & tres devot*. Comme estoit aussi la cruelle Irene , que nostre auteur appelle une *Princesse tres Catholique*. Quant à nous , nous declaron que nous ne voulons pas justifier les crimes & les violences qui se sont commises par les nostres sous pretexte de Religion. Nous ne donnerons jamais l'eloge de Catholiques , de bons Chrestiens & de Reformés à des monstres d'inhumanité si l'on en rencontre entre nous : nous ne justifierons pas les actions condamnables commises par nos gens. Nous ne nierons pas qu'il ne se soit fait plusieurs choses qui ne sentent

tent point du tout l'esprit de l'Evangile & la debonnaireté du Christianisme. Mais avant que d'entrer dans le detail des crimes , dont on nous accuse , je donneray ces deux avertissemens generaux : le premier est , que l'on suppose des choses tres fausses & que l'on grossit les crimes d'une maniere enorme. Le second c'est , que quand mesme on recevrait comme certain tout ce que l'on pose en fait de nos perfidies & de nos cruautés , encore n'y auroit il aucune espece de comparaison & pour le nombre & pour l'atrocité avec celles dont nous accusons le parti de l'Eglise Romaine , & qu'il ne scauroit desavouer. Ainsi pour justifier ce que dit le Sieur Maimbourg , *Que tout ce que la cruauté & la perfidie ont inspiré autrefois aux plus scelerats , a esté renouvellé de la memoire de nos peres* , il faut avoir recours à l'histoire des actions de ses Catholiques & non à celle des actions de nos Huguenots. C'est ce que je m'en vais faire voir en examinant brevement les plus considerables de ces actions dont on nous veut faire des crimes. Nous commencerons par les conspirations : je n'en connois pas de plus ancienne & dont on fasse plus de bruit que ce qu'on appelle la conjuration d'Amboise. Car je ne

L'an

1560.

croy pas qu'on doive se mettre en devoir

voir de se deffendre de l'horrible calomnie qui est appuyée par le Sieur Maimbourg, que durant la prison d'Anne du Bourg on eut de bons avis d'une conspiration qu'ils avoient faite pour enlever de force les prisonniers après avoir mis le feu en plusieurs quartiers de Paris, pour faire plus facilement leur coup à la faveur d'un embrasement general. Cette calomnie est si grossiere & si mal inventée qu'elle n'a pas besoin de refutation. La conduite des Reformés n'avoit point encore fait voir qu'ils fussent capables de bruler un million d'hommes & de consumer une grande ville pour sauver deux ou trois prisonniers. Cela est sorti du mesme lieu d'où l'on avoit tiré les sabbats & les mysteres nocturnes, les repas de chair humaine & les couches abominables qu'on leur imputoit. Le Cardinal de Lorraine & ses Inquisiteurs, le Sorboniste Mouchy, Maillard & leurs compagnons estoient une source inepuisable de semblables accusations. C'estoit un beau coup à faire pour se mettre à l'abry de la persecution que de bruler Paris? Où auroient ils trouvé retraite après cela; je ne dis pas dans le Royaume mais dans l'Europe? Car il n'y eût point eu de Princes qui eussent voulu recevoir ce peuple d'incendiaires. Cet exemple est bien propre à faire voir que le

*Hist. du
Calvin.
liv. 2.*

Sieur Maimbourg renonce à son jugement pour laisser agir toute sa malignité. Je laisse donc ce conte mal imaginé pour revenir à la conjuration d'Amboyse, sur laquelle j'ay à dire premierement que ce n'est point l'affaire du Calvinisme, c'est l'affaire du Roy de Navarre & du Prince de Condé, de l'Amiral, d'Andelot & l'on peut dire de tout ce qu'il y avoit en France de considerable, ostée la cabale des Princes de Lorraine. C'estoit l'affaire du Connestable de Montmorency luy mesme. Car alors il n'estoit pas encore reconcilié avec les Guyse, il n'avoit pas encore conjuré la perte des Protestants. En un mot s'il n'estoit pas ouvertement de la partie, tous ses amis & ses enfants, ses neveux en estoient, & il estoit bien ayse qu'elle se fit. C'est pourquoy quand il s'acquitta de la commission que la Cour luy donna d'aller faire rapport au Parlement de tout ce qui s'estoit passé dans cette affaire, l'histoire nous remarque qu'il prit un fort grand soin de faire voir que cette conjuration estoit contre les Princes de Guyse & non pas contre le Roy. Tout le monde sçait ce que M. de Mezeray nous remarque, qu'incontinent après la mort d'Henri II. les factions qui s'estoient formées sous son regne, mais qui avoient esté
sup-

supprimées par son autorité , commencerent à paroistre : dans la faction opposée aux Guyfes on conte expressement le Connestable & tous ses enfans, le Roy de Navarre aussi bien que son frere. Le Connestable fit venir à la cour le Roy de Navarre pour contre-quarrer la maison de Lorraine ; Ce pauvre Prince y fut si mal receu que s'il n'eût trouvé un amy , il auroit couché dehors. Les Guyfes attirerent à eux toute l'autorité par le moyen du Roy, que leur niece qui estoit sa femme , possédoit. On osta aux principaux Officiers du parti contraire leurs employs, l'Amiral perdit le gouvernement de Picardie, le Connestable la charge de grand Maistre de la maison du Roy , & on donna ces charges à des creatures de la maison de Guyse. Le Cardinal de Lorraine qui s'estoit rendu Maistre des finances afin de les espargner pour luy, bannit de la cour tous les vieux Officiers par un gibet qu'il fit dresser dans la place publique avec menace expresse d'y faire pendre tous ceux qui demanderoient recompense de leur service. Tous les grands du Royaume soupiroient sous l'esclavage des Guyfes , qui possédoient le Roy François II. comme on peut posséder un enfant imbecille. C'est ainsi que le definit Monsieur de Meze-

Mezeray après les historiens du temps. Il estoit, dit-il, fort imbecille de luy mesme : il remarque aussi, qu'on l'appella le Roy sans vice, titre plus glorieux que tout autre qu'on puisse donner, quand il a pour fondement non pas l'imbecillité d'esprit, mais la sagesse & la vertu. Sous ce Prince foible par son aage & par les defauts de son esprit les oncles de la Reine gouvernoient en tyrans. C'est pourquoy il ne faut pas s'estonner s'ils se virent sur les bras tout ce qu'il y avoit d'honnestes gens en France. Il ne faut pas douter que cette partie n'eust esté faite par d'honnestes gens, puisque le Chancelier de l'Hospital qui a passé pour un homme d'une parfaite integrité, en estoit. Et nous ne pouvons pas douter qu'il n'en fust, vu la maniere dont l'affirme d'Aubigné, en parlant de la mort du Chancelier Olivier. L'Hospital homme de grande estime luy succeda quoy qu'il eust esté des conjurés pour le fait d'Amboyse. Ce que je maintien contre tout ce qui en a esté escrit, par ce que l'original de l'entreprise fut consigné entre les mains de mon pere, où estoit son seing tout du long entre d'Andelet & d'un Spifame. Il est malaisé de dementir un homme qui dit avoir vu, à moins qu'il n'y ait un interest tres grand & tres evident qui l'oblige à supposer un fait.

Or

*Histoire
Univers.
Liv. 2.
ch. 18.*

Or c'est ce qui ne se rencontre pas icy car quand l'Hospital n'auroit pas esté de la conjuration, je ne voy pas que l'affaire en fust beaucoup plus mauvaise, & il seroit tousjours vray qu'on ne le devroit point imputer au Calvinisme. Je ne nie pas que les Calvinistes n'y ayent eu leur bonne part, mais je dis qu'ils n'estoient point seuls ; j'adjouste que ce n'estoient point en qualité de Calvinistes mais de mécontents. Enfin je dis que les Princes du sang & tous les plus grands du Royaume avoient lié cette grande partie.

Cela estant ainsi, desormais nous ne sommes pas extrêmement intéressés à justifier l'action, qu'elle soit criminelle ou qu'elle ne le soit pas, tout au plus nous ne sçaurions que partager le crime. Mais pour en dire ce que j'en pense, je trouve qu'elle n'est criminelle que selon les règles de l'Evangile qui veut tousjours que l'on souffre le mal quand on ne le peut guerir que par un autre mal. La tyrannie des Princes de Guyse ne pouvoit estre abbatuë que par une grande effusion de sang : l'esprit du Christianisme ne souffre point cela. Mais si l'on juge de cette entreprise par les règles de la morale du monde, elle n'étoit point du tout criminelle. Nous avons fait voir par les témoignages des
auteurs

auteurs du temps que cette conjuration estoit uniquement contre les Guyfes oncles de la Reyne ; Castelnau le leur dit & le leur soustint jusques sur l'echa-faut par ces memorables paroles qui furent ouïes du Roy, des Reynes & de toute la Cour : *Vous avez raison de pourchasser ma mort, c'est à vous pour vostre tyrannie que nous en voulions. C'est sans mentir que nous sommes coupables de leze Majesté : si les Guyfarts sont déjà Roys, s'en donne garde ceux qui me survivront, pour moy la mort & une meilleure vie me tirent de ce danger.* Ces Princes de Guyse occupoient la place des Princes du sang, qui voulurent la regagner en se saisissant de leurs personnes. On ne juge jamais de ces entreprises que par le succès. Quand on les manque on est tousjours non seulement un sot, mais un scelerat, on merite la corde & le gibet, l'on ne manque pas d'estre payé selon son merite. Au contraire quand on reussit on est tousjours fort honneste homme & fort habile. Si les Princes avoient reussi dans leur dessein qu'ils eussent tiré le Roy François II. hors de tutelle, qu'ils l'eussent fait regner par luy mesme, & qu'ils eussent fait faire le procès aux Guyfes en bonne forme comme à des tyrans & des concussionnaires, toute la France & la posterité les auroit loués.

Mais

Mais parce qu'ils manquerent leur coup , il faut que leur nom en porte la peine , & qu'ils soient appellés conjurateurs & conspirateurs dans tous les siècles.

Je ne croy pas que nous devions faire un article particulier de la conspiration que le Sieur Maimbourg dit avoir esté découverte par la Sague ; car ce n'est qu'une suite de celle d'Amboyse. Et elle consiste en cecy , que le Roy de Navarre & le Prince de Condé avertis que la resolution de les perdre estoit prise , formerent le dessein de faire encore une tentative de prevenir leurs ennemis & de debusquer les Guyfes. Ils ne voulurent pas se trouver à l'assemblée de Melun , retirés en Gascogne & éloignés de la cour ils entretenoient des intelligences avec plusieurs grands Seigneurs du Royaume , avec le Connestable , avec le Vidame de Chartres & divers autres , pour se fortifier contre la tyrannie des Guyfes. La Sague l'un des Agens de cette intrigue fut assés imprudent pour reveler son secret à l'un de ses camarades d'armée ; cetuy-cy la découvrit au Marechal de Brillac creature de la maison de Guyse : la Sague fut arresté & les lettres dont il estoit porteur furent lûes. Le Chancelier d'Antoine Roy de Navarre fut aussi arresté & confessa tout ce qu'on

qu'on voulut. Mais en tout cela il n'y avoit rien qui fust contre le Roy & contre la famille Royale. Le Conneſtable & tous les autres, à la teſte des promeſſes qu'ils faiſoient à Antoine & Loüis de Bourbon de ſouſtenir leurs interêts & de les ayder en tout, mettoient tous-jours cette exception.

Après la conjuration d'Amboiſe vient celle de Meaux; c'eſt ainſi qu'on appelle l'entrepriſe que fit le Prince de Condé avec ſes adherens, de tenter d'arracher le Roy Charles IX. aux tyrans de la France, comme il avoit eſſayé de leur ôter François II. mais comme nous ſerons obligés de parler de cette action quand nous traiterons des guerres, parce que ce fut l'ouverture de la ſeconde guerre civile, nous renverrons à cet endroit ce que nous en pourrions dire en celuy-cy, & nous paſſerons aux aſſſſinats qu'on nous impute. Le plus ancien que je ſçache c'eſt celuy du Preſident Minard, qui fut tué quelques jours devant qu'on menaſt Anne du Bourg au ſupplice. On pretend qu'il fuſt aſſſſiné par Jaques Stuart Huguenot. On le pretend il eſt vray: mais c'eſt tout, car jamais on n'a pu le prouver. On pretendit auſſi que le coup avoit eſté fait par le baſtard d'Antoine Sanguin Cardinal de Meudon, parce que le Preſident

Mi-

Minart avoit obligé le Cardinal de Meudon à tester en faveur du Cardinal de Lorraine & au prejudice du bastard. Ce bastard accusé du meurtre prouva son *alibi*, c'est assés peu de chose, ou pour mieux dire c'est moins que rien : car s'il ne l'avoit fait, il pouvoit l'avoir fait faire; cependant il fut justifié, parce qu'on ne voulut pas qu'il fût coupable, quand mesme il l'auroit veritablement esté. Jaques Stuart souffrit la question & ne confessà rien, l'espreuve estoit un peu plus violente & plus propre à tirer la verité que celle qu'on avoit fait sur le bastard du Cardinal; neantmoins il a falu que Jaques Stuart en demeurast chargé, parce qu'il estoit Huguenot, & qu'à quelque prix que ce fust on vouloit que les Huguenots fussent auteurs du corp, afin d'augmenter la fureur qu'on avoit contre Anne du Bourg, & de precipiter sa mort. Pour augmenter les soupçons on fait dire à Anne du Bourg, sur ce qu'il proit le President de s'abstenir d'estre du nombre de ses juges, & que le President le refusoit, *Dieu vous fera bien abstenir*, comme si Anne du Bourg eust esté d'intelligence avec Jaques Stuart pour assassiner le President. Ceux qui connoissent Anne du Bourg par l'histoire de sa vie & de sa mort, ne le soupçonneront jamais de

Il. Part. V cette

cette lâcheté. Enfin les conjectures furent si foibles, que dans un temps où estre suspect d'herésie estoit un crime à bruler, on fut obligé de laisser aller Jacques Stuart comme innocent quoy qu'il fust Huguenot. Neantmoins il falut que tous les Huguenots fussent chargés de ce meurtre quoy qu'on ne pût jamais decouvrir l'auteur, & afin que la posterité n'en pust douter on l'a gravé sur le marbre du tombeau du President: Ce que l'on assure sans preuve, on en est quitte pour le nier. Mais veritablement quand il seroit bien prouvé qu'un Huguenot auroit fait cet assassinat je ne m'en estonnerois pas fort. Il ne seroit pas estonnant que dans un parti qu'on pousse à bout par des violences & des cruautés horribles, entre mille & mille personnes qui souffroient patiemment les persecutions: il se soit trouvé un desesperé capable de faire un mauvais coup. Si l'on ne veut autre chose, nous ne prononcerons rien, & nous abandonnerons à Dieu une chose si cachée qui n'est connuë que de luy. Mais si l'on veut dire que ce fut une action concertée par tous les Huguenots de Paris, & qu'ils apostèrent l'assassin pour se defaire du plus cruel ennemy qu'ils eussent dans le Parlement, je m'inscriray en faux comme contre une
noi-

noire calomnie : je diray qu'il n'est jamais permis de supposer des faits atroces sans en avoir les moindres preuves : je diray que si les Protestants eussent esté capables de semblables attentats, ils avoient bien de plus beaux coups à faire que celui-cy, que le Cardinal de Lorraine, le Sorbonniste & inquisiteur Demochares n'estoient pas moins violens persecuteurs que le President de St. André; & qu'il estoit plus important de s'en defaire puisque l'un estoit celuy qui animoit la cour, & l'autre estoit celuy qui faisoit les recherches jusques dans les lieux les plus secrets des maisons. Puisque nous en sommes sur Jaques Stuart pretendu assassin du President Minart, je croy devoir dire que la maniere dont on se deffit de luy, estoit barbare, cruelle & un veritable assassinat commis contre tout droit des gens. Il fut pris à la bataille de Jarnac & mené au Duc d'Anjou qui luy donna la vie. Le Marquis de Villars le reconnut, le prit & le demanda pour le tuer: le Duc le refusa long temps, Stuart implora sa misericorde par ces mots. *Ah Monsieur vous estes un Prince si magnanime & si genereux que vous ne voudriés pas souiller vos yeux & vostre belle ame par un si affreux spectacle.* Mais enfin le Duc vaincu par les importunités du Marquis de

*Brantome
me eloge
du Con-
nestable.*

Villars, tourna la teste de l'autre costé & dit, *Et bien soit.* Sur cela on le traïsna quelques pas derriere & l'ayant defarmé le Marquis le tua luy même de sang froid : c'est une action execrable. Cet homme estoit Escossois de bonne maison, brave & vaillant autant qu'il y en eût ; au reste prisonnier de bonne guerre & vivant sous la bonne foy d'un grand Prince. Mais dit-on, il avoit tué le Connestable de Montmorency dans la bataille de St. Denis. Premièrement cela estoit incertain, le Connestable mourut de quatre blessures qui luy furent faites par différentes personnes. Quand cela seroit vray que Stuard eust tué le Connestable, il l'auroit tué en homme d'honneur, en attaquant & en se defendant au milieu d'un combat : & sçait-on sur qui l'on frappe dans une mêlée ? Pour excuser cette action lasche le Sieur Maimbourg dit que ce Jaques Stuart estoit un de ceux qui s'estoient devoués pour faire perir les trois fameux chefs des Catholiques & qu'il avoit laschement tué le Connestable en luy appuyant par derriere son pistolet avec plus de malignité que de courage : ce recit est faux & empoisonné. Il n'est pas vray que nous eussions des gens devoués pour assassiner les Triumvirs, & il ne sçauroit produire de ce fait aucun témoin digne de foy. Si
le

le Conneſtable fut bleſſé par derriere, on n'en ſçauoit faire un laſcheté à celui qui le bleſſa, car dans une melée on attaque & on ſe defend par où l'on peut. Les honneſtes gens de ce temps la étoient plus equitables que ne l'eſt le Sieur Maimbourg aujourd'huy. Car Brantôme nous dit expreſſement, *Qu'aucuns tenoient que le dit Stuart ne deuoit point auoir eſté ainſi tué pour ce ſujet. Car quand on eſt dans une melée de combat furieux on n'aviſe point qui on frappe; ou à tort ou à travers, ni ſi c'eſt un Roy, un Prince, ou un grand, car chaqu'un eſt là pour ſon eſcot pour tuer, pour ſe defendre & garentir de la mort & acquerir de la gloire. Il ne trouve pas d'autre moyen de juſtifier cette action que de la pardonner aux premiers mouvements de la colere d'un frere qui ne ſe put retenir à la vuë de celui qui a tué ſon parent. Après tout il ne laiſſe pas de conclure que cela ne peut eſtre excuſé. Mais, dit-il, tels coups ſe doivent faire à la chaude & non de ſang froid, &c. ayant eſté pris en guerre il deuoit eſtre traitté en priſonnier de guerre, ou du tout ne le prendre jamais. On en uſa de meſme à l'egard d'un autre gentilhomme nommé le Chaſtelier, qu'on tua auſſi de ſang froid après l'auoir pris priſonnier. Brantôme nous apprend que cette laſcheté couſta la vie à*

deux braves Gentilshommes du parti du Roy, le Baron d'Ingrande, & Prune. Ils demeurèrent prisonniers entre les mains des gens du Prince de Condé qui ayant appris la maniere dont on avoit assassiné le Prince leur maitre, Stuart, & le Chastelier, firent aussi tuer ces deux prisonniers distingués qu'ils avoient entre leurs mains: c'est ainsi qu'un crime en attire un autre.

En justifiant nostre party de l'assassinat du President Minart, nous avons appris l'accusation qu'on nous fait d'avoir aposté des assassins devoués pour nous defaire des Triumvirs, qui sont le Connestable de Montmorency, le Mareschal de St. André & le Duc de Guise. En effect ils sont tous trois morts de mort violente, & l'on veut que nous en respondions. Nous avons dit ce que nous avons à dire au sujet du Connestable qui fut tué à la bataille de St. Denis dans le fort de la melée, & Brantôme a fait nostre Apologie; je passe donc au Mareschal de St. André qui mourut cinq ans auparavant à la bataille de Dreux. Mr. de Mezeray nous dit, qu'il fut tué par un cavalier nommé Bobigny Mezieres, fils du Greffier de la ville de Paris, qu'il avoit outragé en quelque rencontre. C'est un fait constant que le Mareschal, tout cruel qu'il avoit, esté en-

Abbre-
gée.

envers tant d'innocens Huguenots, qu'il avoit fait perir, avoit esté fait prisonnier de guerre non par deux reistres comme dit le S. Maimbourg, mais par un gentilhomme Huguenot qui luy avoit donné la vie. Et il fut tué contre le gré de celuy qui l'avoit pris, par un homme auquel il avoit fait les derniers outrages. Voila ce qu'en dit Brantof-

me: *Sur ce, il fut pris par un gentilhomme Huguenot qui l'ayant monté en croupe der-* Eloge de
St. An-
dré.

riere, luy vint un qu'on appelloit Baubigny, à qui Monsieur le Marechal avoit autrefois fait déplaisir; voire, disoit on, jouissoit de son bien par confiscation, qui le reconnut & luy donna un coup de pistolet par la teste dont il tomba mort par terre. Brantofme adjoute que la Reyne fut de ceux

qui ne le regretterent pas soit parce qu'il avoit opiné dans un conseil secret du Triumvirat qu'il l'a falloit coudre dans un sac & la jetter dans l'eau. Celuy qui a fait les Additions aux Memoires de Castelnau assure pareillement qu'il fut tué de sang froid par un gentilhomme deses-

peré dont il avoit eu la confiscation. Si vous Tom. 2.
p. 82.

voulés l'histoire plus étendue du demelé qu'avoit eu avec le Marechal de St. André celuy qui le tua, la voicy comme la rapporte d'Aubigné. Il fut pris & tué Hist.
liv. 3.

par Baubigny. Cestuy cy avoit juré sa Univer- rechalcha. 15.

rechal son fils appelé Mexieres, & de plus s'estant engagé de grandes sommes pour le Marechal, desquelles Mexieres faisoit souvenir quelques fois son maistre: Pour se demêler du reproche & de la dette il forma une querelle entre Mexieres & St. Sor-
nin. Et puis Mexieres ayant tué St. Sor-
nin, il fit faire son procès & eut la confis-
cation. Ainsi ce Mezieres n'estoit pas
Huguenot, car il avoit esté au service
du Marechal: & il jura sa mort parce
qu'il l'avoit depouillé de son bien par la
plus honteuse & la plus infame de tou-
tes les supercheres. Cela est veritable-
ment du caractere de ce Marechal, se-
lon que nous l'ont fait voir cy-dessus
Mr. de Mezeray, & l'autheur des Ad-
ditions à Castelnau. Voila la veritable
cause de la mort du Marechal de St.
André attestée ce me semble par des hi-
storiciens bien dignes de foy. Mais le Sr.
Maimbourg tient bon contre l'authori-
té de ces témoins en faveur d'une ca-
lomie qu'il debite, Que ce fut l'Ami-
ral qui fit faire ce malheureux coup par le
conseil de Theodore de Beze, qui estoit à
cette bataille & avoit obligé une troupe des
plus determinés de son parti à se devouer
pour tuer ces trois grands hommes que les
Huguenots appelloient les Triumvirs.
Qu'y feroit on? quand des gens sont
une fois determinés à calomnier, il n'y
a pas

Hist. du
Calvin.
liv. 4.
1562.

a pas moyen de les en faire revenir. Mais on a lieu d'esperer que les honnestes gens en croiront plustost de bons auteurs & mesmes des auteurs contemporains que la malignité d'un auteur moderne, qui a de tres bonnes raisons d'interest de ne dire jamais la verité.

Je viens au plus grand coup qui fut donné en ce temps là. C'est l'assassinat du Duc de Guyse commis par Poltrot, pendant que le Duc assiegeoit Orleans l'an 1562. Ce fait est bien prouvé & cognu de tout le monde. Poltrot étoit Huguenot, il a perseveré jusques à la mort dans sa religion, il a confessé qu'il avoit entrepris ce coup pour le bien de sa religion & parce que le Duc de Guyse en estoit le persecuteur. Nous n'avons rien à dire la dessus, & cela prouve tres bien qu'il a esté possible qu'entre nous il se trouvast un fou, un entesté, un homme rempli d'un zele ignorant, indiscret & cruel, qui se soit persuadé qu'il estoit permis particulièrement en temps de guerre ouverte de se defaire du chef des persecuteurs de l'Eglise par toutes sortes de voyes sans en excepter l'assassinat. Nous avouons que ce miserable estoit aveuglé, qu'il erroit dans son principe, qu'il peut y avoir des fous de toutes sortes de reli-

ons, & que ce qu'il fit estoit une mechante action. Mais pour un assassin que l'on trouve entre nos Huguenots, j'en produirai cent du milieu des zelés Catholiques, ardens defenseurs de la foy. Je produiray Morevel appelé le tueur de Charles IX. Montelquiou, Jaques Clement, Jehan Chastel, Ravailac. Je produiray les assassins qui ont assassiné par deux fois Guillaume Prince d'Orange, & ceux qui s'estoient devoués pour assassiner Elizabeth Reyne d'Angleterre. Je produiray tous les assassinateurs de la journée de la Saint Barthelemy & de toutes les autres journées semblables: qu'on nous passe tous ces gens la & nous passerons nostre Poltrot. Pour moy je ne m'estonne pas que dans un party composé de tant de gens contre lesquels le Sieur Maimbourg avouë que les Parlemens rendoient des arrêts coup sur coup pour les faire poursuivre & massacrer par tout comme des bestes feroces, & qu'on assassinait en tous lieux sans forme de procès, il se soit trouvé un desesperé capable de faire un mauvais coup: je m'étonne au contraire qu'il ne s'en soit trouvé davantage, & je pretens qu'on doit tirer un favorable préjugé pour nous, de ce que dans un temps où tout estoit plein de scelerats, il n'y en ait pas eu plus en-

tre nous capables de faire de ces sortes d'attentats. On veut rendre tout le corps responsable du fait de Poltrot, c'est la dernière de toutes les injustices ! Ou il faut que l'on nous responde de tous les crimes abominables qui ont esté commis par des particuliers Catholiques Romains. On nous cite les vers qui ont esté faits à sa louange, on nous dit qu'il y avoit des gens qui le mirent dans leur ruelle & qui en faisoient leur saint. Ce sont là des preuves de la foiblesse de l'esprit humain, nous jugeons des actions par ce qui nous en revient ; la plus belle action qui nous oste les biens & l'honneur passe chés nous pour un crime, le plus grand de tous les crimes trouve des protecteurs entre ceux qui en retirent de l'utilité. Je suis persuadé que tout le party Huguenot fut bien aysé de voir son ennemy mort : mais je suis persuadé aussi que les plus sages & les plus honnestes gens regarderent cela comme une trahison dont ils goustoient bien le fruit, mais dont pour rien du monde ils n'eussent voulu estre les auteurs. Si l'on nous veut faire une affaire de ce que quelques Huguenots d'entre le vulgaire jugeant du fait de Poltrot selon leurs passions & selon leur interest l'ont approuvé, qu'il nous soit aussi permis de faire une affaire à l'Eglise Romaine de

ce que le Pape Sixte V. luy mesme a fait le panegyrique de Clement assassin d'Henry III. & de ce que à Rome on a fait de Garnet, qui voulut assassiner tout d'un coup le Roy d'Angleterre & le Parlement, un martyr & un saint. Je ne sçay point qu'on ait fait imprimer d'Apologie pour l'action de Poltrot, mais je sçay bien qu'un Jesuite sous le nom de *Franciscus Verona, Constantinus*, en a escrit une pour Jehan Chastel qui voulut assassiner Henri I V. & pour Clement assassin d'Henry III. Je sçay qu'un autre sous le faux nom d'*Andreas Eudemono Johannes Cydonius*, a fait imprimer l'Apologie de Jehan Garnet & des autres parricides Anglois. Il seroit de la prudence de ces Messieurs de ne nous pas prendre par ces endroits là, car nous avons de quoy leur rendre terriblement le change, au triple & au quadruple. Enfin au sujet de l'action de Poltrot nous nions que l'Amiral, Soubize, la Rochefoucaut, Beze ou quelque autre personne distinguée y ait eu aucune part, & en ait esté complice. Rien ne nous sçauroit mieux instruire là dessus que le procès mesme de ce Poltrot. Nous l'avons tout entier & tres fidèlement conservé dans le second volume de nostre Histoire Ecclesiastique : je ne connois personne qui se soit inscrit en faux con-

tre les actes qui sont rapportés sur cette affaire. Il est vray qu'on y voit une premiere deposition de Poltrot faite en presence du Roy, de la Reine, & d'un grand nombre de grands Seigneurs dans laquelle il charge l'Amiral, la Rochefoucault, Beze & ses compagnons. Mais on y voit aussi la responce de l'Amiral qui refute ces fausses depositions de Poltrot. On y voit que l'Amiral demande avec instance que le dit Poltrot luy soit confronté: on y voit de plus que ce malheureux transferé à Paris se desdit de tout ce qu'il avoit déposé devant la Reine, en ces termes, *A dit le dit Poltrot que la premiere deposition par luy faite devant la Reine mere estoit toute fausse, & qu'il avoit icelle faite d'autant qu'il craignoit d'estre tué par plusieurs hommes servants & domestiques de Monsieur de Guyse qui le suivoient allant chés la Reyne, & qu'il avoit fait la ditte confession pour prolonger sa vie.* Quant au Sieur Amiral dit le dit Poltrot, que la ditte premiere confession est toute fausse, excepté que le dit Sieur Amiral luy bailla vingt escus, & depuis cent escus pour avoir un cheval; mais ne luy a le dit Sieur Amiral fait promesse, ni d'or ni d'argent: & tout ce qu'il a parlé du Sieur de Feuquieres & du Sieur de Brion & de Monsieur l'Amiral est faux. Ce qui confirme extremement cette der-

niere deposition c'est que l'Amiral devant que d'en avoir aucune connoissance dans les responses qu'il fait à la premiere deposition avoue de bonne foy qu'il a donné une fois vingt escus à cet homme; ce qu'il auroit bien pu nier. Il auroit pu ne pas avouer non plus qu'il eust envoyé Poltrot au camp du Duc de Guyse pour y servir d'espion & luy en rapporter des nouvelles, car cela estoit capable de faire naistre des soupçons contre luy. Enfin il eust pu se passer d'avouer si sincerement à la Reyne que bien qu'il n'eust en façon du monde trempé dans la mort du Duc de Guyse, cependant il ne pouvoit estre fasché que cette mort fust arrivée parce qu'il la regardoit comme un grand bien pour la religion & pour l'estat. Mais cette conduite si naïve qui ne desguise pas mesme les choses qu'il pouvoit dissimuler sans crime, decouvre le fonds de sa sincerité, & font voir que ce grand homme n'estoit pas capable de mentir, non pas mesme pour conserver son honneur. Il est vray que Poltrot ayant esté mis sur la torture après cette retractation il retourna à sa premiere deposition & chargea l'Amiral. Mais il l'avoit bien promis, car il dit qu'il droit tout ce qu'on voudroit à la question, mais quand il sera au supplice de mort qu'il dira le contraire.

Il est vray encore que dans la suite il revient à charger l'Amiral, parce qu'on le vouloit ainsi, & que la torture estoit tousiours prestee pour le demembrer en cas qu'il se fust retracté une seconde fois. Mais tout le corps de ses depositions est si destitué de bon sens & porte si fort les caracteres d'un esprit trouble que l'on ne peut asseoir aucun jugement sur ce qu'il dit. Et c'est ce qui me persuade que dans cet homme il y avoit plus de cette noire melancholie qui trouble le cerveau & fait concevoir de funestes desseins, que de cette malignité qui fait entreprendre de noirs attentats par mespris de Dieu & de ses loix. Je ne doute pas que ce malheureux ne crust de bonne foy faire un grand service à Dieu. Par la je ne pretends pas l'excuser, ni en faire un saint comme on accuse quelqu'un des nostres d'avoir fait; je scay qu'on est responsable de fautes de son esprit aussi bien que de celles de son cœur, que nous errons volontairement, & que l'erreur n'excuse pas le crime.

Il se trouve entre les escrivains Catholiques Romains quelques auteurs qui sont assés equitables pour descharger la memoire de l'Amiral de cette lascheté, mais ils ne veulent point faire de quartier à Theodore de Beze. Cest luy, disent

sent ils , unanimement , qui a inspiré à Poltrot ce furieux dessein ; & c'est dans cette veüe que le Sieur Maimbourg dit de luy qu'il estoit *cruel* , *sanguinaire* , *toujours prest à inspirer les plus noirs & les plus sanglants attentats*. Il ne devoit point estre permis d'avancer de ces sortes d'accusations sans preuves & sur des faits absolument supposés , tel est celuy-cy , que Beze ait inspiré à Poltrot le dessein de tuer le Duc de Guise. Il est vray que dans sa premiere deposition il l'avoit chargé , mais dans les suivantes il l'a deschargé & y a persisté jusqu'à la mort : *quant à Beze a dit le dit Poltrot que cela est faux*. Ce fut après s'estre fait relire sa premiere deposition. En suite il fait une seconde confession generale & adjouste ; *Quant à Beze & son compagnon le feu Sieur de Brion , & le Sieur de Feuquieres , ils ne luy parlerent jamais de ce qu'il a dit par sa premiere confession*. Enfin dans la derniere confession qu'il fit devant le premier President & qu'il repeta en abbregé sur l'eschafaut il descharge expressement & l'Amiral & Beze. Si ce qu'il a dit en faveur de l'Amiral est capable de le justifier , pourquoy ne feroit on pas la mesme grace à Theodore de Beze ? Le moins que l'on en peut conclurre en sa faveur , c'est que la deposition de Poltrot ne l'accuse ni l'excu-

se ,

se , à cause qu'elle est pleine de contradictions.

La mort du Duc de Guyse nous a tenu longtemps parce qu'on en fait une grande affaire. J'avouë que celle de l'Abbé de Gastines & du conseiller Sapin me font bien plus de compassion ; c'est une de nos cruautés & de nos perfidies , qu'on exagere avec des termes odieux. Baptiste Sapin conseiller au Parlement de Paris , & Jehan de Troyes Abbé de Gastines , allant en Espagne furent pris prisonniers par un parti du Prince de Condé & amenés à Orleans. *Là sans avoir esgard à la qualité des personnes , &c. ni au droit des gens , ni au respect qu'il devoit à son Roy , dont ces prisonniers estoient Ambassadeurs , le Prince fit pendre dans la place de l'estape & le Conseiller & l'Abbé.* On auroit pu dire plus simplement que ces deux honnestes gens perirent par le malheureux droit de represailles. Je plains leur sort & si nous pouvions les ressusciter aujourd'huy , nous le ferions de bon cœur. Mais il faudroit aussi qu'on nous rendit mille & mille aussi honnestes gens qu'eux , qui ont este pendus ou assassinés , brulés & dechirés sans aucune forme , contre toute justice , contre le droit des gens , & mesme contre les loix de la nature. Pour ce
seul

seul Abbé de Gastines conseiller au Parlement, nous voudrions aussi qu'on nous rendit *Ces cinq Conseillers du Parlement de Thoulouse qui furent pendus en robes rouges à un orme dans la cour du Palais*. C'est Monsieur de Mezeray qui nous apprend ce fait sur l'année 1572. Cela est bien comparable aux faits de Montluc, du Duc de Montpensier & du Connestable, qui ont fait pendre des milliers de personnes, de Gentilhommes, de braves, de gens de robe, de lettres; en un mot des gens de tous âges, de tous sexes, de toutes conditions & de tous caracteres ! C'est une cruauté je l'avouë, de faire perir des innocens pour les fautes des coupables. Mais c'est une cruauté nécessaire pour sauver les autres innocens. Si le Prince n'eust fait cette severe justice, il ne seroit tombé aucun de ses amis entre les mains des Guyes qui n'eust esté pendu. Tous les historiens rendent témoignage au Prince de Condé d'avoir esté debonnaire autant que brave, & d'avoir eu en horreur les violences. Il s'en fit une tres grande sans doute en commandant cette execution, au lieu qu'on s'étoit fait un plaisir dans la prise de Rouen d'y pendre deux des plus honnestes hommes qui fussent alors, dont l'un étoit President & chef de la justice : on

peut voir les eloges que le Laboureur leur donne. Il n'est pas estonnant que l'on ait esté un peu fâché à Orleans de ce qui s'estoit fait à Rouen, & qu'on ait expié par la mort de deux hommes le sang de tant de gens massacrés.

*Additi-
ons,
tom. I,
p. 878.*

CHAPITRE XVI.

*Apologie pour les Reformés au sujet des
seditious & des cruautés dont on les accuse:
que nous avons condamné les briseurs d'ima-
ges : reflexions sur les cruautés dont on
nous accuse ; deux affaires de Nismes que
le Sieur Maimbourg confond. Fausse ac-
cusation de sedition contre ceux de Nismes
de l'an 1650. Esmeute de Popincourt :
grande infidelité & malignité du
Sieur Maimbourg
là dessus.*

LE Sieur Maimbourg, comme tous les autres auteurs de son parti qui ont escrit l'histoire du siecle passé, revient souvent à ces seditions populaires dans lesquelles les images ont esté brisées, les Eglises pillées & les autels profanés : c'est pourquoy il est juste que nous nous y arrestions un peu. Nous pourrions nous justifier en quatre mots en desavouant toutes ces actions & en declarant qu'on ne les doit pas

pas imputer au Calvinisme. Si ce n'est qu'on trouve juste d'imputer à la Theologie & à la Philosophie tous les abus que l'on fait de leurs principes. Le nôtre est que les images sont defenduës de Dieu, que le culte qu'on leur rend est une veritable idolatrie, & que rien de plus scandaleux & de plus honteux à la Religion n'a esté introduit dans le Christianisme. Mais il ne s'ensuit pas de la que des gens sans caractere, sans autorité, sans vocation contre la volonté des Magistrats, au mespris de l'autorité du Prince soyent en droit de s'emparer des Eglises, de briser les images & de renverser les autels : quelque bon que soit un parti il est certain que ces actions doivent passer pour des actions de fureur. Ce n'est point par complaisance que nous disons cela aujourd'huy, nous l'avons dit de tout temps, nous l'avons dit quand nous avions les armes à la main, dans un temps où de part & d'autre on ne disoit & on ne faisoit gueres de choses par complaisance. Nos propres historiens en rapportant ces actions, les traittent d'emportement & de seditions populaires. Ils blament ceux qui les premiers se sayfirent de quelques Eglises pour y prescher sans le consentement du Magistrat. *Le colloque de Poissy*, dit l'un d'eux, donna telle har-

*Hist. Ec-
clesiast.
liv. 5.
p. 741.*

hardiesse à ceux de la Religion quasi par tout le Royaume, joint que les estats d'Orleans avoient requis des temples que plusieurs impatients & indiscrets quelques remonstrances qu'on leur sceût faire, se saisirent de quelques couvents & autres Eglises en divers endroits du Royaume. Et mesme il dit incontinent apres qu'on envoya à Orleans Claude du Moulin ministre de Fontenay exprés pour exhorter ceux de la Religion de ne se saisir d'aucune Eglise des Catholiques Romains. Voicy comme il parle de l'entreprise de ceux d'Autun qui voulurent abbatre les images. *Voy la mesme, la conversion* Certains estourdis, ou quoy qu'il en soit, menés d'un zele indiscret & malreglé commencerent à Autun d'abbatre les croix & de ces les images des lieux publics de jour & de nuit & des-ja estoient tout prêts de se saisir des Temples de la Religion Romaine quand les Curés convertis & Protestants, estant de retour, remonstrement vivement au peuple que ce n'estoit pas à eux d'entreprendre une telle chose sans l'autorité du Magistrat, & que quant à eux ils leur declaroient qu'ils n'approuveroient jamais tels actes ni ceux qui les commettoient. Il maltraite encore bien d'avantage les briseurs d'images de la ville d'Agen; il les traite de canailles & de garnements. Dans le mesme temps les nostres firent tout

*Voy la
mesme,
la con-
version
p. 784.*

1561.

p. 204.

p. 805.

*Avis &
conseils
des mi-
nistres
deputes
&c.
Hist.
ecclef.
liv. 4.
p. 684.*

tout ce qui fut possible pour arrester ces violences. Un Synode de la Province de Guyenne assemblé à St. Foy ordonna, qu'on useroit de censures plus expresses que jamais, pour reprimer toute insolence, attendu que les vrayes armes & forces de la religion estoient spirituelles, estant l'office des Magistrats & non des particuliers d'oster les marques de l'idolatrie. J'ayoue que cela ne put empescher qu'on ne fist des desordres. Mais toutes nos Eglises en corps les condamnerent. Les ministres & deputés des Eglises en escrivirent bien aigrement par Blereaux député de Bourdeaux aux Eglises de Guyenne, avertissant toutes gens de bien de se separer de telles gens rebelles au Roy, & contempteurs des censures de l'eglise. Enfin ces actions de violence ont esté publiquement & authentiquement desavouées par les avis des deputés & des ministres des Eglises reformées de France, estant en cour quand l'Edit de Janvier fut accordé. Voicy ce qu'ils disent. Par le second article il est defendu d'abattre les images, de briser les croix & de faire aucun acte scandaleux. Il faut obeir comme aussi il a esté ordonné dans les Synodes cy-devant tenus, car l'office du ministre est d'abbatre les idoles du cœur des hommes par la predication de la parole de Dieu, & non autrement. Et la vocation des personnes privées

ne

ne s'estend pas plus avant que de prier Dieu qu'il inspire tellement les Roys & les Princes qu'ils s'emploient à avancer sa gloire & à abbattre toute Idolatrie. Voila precisement la religion du Calvinisme sur ce point la: s'il s'est fait quelque chose par les Calvinistes d'opposé à cela, il ne s'en faut pas estonner, car tous les jours il arrive aux gens d'agir contre les principes de leur propre religion. Mais aussi nous n'avons pas manqué à châtier de tout nostre pouvoir ceux qui se sont rendus coupables: nous les avons deférés aux Magistrats & nous n'avons témoigné aucun chagrin qu'on ait pendu les principaux auteurs de ces seditions pour en faire des exemples. Je dis la mesme chose des briseurs d'images, de Flandres & des Paysbas. C'estoient des troupes de mutins desavoués de tous les honnestes gens, la pluspart Papistes qui esmouvoient ces seditions afin de piller & de s'enrichir. Les Protestants confederés les faisoient pendre eux mesmes quand ils en pouvoient estre maistres. Les nobles confederés, nous dit Meteren, voulurent aussi montrer qu'ils n'estoient point briseurs d'images, mais qu'ils vouloient tenir la promesse qu'ils avoient faite à la Regente & partant ils en firent prendre & pendre plusieurs par tout. Ce que dit en-

*Histoire
des pays
bas liv.*

2. fol.

46. Li-

vre 3.

fol. 51.

core le mesme autheur est tres considerable ; que de tant de briseurs d'images qui ont esté mis sur la question , jamais on n'a pu tirer de pas un qu'ils eussent esté poussés à cela par des Reformés ou gueux.

C'est assés pour faire voir que nous ne prenons point ces gens la en nostre protection & ne les recognoissons point pour vrays Reformés. Il est pourtant necessaire de dire icy deux choses : la premiere qu'en beaucoup de lieux les Moynes & les Prestres la nuit ont eux mêmes abbatu leurs propres images afin d'esjouvoir sedition contre les Huguenots comme auteurs de ce desordre. Les Prestres de Rouen diverses fois abbatirent leurs images l'année 1559. pour charger de ce crime les Reformés. Le Cardinal de Bourbon Archevesque de Rouen fut souvent occupé à les relever en grande ceremonie. Enfin un Moynes de l'hôpital fut convaincu d'avoir rompu les images du cimetierre de St. Maur , mais parce qu'il avoit fait cela avec bonne intention on ne luy fit aucun mal. Les inquisiteurs dans les pays-bas firent la mesme chose , & mesme ce venerable Cardinal de Granvelle Evêque d'Arras fit briser la nuit un grand crucifix de pierre qui estoit au lieu où l'on mettoit les pendus. L'autre chose que je voulois dire , c'est que si durant

*Histoire
eccles.
livre 2.
p. 199.*

*Meteren
liv. 3.
fol. 51.*

la violence des troubles quelques uns se sont laissé aller à briser les images , c'est bien peu de chose en comparaison de ce que l'on faisoit contre nous. On nous bruloit , on nous escarteloit , on nous demembroit , on rasoit nos maisons , on esgorgeoit à nos yeux nos femmes & nos enfans , on abbattoit cruellement les images vivantes de la divinité. Il n'est pas fort estonnant qu'on ait quelque fois perdu patience & qu'on se soit vangé sur du bois , sur de la pierre & sur des couleurs.

On nous objectera sans doute que nous ne devons pas conter les brisemens des images pour un payement des cruautés que l'on exerceoit contre nous , parce que nous rendions bien cruautés pour cruautés , & le pillage des Eglises par dessus. Il faut donc dire quelque chose de ces cruautés pour respondre à cette objection. Le Sieur Maimbourg employe plusieurs pages dans le quatriesme livre de son Histoire , à depeindre ces cruautés , & il se sert de tous les termes les plus forts que l'on peut employer pour en faire un portrait affreux. *Je n'entreprendray pas , dit-il , de raconter & de bien exprimer icy les abominables excès d'impieté , de sacrilege , d'impureté , d'avarice , de barbare cruauté & de tous les crimes les plus execrables , que commi-*
II. Part. *X* *rent*

rent dans ces villes & aux environs à la campagne ces furies dechainées, &c. Il adjouste, qu'après avoir tout desolé par le fer & par le feu, ils massacroient de sang-froid & contre la foy donnéé leurs plus illustres prisonniers, ils tourmentoient, bourreloient, dechiroient, & enfin faisoient mourir une infinité de Catholiques & sur tout de Religieux & de Prestres par des supplices inouis & de nouveaux genres de mort que les tyrans les plus barbares, & les persecuteurs les plus inhumains du nom Chrestien n'avoient jamais pu inventer. Sur cela premierement je dis que ce sont icy les excés & les exagerations ordinaires de l'éloquence de nostre Orateur. Il ne scauroit prouver qu'on ait fait mourir une infinité de Catholiques, ou nous prouverons qu'on a fait mourir cent infinités de Huguenots. Car il est certain que les Catholiques ont fait perir cent Huguenots, contre un Papiste que les Huguenots ont tué. Il ne scauroit non plus prouver que pour faire mourir ses Catholiques, on ait inventé des supplices d'une cruauté nouvelle & inouïe: le soldat tuoit, précipitoit, massacroit, pendoit tout au plus. Ce ne sont point des supplices cruels & inouïs, c'est son parti qui exerçoit ces cruautés inouïes, qui ouvroit les hommes-tous vivants,

qui

qui les demembroit avant que de les avoir tués , qui arrachoit les enfans du ventre des femmes , qui les empaloit toutes vives , qui bruloit les gens à petit feu , qui leur arrachoit les yeux , & le cœur pour le manger. Je dis en second lieu que ces cruautés se faisoient par represailles , & que nous n'avons pas rendu la centiesme partie de ce que nous avons reçu. Nous avouons que ce droit de represailles n'est point du tout conforme aux loix de l'Evangile. C'est une cruauté & une injustice de rendre le mal pour le mal , & sur tout de faire souffrir des innocents parce qu'un parti opposé a tué d'autres innocents. Mais la guerre & ses loix ne veulent point suivre les regles de Jesus Christ. Ceux qui ont excité ces guerres qui nous ont poussés à bout , & qui les premiers ont commencé la querelle en rendront conte à Dieu. J'adjouste à tout cela que bien que ces cruautés fussent des represailles nous ne les avons point approuvées , tous les sages de nostre parti les ont condamnées & s'y sont opposés. Ceux qui les ont exercées estoient des impies & des gens sans Religion que l'Eglise Romaine elle mesme nous avoit donnés. Par exemple on nous veut rendre responsable des cruautés qu'a faite le Baron des Adrets qui

faisoit sauter les Prestres de dessus les
tours en bas. Il n'y a point de justice à
cela, ce Baron estoit un Papiste mecon-
tent qui pour se vanger du Duc de Guy-
se changea de Religion & de parti, &
qui ne fut que peu d'années de la Reli-
gion. Car il retourna incontinent à la
Religion Romaine qui nous l'avoit
presté à nostre malheur & à nostre hon-
te, & son fils fut l'un des plus cruels
massacreurs à la St. Barthelemy. Au reste
je suis bien aysé que le Sieur Maimbourg
avoué luy mesme, *Que ces cruautés fi-
rent tant d'horreur mesme à l'Amiral &
au Prince de Condé qui l'avoit fait son Lieu-
tenant dans ces Provinces, qu'il envoya
Gouverneur en sa place dans Lion le Sieur
de Soubise. Ce qui fut cause que le mesme
depit qui avoit fait passer cet homme sans
Religion du parti Catholique dans celuy des
Huguenots, le fit repasser du Huguenoti-
sme & de la rebellion, dans l'Eglise dont il
estoit sorti, & dans le service du Roy.* On
avoué donc que nous n'aimions pas les
cruautés & que nous ostions les gouver-
nemens & le commandement à ceux qui
les exercoient: au lieu que dans l'au-
tre parti, on donnoit les grandes re-
compenses & les batons de Marschal de
France à la cruauté. Montluc sur la fin
de ses jours ne fut honoré du baston de
Marschal de France que pour recon-
nois-

noissance des barbaries qu'il avoit commises dans la Province de Guyenne. On n'estendoit le pouvoir des Gouverneurs qu'à proportion de ce qu'ils sçavoient bien massacrer les Huguenots. Je voudrois bien que le Sieur Maimbourg nous pût tirer de l'Histoire de son parti un exemple semblable à celui que luy mesme nous a fourni de l'Amiral qui chassa de Liön le Baron des Adrets, à cause de ses cruautés. Cette action de l'Amiral oste toute créance à ce qu'il dit de ce mesme Amiral sur l'année 1548. qu'il fit d'horribles cruautés en Poytou. C'est une calomnie; il n'y avoit rien de si opposé à son naturel que cela. S'il a fait faire quelques executions, elles ont esté en tres petit nombre, & il y a esté forcé par la justice & par la nécessité.

Le Sieur Maimbourg n'avoit pas garde d'oublier l'affaire de Nismes qui fut effectivement un espece de massacre commis par les nostres poussés à cela par les cruautés que l'on exerceoit contr'eux. Nous desapprouvons cette action comme les cinq cents massacres qui ont esté faits des nostres par les Catholiques Romains. Il est vray qu'il y eut bien quinze bourgeois & environ trente soldats tués dans ce tumulte. Il est vray aussi que Jehan de Peberan grand Vicai-

re & Archidiacre de l'Evesché fut du nombre de ceux qui furent tués & jettés dans un puits. Mais le Sieur Maimbourg qui se mesle d'escrire l'histoire ne sçait point du tout celle-cy. Il confond la sedition de Nismes qui arriva en 1567. avec ce qui arriva en 1569. quand les Huguenots se rendirent maistre de cette ville par le canal d'un ruisseau qui traverse la ville. Voicy les deux histoires distinctes. La premiere aventure arriva après la conjuration de Noyers contre le Prince de Condé. Le Prince eschapé par miracle de ce peril, se sauva à la Rochelle & de la il donna le signal à tous ceux du parti Protestant pour prendre les armes. Les Protestants de Nismes estoient les plus forts en nombre dans la ville; on leur avoit depuis peu fait quelques violences, on les avoit privés depuis la paix de 1563. du premier consulat que l'edit avoit laissé aux Reformés, la garnison qui occupoit le chasteau faisoit les consuls par pure violence au prejudice du privilege des Bourgeois, qui avoient droit de les nommer à la pluralité des voix. Outre cela il y avoit une grande division dans la ville entre les Albenas & les Calvieres qui estoient les principales familles, pour des injures particulieres. Sur ces entrefaites le Seigneur de Florensac de la

la maison d'Uzez apporta l'ordre du Prince de Condé de prendre les armes, à tous ceux qui voudroient mettre leur vie & leur conscience en seureté. Sur cet avis toute la ville s'émut, le dessein de prevenir les Catholiques Romains fit prendre les armes aux Huguenots, & dans cette action il mourut quarante ou cinquante personnes. C'est un grand miracle que la chose n'alla pas plus loin, car quand un peuple est en fureur, il ne sçait plus de quelle religion il est & il ne respecte personne. Les sages du lieu firent tout ce qu'ils purent pour arrester le cours de cette fureur. Le consistoire deputa un ministre & un diacre pour prier les chefs de cette faction de renoncer à cette furieuse entreprise. Le Sieur de Servas de la religion, qui estoit Gouverneur s'y opposa autant qu'il put & la desapprouva: on sauva l'Evesque, & le Seneschal de Nismes mit l'Avocat & le Procureur du Roy & trois Chanoines en lieu de seureté. Tous les autres ecclesiastiques furent aussi sauvés à l'exception du grand Vicaire & du Secretaire de l'Evesque. Ainsi c'est à quoy se reduit ce grand nombre de Chanoines & de Prestres qui furent martyrisés à ce que dit le Sieur Maimbourg. En supposant des martyrs où il n'y en a pas il est aysé de faire des martyrologes in fo-

lio. Il est vray aussi que le premier consul Catholique Romain y fut tué, mais il ne s'appelloit pas Messire Robert de Georges comme l'appelle le Sieur Maimbourg: c'estoit un nommé Guy Rochete Docteur en droit. Ainsi ceux qui ont consulté les Archives de Nismes pour le Sieur Maimbourg l'ont tres mal servi. Car ce que nous venons de rapporter est ce qu'on en a trouvé dans les Archives. Le Parlement de Thoulouze punit comme il put cette action; il rendit un terrible arrest par lequel il condamnoit à la mort cent habitants de la ville de Nismes & à deux cent mille livres d'amande: il ordonnoit qu'on raseroit les maisons des principaux mutins & qu'on y erigeroit des pilastres sur lesquels on escriroit leur condamnation pour immortaliser la peine de la sedition. Mais la guerre empescha que cet arrest ne fust executé.

L'autre aventure que le Sieur Maimbourg confond avec celle-cy arriva en 1569. Les habitants de la ville de Nismes estoient sortis pour se trouver à la bataille de Montcontour. Après la perte de la bataille ils retournerent chés eux & trouvant les portes fermées & leurs maisons occupées par les Catholiques Romains ils trouverent moyen de rentrer en rompant les grilles de l'aqueduc, &
se

se rendirent les maistres de la ville. Il y a bien apparence que ce ne fut pas sans effusion de sang de part & d'autre , mais il ne se trouve point qu'il y ait eu de massacre ni d'ecclesiastiques ni d'autres. Il est clair que ces deux actions sont purement militaires , & de la nature de celle qui se fit à Thoulouze dans la premiere guerre de 1562. Le Prince de Condé avoit envoyé l'un de ses Capitaines pour se rendre maistre de Thoulouze , les Reformez à la sollicitation de ce Prince firent leurs efforts pour cela , ils se mirent en deffence dans la maison de ville , ils battirent , ils furent battus. Mais enfin ils furent vaincus , chassés de la ville , & l'on en fit un si grand carnage & une si horrible justice que Mont-luc luy mesme avouë n'avoir jamais tant vu sauter de testes. Les Reformés de Nismes furent plus heureux que n'avoient esté ceux de Thoulouze ; s'ils avoient manqué leur entreprise , on ne se seroit pas contenté d'en faire mourir quarante ou cinquante ; il ne seroit peut estre pas resté un Huguenot dans cette ville.

A propos de la ville de Nismes il est bon de justifier aussi les Reformez de cette ville d'une sedition de plus nouvelle datte, dont le Sieur Maimbourg les accuse. A la fin de son Histoire du Calvi-

nisme pour prouver que le Roy avoit
tres grande raison de revoquer tous les
Edits de pacification , *il dit que nous avons
souvent contrevenu à ces edits par des entre-
prises tres criminelles contre l'autorité du
Roy , mesme de nos jours ; & il cite en
marge , Sedition des Huguenots à Nismes
en 1670.* Il est assez bon de sçavoir cette
Histoire pour entendre ce que le Sieur
Maimbourg appelle sedition. Un nom-
mé le Sieur Conte Secretaire du Roy en
mourant laissa de grands biens & un fils
unique sous la tutele de son frere & de
son beaufriere. Ces tuteurs laisserent
aller cet enfant au College de la ville
dont la moitié des Regents estoient Je-
suites. Tout aussitost que cet enfant
fut monté dans l'une des classes dont les
Regents estoient Jesuites , ces bons pe-
res qui sont pour le moins autant alterés
du bien d'autrui que du salut des ames ,
travaillerent à corrompre cet enfant
pour se rendre maistre de sa personne &
de son bien. Un jour ils supposèrent que
ce petit garçon leur avoit déclaré qu'il
voulait aller à la Messe , & sur cela ils
le firent enlever & le menerent à la mai-
son de l'Evesque. Les oncles tuteurs
s'en allerent à l'Evesché & redemande-
rent l'enfant , on le leur refusa. Après
plusieurs refus ils porterent leurs plain-
tes devant le Presidial & prouverent le

rapt.

rapt & la subornation. Il est clair que l'action des Jesuites & de l'Evesque étoit formellement contre les edits, principalement à cause de l'aage du petit garçon qui n'avoit que 12. à 13. ans. Cependant le presidial intimidé par l'Evesque & composé de Conseillers la plupart de la Religion Romaine refusa de rendre justice. Les tuteurs voyant ce refus s'en allerent encore une fois à l'Evesché, parlerent à l'Evesque, redemanderent l'enfant, l'Evesque le refusa encore. Et comme on estoit sur cette contestation, les oncles entendirent l'enfant dans la chambre voisine, ils ouvrirent la chambre & si tost que le petit garçon les vit, il courut se jeter entre leurs bras & protesta qu'il vouloit vivre de la Religion. Les tuteurs conjurerent encore une fois l'Evesque de leur permettre d'emmener l'enfant; l'Evesque s'y opposa fortement, & appella ses domestiques pour s'y opposer: les oncles eurent pourtant le bonheur & la vigueur de tirer cet enfant des mains des valets de l'Evesché & l'emmenèrent. Sur cela l'Evesque cria à la sedition, se retira à Beaucaire comme s'il n'eust pas esté en seureté à Nismes; il fit faire de grandes informations de la violence qu'il avoit soufferte; ceux de la religion informerent de leur part, & de part &

d'autre on deputa au Roy. Le Roy mit cette affaire entre les mains du Lieutenant general, & de Monsieur de Breteuil Intendant de la generalité. Ces deux Messieurs ne trouverent aucun mal dans la conduite de ceux de la religion, par leur avis l'enfant demeura entre les mains de ses tuteurs, le Roy ordonna à l'Evesque de retourner à Nismes, & abolition fut accordée à ceux de l'une & de l'autre religion. Ce qui fut enregistré dans la chambre de l'edit de la Province à la requeste non des nôtres mais du Procureur general de la chambre. Voila ce qu'on appelle une sedition qui nous rend indignes des faveurs de sa Majesté.

Je pense avoir examiné toutes les acculations particulieres de seditions & de cruautés que nous impute le Sieur Maimbourg excepté celle de Saint Medard & du lieu appellé le Patriarche. Il faut voir ce que c'est. Ce fut en l'année 1561. que le Reformés prechoient publiquement à Paris par la permission de la Reyne sous la protection du Marechal de Montmorency qui en estoit Gouverneur, & de l'Amiral de Chastillon qui y estoit present. L'un des lieux où ils prechoient s'appelloit le *Patriarche*; situé assés près de l'Eglise de Saint Medard dans le fauxbourg Saint Marceau.

Le Sieur Maimbourg dit que l'on sonnoit les cloches dans cette Eglise de Saint Medard pour les vespres , que la dessus les Calvinistes sortant de leur presche tout en furie attaquent l'Eglise , rompent les portes qu'on avoit fermées , y entrent en foule les armes à la main , frappent à droit & à gauche indifferemment sur tout ce qu'ils rencontrent , renversent par terre Prestres , laïques , femmes & enfans , brisent & mettent en pieces autels , images , tableaux , bancs & chaires & s'efforcent de mettre le feu au clocher pour y bruler ceux qui s'y estoient sauvés. Et après un si bel exploit rentrent comme en triomphe dans la ville emmenant avec eux trente à quarante prisonniers qu'ils avoient faits dans ce tumulte. Encore si ces Messieurs dans leurs Romans estoient aussi prudents que les auteurs de nos Romans d'aujourd'huy , ils garderoient le vraysemblance. N'est-il pas bien apparent que pour le bruit des cloches sans autre sujet des gens sans autre forme se jettent dans une Eglise , tuent , brisent & massacrent tout ? Cela n'est-il pas bien imaginé que des gens sans caractere de juge , fassent des prisonniers dans une sedition ? Voicy donc l'avanture ainsi qu'elle se passa veritablement. Pendant que les Reformez preschoient, les Prestres & les Marguilliers de St. Medart par une

Hist. du
Calvin.
liv. 3.

partie faite se divertissoient à faire sonner toutes leurs cloches afin que le Predicateur Huguenot ne fust pas entendu & que cela causast quelque sedition, ainsi qu'il arriva. Un seul homme nommé Pasquot sorti du Patriarche entra dans l'Eglise de St. Medart par une petite porte & pria les Prestres d'interrompre ou de diminuer leur sonnerie pour quelque temps. On luy respondit selon la civilité qui s'observoit alors entre les deux partis. Pasquot un moment après fut suivi de quelques estourdis qui parlerent plus haut que luy, les Prestres la dessus assommerent Pasquot, & le bruit commença à estre grand. Le Ministre qui preschoit appellé Malot, fit ce qu'il put pour arrester le peuple & en effet il en retint la plus grande & la plus considerable partie: & ce ne furent point les Huguenots qui forcerent les portes de l'Eglise de St. Medart, ce furent le Prevost de la Conneft. blie appellé Rougeoreille, & des Jardins Lieutenant criminel de robe courte que le Marechal de Montmorency avoit commis pour empescher qu'aucun trouble ne se fît à l'occasion des assemblées des Reformés. Ce furent dis je ces deux juges autorisés par leur caractère & par une commission particuliere du Gouverneur de Paris, lesquels entendant le bruit effroy-

able.

able des gens qui crioient au meurtre dans l'Eglise, rompirent les portes, pour faire cesser la sedition; mais ils furent repoussés avec violence par ceux de dedans, de sorte que ces deux juges furent obligés de se faire donner mainforte. On entra dans l'Eglise malgré la resistance, les Prestres & les autres seditieux se sauverent dans le clocher, où l'on trouva beaucoup d'armes, ce qui donna lieu de croire que c'estoit une partie faite par les Prestres de St. Medart. Il est vray que le Prevost de la Connestablie & le Lieutenant criminel emmenerent trente ou quarante de ces seditieux pour les mettre en prison. Et mesme ces prisonniers furent saisis par Gabaston chevalier du guet, qui arriva pendant le tumulte avec sa troupe. Voila de quelle maniere se passa cette esmotion, durant laquelle les Prestres & les seditieux rompirent eux mesmes leurs images, emporterent leurs ornemens d'Eglise, pour avoir lieu d'accuser les Retormés de sedition & de sacrilege. De sorte qu'au lieu de leur faire justice Gabaston le chevalier du guet & trois autres furent pendus par la plus cruelle de toutes les injustices. Nous ne demandons pas qu'on nous en croye. Nous nous en rapportons à Michel de Castelnau homme de qualité, de probité,

bité, d'honneur, Catholique Romain, & qui vivoit de ce temps la. Il nous apprend que ce ne fut point par hazard & pour les vespres de la feste de St. Estienne comme le dit le Sieur Maimbourg, qu'on sonnoit les cloches de l'Eglise de St. Medart. Il dit que cela se fit à dessein, & que cette sonnerie fut de commande, & excessive, ordonnée par les Prestres tout exprés afin que le predicateur Huguenot ne pust estre entendu par ses auditeurs. Il nous dit que l'on envoya prier les Prestres de faire cesser le bruit & que bien loin d'accorder ce que l'on demandoit, ils tuerent l'un de ceux qui estoient entrés & sonnerent le tocsin pour esmouvoir une sedition & un massacre de ceux de la religion. Il est bon de l'entendre. *Après la dispute de*

*Memoi-
res de
Castel.
liv. 3.
ch. 5.*

*Poissy tous les Catholiques portoitent impatien-
nement de voir que contre l'edit de Jaillet
les Protestants fissent des assemblées publi-
ques, preschant & baptisant en divers
lieux, mesmement aux fauxbourgs de Pa-
ris, ce qui fut cause que les Prestres irri-
tés de ce la s'assemblerent en l'Eglise saint
Medart au fauxbourg St. Marcel de Pa-
ris. Et si tost que le ministre eut commencé
de prescher ils sonnerent les cloches, le plus
fort qu'ils purent, de sorte que les Prote-
stants qui estoient en fort grand nombre en un
jardin pres du temple ne pouvoient rien en-
tendre.*

tendre. Ce qui fut cause que deux ou trois de l'assemblée des Protestants allerent par devers les Prestres pour les faire taire. Ce qu'ils ne purent obtenir & de la vinrent aux paroles & aux prises dont il y en eut un qui mourut. Les prestres incontinent fermerent l'Eglise & montants au clocher sonnerent le tocsin pour ébranler le peuple Catholique qui accourut soudain au lieu où se faisoit le presche. Voyés, je vous prie, quel rapport il y a entre ce recit & celui du Sieur Maimbourg. Il semble que ce soit icy une affaire peu importante; je souhaite pourtant qu'on s'y arreste, car rien n'est plus propre à decouvrir la prodigieuse malignité de nostre auteur, qui a bien la hardiesse de reciter ce fait d'une maniere tout opposée à la verité, & qui s'inscrit en faux contre un auteur grave vivant alors, ayant part à toutes les grandes affaires, homme de qualité & Catholique Romain de religion. Que l'on voye par ce recit de Mr de Castelnau, qui furent les aggresseurs & les premiers coupables: si dans la suite les Protestants qui se trouverent les plus forts causerent quelques desordres dans cette Eglise à qui s'en faut-il prendre? Au reste il fut bien prouvé qu'une partie des ornements de l'Eglise, de la perte desquels on voulut faire un crime de sacrilege aux Huguenots,

nots , avoient esté volés , enlevés ou brisés par les Prestres mesmes , afin que cela fust imputé aux Protestants,

CHAPITRE XVII.

Justification de ces guerres de France qu'on appelle de religion. Exaggerations ridicules du Sieur Maimbourg : trois reflexions generales I. Qu'il est faux que les 40. ans de guerre nous doivent estre imputés. II. Qu'il est faux , que la France n'ait jamais vu de plus grands desordres que ceux que le Calvinisme a causés. Les troubles du regne de Charles VI. mis en parallele avec ceux qu'on nous accuse d'avoir causés. III. Preuves de la fausseté de cette maxime que toute guerre où il entre quelque principe de religion est illegitime.

JE croy Monsieur que c'est assés parler du caractere & de la conduite des deux partis , il est temps presentement de venir au fonds , c'est à dire à ces guerres civiles du siecle passé dont on veut que le Calvinisme responde. On peut se servir de deux methodes , la premiere est de justifier les guerres en faisant voir qu'elles sont justes ,

la seconde est de justifier le Calvinisme au sujet de ces guerres, en faisant voir qu'il ne leur a pas donné la naissance. La dernière nous pourroit suffire, car c'est là proprement nostre affaire, de justifier le Calvinisme: pourvu que le Calvinisme ne soit pas la cause de ces guerres, il nous importe fort peu qu'elles soient justes ou injustes, innocentes ou criminelles. Et bien que ceux qu'on veut appeller Calvinistes aient eu leur part à ces guerres civiles, pour une bonne fois nous avertissons que le Calvinisme n'est pas obligé de répondre de toutes les actions des Calvinistes; si ce n'est qu'on nous veuille permettre de demander raison à la religion Romaine de tout ce qu'ont fait dans tous les siècles, ceux qu'elle appelle les Catholiques. Il nous suffit donc que le Calvinisme soit innocent quand tous les Calvinistes seroient criminels: cependant sans autre intérêt que celui de la vérité nous serons obligés de dire bien des choses pour la justification de ces guerres en elles mêmes, & des actions qui s'y sont faites par les Calvinistes. Quand je parle de justifier les guerres civiles il faut sçavoir que je pretends les examiner sur les maximes & sur les regles de la morale du monde. Car selon les maximes de l'Evangile je ne sçay mes-

me

me s'il y a quelques guerres estrangères legitimes excepté celles dans lesquelles on se defend & où l'on repousse la force par la force, parce qu'on y est contraint. Et je ne comprends pas comment ceux qui conduisent les consciences des grands, ne leur mettent point devant les yeux, quand ils sont prêts d'attaquer les gens qui ne leur font point de mal, la multitude de meurtres, de violences, de pilleries, de vols, & de viols, dont ils se vont charger. Si un seul meurtre, & une seule violence faite à l'honneur d'une femme peut damner un homme, comment peut-on comparoître devant Dieu ayant à soutenir la veüe d'un million d'hommes meurtris, & de femmes depouillées de ce qui leur doit estre plus cher que la vie? Mais peut estre cette moralité est hors de la place, ce n'est pas la presentement nostre affaire, ceux qui y sont interessés y aviseront.

Avant que d'entrer dans l'examen particulier des guerres civiles du siecle passé, permettez moy, je vous prie Monsieur, de faire deux ou trois reflexions generales sur ce que dit là dessus le Sieur Mainbourg. Il employe tous les termes les plus forts, les plus violents & les plus tragiques pour depeindre l'horreur de ces guerres, & le triste

& le lamentable estat où elles ont réduit la France. Les auteurs de ce parti représentent, que durant 40. ans elles en ont fait un affreux champ de carnage, où l'on a veu donner plusieurs batailles rangées, quatre ou cinq cents combats tres sanglants, la plus part des plus belles villes prises, surprises, saccagées, desolées, les Temples renversés, les statues des Saints decapitées, les tombeaux des Roys violés, & plus d'un million de François mis à mort par divers genres d'horribles tourmens. Ils nous font voir la Majesté & les personnes des Roys violées par des gens qui les viennent affronter jusques sur le thrône, leur livrer bataille à la porte de leur capitale, & faire des efforts ou pour se saisir des testes sacrées, ou pour les abatre, ou pour les rendre esclaves; cela sonne terriblement haut. Mais premierement je voudrois bien que ces Messieurs sur leur calcul de 40. ans de guerres civiles, dont ils veulent charger le Calvinisme, en voulussent rabatre les deux tiers ou les trois quarts pour les donner à la ligue tres sainte & tres Catholique, à qui ils appartiennent. Il est vray, durant quarante ans ou bien près la France a veu ses enfans déchirer ses entrailles de la maniere du monde la plus cruelle; mais les guerres
de

de la ligue, de ces quarante ans en ont occupé vingt cinq. Cette ligue prist naissance l'an 1575. & ne fut estouffée que sur la fin du siecle, quand Henri le Grand eut dompté ce monstre par la longue suite de ses victoires. Tout au moins depuis cette année 1575. le Calvinisme ne fut plus l'agresseur, il ne combattit plus contre les Roys, mais pour eux: car cette ligue si Catholique en vouloit bien moins, comme tout le monde l'avouë, au Calvinisme qu'à la Royauté. On ne pourroit donc tout au plus charger le Calvinisme que des guerres qui se sont faites depuis l'an 1562. dans lequel comença la premiere guerre jusqu'à l'an 1575. qui vit naître la ligue. Ce ne sont plus que 12. ou 13. ans qui restent: cela est un peu loin de quarante.

La seconde reflexion que je fais sur les descriptions tragiques & enflées que nous donne Monsieur Maimbourg des attentats des Calvinistes contre l'Estat & contre nos Roys, c'est qu'à l'entendre parler il semble qu'il n'y ait jamais rien eu de semblable en matiere de guerres civiles, de conjurations & de rebellions. Si on l'en croit, le Calvinisme est venu au monde pour faire des exemples de crimes qui n'en avoient point: tout au moins le Calvinisme a rassemblé dans

un demy siecle toutes les fureurs des siecles passés considerés tous ensemble. Et pour qui nous prend cet homme là ? Croit il que nous n'ayons jamais jetté les yeux sur l'histoire ? Que nous n'ayons jamais ouy parler de ces guerres funestes entre les maisons d'York & de Lancastre qui déchirerent l'Angleterre, & firent perir de mort violente quatre vingt Princes du sang en trente six ans ; selon le rapport de Philippe de Commines ? Pense t-il que nous ne sachions rien de ces horribles factions qui diviserent l'Allemagen & l'Italie durant plus d'un siecle sous le nom de Guelphes & de Gibelins, & qui causerent des desolations auprès desquelles toutes les fureurs du Triumvirat, d'Anthoine, de Lepide & d'Auguste ne sont rien. Nous voulons bien avouer au Sieur Maimbourg s'il le souhaite, que les crimes, les perfidies, les trahisons, les massacres, les assassinats commis par les Catholiques durant cinquante ans ont surpassé tout ce que l'histoire des siècles precedents nous font voir de fureurs : car cela est peut estre vray ; Puis que par ces mains homicides sont peris plusieurs Princes du sang, un nombre infini de Seigneurs, des peuples sans nombre, & outre cela quatre Roys, dont les deux premiers François II. &

Charles

Charles IX. ont été empoisonnés & les deux autres Henry III. & Henry IV. ont esté assassinés. Mais qu'il entreprenne de nous persuader que ce que nos Huguenots ont fait en dix ou douze ans de guerre depuis la conjuration d'Amboise jusqu'au massacre de la S. Barthelemy, surpasse ou égale ce que les autres guerres civiles ont produit, c'est une entreprise folle & téméraire, c'est une exaggeration qui sent le Comedien & qui est insupportable dans l'histoire.

L'an,
1404.

Sans aller chercher ce qui s'est fait dans les Royaumes étrangers voulés vous Monsieur, que nous passions la veüe sur ce que nostre France a souffert par les horribles divisions de la maison d'Orleans & de celle de Bourgogne, & que nous voyons de quelle maniere la Majesté de nos Roys a esté violée, les villes prises, assiégées & pillées, le plus grand & le plus noble sang de la France répandu & le Royaume en general réduit en desolation durant quarante ans, par les deux furieuses factions qui portoient les noms d'Armagnacs & de Bourguignons. Peut-estre qu'à cette veüe on sera forcé de nous advouer que la conjuration d'Amboise, l'entreprise de Meaux, les quatre batailles & les deux à trois cents combats, dont on fait tant de bruit, ne sont rien en com-

paraison. Cette horrible tragedie après divers actes de moindre importance, commença par l'assassinat du Duc d'Orleans, que le Duc de Bourgogne fit miserablement massacrer la nuit au milieu de Paris à la veüe de la cour, où ce Duc d'Orleans tenoit rang de premier Prince du sang. Cela vaut bien l'assassinat du Duc de Guise, qu'on prétend avoir esté commis au sœu & par ordre de l'Amiral de Chastillon, & mesme, dit on, du Prince de Condé. Le Duc de Bourgogne après cet assassinat commis & mesme confessé, par luy, revint à Paris d'où il s'estoit retiré. Il y revint, dit il, pour se justifier, mais il y revint avec une petite armée composée de huit cents Gentilshommes armés de pied en cap, & paroissant devant son Roy plustost en Seigneur qu'en vassal il se fit donner de cette maniere des lettres d'abolition de son crime. Il se retira chés luy avec cette abolition, & durant son absence les amis & les enfans du Prince assassiné, qui meditoient la vengeance, avoient tourné les affaires de la cour & l'esprit du Roy d'un costé qui n'estoit pas favorable au Duc de Bourgogne. Il revint en France en tiran avec une armée victorieuse, il s'empara de Paris la capitale du Royaume, & le Roy, la Reyne & le reste de la Cour furent

L'an
1497.L'an
1498.

L'an

1409.

contraints de se sauver à Tours. Je ne sçay si cela ne vaut pas bien l'entreprise de Meaux, car on estoit alors assés persuadé que si le Duc de Bourgogne eût pu se rendre Maistre du Roy Charles VI. les Princes & les partisans de la maison d'Orleans auroient eu à souffrir pour le moins autant que les GuySES eussent souffert si le Prince de Condé eust pu se saisir de la personne de Charles IX. Le Duc de Bourgogne se fit encore une fois donner le pardon de son crime & se rendit maistre du Gouvernement par le consentement du Roy. Ainsi son autorité qui jusque-là avoit esté usurpée, devint legitime par la concession du Roy. Contre cette autorité legitime la ligue des Orleannois forma un puissant party, vint bloquer Paris où estoient le Roy, la Reyne & le Dauphin. Le party Bourguignon estant le plus fort dans Paris on bannit, on pendit, on chassa tout ce qui luy estoit contraire. Mais le party de la maison d'Orleans pendant cela ravagoit & desoloit les Provinces, prenoit les villes, les pilloit & n'aspiroit pas à moins qu'à pillage de la ville de Paris. Les Orleannois blocquerent cette grande ville, ils prirent Saint Denis & la tour de Saint Cloud, ils bruslerent routes les maisons d'autour de la ville, le Roy estant dedans.

dans. Il me semble que cela vaut bien la bataille de Saint Denis, qu'on exagere d'une maniere si odieuse, parce qu'elle fut donnée par le Prince de Condé à la veüe de la Cour & aux portes de Paris. Les Orleannois se tenoient déjà si assés du pillage de Paris, qu'ils en partageoient le butin, mais le retour du Bourguignon avec une armée d'Anglois changea la face des affaires, sans changer la face du Royaume dont les desolations augmentèrent. Devenu le maistre il se vangea sur les amis de la maison d'Orléans par le fer, le feu, la proscription, l'exil, les confiscations, & par tout ce que son ressentiment luy put dicter. 1410.

Ce fut dans ce temps là que la Majesté Royale fut violée de la maniere du monde la plus étrange. Sous la faveur & la protection du Duc de Bourgogne il se forma un party dans Paris qui ayant amassé 10. ou 12000. seditieux mit à sa teste un chirurgien nommé Jean de Troye & s'en alla investir l'hôtel du Dauphin. Ils en enfoncerent les portes & enleverent plus de vingt personnes entre lesquelles estoient le Chancelier & plusieurs Princes du sang, & les constituerent prisonniers de leur pure autorité. Ces factieux prirent un chaperon blanc pour marque de leur faction, dont ils eurent l'insolence de coiffer le Roy. 1412.

Charles VI. luy même ; & ils enlevèrent encore d'auprès de sa personne les premières personnes de l'Estat jusques à Louïs de Baviere frere de la Reyne , avec plusieurs Dames de la première qualité. Ils contraignirent le Roy à faire faire le procès à ses propres officiers , à l'Ecuyer du Daupin , à son Chambellan & au Gouverneur de la Bastille , qui eurent la teste tranchée , ou qui se tuerent en prison pour éviter la honte d'estre produits au supplice. Si je ne me trompe cela ressemble bien fort à la conjuration d'Amboise , excepté que c'est quelque chose de pis. Les conjurés d'Amboise avoient dessein de faire ce que firent les chaperons blancs : ceux cy osterent d'auprès du Roy Charles VI. & du Dauphin les personnes qu'ils regardoient comme les causes des desordres du gouvernement. Pareillement les conjurés d'Amboise n'en vouloient qu'à ces tirans qui abusoient de la jeunesse & de l'autorité du Roy François II. Mais les conjurés d'Amboise avoient cet avantage , c'est qu'ils avoient pour chefs les deux Princes du sang , qui cherchoient le bien de l'estat & qui vouloient reprendre la place qui leur appartenoit ; au lieu que les chaperons blancs n'avoient qu'un chirurgien à leur teste , ou tout au plus un Prince rebelle , tiran & assassinateur.

Les

Les conjurés d'Amboise ne firent rien de ce qu'ils avoient resolu: le Duc de Bourgogne avec les chaperons blancs pour un temps fit tout ce qu'il voulut: & cela met encore une grande difference entre les conjurateurs d'Amboise & les chaperons blancs, au moins comme entre un crime projeté & un crime executé. La prosperité des seditieux ne dura pas longtems, la Cour secoüa le joug, le Roy Charles VI. & le Dauphin son fils reprirent le dessus, & pour se delivrer de la tyrannie des Bourguignons ils releverent la faction abbatuë des Armagnacs. Tout ce qui avoit esté fait contre les Princes de la maison d'Orleans & leurs partisans fut cassé: le Bourguignon fut chassé, les creatures tuées, prosrites & depouillées de leurs charges & de leurs biens: on leva une armée contre luy, il en leva une pour attaquer & pour se deffendre. Le voila donc aux mains contre son Roy, qui court la campagne, qui pille, qui ravage tout, & qui se rend indigne de la grace du Roy par mille violences: cependant la paix se fit, mais à des conditions tres dures pour luy. Durant que le Duc de Bourgogne avoit esté maitre de la cour, les Armagnacs pour se vanger avoient livré la Guyenne aux Anglois, & avoient in-

1414.

1415.

- introduit ce dangereux ennemy dans le Royaume : c'est bien pis que les armées d'Allemands & de Reistres qu'on nous reproche, qui ne venoient en France que pour empêcher les Huguenots d'estre massacrés, car ceux-cy en vouloient à la couronne. Neantmoins les Armagnacs, qui avoient livré le Royaume à l'estranger, devinrent peu après les Maistres de la cour & du gouvernement. Deux Daufins fils de Charles VI. estant morts tous deux de poison, le droit de la succession vint à Charles qui fut depuis Roy de France sous le nom de Charles VII. Ce Prince qui devoit estre regent à la place de son pere Charles VI. lequel retomboit souvent dans les accès de folie dont il estoit attaqué, se lia d'affection & d'intereſt avec la maison d'Orleans contre celle de Bourgogne : & parce que la Reine sa mere estoit dans les interets du Bourguignon, il permit aux Armagnacs de la chasser de la Cour & de la releguer à Tours. L'abus que les Armagnacs faisoient de leur autorité favorisa les desseins du Bourguignon, & luy donna lieu de faire de nouvelles tentatives pour leur arracher le Roy. Il voulut surprendre Paris, il assiegea Corbeil, il alla prendre la Reyne à Tours & la mit à la teste de son parti pour authoriser par ce grand nom tous les attentats. Pendant

dant cela on livroit le Royaume à l'Anglois qui faisoit de grands progrès & qui se faisoit presque de toute la Normandie. L'année suivante le parti Bourgignon se rendit maître de Paris & se faisoit de la personne du Roy. Le Dauphin eschappa miraculeusement par la fidelité & par le zele de Tanneguy du Chastel. Ce parti victorieux fit dans Paris tout ce que la rage la plus cruelle peut inspirer à des hommes brutaux : on esgorgea le Connestable & le Chancelier les premiers Officiers de la Couronne, on fouilla toutes les maisons, on pillà, on massäcra les Evêques & les Ecclesiastiques ; on faisoit sauter les hommes du haut des tours & on les recevoit sur la pointe des piques ; on trainoit les cadavres par les rues, on les exposoit sur les places, on leur incisoit sur le dos des croix en forme de bande en escharpe parce que c'estoit la marque du parti des Armagnacs : enfin plusieurs milliers d'hommes perirent dans ce carnage au milieu de Paris. On auroit peine à trouver quelque chose de semblable dans la conduite du Prince de Condé, de l'Amiral de Coligny & de leurs adherants. Mais en recompense on le trouvera au double & même au centuple dans les fureurs des Catholiques zelés qui ont fait tant d'horribles massäcres, & en-

- Vie de Charles VI.* tr'autres celuy de la saint Berthelemy : ces deux festes sont bien semblables.
- Vie de Charles IX.* De la premiere, Monsieur de Mezeray dit, *Quiconque avoit de l'argent, ou un ennemy, un office ou un benefice estoit Ar-magnac.* Et de la seconde, *C'estoit estre Huguenot que d'avoir de l'argent ou des charges enviées ou des ennemis vindicatifs ou des heritiers affamés.* Le Daufin eschappé des mains de ces rebelles se sauva à la campagne & fit une guerre ouverte aux Bourguignons, qui tenoient son pere & sa mere en esclavage pour abuser de leurs noms & de leur autorité. Et parce que la force du Daufin n'alloit pas à pouvoir vaincre le Bourguignon, on l'amorcea sous l'apparence d'un traité de paix. Le Daufin & le Duc de Bourgogne s'abouchant parlerent de paix, convinrent de tous les articles & l'on remit la dernière conclusion du traité à une seconde entreveüe, qui se devoit faire peu de jours après : ce fut le piege où l'on fit tomber ce malheureux Duc de Bourgogne. Il vint au rendezvous accompagné de peu de gens, selon que l'on en estoit convenu. Tanne-guy du Chastel & les autres amis du Duc d'Orleans conservant le dessein de se vanger de la mort de leur amy, trouverent moyen de l'exécuter là ; ils massacrerent cruellement le Duc de Bourgogne

gogne & luy firent trouver la mort, où il venoit chercher la paix & la donner. Il avoit fait perir le Duc d'Orleans par une lasche trahison, mais il perit luy mesme par une trahison encore plus lasche, puis qu'elle estoit couverte de l'ombre de la paix & cachée sous la foy d'un traité. On ne trouvera rien de semblable dans toutes les actions de nostre party durant les douze ou treize ans de paix & de guerres civiles. Ils n'ont point tué & assassiné les Princes du sang par de telles trahisons. Mais en recompense on trouvera peut-estre dix mille exemples semblables dans la conduite du parti Catholique Romain. Les assassinats commis dans les personnes du Prince de Condé, de l'Amiral & de mille autres Seigneurs, font voir qu'on pouvoit encherir sur la trahison de Tanneguy du Chastel & qu'on avoit bien appris de luy à faire servir les traités de paix, les caresses, les protestations d'amitié & les apparences de bonne foy, de voiles à couvrir les plus noirs attentats. Le party des Bourguignons ne mourut pas avec Jean Duc de Bourgogne; Philippe son fils entreprit de se vanger. Il le fit mais par des actions terribles & qui jetterent la France dans la derniere desolation. Il traitta avec l'Anglois qui s'étoit des-jà saisy de deux Provinces dans

le Royaume , la Guienne & la Normandie. Il mena Henry V. Roy d'Angleterre à Troyes en Champagne , où estoient le Roy Charles VI. & la Reyne sa femme. Là par une entreprise contraire à toutes les loix fondamentales de l'état & aux droits de la nature , après avoir donné Catherine de France à Henry V. on nomma ce Prince étranger héritier à la couronne , on luy donna la qualité de Regent du Royaume en attendant la mort du Roy son beau-pere. Après cela les deux Roys se rendirent à Paris avec le Bourguignon , ils y firent leur entrée avec la même magnificence & le Roy d'Angleterre s'y fit couronner Roy de France. Le Dauphin véritable Regent du Royaume & légitime héritier de la couronne , fut cité à la table de marbre comme un sujet criminel , pour répondre du meurtre commis en la personne de Jean Duc de Bourgogne. On luy fit son procès dans toutes les formes ; comme atteint & convaincu de meurtre , il fut déclaré indigne de toutes successions , particulièrement de celle de la couronne de France , & banny du Royaume à perpetuité. Voilà donc le Royaume actuellement mis entre les mains des étrangers par la faction Bourguignonne & par les François rebelles.

1422. On sçait quelles en furent les suites ,

com-

comment le Dauphin qui deux ans après fut Roy de France sous le nom de Charles VII. se vit Roy titulaire, appelé Roy de Bourges par les Anglois; l'on sçait que l'étranger se vit maistre de tout le Royaume & qu'il n'en fut chassé que par ces miracles si connus dans nostre histoire. Mais ce ne fut qu'après que la France eut esté déchirée, partagée & desolée par une guerre intestine de vingt deux ans, qui joints avec les six guerres des Armagnacs & des Bourguignons font près de quarante ans, durant lesquels la France fut le theatre des plus sanglantes tragedies qui se fussent veües jusques là, parce que la Ligue Catholique du siecle passé n'avoit pas encore paru dans le monde. Car les destinées reservoient à cette ligue la gloire de faire de nouveaux exemples de rebellions, d'infidelités & de trahisons. Je vous advoüe que ce dernier endroit de l'histoire des Armagnacs & des Bourguignons me fait grand plaisir: j'y trouve de quoy opposer à ces cruelles accusations que l'on nous fait si souvent d'avoir introduit l'estranger dans le Royaume & d'avoir donné la France en pillage aux Reistres & aux Allemands. Au moins nous n'avons point fait de Roy de France au prejudice du veritable Roy, nous n'avons pas fait couronner un estran-

ger à Paris , nous n'avons pas condamné & banny comme meurtrier le legitime heritier de la couronne. Mais la ligue a fait bien pis , non seulement elle a fait venir des Reistres aussi bien que nous , mais elle a livré le Royaume entre les mains de l'Espagnol & des Princes estrangers. Non seulement elle a assassiné les Princes du sang comme firent les Bourguignons , & exclus de la couronne les fils de France : mais elle a assassiné deux Roys , Henry III. & Henry IV. Elle les a dégradés , fait excommunier , déclaré tirans & rebelles , soulevé tous leurs peuples contre eux , levé des armées pour leur faire la guerre , elle leur a fermé les portes de toutes les villes du Royaume & les a pros crits comme des gens execrables. Il faut donc avoüer à Monsieur Maimbourg que le siecle passé a encheri sur toutes les fureurs des siecles precedents ; mais il faut qu'il nous avoüe que c'est par les mains de ses Catholiques & non pas par celles de nos Huguenots.

*Histoire
du Cal-
vinisme
liv. I.*

Voicy Monsieur une troisiéme reflexion generale sur les guerres qu'on appelle de Religion , & que sous ce tiltre on veut couvrir d'infamie , parce que cette maniere de s'establir est toute contraire à l'Evangile , & fait voir manifestement que nostre Religion est fausse & qu'elle

le ne fut jamais de *Jesus Christ* qui est le Dieu de paix. Nous avoüons qu'une religion qui veut passer pour la religion de *Jesus Christ*, ne doit pas s'establi par le fer & par le feu; & c'est la raison pourquoy nous ne pouvons recognoistre la religion Romaine pour la religion de *Jesus Christ*. Il n'y en a jamais eu qui ait fait un aussi grand usage de la violence pour s'establi, sans en excepter mesme la Religion de Mahomet. Nous avons aussi fait voir qu'il est faux que nostre Religion se soit establie en France par les armes, & nous avons par l'histoire de sa naissance & de son establissement montré qu'elle estoit dans sa perfection avant la premiere prise d'armes. Ainsi jusques là cette accusation ne nous regarde pas. Mais si l'on veut pousser les choses plus loin & dire que toute guerre dans laquelle il entre quelque principe de Religion & quelque dessein de defendre une Religion est illegitime & injuste à cause de cela mesme; je ne suis pas d'avis que nous passions cela si aisement, car je trouve que la these est plus que disputable. Premièrement supposons qu'un Prince allié voye maltraiter sa propre Religion dans un Royaume voisin, qu'il ait employé toutes les intercessions & tous les offices d'amitié pour arrester la cruauté

des supplices & la rigueur des proscriptions sans en avoir pu venir à bout ; on peut demander si ce Prince est en droit de se faire raison par les armes du mépris que l'on a fait de ses intercessions , & s'il peut secourir de misérables fidèles qu'on persécute à toute ouïssance par le fer , par le feu & par les massacres. Je sens bien que chacun respondra à cette question selon la diversité de ses intérêts & de l'estat où il se trouvera. Le parti le plus fort & dominant dans un estat respondra que non , & dira qu'un Prince estranger ne se doit pas mesler des affaires de ses voisins , que chacun est maistre chez soy , & qu'il appartient aux Roys de regler dans leurs estats l'exterieur de la religion aussi bien que les loix civiles. Au contraire le parti oppressé dira que la cause de la justice & de la verité est la cause de tout le monde , que s'il y a des guerres legitimes d'un estat à l'autre ce sont celles qui sont entreprises pour l'intérêt de Dieu & pour la delivrance de ses pauvres membres , que les Princes ont droit de faire guerre à leurs voisins pour des intérêts mondains & pour la reparation des outrages & des injures qu'ils en ont reçu , qu'il n'y a pas un plus grand outrage que celui de mépriser une intercession si juste qui ne demande que la tolerance

pour .

pour les vrais fideles & pour les enfans de Dieu. Je ne determine pas qui raisonne le mieux : mais je dis deux choses ; la premiere que dans la pratique , en mettant à part la theorie , si le Turc ou l'Empereur de Perse prononçoient un arrest de mort & de proscription sur tous les Chrétiens qui sont dans leurs estats , & qu'en execution de ces arrêts on fit main basse sur les fidelles , qu'on bruslast , qu'on empalast , qu'on crucifiast toutes sortes de personnes , de tous sexes , de tous aages & de toutes conditions , les Princes Chrestiens se croiroient obligez d'arrester le cours de ces violences. Sans doute après que leurs intercessions auroient esté mepri-
sées , s'ils estoient en estat de s'unir , de lever des armées & d'aller forcer les Roys Mahometans à espargner le sang des enfans de Jesus Christ , on ne regarderoit pas cela comme des attentats sur l'autorité des souverains leurs voisins : au contraire on leur en feroit un devoir & un merite : je suis trompé si tout cela ne se peut appliquer à ceux qui ont fait guerre à la France en nostre faveur. La seconde chose que je dis c'est que l'Eglise Romaine est moins en droit qu'aucune autre de condamner les guerres entreprises pour cause & pour pretexte de Religion & pour delivrer les fidelles oppres-

pressés, elle qui s'est fait autrefois un si grand mérite de ses Croisades, c'est à dire de ces fameuses expéditions entreprises sous prétexte de piété pour aller tirer & les fidelles & les lieux saints de dessous la domination des Princes infidelles. Nous luy demandons : de quel droit alliez vous arracher des Royaumes & des Provinces soumises à des Roys estrangers par une possession de trois ou quatre siècles : & encore à des Roys qui n'étoient pas vos voisins, qui ne vous faisoient point de mal, & qui ne vous en pouvoient faire à cause du grand éloignement ! On respond : c'estoit la cause de Dieu, on vouloit destruire les ennemis du nom Chrétien pour restablir la croix de Jesus Christ dans les lieux où elle avoit esté premièrement plantée ; on vouloit tirer les lieux saints de captivité & les fideles de l'esclavage : l'Eglise Romaine trouve ces raisons fort bonnes. Si les Princes estrangers qui ont secouru les Huguenots dans le siècle passé, n'en avoient pas eu de meilleures, nous serions les premiers à les condamner. Ils disoient ou pouvoient dire, si l'on se contentoit de retenir nos freres dans la captivité & de les faire vivre dans une condition dure, nous ne dirions mot, mais les loix de la nature & celles du Christianisme nous obli-

obli-

obligent à secourir de pauvres innocents, qu'on égorge, qu'on massacre, qu'on brule, qu'on déchire avec une cruauté qui n'a pas d'exemple chés les Cannibales. Cela soit dit en faveur des Anglois & des Princes Protestants d'Allemagne, qui ont quelque fois envoyé du secours à nos Huguenots durant les guerres civiles du siècle passé.

A l'égard des Protestants François qui se sont deffendus par les armes contre la violence de ceux qui abusoient ou de la jeunesse ou de la foiblesse de leurs Roys, je voudrois bien sçavoir une chose, sçavoir s'il ne peut jamais y avoir aucune circonstance dans laquelle il soit permis à des sujets de se pourvoir par la voye des armes contre l'oppression de ceux qui abusent de l'autorité royale. Supposons que sous le regne de François II. dont la majorité fut absolument chimerique, & sous la minorité de Charles IX. les noms de Calvinistes, de Lutheriens, de Huguenots & d'heretiques eussent esté absolument inconnus; mais que sous tout autre pretexte que celui de la religion on eust allumé des feux par tout le Royaume, qu'on eust dressé des gibets, des roües & des échaffauts, & qu'on eust pendu, brulé & massacré les meilleurs membres de l'état, croit-

on que les François eussent esté obligés de souffrir cela ? Auroit on appellé rebellion , attentat , conjuration si les grands avoient fait partie & s'estoient mis avec les peuples pour secouer ce joug , & pour obliger les tirans qui obsédoient le Roy , à relâcher leur rigueur ? Non seulement ce n'auroit pas esté rebellion , mais c'auroit esté une action tres juste & tres legitime ; & jamais dans les desordres des minorités les estats & les grands d'un Royaume n'ont fait difficulté de se servir de ces sortes de voyes pour faire cesser les maux. Jamais l'Eglise n'a fait aux politiques un crime de cette conduite ; & l'histoire des Roys de ce peuple que Dieu conduisoit avec un soin particulier , nous fournit plusieurs exemples de cette conduite approuvés, de Dieu. Entre les autres celui du grand sacrificeur Jehojadah qui sous la minorité de Joas fit revolter le peuple contre Athalia , la fit tuer elle mesme parce qu'elle avoit abusé de l'autorité de son fils , abbatit la tyrannie & fit regner Joas en Prince juste & craignant Dieu. Si l'on dit que les Roys & ceux qui commandent en leur autorité , doivent estre obeïs quelque chose qu'ils commandent & qu'ils fassent , & que Dieu n'a laissé en partage aux sujets que la gloire de
té,

mourir quand on leur commande des choses contraires à la justice & à la vérité, je respondray que c'est là une Theologie furieuse qui n'est bonne qu'à faire des tirans.

Sortons presentement de la supposition que nous venons de faire, & demandons si à cause que c'estoit sous pretexte de religion que les tyrans de la France sous François II. & sous Charles IX. massacroient, bruloient & supplicioient les meilleurs sujets du Roy depuis trente ou quarante ans, il n'estoit pas permis aux Princes, aux grands & aux peuples de se pourvoir contre ces violences par les voyes ordinaires? Est ce que la qualité de Chrestiens depouille les hommes de l'usage du droit des gens & du privilege inseparable de la nature humaine? On m'avoüera que pour toute autre cause il eust esté permis aux grands & aux peuples oppressés de secouer le joug des meschans administrateurs du Royaume pour mettre & l'estat & le Roy dans un meilleur train de gouvernement: mais parce que les Princes & les peuples sont Protestants & d'une autre religion que le Prince, cela ne leur est pas permis. Il n'y a rien plus injuste & de moins raisonnable que cela.

CHAPITRE XVIII.

Que la Guerre civile du siecle passé n'a pas esté une guerre de Religion, autorités & preuves de cela. Sept sources différentes d'ou sortit la premiere guerre civile ; & sur la septiesme source sept raisons pour justifier les Huguenots de rebellion & de felonnie contre leur Prince. Justification de l'entreprise du Prince de Condé.

VOilà, Monsieur, mes reflexions preliminaires, je viens au fonds, & je dis qu'il est injuste d'appeller ces guerres des guerres de Religion, puisque la Religion n'en a point esté la cause, mais le pretexte, & qu'on n'a pas raison de les imputer au Calvinisme, puisqu'il est faux que le Calvinisme leur ait donné la naissance. Nous ne pretendons point nier que la plus considerable partie de ceux qui ont pris les armes contre ces tyrans qui abusoient de l'autorité de nos Roys, ne fussent Protestants. Nous confessons de plus que les peuples & quelques uns des grands se sont engagés dans ce parti par principe de conscience & de Religion, parce qu'ils croyoient avoir assez bien rempli les devoirs la patience Chrétienne

tienne en souffrant d'estre brulez sous deux Roys majeurs, & ne s'imaginoient plus estre obligez à souffrir que les Princes de Guyse pour se frayer le chemin au thrône continuaissent à les bruler & à les pendre. Mais nous soustenons que ces guerres à les regarder dans leur principe & dans les intentions des grands qui en ont esté les premiers moteurs, ont esté des guerres d'estat & d'interest comme toutes les autres guerres civiles. Et premierement la dessus nous voudrions bien qu'on en crust des honnestes gens, des escrivains & des autheurs qui passent pour sages, pour graves, pour judicieux & mesme des autheurs du temps auquel ces grandes affaires se sont passées; & qui d'ailleurs ne peuvent estre suspects à cause de leur Religion, puisqu'ils ont esté Catholiques Romains. Par exemple ne seroit il pas juste d'en croire Michel de Castelnau Seigneur de la Mauvissiere, qui estoit alors à la cour, qui entroit dans toutes les grandes affaires, & qui mesme a esté meslé si avant dans celles la. Il pouvoit bien cognoistre les ressorts qui excitoient ces mouvements, puis qu'il les regardoit de prés & qu'il estoit dedans. C'est luy qui nous dit que la religion ne servit que de pretexte aux factions dont toute la France estoit pleine. Il dit en un lieu
que

que les dissensions estant formées entre la maison de Guyse & celles des Princes du sang, des Montmorencys & des

Memoir. de Castel. Chastillons, on entremêla les divisions des religions avec les affaires d'état. Il

Liv. 1. appelle la religion la couleur dont on se

Chap. 3. couvroit. Avec la couleur de ces religions se meloient les factions par toute la

Chap. 6. France qui ont suscité & entretenu les guerres civiles de ce Royaume, lequel depuis a esté exposé à la mercy des peuples voisins, &c. Et encore qu'il y en eust quelques uns poussés & induits à prendre les armes pour la defence de la religion & conservation de l'Estat, neantmoins le nombre de ceux cy n'estoit pas grand: en quoy la France a expérimenté à son grand dommage, qu'il n'y a peste si dangereuse en une republique que de donner pied aux factions, comme les Histoires sont pleines d'infinis semblables exemples. Pour ce qui est de celui qui a fait les Additions à ces Memoires de Castelnau bien qu'il fust Ecclesiastique, il ne se peut lasser de dire que la religion n'a esté que le pretexte dans ces guerres civiles, & je pense qu'il le redit plus de cent fois.

Il nous suffit de l'entendre une fois ou deux. Les Historiens les plus passionnés, *Additions &c.* dit-il, pour le party de la maison de Guyse ont esté obligés de donner pour cause aux troubles de ce Royaume depuis fomentés sous le pretexte de la religion la jalousie que le

Prin-

pour la Reformation, &c. 527

Prince de Navarre & le Prince de Condé
son frere conceurent du rang & de l'autho-
rité que le Cardinal de Lorraine &
le Duc de Guise poussé par ses con-
seils, voulurent prendre à leur prejudice,
Voicy ce qu'il dit ailleurs en parlant de
la premiere guerre & du Prince du Con-
dé. Voila l'interest qui l'engagea dans la
mesme religion & en suite dans la guerre
civile. Et je remarque cela exprés afin
qu'on ne croye pas que cette guerre ait esté
plustost un party de conscience qu'un parti
d'Estat causé par les inimitics des grands
du Royaume qui ont accoustumé de s'accom-
moder de toute sorte de pretextes pour se
maintenir contre leurs ennemis. Il dit ail-
leurs, qu'il faut admirer la justice de
Dieu contre les pretextes qu'on emprunte
des interets de la religion, & demeurer
convaincu de la necessité de garder la foy
comme le lien de la société civile aux hereti-
ques & aux infideles. Il adjouste, que
les couronnes Catholiques ne poursuivoient
l'heresie que comme une faction contraire à
l'autorité, & non par un principe de
conscience. Veut on un tés-moin de
plus grande autorité & d'un plus gros
caractere? Nous pouvons faire enten-
dre le Cardinal d'Ossat. Dans les me-
moires de ce qu'il representa au Senat de
Venise l'an 1598. on y lit ces mots,
Sur le troisiésme, le dit Evesque s'arrestant
d'avant-

Liv. 3.
p. 802.
tom. I.

Tom. 2.
liv. 6.

p. 577.

Discours
du Par-
dinal,
&c. à
la Seig-
neur. de
Venise
sur la
paix de
Vervins.

d'avantage rememora au Duc & à la Seignurie, comme incontinent après la paix de 1559. estant mort le Roy Henri II. & ayant laissé le Roy Francois II. fort jeune, à peine estoit la France delivrée de la precedente guerre estrangere que les discordes civiles commencerent à la vexer & tourmenter pour la competence de quelques Princes du Royaume au gouvernement d'iceluy. Et le Roy Francois II. ayant vescu fort peu & laissé le Roy Charles IX. encore beaucoup plus augmentées, & mesmement qu'à la competence du gouvernement du Royaume s'ajcignit le different de la Religion, &c. Selon le jugement de cet habile homme ce n'est pas la Religion qui est la cause de la guerre civile, la Religion n'est qu'un incident qui s'y joignit comme par hazard. Il me semble que tous ces gens là en devoient bien sçavoir autant que le Sieur Maimbourg. Nous pourrions mesme nous servir de son telmoignage pour prouver que ces guerres estoient des guerres de faction d'estat & non pas de Religion. Il repete cent fois dans son Histoire que nos Huguenots n'estoient point poussés à prendre les armes par un principe de conscience; excepté les Ministres & les Consistaires, ils n'avoient point d'autre but que de profiter des troubles pour leur aggrandissement. Si nous luy passons cet article

riche, il n'y auroit rien qui fit d'avantage contre luy : selon luy les Huguenots ne faisoient pas la guerre par un principe de conscience. D'autre part nous l'avons ouy confesser cy dessus que dans ce siecle on ne se salvoit gueres mieux dans une Religion que dans l'autre, que la difference qui estoit entre le Huguenot & le Catholique, c'est que celuy-cy n'alloit point au presche, & l'autre n'alloit jamais à la Messe, mais que la corruption estoit esgale de part & d'autre. Il me semble que des Catholiques ainsi faits ne se battent point par un principe de conscience : où sont donc ces gens qui font la guerre par religion puis qu'ils ne sont ni dans le parti des Huguenots ni dans celui des Catholiques ?

Je sens bien, Monsieur, qu'il ne suffit pas d'apporter des autorités pour prouver que les guerres civiles du siecle passé n'ont pas esté des guerres de religion, parce qu'on est tousjours en droit de dire que ces auteurs se sont trompés. C'est pourquoy il faut rapporter des faits incontestables qui fassent voir la veritable origine de ces discordes civiles : nous commencerons par la premiere guerre & continuerons par les suivantes. La premiere guerre civile eut pour le moins six ou sept causes : la premiere est l'orgueil de la Mayson de Guyse, qui,

II. Part. Z loit

nie sans crainte desarmerent tout le monde, & firent faire un edit faisant defences de porter des armes à feu, ni me sme de longs manteaux & des chauf-fes larges sous quoy on les pust cacher : s'estant assurés de cette maniere il n'y avoit rien que le Cardinal de Lorraine n'entreprist de faire faire au Duc de Guyse son frere. On voulut establir l'inquisi-tion en France, on fit des edits sanglants contre les Huguenots, on arresta le Roy de Navarre demiprisonnier à la cour; on fit le procès criminel au Prin-ce de Condé son frere de la maniere in-solente & indigne que nous avons veu cy devant; on voulut assassiner le Roy de Navarre dans les Estats d'Orleans; on voulut faire un massacre de tous les Seigneurs Huguenots & en suite de tous les peuples. Enfin l'orgueil de cette maison fut si grand qu'elle voulut pre-ceder & preceda en effet les Princes du sang dans toutes les actions splennelles, comme sont les sacres des Roys. Fran-çois Duc de Guyse preceda le Duc de Montpensier au sacre de Charles IX. le Duc de Montpensier prit resolution de ne plus souffrir cette bassesse au sacre de Henri III. Mais le Duc de Guyse abu-sant de sa faveur l'emporta aussi bien que son pere avoit fait. En un mot, il n'y eut jamais tyrannie qui ait poussé

ses dessein & ses entreprises plus loin. Voyla l'une des premiers sources de la guerre, nous ne voulons pas qu'on nous en croye : qu'on en croye seulement tous les auteurs qui ont escrit l'histoire de ce temps la. Ces deux freres, dit le Laboureur, ne continuerent pas seulement en France la reputation & l'estime que Claude de Lorraine Duc de Guyse leur pere avoit acquise : ils l'accruent de sorte & s'establirent si puissamment qu'ils se trouverent assez forts pour disputer l'autorité à la maison Royale. C'est de leur division que sourdirent tant de maux & tant de guerres qui ont exposé la Religion & le sang Royal au dernier peril, & qui ont rendu la France l'espace de quarante ans le theatre de tous les malheurs de la guerre. Et en parlant de l'ambition du Cardinal de Lorraine en particulier; Il se laissa insensiblement posseder à cette passion, qui l'emporta si loin qu'il commit & la Religion & l'Estat pour sa querelle, parce qu'on peut dire que ce fut luy qui fit trouver des chefs au parti Huguenot par la trop grande authorité qu'il prit à la cour, & par le mécontentement qu'il donna au Prince de Condé, à la maison de Coligny & à plusieurs autres.

La seconde source, inseparable de la premiere, ce fut le nombre prodigieux de mécontents dont toute la France estoit

Additi-
ons, &c.
Tom. I.
liv. I.
p. 283.

estoit remplie. Le regne de Henri II. en avoit des-ja fait un grand nombre, car où est le regne qui n'en ait point ? Outre cela les extremes rigueurs dont le Roy avoit usé envers les Protestants, les avoit poussés au desespoir. Mais le gouvernement des Princes de Guyse sous François II. acheva de grossir le nombre de ceux qui aspiroient au changement pour trouver quelque chose de mieux. Et il est à remarquer que chacun des chefs du parti du Prince du Condé avoit des sujets particuliers de se plaindre de la maison de Guyse. Tous les officiers des vieilles troupes qu'on avoit licenciées & pour qui Brantoline nous apprend que le Cardinal de Lorraine avoit fait dresser un gibet pour les y pendre s'ils approchoient de la cour, devinrent autant d'ennemis dechainés de cette maison. De sorte qu'à la premiere enseigne qui fut levée tous ces mécontents se rassemblerent dessous, & se firent un plaisir de courir à la vengeance.

La troisieme disposition qui fit esclorre cette guerre ce fut une multitude de malhonnestes gens dont la France estoit alors remplie, & sur tout de soldats licenciés, nourris au pillage & élevés au carnage dans les longues guerres estrangers dont l'estat avoit esté travaillé durant les regnes precedents. Le Labou-

reur nous decouvre cette source de la guerre en parlant du grand mal qui arrive aux estats d'entretenir leurs peuples dans de longues guerres estrangeres.

*Additi- On fait, dit il, un mestier de la guerre
ons, &c. qu'on ne sçauroit quitter; parce qu'on y a
Tom. 2. depravé toutes ses inclinations, & on ne
livre 4. se souvient de la licence des camps qu'avec
P. 23. de malheureuses pensées qui ne manquent
pas d'eclater au premier trouble qui sur-
vient. Alors on est moins en peine du parti
le plus juste que de celuy où il y a plus à
profiter, & c'est tousjours celuy que choi-
sira le vieux soldat, à cause de l'impunité,
& qu'il y sera plus considéré dans le par-
tage des charges. Il en arriva ainsi aux
guerres civiles de la Religion qui mirent aux
champs tous nos vieux gendarmes, du temps
de François I. & de Henri II. Et tous ceux
qui n'avoient pas de patron en cour se jet-
terent de l'autre costé pour profiter selon
les occasions de la reputation qu'ils a-
voient acquise.*

La quatriesme source de la premiere guerre fut la jalousie de la maison de Montmorency contre celle de Guyse. Cette jalousie commença sous le regne de Henri II. Le Connestable disgracié sous François I. devint le tout puissant sous son fils Henri: mais après la perte de la bataille de St. Quentin où il fut pris avec ses deux neveux l'Amiral & d'An-
delot,

delot, son credit commencea à decliner. Le Duc de Guyse se rendit necessaire, il revint d'Italie & restablit les affaires de l'estat ébranlé. Il sceut se prevaloir de l'avantage que la fortune luy presentoit pour abbattre la maison de Montmorency, qui disputoit de la faveur avec la sienne. Il essaya de perdre d'Andelot en qualité d'heretique déclaré, parce qu'en effect ce Seigneur ne faisoit pas grand mystere de son Huguenotisme & le fit prescher publiquement devant soy en plusieurs lieux du Royaume mesme durant la vie de Henri II. qui n'aimoit pas trop ces licences comme chacun sçait. Les Princes de la maison de Guyse sur la fin de ce Regne d'Henri II. se virent encore portés à un degré de grandeur plus elevé que tous les precedents par le mariage de leur niece avec François Dauphin de France & heritier de la couronne. Le Connestable ne put supporter toute cette grandeur qui s'elevoit sur les ruines de la sienne; & il eust voulu de tout son cœur la ruiner, particulierement quand il vit Henri II. mort, luy éloigné de la cour, & les Guyses sur le throne. S'il ne fut pas de la conjuration d'Amboyse, au moins est-il certain qu'il eust esté ravi qu'elle eust reussi; il eut bien du chagrin de voir le coup manqué. Et ayant esté

chargé de la commission de faire sçavoir au Parlement de Paris ce qui s'estoit passé dans cette affaire, il prit un grand soin de desabuser cette celebre compagnie de l'erreur où les partisans de la maison de Guyse la vouloyent jetter, c'est que cette conjuration fust contre le Roy. Car il leur fit voir qu'elle estoit uniquement contre les Princes de Guyse, qu'on avoit voulu arracher d'auprès du Roy sous pretexte qu'ils gastoyent son esprit & abusoyent du gouvernement. Au reste il paroist peu necessaire de prouver icy par autorités cette jalousie de la maison de Montmorency contre celle de Guyse parce qu'elle est marquée distinctement & precisement par tous ceux qui ont escrit l'histoire de ces troubles, & pas un n'a oublié à dire que ce fut l'une des causes de la premiere guerre. Cela est si vray que le Sieur Maimbourg luy mesme est contraint de l'avouer: il fait l'histoire des mesintelligences de ces deux maisons à l'entrée de la guerre, comme de ce qui la produisit. Et par là il se trahit & fait voir combien il est de mauvaise foy quand dans la suite il veut faire tomber toute la faute de ces guerres civiles sur le Calvinisme.

*Hist. de
du Cal-
vinisme
liv. 2.
l'an
1559.*

Il est donc certain & reconnu de tout le monde que le Connestable, ses fils & ses

ses neveux les Chatillons formoyent de grands desseins pour la ruine de la Maison de Guyse, ils appellerent le Roy de Navarre, ils sollicitèrent le Prince de Condé de reprendre sa place auprès du Roy & lierent tres certainement cette partie qui esclatta dans la suite, uniquement dans des veües d'estat & d'interest sans penser à la Religion; au moins le Connestable & ses enfants. Il est vray que quand la part e fut faite les Princes de Guyse trouverent moyen d'en detacher le Roy de Navarre par de folles & vaines esperances, qu'ils luy donnerent de luy faire recouvrer son Royaume de Navarre sur le Roy d'Espagne: & le Connestable de Montmorency, les uns disent par un principe de bigotterie, & les autres avec plus de vraiëemblance par la crainte que les Estats luy feroient rendre conte des grandes sommes qu'il avoit touchées sous le Regne de Henri II. Mais les enfants du Connestable, les Marechaux de Montmorency & d'Amville ne voulurent jamais se reconcilier avec la maison de Guyse quoy qu'ils demeurassent Catholiques Romains. Le Marechal de Montmorency, l'an 1565 fit un sanglant affront au Cardinal qui vouloit entrer comme triomphant dans Paris precedé de ses gardes armés, contre les

edits du Roy qui defendoient le port d'armes à tous ses sujets. Sur le refus que le Cardinal fit de faire desarmer ses gens, le Marechal le fit charger luy Cardinal & ses gardes, & il fut contraint de se sauver dans une boutique. C'est pourquoy le Marechal de Montmorency qui n'estoit pas Huguenot fut pourtant mis sur la liste de ceux qui devoient estre massacrés à la St. Berthelemy. Et le Marechal d'Amville pour sauver sa vie fut obligé dans la suite à prendre les armes avec les Huguenots, quoy qu'il fust parfaitement ennemy de leur Religion. Au reste quoy que le Connestable se soit rangé du parti des Guyfarts il ne laisse pourtant pas d'estre l'un des premiers autheurs de la guerre civile qui fut emüe contre eux. Car quand une fois une partie est liée on ne la rompt pas comme on veut. Il avoit engagé le Prince de Condé, ses neveux de Chatillon & tous leurs amis dans cette ligue, il ne fut pas en son pouvoir de la rompre quand il l'eust bien voulu.

La cinquième cause de cette premiere guerre fut la grandeur d'ame, le courage, & l'ambition de Loüis de Bourbon Prince de Condé, à quoy se joignirent dans la suite la fureur & le desir de la vengeance, les plus cruelles de toutes les passions. Il voyoit les Princes
de

de Guyse occuper les premieres places du Royaume, & le Cardinal de Lorraine posséder plus d'un million de livres de rente en benefices sans ses biens de patrimoine, pendant que le Roy de Navarre son aîné n'avoit que cent quarante mille livres de rente. Vous pouvés juger quel pouvoit estre le partage d'un cadet dont l'aîné n'avoit que cela après avoir espousé une Reyne. Il estoit si pauvre que quand il commença la guerre il n'avoit que seize cents escus dans ses coffres. Cette mediocrité de fortune estoit desja un terrible frein à ronger à un Prince du sang de France, & ce chagrin augmentoit infiniment quand il voyoit des estrangers maistres des coffres du Roy & de toutes les finances du Royaume, traîsner après eux des equipages de souverains. Il se desespéroit de voir que son frere & luy & tous les autres Princes estoient éloignés du gouvernement & de tout maniement des affaires, & l'on ne peut nier qu'il n'ait pris la resolution de se servir du chagrin de tous les mecontents pour jeter par terre ces gens qu'il consideroit comme des voleurs qui luy voloient son bien & qui occupoient sa place. Et c'est la cause de la conjuration d'Amboyse; ce coup du Prince ayant manqué, les Guyse formerent resolution de ne le manquer

pas. Ils se saisirent de sa personne , ils le firent condamner à avoir la teste tranchée , & l'amenerent sur le bord de l'eschafaut , où ils n'auroient pas manqué de le faire monter si le ciel n'eust prevenu le coup qui luy devoit donner la mort ; & si François II. ne fust pas luy mesme mort. Alors la fureur, la colere, la passion de se vanger se joignirent à son ambition naturelle & le disposerent à ne plus garder aucune mesure & à perdre la maison de Guyse aussitost qu'il en auroit l'occasion.

Je ne pretends pas faire icy l'Apologie des sentiments & de la conduite de ce Prince selon les regles de l'Evangile. Je sçay bien que les Princes Chrestiens sont obligés comme les autres hommes de suivre l'esprit du Christianisme , & que selon cet esprit il faut abandonner le manteau à celuy qui nous veut oster le saye , & tendre la joue droite à celuy qui nous a frapés sur la gauche. Mais aussi en examinant les actions des ennemis du Prince de Condé sur les maximes de la morale Chrestienne on trouvera que c'estoient de terribles Chrestiens. En considerant cette grande affaire dans l'esprit du monde, je soustiens que de l'action du Prince on n'en sçauroit faire une rebellion. Et pour toute Apologie je me serviray icy des paroles de
l'un

l'un de ses bons amis qui dit en le justifiant de l'accusation qu'on luy fit, d'avoir fait faire une medaille avec cette inscription au tour de son image. *Ludovicus XIII.* C'estoit assés pour perdre la premiere personne du Royaume de luy donner une premiere couche d'ambition : toutes les couleurs qu'on adjoustoit en suite estoient receues. Ce Prince est ambitieux : dont il est coupable de tous les desseins, que peut suggerer l'ambition. Comme si l'ambition estant le principe des plus belles actions n'étoit pas une qualité considerable à un Prince, par la mesme raison qu'elle est un defaut en une petite personne. Enfin comme si c'estoit par modestie plustost que par un interet, i encore moins juste qu'on entreprendroit d'occuper la place qui leur appartient. Cela ne se peut soustenir qu'on ne fasse le procès à la memoire de *Henri IV.* & de *Louis XII.* Et cela ne se peut establir qu'avec un peril certain de la race Royale, si le crime d'estat s'interprete à la rigueur contre ceux du sang Royal. A cette reflexion j'en adjouste une autre du mesme autheur à propos du Mareschal d'Amville, auquel on a vu souvent les armes à la main contre ses Roys. Il dit que la minorité des Roys est toujours fatale aux grands d'un Royaume. Qu'il y a tousjours à craindre pour eux de la part de ceux qui gouvernent, qu'il est comme

Le La-
boureux
Additi-
ons &c.
Tom. 2.
p. 866.

Liv. 4.

p. 137.

impossible que tous les grands ne forment divers partis pour se maintenir si on les veut détruire, pour profiter de leur despouille ou pour n'avoir point de compétiteur en l'autorité. Cette defense passe pour une vertu quand elle succede heureusement. Mais si elle ne reussit c'est un crime capital qu'on punit de toute la severité des loix. Il adjouste que le Marechal d'Amville fut poursuivy sous deux Roys de l'autorité desquels on abusoit, par des declarati-
ons contre son innocence, & enfin par le fer & par le feu. D'où enfin il conclut que le Marechal d'Amville n'estoit point un revolté, mais un bon François duquel Dieu se vouloit servir pour maintenir le Roy Henry le grand dans son droit sur la couronne, & pour l'ayder à restablir un Royaume que l'heresie, & l'hypocrisie des sujets, le libertinage de la cour & la mauvaise conduite des Roys & de leurs favoris avoit desfiguré.

Voila précisément le cas où se trouve le Prince de Condé. Il combat pour luy mesme, mais il combat pour toute la branche des Bourbons qu'on vouloit exclurre, & qui ne seroit point aujourd'huy sur le throne si ce Prince n'avoit pas eu plus d'honneur & plus de courage que le Roy de Navarre son frere. Il eust falu dans ce Prince un grand fonds de regeneration pour luy faire oublier les

les h
luy
l'es
le
van
Ma
don
fier
po
Hu
qu
du
ar
ter
bli
cel
bie
ma
l'h
to
Co
me
ma
c'e
na
fu
po
le
fi
n
g

les horribles outrages des Guyſes, qui luy avoient porté la teſte ſur le bord de l'eſchaffaut. Et peut on s'eſtonner de le voir les armes à la main pourſuivre la vengeance d'un tel affront ? Le Sieur Maimbourg ſi grand flateur du ſang dominant n'auroit pas manqué de juſtifier icy le ſang de Bourbon ſ'il n'eût point eu peur de faire trop de plaifir aux Huguenots. Il ne faut pas ſe perſuader que toutes les fois qu'on voit les Princes du ſang armés contre la cour, ils ſoient armés contre leur Roy ; ſouvent l'intereſt de l'eſtat & du Roy meſme, les oblige à prendre un parti tout oppoſé à celuy qui gouverne. Ce ſeroit avoir bien peu d'experience des affaires du monde & eſtre bien ignorant dans l'hiſtoire que de nier cela. Après tout, que la conduite du Prince de Condé & ſon ambition fuſſent legitimes ou non, ce n'eſt point le Calvinisme qui luy a inſpiré ces ſentimens, c'eſt ſon courage & la grandeur de ſa naiſſance.

La ſixieſme ſource de la guerre civile fut l'ambition enorme & la deteſtable politique de Catherine de Medicis. Elle vouloit regner à quelque prix que ce fuſt. Cette paſſion ne put eſtre pleinement ſatisfaite durant la vie de François II. parce que les Guyſes maîtres du
Roy

Roy par leur niece sa femme ne luy laissoient qu'une ombre d'autorité ; & peu s'en falut que sous le regne suivant on ne se desist d'elle par une voye violente selon le conseil du Marechal de saint André , qui la vouloit jeter dans l'eau. Elle voulut se defaire de ces rudes maistres pour regner absolument , mais elle ne craignoit pas moins le parti des Montmorencys & des Princes du sang. C'est pourquoy elle voulut ruiner les deux partis & se servir successivement de l'un pour destruire l'autre. Comme le parti des Guysses estoit alors le dominant , c'estoit celuy par la ruine duquel il falloit commencer selon ses veües. Pour en venir à bout elle engagea le Prince de Condé & tous ses amis à la guerre pour la tirer elle & le Roy , des mains des Guysses qui les tenoient , disoit elle , en esclavage. Tout aussitost que François II. fut mort elle se déclara fort ouvertement pour les Huguenots ; & cependant pour ne pas rompre avec le parti zelé Catholique avant le temps , sous main elle travailloit à faire des ennemis aux Protestants. La conduite ambigue de la Regente , dit Monsieur de Mezeray , entretenoit les troubles ; d'un costé elle feignoit de prêter l'oreille favorable aux Huguenots : car elle permettoit à Jehan de Montluc Evêque de Valence, & à

Abbre-
gé, rie de
Charles
IX.

Pier-

pour la Reformation, &c. 545

Pierre du Val Evêque de Sées, de prescher dans la maison du Roy des sentimens fort approchant des leurs, &c. Et d'autre costé elle suscitoit le Connestable à se plaindre hautement & en public de ce changement qu'on faisoit dans la Religion. En un mot, le Prince pretendit qu'il n'avoit pris es armes que par les ordres de la Reine. Il le pretendit & le prouva; nous avons encore les quatre lettres qu'elle luy escrivit & que le Prince fut obligé de produire pour sa justification. Il prit donc le tiltre de protecteur & defendeur de la maison & couronne de France, & ce fut sous ce nom qu'il prit les armes par ordre de la Reine. Il est vray que Catherine de Medicis le nia quand elle se vit prisonniere de la faction des Guysses, & emmenée à Paris malgré elle & en pleurant. Il est vray encore qu'elle prit incontinent des mesures tout opposées, & ne pouvant regner sans les Princes de Guysses elle trouva moyen de regner avec eux & de perdre entierement le Prince de Condé, qu'elle avoit forcé à prendre les armes & ensuite à reveler ses secrets. Mais c'est s'arrester sur un endroit qui n'a pas besoin de preuve; le Sieur Maimbourg reconnoist cette verité que Catherine de Medicis mit les armes à la main au Prince dans cette premiere guerre.

*Additions, &c.
Tom. 2.
p. 797.*

Je viens donc à la dernière source de la guerre civile, c'est la Religion que l'on veut appeller le Calvinisme. Si l'on avoit l'esprit & le cœur tournés comme le Sieur Maimbourg, on nieroit purement & simplement qu'il ait eu aucune part dans la naissance de la guerre quoy qu'il y en ait eu beaucoup dans les suites. Voila six sources de cette guerre que nous avons decouvertes, c'est assés, il n'en faudroit pas d'avantage. Mais parce que nous faisons profession d'estre sinceres, nous ne voulons point nier que le motif de la Religion ne soit entré dans les raisons qui ont fait prendre les armes à une grande partie du Royaume. Nous avons conté comme l'une des causes de la guerre la quantité prodigieuse de mécontents dont le Royaume estoit rempli, nous confessons que les Protestants estoient du nombre de ces mécontents & que leur mécontentement les porta à se mettre de la partie. Nous sommes persuadés aussi que le dessein de procurer la liberté de conscience à des millions d'hommes qui soupiroient sous la tyrannie a fait mouvoir en partie quelques uns de ceux qui furent les principaux acteurs dans cette affaire. Par exemple, il est bien certain que l'Amiral de Chastillon fut engagé dans le dessein de prendre les armes par tous les

motifs precedents, par jalousie contre la maison de Guyse, par la liayson qu'il avoit avec la maison de Montmorency, par le dessein de se vanger des outrages qu'il avoit recus, par complaisance pour le Prince de Condé avec qui il avoit de grandes liaysons d'alliance & d'amitié, & enfin par les intrigues de Catherine de Medicis, dans les pieges de laquelle il donna comme tous les autres. Mais il est vray aussi que la lassitude de voir verser tant de sang innocent, la cruauté des supplices & l'horreur des massacres acheverent de le determiner. Et nous avons la dessus une histoire memorable que nous tenons de Daubigné. Le Cardinal de Chastillon, & d'Andelot freres de l'Amiral, Jenlis, Boucard, Briquemaut & plusieurs autres personnes du parti s'estoient assembles à Châtillon sur Loin pour obliger l'Amiral de monter à cheval & de prendre la campagne. Mais ce sage Capitaine resista deux jours aux empressements de cette compagnie. Il leur fit voir quelles estoient les suites des guerres civiles, & les estonna de maniere qu'il les avoit presque fait rompre toutes leurs premieres mesures. La femme de l'Amiral qui passoit les nuits à pleurer les effroyables calamités du parti protestant qu'on esgorgeoit par tout, une nuit reveilla son mary par ses

*Histoire
Univer-
selle,
Liv. 3.
Chap. 2.*

ses souspirs. Il s'enquit de ce qui la faisoit soupirer. Elle luy descouvrit le fonds de son ame, & luy fit un portrait si triste, & en mesme temps si fidele des miseres que souffroient leurs pauvres freres, qu'enfin il prit la resolution de risquer tout pour tenter de leur donner secours, de changer leur condition & de leur procurer du repos ou de renoncer au sien. Il est certain aussi que les peuples de la communion protestante, furent ravis de voir lier cette partie & d'y pouvoir entrer. Il consideroient qu'il ne leur pouvoit arriver pis que de perir: & mort pour mort, ils prefererent de mourir en se defendant contre des gens dans lesquels ils ne voyoient aucun caractere de legitime authorité, mais une puissance purement usurpée. Sur tout cela pour leur justification je fais ces reflexions.

I. Premièrement, que les Protestans ne furent point les premiers auteurs de la guerre civile, le dessein en fut formé sans eux & sans rapport à eux, par les ennemis de la maison de Guyse & par les amis des maisons de Montmorency & de Bourbon. Nous avons decouvert sept sources de cette guerre, dont les six premiers sont avouées & reconnues de tous les Historiens. Et ces six sources n'ont aucune liaison nécessaire

cessaire avec le Calvinisme : quand il seroit vray que le Calvinisme auroit eu sa septiesme part dans ces esmotions, pourquoy faut il le charger de toute l'affaire , y a-t'il de la justice a cela ?

I I. Secondement je dis que si le Prince de Condé a eu des raisons legitimes de faire la guerre à des Princes estrangers qui avoient usurpé la place qui luy appartenoit & qui tyrannisoient la France , nos Huguenots ont pu luy donner legitime-ment du secours. Car il est tousiours permis de favoriser le parti de la justice & de la raison. Or en parlant de la cinquiesme source de la guerre nous avons vu que selon le jugement de fort honnestes gens le Prince de Condé n'avoit point tort dans ses pretentions.

I I I. En troisieme lieu il faut remarquer que dans le temps que la guerre a esté entreprise le parti protestant n'avoit aucune raison de se considerer comme un parti inferieur au parti Catholique Romain & qui luy dust soumission & obeissance, car la partie fut faite sous la protection de la Regente , du Roy de Navarre & du Prince de Condé, on peut dire que c'estoient les trois premiers personnes du

du Royaume. Le Sieur Maimbourg luy mesme avoüe qu'alors ce qu'il appelle l'heresie, *exercea une pleine & entiere domination estant soustenüe de l'autorité des deux premiers Princes du sang, & de la faveur de la Regente.* Il me semble qu'un parti ainsi composé ne peut estre traitté de rebelle quand par des actions de fait, il repousse la violence par la violence & veut esteindre les flammes dont on le bruloit. C'est un privilege inseparable des grands, il n'est pas juste qu'ils soyent geefnés dans leur Religion, & ils ne scauroyent souffrir de l'estre. Il est vray que le Roy de Navarre fut debauché du party & que la Regente fut en suite arrachée aux Huguenots. Mais ces actions de seduction ou de violence ne diminuerent pas les droits de ceux qui demeurerent sous les armes. Un Prince du sang & les principaux Officiers de la couronne, avoyent d'assés grands caracteres pour le faire donner liberté de conscience dans la minorité d'un Roy, qui ne faisoit rien par luy mesme.

IV. J'adjouste à cela qu'on ne se doit pas estonner si les Reformés perdirent enfin patience. On n'en a gueres vu aller plus loin. Il y avoit quarante ans qu'on les bruloit à petit feu. *A la fin,* dit Mr. de Mezeray, *ces miserables s'unirent*

nirent ensemble afin d'esteindre les feux qui estoient allumés pour les bruler. Ils avoyent souffert jusque là sans murmure. Mais quand ils virent que l'on n'observoit plus aucune forme de justice, & que les peuples mesmes sans ordre des superieurs se faisoient bourreaux & executeurs des ministres de l'inquisition par d'horribles massacres, il n'est point étonnant que des hommes qui ne sont pas des anges ayent trouvé avec le plaisir un asyle aussi honneste qu'estoit celuy de l'autorité d'un Prince du sang & de tant de grands, qui ne vouloient plus voir bruler & massacrer les fideles.

V. Si dans leurs protecteurs ils voyoient des caracteres qui les mettoient à l'abry de la rebellion, ils n'en voyoient point dans leurs ennemis qui les obligassent à tendre l'estomach aux bourreaux. Ils vivoient ou sous un Roy Majeur d'une majorité chimerique, foible de corps & d'esprit, & reellement esclave comme estoit François II. ou sous un Prince enfant & mineur qui ne faisoit que prester son nom, tel qu'estoit Charles IX. du temps de la premiere guerre. Rien ne les pouvoit persuader qu'ils fussent obligés d'obeir aux Princes de Guysses qui leur ordonnoient de se laisser massacrer, plustost qu'à un Prince du sang qui leur ordonnoit de se defendre.

VI. J'adjouste à tout cela que les Protestants n'ont point esté aggresseurs, & c'est un grand point dans une querelle pour mettre la justice & le droit de son costé. Ils avoient obtenu de Charles neufviesme un edit favorable avant que d'avoir pris les armes. Les voila en possession d'un bien dont ils n'estoient redevables qu'à leur patience, & à leurs prieres. On vient les troubler dans cette possession, la Maison de Guyse remue le ciel & la terre pour empescher la verification de cet edit, elle fait entrer le Roy de Navarre dans de nouveaux interets, elle forme une ligue contre les desseins de la regente & contre la volonté du Roy déclarée par cet edit. Et n'ayant rien pu obtenir par les remonstrances elle employe les voyes de fait. En peu de mois elle fait violer l'edit par la mort de plus de trois mille personnes qui perirent par les massacres ou par les supplices; ce qui fut prouvé devant le Roy & la Regente, par les députés des Protestants après le massacre de Vassy. Au lieu d'avoir raison de ces infractions on les maltraite, le Roy de Navarre devenu esclave des passions des Guyse autorise, avoue & defend tout ce qui avoit esté fait. Le Duc de Guyse vient à Paris avec douze cents chevaux, il y entre en Roy triomphant & non pas
en

en sujet, il se va saisir du Roy & de la Regente qui estoient à Fontainebleau, il les amene captifs à Paris. Voila la declaration de la guerre; & la surprise d'Orleans par le Prince de Condé qui se fit après, n'est plus qu'un coup de représailles, Orleans ne valoit pas Paris, la Regente & le Roy. Et il est certain que si le Prince & les Huguenots n'eussent pourvu à leur seureté comme ils firent sans delay, ils eussent eu par tout le mesme sort qu'à Vassy.

Enfin ma septiesme raison pour justifier les Protestants François de felonnie: c'est que dans toutes leurs entreprises ils n'ont jamais eu aucune veüe contraire aux interêts de l'estat ni à ceux de la maison Royale. Ils n'aspiroient point au changement de maistre & de gouvernement. Ils vouloient prescher & n'estre pas pendus & c'est tout. Tout le monde sçait que la Reyne Catherine avoit accoustumé de dire, que pourvu qu'on donnast aux Huguenots tout leur saoul de preches ils seroient contents. Il est ridicule de leur faire un si grand crime de ce qu'ils ont esté chercher des troupes estrangeres, & ont introduit les Allemands & les Anglois en France, ce n'estoit pas pour les y faire regner. Il n'y a point de guerres estrangeres ou civiles dans lesquelles on ne se serve de

II. Part. *A a* troupes

troupes auxiliaires: chaque parti fait ses traittés, il a ses alliances, & il tire des secours d'où il peut. C'est le parti Papiste qui avoit des desseins opposés aux interests de l'Estat & de la Maison Royale, comme il a paru dans la suite, puisqu'il a voulu depousseder & exclurre les veritables Roys pour mettre le Royaume entre les mains de l'Espagnol. Voila, Monsieur, les considerations que je voulois faire sur la premiere guerre civile; je ne scay s'il y aura aucun homme desinteressé qui resiste à ces raisons & qui n'avoue apres cela que c'est avec la derniere injustice qu'on veut donner le nom de rebellion à cette premiere prise d'armes.

CHAPITRE XIX.

De la seconde guerre, reflexions sur l'entreprise de Meaux. De la troisieme guerre; que le Prince y fut forcé par la conjuration de Noyers. De la quatrieme guerre; trois considerations qui justifient les Calvinistes dans cette guerre.

1 1.
Guerre.

A Prés avoir parlé de la premiere guerre il faut voir si nous avons quelque chose à dire sur la seconde. La premiere paix se fit au mois de

de Mars de 1563. & dura jusqu'à l'an 1567. Voila quatre ans de calme; qu'on doit defalquer sur les dix ou douze dans lesquels on peut pretendre que les Protestans ont troublé la France. Mais quel calme pour les Huguenots? Il n'y a point de violences, ni de cruautés qu'ils n'ayent souffertes durant ces quatre années qu'on appelloit des années de paix. Monsieur de Mezeray nous en fera tesmoin. On restreignoit chaque jour la liberté, qui leur avoit esté accordée par les edits en sorte qu'on l'avoit reduite presque à rien. Le peuple leur couroit sus, aux endroits où ils estoient les plus foibles. En ceux où ils se pouvoient defendre, les Gouverneurs se servoient de l'autorité du Roy pour les opprimer: on demanteloit les villes qui les avoient favorisés, on y bastissoit des citadelles. Il n'y avoit nulle justice pour eux dans les Parlements ni au conseil du Roy; on les massacroit impunement, on ne les restablissoit point dans leurs biens & dans leurs charges. Enfin l'on avoit conspiré leur ruine avec le Pape, la maison d'Autriche & le Duc d'Albe. Voila les plaintes que faisoient les Huguenots & sur lesquelles Monsieur de Mezeray loin de s'inscrire en faux, en reconnoit la verité. On peut adjouster à cela ce qu'en a dit le sage la Noüe, qui pour avoir esté Huguenot n'en a pas esté jugé

Abbre-
gé, vie de
Charles
I. X.

Discours
politiq.
& mili-
taires
des se-
conds
troubles.

moins digne de foy. Il dit, qu'outre les villes demantelées & les massacres executés en plusieurs endroits, on assassinoit les Gentilhommes les plus signalés, & que l'on ne pouvoit avoir justice de ces assassinats; qu'on pouvoit conter plus de 3000. morts depuis peu de temps, que l'on estoit bien averti que la levée des six mille Suisses faite sous le pretexte du passage du Duc d'Albe, étoit destinée contre les Huguenots; qu'on avoit esté averti de tres bonne part que le resultat de la conference qu'eut la Reine Catherine de Medicis avec le Duc d'Albe à Bayonne avoit esté la conclusion de la ruine des Gueux de Flandres & des Huguenots de France. La Noüe & Monsieur de Mezeray nous apprennent que le Prince & l'Amiral resisterent autant qu'ils purent aux mouvemens d'impatience que toutes ces choses produisoient dans les esprits, Ils representerent qu'il falloit tout endurer plustost que de reprendre les armes, que de seconds troubles les rendroient l'horreur de toute la France & l'objet de la hayne du Roy. Mais ces deux Seigneurs qui s'étoient opposés à la guerre, furent obligés de se rendre à cause des nouveaux avis qu'ils receurent, Et particulièrement eclaircy d'un des principaux de la cour, qui les assura qu'il s'estoit tenu un conseil secret,

La Noüe,
Mezer.

secret, dans lequel il avoit esté resolu de faire couper la teste à l'Amiral, & de jeter le Prince dans une prison perpetuelle. Ce fut alors qu'ils prirent la resolution de se defendre encore une fois, & de prendre les armes pour prevenir les funestes desseins qu'on formoit contre eux : la guerre recommença donc par ce qu'on appelle la conjuration de Meaux. C'est icy un endroit sur lequel nos ennemis declament comme sur le plus effroyable attentat qui jamais ait esté conçu, mais ces declamations sont bien vaines, bien pueriles & bien de mauvaise foy. Il est vray que le Prince de Condé prit la resolution de tenter un grand coup, qui pouvoit terminer les differents sans grande effusion de sang, & procurer à son parti une paix ferme & assurée. Il voulut essayer encore une fois d'oster le jeune Roy d'entre les mains de ceux qui abusoient si cruellement de son nom & de son authorité, pour le mettre dans son parti & peu à peu dans ses interêts. Car on sçait que de jeunes Princes prennent facilement les impressions qu'on leur veut donner, & entrent incontinent dans les pensées & dans les sentimens de ceux qui les tiennent, qui les possèdent, & qui les gouvernent. Il est donc vray que le Prince de Condé & l'Amiral voulurent

Meze-
ray.

rent enlever le Roy & l'arracher à Catherine de Medicis & au Cardinal de Lorraine qui avoyent juré leur ruine, & qui avoyent resolu de leur mettre la teste sur l'echafaut. Leur but estoit de chasser le Cardinal de Lorraine d'auprès du Roy & de tailler les Suisses en pieces. Voila un terrible attentat, mais c'est parce que l'entreprise manqua de succès. Car si le Prince eust reussi & se fust mis auprès du Roy dans la place que le Cardinal occupoit, on l'auroit regardé non seulement comme un habile homme, mais comme un honneste homme. Il n'y a rien de plus judicieux que ce que le laboureur dit sur cette entreprise de

Additi-
ons,
Tom. 2.
liv. 6.
p. 497.

Meaux. La cour est en possession de qualifier de pareils attentats de crime de lèze Majesté au premier chef, & de conspiration contre la personne du Roy. On a beau dire qu'on a voulu l'enlever à un parti qui abuse de son nom & de son autorité pour la ruine de l'estat, c'est estre coupable que de n'avoir pas esté assez heureux à cause de la consequence de tels desseins. Quel autre but ont toutes les guerres civiles qui se font durant la minorité des Roys que celui la ? Chaque parti veut se rendre maistre du Souverain ; celui qui en vient à bout est le parti heureux, & celui qui le manque est le parti criminel. La vie de Charles VI. fut une minorité continuelle
à cause

à cause des frequents accès de folie dont ce Prince estoit souvent attaqué. Durant ce règne les deux partis des Bourguignons & des Armagnacs travailloyent à se rendre maistres & de l'esprit & de la personne du Roy. Ils n'employoyent pas seulement pour cela les persuasions & les raisons, ils se l'arrachoyent les uns aux autres par les armes; & nous avons vu que pour conclusion le Bourguignon ayant enlevé & la Reyne & le Roy, leur fit desheriter, proscrire & bannir leur propre fils, le legitime heritier de la couronne, pour la donner à un estranger. Et sans aller si loin, quand on a vu de nos jours toute la France en armes dans la minorité du Roy, quel estoit le but des Princes mecontents du gouvernement du Cardinal Mazarin? Que vouloyent ils faire quand ils souleverent Paris, firent faire les barricades, obligerent les principales villes de France à fermer la porte à leur Roy? Il est certain qu'ils avoyent le mesme dessein qu'eut le Prince de Condé au siecle passé dans l'entreprise de Meaux, ils se vouloyent rendre maistres de la personne du Roy, le faire regner sous d'autres noms, luy donner des Officiers nouveaux, composer autrement son conseil, chasser les estrangers qui dominoient à la cour & rendre aux

Princes leur legitime rang. Rien n'est plus semblable aux troubles du siecle passé que les troubles du siecle present. Il est fatal au nom de Condé d'avoir à combattre les estrangers qui s'emparent du gouvernement, par la foiblesse ou durant la minorité des Roys: & les Princes de cette maison ont le malheur de trouver des gens qui sçavent profiter du mauvais succès de leurs entreprises, & qui travaillent à les rendre odieux aux Roys contre lesquels ils n'ont jamais eu aucun dessein criminel. Il ne faut point douter que si les Princes ligués contre le Cardinal Mazarin avoient pu luy enlever le Roy, ils ne l'eussent fait, & ils n'ont point fait de cela un mystere. Mais parce qu'ils n'ont pu y reüssir on donna au Roy des impressions funestes contr'eux, dont on sçait bien que sa Majesté n'est point revenue, comme si l'on avoit eu dessein de luy ravir la couronne.

Mais je vous prie Monsieur en cessant pour un moment de regarder cette affaire revestue de ses circonstances, trouvez bon que nous regardions la these generale; sçavoir si c'est tousiours un crime d'entreprendre de se rendre maistre de la cour pour l'empescher d'estre mal gouvernée. Supposons qu'un Roy dans sa minorité soit possédé par des tyrans
qui

qui desolent un Royaume & qui ravagent les Provinces par les massacres, par les exactions, ou par quelque autre semblable moyen; est-ce un crime aux grands du Royaume de travailler à chasser ces gens la d'auprès du Roy & à luy donner de meilleurs conseillers? Non seulement ce n'est pas un crime, mais je suis assuré qu'ils sont obligés de le faire par le rang & par les liens qui les attachent à l'intérêt de l'Estat. Je veux que Monsieur le Prince de Condé se trompast & que le gouvernement du Cardinal de Lorraine fust très juste, très equitable & très utile à la France, il est certain que luy, & tout son parti estoit fort persuadé du contraire, & qu'ils croyoient que le Royaume n'auroit jamais de repos que ce malheureux ministre des fureurs de la ligue Papiste ne fust éloigné. Mais si l'on avouoit qu'ils avoient raison & qu'effectivement le gouvernement d'alors estoit ruineux à l'Estat, par cela mesme on auroit destruit tous ces vains fantômes par lesquels on veut faire de l'entreprise de Meaux, la plus detestable de toutes les conjurations. Il ne s'agit plus que de sçavoir s'il se trompoit dans son jugement ou non. Car s'il ne se trompoit pas dans le jugement qu'il faisoit du gouvernement de la maison de Guyse, le

A. 5

moyen.

moyen qu'il employoit pour le destruire n'estoit pas injuste. Ah ! c'est une audace effroyable de venir affronter un Roy qui est environné de ses gardes & de le vouloir enlever au milieu de six mille Suisses. C'est une chose admirable comme on sçait tourner les choses pour les rendre affreuses. Si le Prince de Condé & l'Amiral avoient trouvé le Roy Charles IX. tout seul & abandonné de toute sa cour, & que tres humblement & avec un profond respect ils l'eussent supplié d'elogner de luy les conseillers de sang, qui le privoient tous les jours des plus fidelles de ses serviteurs & de ses meilleurs sujets par les supplices, par les assassins & par les massacres, auroient ils mal fait & les traitteroit on de rebelles ? Ils n'avoient dans le fonds autre but que cela ; & parce que le Cardinal de Lorraine l'ennemy auquel ils en vouloient, avoit trouvé moyen d'environner le Roy de six mille Suisses ; cela change-t-il quelque chose à l'affaire, & les intentions du Prince en sont elles plus criminelles pourtant ?

Au reste les funestes desseins que l'on formoit contre le Prince, contre l'Amiral & contre tout leur parti, les justifient assés dans cette seconde prise d'armes, puis qu'on les y forcea. Il falloit qu'ils

qu'ils se defendissent ou qu'ils se vissent mener au supplice. On leur avoit manqué de parole, on avoit violé tous les traittés. Il ne faut point le dissimuler, jamais on ne me persuadera que les Roys ne soient point obligés à tenir la parole qu'ils donnent à leurs peuples, & que les peuples soient tousiours obligés dans toutes les circonstances à se soumettre à la volonté de ceux qui gouvernent les Roys. Manquer de parole à des sujets & ne leur point tenir ce qu'on leur a solennellement promis par des traittés, des edits & des declarations solennelles, c'est leur donner des leçons d'infidelité & de rebellion, dont ils ne manquent gueres à profiter tout aussi-tost que l'occasion s'en presente. Je n'entreray point dans le detail de ce qui se fit dans cette seconde guerre parce que mon dessein n'est pas de composer icy une histoire. Je remarqueray seulement qu'on fait encore un grand crime au parti du Prince de Condé d'avoir eu la hardiesse de donner la bataille de Saint Denis aux portes de Paris & à la veüe du Roy peu de temps après l'entreprise de Meaux, & je diray que peut estre en cela n'a-t-on pas trop de raison. Est on obligé d'estudier l'endroit où l'on est quand on se trouve attaqué, pour sçavoir si l'on a droit de se deffendre. Ce ne fut pas le

Meze-
ray.

Prince qui donna la bataille, ce fut luy qui la reçeut, le Connestable le forcea à se battre. Et à dire le vray c'auroit esté une grande temerité à luy avec douze cents hommes & quinze cents chevaux fort harassés & la plus part mal armés, n'ayant pour lances que des perches de la foire de St. Denis qu'ils avoient fait ferrer par le bout, d'attaquer une armée Royale, composée de seize mille hommes de pied & de trois mille hommes d'armes sans parler des compagnies bourgeoises. Et à propos de cela qu'il me soit permis de dire que le Sieur Maimbourg ne fait guere agir son jugement dans ce qu'il fait sonner si haut le gain de ces quatre batailles de Dreux, de Saint Denis, de Montcontour & de Jarnac, comme si c'estoit une declaration manifeste de la providence divine en faveur des armes des Catholiques Romains, qui monstroient la justice de leurs desseins, & prouvoit que le droit estoit de leur costé. Il n'est pas tousiours fort seur de juger d'une cause & d'une entreprise par l'acccés. Dieu a ses raisons qui sont bien meilleures que les nostres, mais tous les jours nous voyons que le droit & l'innocence suscombent sous la violence & sous l'injustice. Sans cette consideration n'est ce pas une grande merveille que plus de vint mille hommes
bien

bien armés à la bataille de Saint Denis
 ayent battu environ trois mille hom-
 mes armés de perches ferrées par le
 bout ? Ne faut-il pas estre bien pene-
 trant pour descouvrir la dedans *un juste*
jugement de Dieu qui se declare pour la bon-
ne cause ? Vu principalement que tout
 l'avantage de ces vingt mille hommes
 sur les trois mille consiste en ce que les
 vingt mille demeurerent maistres du
 champ & des despoilles. Car le nom-
 bre des morts estoit à peu pres esgal,
Six ou sept cents cavaliers dont il y en avoit *Mex-*
prés de cent gentilhommes, autant d'un *ray.*
costé que d'autre demeurerent sur la place.
 La mort du Connestable qui y fut tué,
 valoit bien le peu d'infanterie que le
 Prince de Condé perdit en cette journée.
 Enfin l'on avoüe, *Que l'honneur en de- Aubig.*
meura aux Huguenots qui sans canon & en *né.*
si petit nombre s'oustinrent l'effort d'une ar- *Mex-*
mée royale qui avoit Paris à ses espaules. *ray.*
 Et l'envoyé du grand Turc qui regardoit le
 combat les voyant retourner plusieurs fois à
 la charge, dit à ceux qui estoient avec luy,
 que si son maistre avoit seulement six mille
 chevaux pareils à ces casaques blanches,
 il auroit bientôt conquis toute l'Eu-
 rope.

Pour ce qui est de la bataille de
 Dreux, c'estoit encore une victoire
 bien complete que celle qu'y gagna le

La Note.

Duc de Guyse ; proprement il rendit les choses esgales , excepté qu'il remporta à la fin l'avantage que les autres avoient eu au commencement. Car tout y fut pareil ; les deux chefs furent prisonniers de part & d'autre ; & le nombre des morts esgal : *La retraite de ceux de la Religion se fit au pas & avec ordre , ayant deux corps de reitres & un de cavallerie Francois le tout d'environ douze cent chevaux.* Le Duc de Guyse eut l'honneur & le plaisir de passer la nuit sur le champ de bataille , mais il le trouva couvert des corps de ses gens & de ses amis. Cette victoire imparfaite ne laissa pas de le bien resjouir. Il fit ce qu'il avoit voulu faire. Car sans faire tort à sa memoire l'on peut soupçonner que cette grande patience qu'il eut de voir battre & prendre prisonnier le Connestable , fut un effet de son ambition pour le moins autant que de sa prudence. Comme il estoit aussi ambitieux qu'il estoit grand Capitaine , il fut bien aise de remporter tout seul l'honneur de cette journée , & d'achever de ruiner le Connestable avec lequel il avoit toujours disputé le rang & la gloire de premier Capitaine de son siecle. Dans cette seconde guerre comme dans la premiere on se servit du secours des estrangers , & les Allemands fournirent aux Hugue-

nots

nots neuf ou dix mille hommes sous la conduite du Prince Casimir : je n'ay rien à dire la dessus que ce que j'ay desjà dit ; c'est que le Prince Casimir ne vint point en France pour s'y establir & pour y fonder une Monarchie ; que les Allemands y vinrent en qualité de troupes auxiliaires , que les Princes Protestants d'Allemagne estoient en droit de secourir des voyfins & des amis injustement oppressés ; que le Prince de Condé n'a jamais eu d'intention de livrer le Royaume & l'estat aux Princes estrangers ; & qu'il seroit à souhaitter que les inclinations de la ligue opposée eussent esté aussi favorables à l'estat , & aussi peu disposées à abandonner la couronne aux Espagnols que les Protestants l'avoient esté peu à la donner aux Anglois ou aux Allemands.

Cette seconde guerre ne dura que six mois depuis le mois de Septembre jusqu'au 26. du mois de Mars suivant. C'est à dire que les Protestants la firent durer le moins qu'il leur fut possible. Car ils posèrent les armes aussitost qu'on leur voulut promettre de ne les point esgorger. La paix se fit à Chartres l'an 1568. Nous avons veu qu'elle sorte de paix ce fut , une paix qui couvroit les plus noires perfidies , & elles ne tarderent pas longtems à éclater. Car dans
la

la mesme année & peu de mois après, la cour fit partie d'enlever le Prince dans sa maison de Noyers & de faire prendre la Reine de Navarre qui estoit à Pau avec son fils pour les mener en Espagne & les mettre à l'inquisition. Nous avons assés appuyé sur ces deux conjurations & en avons fait voir toute l'horreur. Ce fut le commencement de cette troisieme guerre, qui, ce me semble, n'est pas malaisée à justifier; icy l'on voit clairement cette verité que je pose en fait, c'est qu'excepté la premiere prise d'armes qui se fit en 1562. les Protestants ne se sont jamais mis en campagne que quand ils y ont esté forcés par les trahisons & par les mines souterraines, ou mesme par les coups d'esclat par lesquels on les vouloit accabler. Le Prince de Condé & l'Amiral ne firent l'entreprise de Meaux que pour desrober leur teste au bourreau. Dans la troisieme guerre le mesme Prince & ses amis se trouverent contrains de pourvoir à leur seureté par la voye des armes: & je soustiens que les effroyables infidelités & la violence de leurs ennemis rendit leur defence legitime. Ce n'est pas mon affaire ni mon intention de rapporter ce qui se passa dans cette guerre: on y fit ce qu'on a accoustumé de faire dans toutes les autres. Elle fut plus malheureuse

reuse pour les Protestans que les deux precedentes, il y perdirent les batailles de Jarnac & de Moncontour, & la personne du Prince de Condé qui perit par la lascheté du Duc d'Anjou & de Montesquiou son Capitaine des Gardes. Si le Sieur Maimbourg trouve dans le mauvais succès de cette troisieme guerre pour les Huguenots, une preuve que Dieu prenoit soin de les chastier comme des rebelles, je trouve dans la maniere dont Dieu les conserva une marque assurée que Dieu les traittoit en enfans, qu'il chastioit & qu'il ne vouloit pas entierement perdre. Après deux batailles perduës & la mort du premier de leurs chefs il semble qu'il n'y avoit plus de ressource; & cependant on ne put les opprimer par la guerre, & il fut resolu de les perdre par la paix qui leur fut accordée, après dix huit ou vingt mois de guerre. Cette malheureuse & cette frauduleuse paix se fit l'an 1570. & fut solennellement jurée à Saint Germain en Laye par le Roy Charles IX. par la Reine sa mere, par ceux du Conseil & par toute la Cour. Nous avons vu à quelle intention elle se fit, & ce qu'elle produisit, ce fut l'effroyable massacre de la St. Barthelemy. Le Sieur Maimbourg n'a poussé que jusques là l'Histoire des guerres civiles. Car il ne dit rien des

trois

trois guerres qui suivirent le massacre, il les reserve pour un autre volume. Puisque nous ne sommes pas resolu de faire autant de refutations comme il pourra faire de volumes, je suis d'avis, Monsieur, que nous fassions sur ces trois guerres qui suivent, ce que nous avons fait sur celles qui precedent : c'est à dire que nous jettions brievement les yeux dessus pour en examiner les motifs.

Après la St. Barthelemy les miserables reschapés de ce carnage coururent aux armes comme au seul moyen d'arrester le cours de ces fureurs & de sauver ce qui estoit eschapé aux massacreurs. La Rochelle travailla à se fortifier, le Languedoc, les Cevennes, la Guyenne pleines de gens qui ne vouloient point estre massacrés, se mirent en estat de repousser les violences & de resister aux trois armées commandées, la premiere par le Marechal de la Chastres, la seconde par le Marechal d'Amville, & la troisieme par le Marquis de Villars; lesquelles estoient destinées à achever ce qui avoit esté commencé à Paris. Tous les protestants de l'Europe prirent l'alarme à un si grand coup, ils regarderent ce massacre general qui se faisoit en France comme une affaire qui seroit de pernecieux exemple & qui pourroit avoir de fascheuses suites pour eux. La
ville

L'an.

1572.

IV.

Guerre.

ville de Strasbourg redoubla ses gardes. Les Suisses firent de grandes levées, les Anglois & les Allemands se fortifierent par de nouvelles ligue. Un mois après la St. Barthelemy la Rochelle fut assiégée, le siege dura plus de huit mois & fut soutenu par les habitans avec un ardeur incroyable. La ville souffrit trente cinq mille coups de canon, neuf grands assauts, sans plus de vint autres moindres & soixante & dix mines, & outre cela elle eut à se garder de plusieurs conspirations de ceux qui estoient enfermés dedans. Le Duc d'Anjou qui fut bien tost après Roy de Pologne, y perdit une florissante armée, le Duc d'Aumale y fut tué avec un grand nombre d'autres personnes de qualité: & après cela on fut contraint de lever le siege. Les miserables habitans de la ville de Sancerre furent saisis de la même horreur de tomber entre des mains si barbares. C'est pourquoy ils aimèrent mieux souffrir les dernieres extremités & mourir de faim dans leurs murailles, que de s'exposer à la fureur d'un ennemy, duquel ils ne pouvoient esperer de quartier, & en la parole duquel ils ne pouvoient avoir de confiance. Par tout on trouva des gens qui se battoient en desesperés aimant mieux mourir de faim, de misere & dans
les

les calamités qui viennent à la suite de la guerre, que d'estre exposés à la rage de leurs compatriotes, qui avoyent pour eux toute la cruauté des lions & des tygres de l'Afrique.

Ce miserable parti delabré qui sembloit n'avoir plus de ressources du costé de la terre, parla plus haut qu'auparavant & soutint une guerre de quatre ans sans recevoir aucun eschec considerable. Ce qui fait voir que dans le massacre de la Saint Barthelemy il y avoit pour le moins autant d'imprudence que de fureur. On ne scauroit destruire un si grand corps par un seul coup ; trente ou quarante mille personnes massacrées d'un corps composé de plusieurs millions d'ames ne sert qu'à effaroucher ceux qui restent, à les porter au desespoir & à les animer à la vengeance. Je ne sçay s'il est necessaire de justifier le motif de cette quatrième guerre dont le massacre de la Saint Barthelemy fut le commencement : il est vray qu'alors nous ne pouvions plus nous vanter de combattre pour les droits d'un Prince du sang, mais la deffence contre une oppression aussi cruelle que celle qu'on faisoit souffrir aux Reformés est un droit naturel inseparable de tous les hommes dans quelque condition qu'ils soyent. Quand les Souverains se laissent aller à
des

des actions aussi enormes qu'estoyent les massacres qui furent faits par l'ordre de Charles IX. on peut dire qu'ils depouillent le caractere d'hommes, & qu'en perdant le caractere de l'humanité ils ne peuvent conserver celuy de la dignité Royale. L'on ne doit plus rien à ceux dont la tyrannie monte à un tel excès; ou tout au moins ce qu'on leur doit ne sçauroit prejudicier à ce qu'on se doit à soy mesme, & l'on ne sçauroit estre obligé de revenir à la soumission que quand ils reviennent de ces fureurs à la conduite de veritables Roys. Il est vray que les premiers Chrestiens se sont laissé massacrer sans se defendre. Je croy qu'ils ont fort bien fait, car on ne sçauroit porter la debonnaireté Chrétienne trop loin. Mais il ne s'en suit pas de là qu'on puisse accuser d'avoir renoncé à l'esprit du Christianisme ceux qui ont eu la foiblesse d'aimer leur vie & de la defendre contre les injustes violences. Ainsi je ne me croy nullement obligé à faire une plus longue apologie des Protestants de France qui se sont mis en estat d'eschaper à la fureur des massacreurs.

Au reste dans cette quatriesme guerre, on voit une preuve evidente de ce que nous avons avancé des le commencement, sçavoir que ces guerres civiles n'estoyent

n'estoyent pas précisément des guerres de religion. C'estoyent des parties faites par tous les mecontents du Royaume ; car icy l'on vit se joindre aux Huguenots un fils de France, & des premiers Officiers de la couronne : l'histoire nous apprend que des-jà un an devant le massacre de la Saint Barthelemy il s'estoit formé un tiers parti déclaré contre la maison de Guyse, qu'on appelloit des politiques, dont le dessein estoit de demander la reformation de l'estat & l'expulsion des estrangers. Les chefs de ce parti estoyent le Marechal de Montmorency & d'Amville enfans du feu Connestable, Biron & Cossé, toutes gens qui n'estoyent rien moins qu'Huguenots. Et mesme le Duc d'Alençon entra dans ce parti, par la hayne qu'il avoit pour les Guyse, par la jalousie qu'il avoit de son frere le Duc d'Anjou, à qui Catherine de Medicis Mere de tous les deux procuroit tous les honneurs & tous les avantages, & enfin par envie de se distinguer & de se faire connoistre. Deux ans après le massacre ce Duc entra ouvertement en traitté avec les Huguenots. Toré, le Viconte de Turenne, & tous les autres politiques se declarerent aussi: la guerre fut recommencée de nouveau sous leurs auspices, le Prince de Condé fils de ce-
luy

luy qui avoit esté tué à la bataille de Jarnac & qui avoit failli à l'estre luy mesme des mains de Charles IX. dans la journée du massacre, s'estant sauvé en Allemagne traitta au nom du Duc d'Alençon & de tout le parti mecontent avec l'Electeur Palatin & obtint de luy un secours considerable. Charles IX. mourut sur ces entrefaites, Henry revint de Pologne & prit la couronne de France. Le Duc d'Alençon son frere estoit encore à la cour, mais parce qu'il y jouoit un meschant personnage estant le jouet & le but du mespris des favoris, il s'eschapa & se mit ouvertement à la teste de tous les mecontents. Le Roy de Navarre s'eschapa d'un autre costé & se retira dans son gouvernement de Guyenne resolu de le vanger de cette longue suite d'affronts & d'outrages qu'on luy avoit faits à la cour depuis la St. Barthelemy. Le Prince de Condé amena au Duc d'Alençon quatorze ou quinze mille Allemands. Et ce Duc se vit à la teste d'une des plus belles armées qu'on eut veüe en France dans ce siecle, car elle estoit de plus de trente mille hommes effectifs. A cette fois ce ne sont plus les Huguenots qui font la guerre, ce sont tous les grands mecontents sans aucun esgard à la religion. Car en mesme temps le Marechal d'Amville que la
cour

cour avoit poursuivi par le fer & par le poison sans avoir pu l'atteindre, le saisit de la plupart des villes de son gouvernement & s'unit avec les Huguenots. Ces grandes forces unies ne firent pas tout ce qu'elles pouvoient, mais au moins elles forcerent la cour à faire la paix, qui fut traitée avec le Duc d'Angoulême, avec le Prince Casimir Palatin, & avec le Roy de Navarre & le Prince de Condé qui estoient chefs declarés des protestants. Ainsi finit la quatriesme guerre par l'edit de pacification donné par Henri III. le deuxiesme de son regne, l'an 1576. Par lequel on fustre la memoire de la journée de la Saint Barthelemy : ce qui y avoit esté fait fut condamné ; les jugemens rendus contre l'Amiral & contre les autres Seigneurs furent aneantis ; les veuves & les enfans de ceux qui avoient esté massacrés receurent de beaux privileges & des marques d'honneur, tout ce qui estoit dans les greffes capable de conserver la memoire de ces actions en fut tiré, rayé & biffé. C'est de cette maniere que Henri III. Roy de France fit amende honorable de tout ce qu'il avoit fait estant Duc d'Anjou. Ainsi voila trois choses considerables en cette quatriesme guerre civile qui justifient les Huguenots, la premiere qu'ils n'ont repris les

les armes que pour se dérober à la plus cruelle des persecutions qui fut jamais : la seconde que presque la moitié des plus grands du Royaume Catholiques Romains se declarerent pour eux & voulurent venger la mort de l'Amiral ; la troisieme que celuy qui avoit donné la naissance à cette quatrieme guerre en portant Charles IX. au massacre fut obligé d'en faire une espece de satisfaction à ceux qu'il avoit si cruellement traittés.

C H A P I T R E XX.

De la cinquiesme guerre , naissance de la Ligue ; que cette cinquiesme guerre est defensive de la part des Protestans. De la sixiesme guerre.

Cette derniere Paix fut jurée & traitée de la maniere du monde la plus solennelle. Mais on ne tint rien de ce que l'on avoit promis aux Protestants. Il n'y eut que les Allemands qui furent payés parce qu'on les vouloit renvoyer en leurs pays. Le Duc d'Alençon qui s'appelloit alors *Monsieur* , se fit aussi donner ce qu'on luy avoit accordé. Il se tint à Bourges & ne voulut point revenir à la Cour qu'on ne l'eust mis en possession de tout ce qu'il avoit obtenu. La cour eust bien voulu le tromper com-
me

*V.
Guerre.
1577.*

me les autres , mais on ne put , & il eut tout ce qu'il voulut : parce qu'on le vouloit detacher à quelque prix que ce fust d'un parti dont on avoit juré la perte. Quand cela fut fait , la guerre recommença avant qu'une année fut escoulée depuis la paix , & ce fut la cinquiesme de ces guerres ; qu'on veut appellér de Religion. Mais celle-cy & la suivante à qui l'on donne encore le mesme nom de guerre de Religion , ne devoient point estre considerées comme des affaires sur lesquelles nous fussions obligés de nous justifier : desormais c'est l'affaire de la Ligue , de cette Ligue appellée à Rome & par les devots *la sainte union* , mais appellée par les sages la detestable Ligue , qui ne vouloit pas moins qu'arracher la couronne au Souverain seant alors sur le throne , afin que de dessus sa teste elle ne pust passer sur celle de ses legitimes heritiers. On dit que cette Ligue prit sa naissance en Picardie incontinent après la quatriesme paix de Religion. Mais la verité est qu'elle tire sa source de bien plus loin. Il la faut tirer du commencement de la premiere guerre : car il est certain que la confederation du Duc de Guyse , du Marechal de St. André , du Connestable de Montmorency , dans laquelle on fit entrer le Roy de Navarre , estoit une veritable cabale , & absolu-

ment

ment la mesme Ligue qui esclata en 1576. Cette premiere Ligue aussi bien que la derniere prenoit pour pretexte l'extirpation de l'heresie & la conservation de la Foy Catholique : mais l'une & l'autre avoit pour but la ruine de la maison des Bourbons , & jettoit les fondemens du dessein que l'on avoit de faire passer la Couronne dans une autre maison que celle des Capevingiens. Ainsi le Roy de Navarre qu'on avoit fait entrer dans cette premiere Ligue, & que l'on en fit le chef titulaire , estoit la dupe de ce parti , il travailloit à sa propre ruine , & on se vouloit servir de luy pour perdre le Prince de Condé son frere, sçachant bien que quand ce Prince seroit ruiné on se desferoit facilement de ce pauvre Roy. Tout le monde a sçeu que l'un des articles du Traitté des Triumvirs estoit la ruine de la maison de Bourbon. Nous apprenons du Laboureur que le Cardinal de Lorraine estant au Concile de Trente, quand on y apporta la nouvelle du gain de la bataille de Dreux par le parti de la Cour , on y proposa cette Ligue & cette union des Catholiques Romains pour la conservation de la Religion. *Aussi tient* Addition
on, dit-il, *que parmi tant d'applaudis-* ons, &c.
mens des obligations que la Religion avoit à liv. 4.
toute sa maison , & à la valeur de son frere, p. 75.
qu'il cscoutoit de toutes ses oreilles, il escou-

Livre 4
p. 220.

ta de la part des Ministres du Pape certains avis pieux en apparence, mais tres-funestes dans leurs suites, de faire une Ligue ou association Catholique pour la defence de la Foy en France, dont toute la conduite devoit appartenir aux Princes Lorrains comme les plus zelés & les plus capables de ce grand dessein. La chose est si notoire qu'il ne fait pas difficulté d'en parler ailleurs comme d'une affaire certaine. La mort du Duc de Guyse, dit-il, renversa tous les grands desseins qu'avoit le Cardinal de Lorraine son frere, de le faire chef du parti Catholique en France, & de lier une forte correspondance avec le Pape & avec toute la maison d'Autriche. La Ligue estoit donc née dans la teste du Cardinal de Lorraine, la mort de son frere luy osta le chef qu'il pretendoit donner à ce parti. Il falut donc attendre son neveu à croistre, en effect tout aussi tost qu'il se fut fait connoistre pour aussi grand & pour plus ambitieux que son pere, cette Ligue qui s'estoit couvée durant quinze ans vint à esclorre. Monsieur de Mezeray nous apprend aussi que cette grande Ligue ne fut proprement que la reunion de plusieurs corps qui estoient desja formés dans l'estat. La jonction que le Duc d'Alençon avoit eüe avec les religionnaires, & les politiques, & la paix avantageuse qu'on leur avoit accordée, &c. dit-il, firent esclorre

Sous
Henri
III.

clorre cer
theurs don
le vulgair
mieux dir
toutes les
desja esté
regne de C
durant ces
re des tra
treux sans
Là mesme
une Ligue
Cardinau
une autre
Marquis
estoit le C
Montuc c
faire chef.
ties en dive
estioient a
d'où en fin
gerale, qu
du Royau
fureurs, c
massacres
Le prete
Hugueno
fut la Pica
ment en
Condé, c
pour lieu
ette Pro

clorre cette grande faëtion à laquelle ses auteurs donnerent le nom de sainte union, & le vulgaire celuy de la Ligue. Ou pour mieux dire, resveillerent & rassemblerent toutes les autres particulieres qui avoient desja esté faites en divers endroits sous le regne de Charles IX. Car les Seigneurs durant ces troubles s'estoient enhardis à faire des traittés & des confederations entr'eux sans en attendre la permission du Roy. Là mesme il recite comme il y avoit eu une Ligue faite en Languedoc entre les Cardinaux de Strozzy & d'Armagnac, une autre dans le Bourdelois dont le Marquis de Trans de la maison de Foix estoit le General, une plus grande dont Monluc conseilloit à Charles IX. de se faire chef. Il se fit aussi diverses confrairies en divers lieux du Royaume lesquelles estoient autant de Ligues particulieres, d'où enfin l'on vit sortir cette Ligue generale, qui durant vingt cinq ans a fait du Royaume un theatre & un champ de fureurs, de combats, de batailles & de massacres.

Le pretexte sur la paix accordée aux Huguenots, & le lieu du premier esclat fut la Picardie : parce que le gouvernement en avoit esté rendu au Prince de Condé, & Peronne luy avoit esté donné pour lieu de sa residence. Cette ville & cette Province feignirent de craindre que

le Prince de Condé qui estoit Huguenot tres-zelé, ne travaillast à establir sa Religion dans son Gouvernement. Les Ecclesiastiques, la Noblesse & les principaux habitants des villes s'assemblerent & firent une ligue & un traité, par lequel après avoir exposé les craintes où ils estoient que le Prince de Condé entrant en possession du Gouvernement ne bouleversast la Religion, ils s'obligerent à defendre la Religion, les Ecclesiastiques & les Eglises envers tous & contre tous sans en excepter personne: à rendre toute obeissance à celuy qui seroit élu pour chef de la sainte union: à tenir secret tout ce qui seroit deliberé dans les assemblées de la sainte Ligue: à fournir des armes & de l'argent pour armer: à courir sus & destruire tous ceux qui ne voudroient pas entrer dans cette union: & à plusieurs autres choses qui sont portées par ce traité, qu'on trouve tout entier dans l'histoire de France du siècle passé. Et tout cela fut confirmé par un serment solemnel dans lequel on faisoit entre le nom de l'adorable Trinité, & où l'on engageoit expressement son salut éternel. Ce feu courut par toute la France avec une vîstesse incroyable parce que la matiere estoit toute preste à concevoir la flame. La faction n'avoit pas encore de chef decouvert, mais le Duc de Guyse estoit

estoit l'ame invisible de ce grand corps. E: deslors il concut nettement les hauts desseins que son Pere & son Oncle avoient laissés informes Henri III. estoit revenu de Pologne pour prendre la Couronne de France ; il en estoit revenu avec tous les defauts qu'il y avoit portés , & avec plusieurs autres qui n'avoient pas encore paru , au moins au degré où ils parurent tout aussi tost qu'il se vit en possession du Royaume. Ce Prince qui s'estoit distingué par ses cruautés pendant qu'il estoit Duc d'Anjou , se distingua par sa mollesse , par sa faineantise , par ses sales voluptés , par la tyrannie de ses mignons, par ses desbauches de toute espece , par son luxe , par ses furieuses despenſes , par son jeu. *Il perdit pour un soir quatre-vint mille escus.* Ce qui dans ce temps la estoit une somme prodigieuse. *Il alloit souvent en masque , on le vit courir la bague avec tous les affiquets d'une coquette.* Il fit un festin entr'autres où les femmes servirent à table en habit d'hommes & vestuës de verd , tous les conviés ayant les mesmes livrées. Et la Reyne sa Mere luy rendit la pareille par un autre où les plus belles de la cour firent le mesme office ayant la gorge descoverte & les cheveux espars. C'est proprement ce qu'on appelle un Sardanapale. Pour fournir à ces effroiabes depenſes il fa-

*Mexeray
vie
d'Henry
III.*

loit charger les peuples de grands impôts. On n'entendoit parler dans cette cour que de plaisirs & d'edits *Bursaux*. C'est justement sous de semblables Princes qu'arrivent les grandes revolutions des estats, parce que dans leur conduite on trouve tout ce qui est capable de leur attirer & le mespris & la hayne de leurs peuples. Par leurs voluptés infames ils se font mepriser, & par leurs grandes despenses & par les impôts ils se font haïr. Le Duc de Guyse & toute sa maison persuadés que le ciel avoit amené le point favorable à leurs desseins, firent tout ce qui se devoit faire pour profiter de ces heureuses conjonctures. Ils voulurent avant toutes choses s'assurer de la cour de Rome, & la consulterent sur leurs desseins. Les memoires en furent trouvés entre les mains de l'avocat David. *Ils contenoient les raisons, dit Mr. de Mezeray, qu'il faloit employer pour persuader au Pape de dégrader la maison de Capet qui avoit usurpé la couronne & de restablir dans le throsne les descendants de Charlemagne, c'estoit à dire les Guyses, & avec cela les moyens d'exccuter un si haut dessein.*

Quelques gens ont revoqué en doute la verité de ces memoires; mais ils en ont douté parce qu'ils vouloient bien en douter, sans qu'il y eust aucune ombre de raison de le faire. Tout le monde
presen-

présentement est pleinement convaincu qu'en effect c'estoit l'intention de la maison de Guise de se rendre maistresse du throne. Au moins est-il bien certain qu'Henri III. qui les fit massacrer à Blois en estoit persuadé. On avoue aussi que la circonstance du temps estoit tout à fait favorable; la branche des Valois s'en alloit perir dans Henri III. qui par ses debauches s'estoit rendu incapable d'avoir des enfants; & dans le Duc d'Alençon petit corps infirme & qui ne promettoit pas une longue vie. Celle des Bourbons ne pouvoit revenir à la couronne que par une genealogie qui les faisoit venir de Saint Loüis par une descente de trois ou quatre cens ans, c'estoit revenir à une si grande succession de bien loin, & rien n'est si certain que l'on auroit traitté cela de vielle chronique, & de droits surannés si la Ligue estoit demeurée victorieuse. Enfin cette famille des Bourbons dans la branche à qui la couronne appartenoit, n'avoit que des Princes qu'on appelloit heretiques & relaps, c'estoit le plus beau pretexte du monde pour elogner les esprits d'eux. Toutes ces circonstances estant rassemblées qui a-t-il d'incroyable en cela, que l'un de ces seditieux de la Ligue se soit chargé de la commission d'aller faire approuver ce projet à la cour de Rome?

Libre 6.

On ſçait bien que dans cette grande entrepriſe on ne pouvoit rien faire ſans elle & qu'elle devoit eſtre le grand reſſort de de tous les mouvements. Voila quelle fut la naiſſance de la Ligue, dont le Sieur Maimbourg dit deſja bien du mal dans ſon hiſtoire du Calviniſme, & ſe prepare à ce que l'on croit, à en dire beaucoup d'avantage dans le premier tome de ſes hiſtoires qui doit paroître. Il dit, *Que cette Ligue penſa perdre l'eſtat & la religion; que ceux qui ſ'y jetterent, ou pour mieux dire, qui ſ'y precipiterent aveuglement avec tant d'ardeur & de paſſion & principalement les peuples, les eccleſiaſtiques & les moines ne furent que les dupes de ceux qui formerent cette cabale, où l'ambition, la malice & l'intereſt eurent plus de part que la religion qui n'y entra qu'en apparence pour tromper le monde.* Si le Sieur Maimbourg eſtoit obligé devant le throne de Dieu comme il ſera quelque jour de confeſſer la vraie raiſon qui luy fait condamner la Ligue, il ſeroit contraint d'avouer que c'eſt parce qu'aujourd'huy la maiſon de Bourbon eſt ſur le throne. Si elle avoit ſuccombé dans cette querelle, j'oſe dire avec la derniere aſſurance que tous les gens du caractère du Sieur Maimbourg eleveroient la Ligue, comme la plus ſainte & la plus legitime union qui fut jamais; car en effet elle en

a toutes

a toutes les marques selon les principes de l'Eglise Romaine. Elle a pour but de conſerver la foy, de deſtruire l'heretie, & d'elogner du throne un Prince qui n'y pouvoit venir que de fort loin, & qui d'ailleurs eſtant heretique confirmé ne pouvoit devenir le maistre qu'en ruinant la religion qu'on appelle Catholique & Apoſtolique. Je ſuis perſuadé que ſi le Royaume ſe trouvoit encore en pareille circonſtance & le Sieur Mambourg & tous les Jeſuites ſeroient comme ils furent alors, le plus puiffants promoteurs de cette ſainte union. Mais la Ligue a ſuccombé & tous ſes heros ont eſté malheureux: le P. Maimbourg n'aime pas ces gens là.

Dans la ſuite de cet ouvrage nous aurons encore occaſion de parler de la Ligue, & je n'ay rapporté en cet endroit l'hiſtoire de ſa naiſſance, que pour juſtifier nos Huguenots de la cinquième guerre. Ce fut la Ligue qui la commença. Les Eſtats ſe tinrent à Blois l'an 1577. Dans ces eſtats la Ligue obtint la revocation du dernier edit de pacification, & fit dire à Henri III. *Que ſon intention eſtoit de ne ſouffrir d'autre religion que la Catholique dans ſon Royaume, qu'il l'avoit ainſi promis ſur le ſaint ſacrement de l'autel, qu'il vouloit que ſes ſujets fuſſent avertis de n'adjoûter point de foy à tout ce* *Mexera*

qu'il pourroit dire ou faire au contraire, & que s'il en estoit reduit à ce point là il ne tiendrait son serment que jusqu'à ce qu'il eût les forces & l'occasion de le rompre.

Voilà comme vous voyés une declaration bien Catholique & tres digne d'un Roy tres Chrestien ; il promet d'estre faulxaire, de se parjurer & de se servir du nom de Dieu pour tromper les sujets, peut-estre n'a-t-on pas d'exemple de chose semblable, c'est estre traistre & perfide de bonne foy. Il fit plus, il signa luy mesme la Ligue & s'en fit le chef.

Voilà comme de Roy il devint chef de caba-

Le mes- le, & de pere commun ennemi d'une partie
me. de ses sujets. La conclusion de ces Estats

fut qu'on leva de grandes armées, qu'on forcea Henri III. à la guerre pour achever l'extirpation des Huguenots. Le Roy de Navarre & Henri Prince de Condé, firent une contre Ligue & publierent un manifeste vigoureux pour reveiller les esprits & les obliger à courir sus aux ennemis de l'Estat & de la couronne, dont ils se declarerent protecteurs. Dans cette guerre defensive nos Huguenots ne firent pas grand mal, mais ils en souffrirent assés, on leur enleva plusieurs places & entr'autres la Rochelle. Il restoit pourtant encore trop de choses à faire après cela : la mollesse d'Henri III. ne pouvoit soustenir la veüe de ces longues entre-

entreprises qui troubloient les plaisirs, il s'estoit laissé forcer à la guerre, les choses forcées ne sont pas de longue durée, c'est pourquoy bientoſt la cinquième paix ſe fit, après la cinquième guerre par l'Edit de Poitiers au mois de Septembre de l'an 1577.

Nous verrons de quelle maniere on ſe prendra à criminaliſer la conduite des Proteſtants dans cette guerre. En attendant je diray que je ne comprends pas ce qu'ils euſſent pu faire autre que ce qu'ils firent. Un orage ſe forme contr'eux, le Royaume ſe ligue ſans l'autorité du Roy : n'eſt il pas naturel de ſe defendre? Ce n'eſt plus l'autorité de leur ſouverain ni ſes ordres injuſtes qu'ils ont à combattre, c'eſt un nouveau monſtre qui a cent teſtes & un million de bras. Il eſt vray que Henri III. preſta ſon nom : mais auſſi tout le monde avoue qu'il y fut forcé & qu'il agit en cet endroit contre ſes inclinations. Non qu'il aimait la juſtice & les Huguenots, mais parce qu'il aimoit plus le repos, le plaisir & les voluptés qu'il ne haiſſoit les Proteſtants. Pour qui combattoient alors nos Huguenots? Ce n'eſtoit plus pour un Prince de Condé élogné de la couronne par quelques teſtes qui la devoient porter devant luy : c'eſtoit pour le Roy de Navarre pour le legitime heritier du

Royaume, pour celuy qui devoit monter sur le throne après Henri III. pour le grand pere de Louïs XIV. pour celuy enfin lequel ils ont mis en paisible possession de cette belle succession malgré les fureurs & les oppositions de la Ligue. Eust on esté d'avis qu'après cette Ligue formée, les armes prises contr'eux, leurs villes assiégées, eux attaqués en tous lieux, ils eussent mis les armes bas, eussent ouvert toutes leurs portes, se fussent laissé massacrer par les devots de la sainte union, & eussent abandonné les droits de ces deux premiers Princes du sang pour les livrer aux chefs de la Ligue? Il falloit pourtant faire cela ou se defendre. Il falloit donner leurs testes & celles des Princes, ou presenter la pointe des espées à ceux qui leur vouloient oster la vie. Or je ne me persuaderay jamais qu'en l'estat où estoient les choses & de la maniere que la cour se gouvernoit, ils fussent obligés par aucune morale à se livrer à la mort sans se defendre. Il est certain aussi que Dieu se declara ouvertement pour eux & pour le legitime heritier de la couronne; car si la Ligue eust poursuivi ses desseins avec la vigueur qu'elle les avoit commencés, le parti de la justice & de la verité estoit opprimé. Mais Dieu qui tire la lumiere des tenebres tira de la mollesse d'Henri III. le repos ou la trêve qu'il vouloit accorder aux siens.

Nous voicy arrivés à la dernière guerre qui se conte pour la sixiesme, elle se commença & s'acheva toute en une année. Je ne voy pas que nous soyons obligés de nous arrester long-temps en cet endroit, parce que nous avons seulement pour but de justifier les Protestants Calvinistes sur ces guerres qu'on les accuse d'avoir excitées à cause de leur Religion. Cette dernière guerre n'est point la guerre des Huguenots, c'est proprement celle d'Henri Roy de Navarre grand Pere de sa Majesté. Le zele du Sieur Maimbourg pour la gloire de la maison Royale remonte bien plus haut; c'est pourquoy nous pouvons nous reposer sur luy; sans doute il ne manquera pas de justifier dans cet endroit Henri IV. de glorieuse & de triomphante memoire. Ce fut disje le Roy de Navarre qui entreprit cette guerre de son chef. On dit que Marguerite de Valois sa femme, sœur d'Henri III. eut bonne part à la rupture de la paix, & que le dessein de se vanger de son frere dont elle estoit mesprisée après en avoir esté un peu trop aimée, la porta à se servir de tous les artifices de son sexe pour engager tous les grands du parti à reprendre les armes. Sa cour estoit composée d'un grand nombre de femmes qu'elle avoit toutes gastées, & qui se servirent par son ordre

VI.

Guerre.

Mexe-

ray.

d'An-

bigné

Hist.

C. l. 42

&

& à son exemple de leurs faveurs dont elles furent assés liberales , pour engager les hommes à suivre les sentimens de la Reine. C'est pourquoy l'on appella cette derniere guerre, la guerre des amoureux; ce n'est donc pas la guerre des Calvinistes. De cela je m'en rapporte à ce qui en est , mais la raison qui parut , fut la necessité de rendre les places de sureté ou de les retenir par les armes. Catherine de Medicis avoit fait un voyage en Languedoc & en Guyenne pour persuader les Huguenots de rendre les places avant le temps ; sans avoir pu en venir à bout. D'Aubigné raconte assés plaisamment que cette Reyne menoit avec elle Pibrac fort habile orateur , qui avoit plusieurs harangues de provision , ou il debitoit avec une grande force le lieu commun de la soumission que l'on doit avoir pour les Roys. Il apportoit les exemples des Bassas de Turquie qui envoient leur teste au grand Seigneur quand il les demande; ceux de l'obeissance aveugle que les Indiens rendent à leurs Roys. En un mot, il ramassoit avec un grand soin tout ce que la fable & l'histoire ancienne & moderne peuvent fournir sur ce sujet. Catherine de sa part apprenoit par cœur des phrases , qu'on appelloit *Consistoriales* , que les coquettes de la cour appelloient aussi par raillerie le langage de Canaan :

com-

comme, approuver le conseil de Gamaliel, qui disoit si ce conseil est des hommes il sera dissipé, mais s'il est de Dieu vous n'y pourres rien faire : dire, que les pieds de ceux qui annoncent la paix sont beaux, appeller le Roy l'oinct du Seigneur, l'image du Dieu vivant, s'escrier souvent, Dieu soit juge entre vous & nous : j'atteste l'Eternel devant Dieu & devant ses Anges. Elle se faisoit tous les soirs à son coucher donner des leçons de ce langage par une de ces femmes bouffonnes qui suivent les cours. Un jour, que Pibrac sur le ton que nous avons dit, avoit magnifiquement harangué pour la soumission, devant ces fronts d'airain, c'estoit ainsi qu'on appelloit les Huguenots, la Reine après avoir ouy la harangue qui concluoit pour la restitution des places de sureté, s'eleva & dit comm'en pleurant en son style de Canaan, Hé bien mes amis donnons gloire au Dieu vivant, faisons choir de ses mains la verge de fer : qu'avez vous à repliquer ? La plupart de ces bonnes gens qui n'avoient point fait leur cours en Rethorique & qui n'avoient jamais ouy si bien dire, tout estourdis du haut ton de la harangue ne sçavoient que répondre. Mais enfin un de ces fronts d'airain prit la parole & dit, Ce que nous avons à dire Madame : c'est que Monsieur que voila a fort bien étudié, mais nous ne

compre-

comprendons pas que nous soyons obligés de payer ses études de nos testes. Catherine & son orateur furent demontés depuis les pieds jusqu'à la teste par cette brusquerie. Quoy qu'il en soit la Reine revint à la cour sans avoir rien fait. Mais la Ligue qui avoit ses veües, faisoit dessein d'employer des armes plus efficaces que les harangues de Pibrac & que les *phrases consistoriales*, pour arracher au Roy de Navarre les places de sûreté qu'on avoit accordées aux Huguenots. Henri le grand d'autre costé forma la resolution de les retenir à quelque pris que ce fust. C'est pourquoy sans consulter autre que le Vicomte de Turenne, Favas, Constans, l'un de ses escuyers, & Marsillere son Secrétaire, il entreprit la guerre, & en donna le signal de tous costés par soixante ou quatre vingt entreprises qu'il fit faire sur diverses places, dont tres peu luy reussirent. Le Prince de Condé sans estre d'intelligence avec luy, entreprit de son costé de se faire justice sur le refus qu'on faisoit de le remettre en possession de son gouvernement de Picardie, qui luy avoit esté rendu, promis & accordé tant de fois. Ces deux Princes furent suivis en cette dernière guerre par quelques uns de nos Huguenots & par quelques autres non. Particulierement la Rochelle qui entre
les.

les villes estoit la teste du parti , suivant les conseils du sage la Noüe, demeura en paix & ne trouva pas la guerre assés juste pour y entrer. Les provinces de Normandie, l'Isle de France & Champagne ne branlerent pas, De sorte qu'à proprement parler cette guerre ne doit estre regardée que comme une guerre particulière ; c'est la guerre & l'affaire des premiers Princes du sang , ce n'est pas celle du Calvinisme, car on peut dire que le Calvinisme n'y entra en rien. Si les Princes ont eü tort ou non, c'est sur quoy je n'entreprends pas de prononcer, & je ne crois pas estre fort interessé à faire voir qu'ils avoyent raison. Tout ce que je veux adjouster , c'est que souvent la necessité fait violence à la loy. Dans la fureur où estoit la Ligue , si les Princes se fussent desarmés , cette Ligue les auroit accablés , & le triomphant Louïs quatorze ne seroit pas aujourd'huy Roy des François : or s'ils eussent restitué les places de sureté, ils eussent esté desarmés & par conséquent ils estoient perdus. Ainsi l'on peut dire que la necessité les forcea à faire ce qu'ils firent. Ils devoient bien se souvenir de ce qu'Henri III. avoit dit aux derniers Estats de Blois qu'il ne tiendrait ses serments qu'autant de temps qu'il seroit trop foible pour les rompre. En suite de cette guerre la paix se

se fit encore malgré la Ligue. Et cette dernière paix fut plus longue que les autres, car elle dura cinq ans, qu'Henri III. consuma en desbauches, couvertes du voile de la bigotterie. Il avoit souvent ses heures à la main, mais c'estoit pour y avoir les portraits de les mignons. Il estoit de toutes les confrairies, il faisoit faire des processions tres devotes, mais c'estoit pour trouver le moyen de corrompre les femmes en l'absence de leurs maris. Cette paix eust bien duré plus longtemps si l'on eust laissé faire ce Prince, mais la Ligue enfin leva l'enseigne de la rebellion contre luy, se saisit des meilleures villes du Royaume & causa les desolations & les troubles, dont nous attendons la description de la plume du Sieur Maimbourg, qui aime si fort à descrire des sieges, des combats & des batailles, il trouvera la de quoy se satisfaire. Ainsi nous finirons icy ce que nous avions à dire sur les guerres de Religion.

C H A P I T R E XXI.

Diverses faussetés du Sieur Maimbourg : falsification de l'histoire de Villegagnon : de l'origine du nom de ministres. Malignité au sujet de ceux de Mets.

JE pense mesme que nous pourrions finir icy ce que nous avons à dire pour la refutation des calomnies & des faussetés que le Sieur Maimbourg avance contre nous dans son histoire du Calvinisme. Car je m'imagine que vous serés de mon avis , & que vous ne jugerés pas qu'il soit necessaire d'aller chercher le Sieur Maimbourg dans tous les coins & recoins de son livre pour luy faire souffrir des affronts , & pour le couvrir d'une juste confusion par tout où il a violé le respect qu'on doit à la verité , il faudroit pour cela le suivre pas à pas & le dementir quasi à toutes les lignes. Mais par tout où l'honneur du Calvinisme n'est pas fort interessé, je consens qu'il se donne le plaisir de faire des conjectures mal fondées , des reflexions malignes & des recits fabuleux. Par exemple, je ne croy pas qu'il soit fort necessaire de rectifier l'histoire qu'il nous a donnée du colloque de Poissy. Il nous importe allés peu
que

que ce soit l'Amiral qui ait procuré cette assemblée dans la veüe d'apporter un grand avantage à son parti, ou le Cardinal de Lorraine, qui l'ait souhaitée pour avoir occasion d'estaler son eloquence, ou Catherine de Medicis pour mortifier la cour de Rome & le Triumvirat dont elle n'estoit pas trop contente. Que le Cardinal de Lorraine ait mieux harangué que Theodore de Beze nous nous en mettons fort peu en peine, le Calvinisme n'en sera ni moins bon ni moins innocent pour cela. Les deux harangues sont imprimées, chacun en juge : nous dirons seulement que de plus habiles gens que le Sieur Maimbourg n'ont pas jugé comme luy du merite de ces deux pieces. Que Claude d'Espence ait esté de concert avec Monluc Evêque de Valence & avec Pierre du Val Evêque de Sées pour la composition de ce formulaire dont les deputés des deux partis estoient convenus : ou bien que cette connivence soit imputée au Docteur par une imposture des ministres, c'est encore une affaire de tres petite importance. S'il estoit fort necessaire de faire voir que Claude d'Espence n'estoit pas plus attaché aux interets & aux sentimens de l'Eglise Romaine que Monluc & Pierre du Val, cela ne seroit pas fort malaisé. Quand il seroit vray que l'Amiral auroit
aban-

abandonné par deux fois le Prince de Condé, une fois à la bataille de Dreux, ce qui auroit esté cause de la prison du Prince, & une autrefois à la bataille de Jarnac, ce qui auroit causé sa mort, le Calvinisme n'en seroit gueres plus digne de haine. Car dans les meilleures religions il peut y avoir des lâches & des imprudens, de meschans soldats & de mauvais Capitaines. Mais cependant nous ne scaurions nous empescher de dire, qu'un petit homme comme le Sieur Maimbourg devoit avoir d'avantage respecté la memoire d'un homme qui a passé dans son siecle pour l'un des plus grands Capitaines du monde, sçachant mieux le mestier de la guerre qu'aucun autre, & aussi brave qu'il y en eust alors. Les historiens qui se sont fait honneur de rendre justice à tout le monde, nous l'ont ainsi depeint. Ils nous ont dit qu'il estoit grand par tout, mais plus grand dans les adversités, qu'il avoit des ressources inconcevables, & que jamais homme ne se posseda mieux dans un combat. Ainsi ces fuites honteuses ou ces retraites imprudentes que nostre historien impute à l'Amiral sont purement de sa façon, & de celle des gens mal intentionnés comme luy. Il faut mettre cela avec les cruautés qu'il impute au mesme Amiral, & avec la prophetie qu'il
fait

Livre 5.
de l'Histoire du
Calvinisme
l'an
1568.

fait faire au gardien des Cordeliers d'Angoulesme, qui en mourant dit à l'Amiral qu'un jour on le traitteroit comme on avoit traité Jezabel, laquelle Jehu avoit fait poignarder & jeter par la fenestre: que luy aussi seroit poignardé, jetté sur le pavé & que son corps seroit deschiré plus cruellement que ne fut celui de cette femme impie. C'est à dire qu'il fit proprement l'Histoire de la saint Barthelemy quatre ans devant qu'elle arrivast. S'il est vray que l'Amiral ait condamné ce moine à estre pendu, ce ne fut pas un grand malheur pour luy, car il en fit un martyr & il donna lieu à en faire un prophete. Il est vray que les bons moines comme luy pouvoient prophetiser sur le massacre de cette journée sans avoir commerce avec le Saint Esprit; car il y avoit longtemps que ce projet estoit formé entr'eux avant qu'il fut executé.

Histoire du Calvinisme
liv. 2.
l'an
1558.

L'Histoire de Villegagnon merite peut estre un peu plus de reflexion. Elle est maligne, fausse & meschamment tournée. Villegagnon avoit fait l'honneste homme auprès de l'Amiral, qui n'aimoit pas les malhonnestes gens, il le crut homme d'assés bonne foy pour luy confier un secret, & luy faire part du dessein qu'il avoit de preparer aux Reformés une retraite dans le nouveau monde

de del' Amerique, puis qu'on ne vou-
loit pas leur permettre de vivre en ce-
luy-cy. L'Amiral sous un pretexte de
gloire & d'interest persuada à Henri II.
d'envoyer une peuplade dans ces pays
nouvellement descouverts, afin d'en
rapporter des richesses, à l'imitation
des Espagnols & des Portugais. Il
choisit Villegagnon qui luy promit de
laisser vivre les Protestants en ce pais re-
culé, dans la liberté entiere de leur
conscience & de l'exercice de leur Reli-
gion. En effet tant qu'il crut avoir be-
soin de l'Amiral pour l'establissement
de sa colonie, il en usa ainsi, il dissimula
quelque temps, jusqu'à ce que l'Amiral
luy eust envoyé plusieurs navires char-
gés, outre ceux qu'il avoit emmenés.
Mais quand il se crut assés fort pour n'a-
voir besoin de personne, il mit fin à la
comédie, il persecuta les Reformés
cruellement, il pendit, il noya, il
precipita dans la mer tous ceux qui ne
voulurent pas suivre son apostasie. Il
enferma les autres dans une prison
mouvante, c'estoit un vieux vaisseau
pourri, desgarni de vivres & de muni-
tions, dans lequel il renvoya ce qu'il
put y faire tenir de Reformés. Il est
vray que ce furent eux qui s'en voulu-
rent revenir & qui aimerent mieux
s'embarquer dans ce mauvais vaisseau

sur le plus infidele de tous les elements , que de demeurer plus long temps exposés à la fureur de ce tygre plus impitoyable & plus infidele que la mer. Mais il est vray aussi que Villegagnon donna bon ordre qu'ils n'eussent pas le quart des vivres qu'il leur falloit pour un si long voyage , afin qu'ils mourussent de faim dans cette prison. Et pour les perdre plus seurement , ils les chargea de lettres renfermées dans un petit coffre couvert de toille cirée , par lesquelles il donnoit avis qu'on arrestast ces pauvres gens comme heretiques, en quelque lieu de France qu'ils arrivaient. C'estoit afin que si par miracle ils eschapeoient à la faim & à l'eau , ils pussent perir par le feu. Voila la debonnaireté de ce Villegagnon que le Sieur Maimbourg eleve si haut. Ce malheureux revenu en France publia des merveilles de sa conversion, des divisions, & des heresies des Protestants qui luy avoient ouvert les yeux & fait reconnoistre la verité. Il debita entr'autres, qu'un des Ministres qu'on luy avoit envoyés , s'étoit descouvert pis qu'Arrien , & qu'il avoit presché qu'il ne falloit pas adorer Jesus Christ. C'est là ce Villegagnon dont Monsieur Maimbourg fait un honneste homme & un bon converti. Il dit pourtant , *Qu'il se desit aysement de*

tous les Protestants qui ne voulurent pas suivre son exemple. Dieu sçait comment il s'en defit, & c'est assés avoüer qu'il leur fut un cruel bourreau.

Si nous aviøns dessein de ne rien laisser eschaper à nostre historien, nous tournerions en ridicule l'origine qu'il donne au nom de *Ministres*. Il a trouvé que ce nom est venu de Poictiers où il y avoit un lieu appelé *la ministrerie*, dans lequel on enseignoit le droit. Je ne sçay s'il fut jamais rien dit de plus impertinent. Nos Pasteurs ont renoncé au nom de Prestres que l'on avoit souillé par l'abus & par l'idée de sacrificeur du corps de Jesus Christ qu'on y avoit attachée. Nous avons retenu celui de pasteurs qui est un nom general, & celui de Ministres, dont nous faisons gloire malgré toutes les meschantes plaisanteries que les Papistes font là dessus, malgré la peine que les Prestres de France se sont donnés, pour le faire flestrir par arrest du Conseil, & malgré l'idée de mespris que leurs escrivains y ont attachée, qui croient nous faire bien du chagrin quand ils appellent nos Pasteurs ministres: *le ministre tel, le ministre dit*. Encore une fois nous nous faisons un honneur d'estre les ministres & les serviteurs de Jesus Christ. C'est un honneur que nous avons commun avec St.

Paul, qui dit, *Que chacun nous tienne comme ministres de Jesus Christ.* C'est de là que nous avons emprunté ce nom. Mais une revelation est venue au Sieur Maimbourg que nous avons renoncé au plaisir de pouvoir tirer de l'Ecriture Sainte nostre nom de ministres, pour l'aller prendre dans l'escole de Poitiers appellée la ministration. On est bien-heureux d'avoir des historiens, qui travaillent sur de si bons memoires & qui nous apprenent de si belles choses. Il y a une multitude de menus fatras dans cette histoire qu'on pourroit refuter si l'on avoit dessein de fatiguer le public par des volumes sans bornes.

Peut estre trouveroit on aussi certaines choses plus importantes & que le Sieur Maimbourg meriteroit bien qu'on ne luy pardonnast pas. Par exemple, cette passion aveugle qu'il a de louer les Princes de Guyse, François de Lorraine, & le Cardinal son frere. Il a une si grande envie qu'on les regarde comme des heros, qu'il s'inscrit en faux contre tous les historiens & contre la notoriété publique, pour les justifier. Tout le monde sçait & tout le monde avoüe que le Cardinal de Lorraine fut l'auteur de la condamnation du Prince de Condé qui fut condamné à perdre la teste sur un eschafaut. On
ne

ne doute point que le Duc de Guyse sans qui il ne se faisoit rien, n'eût part à ce conseil, quoy que peut estre il n'en fust pas le premier auteur.

Contre cette notoriété le Sieur Maimbourg prononce que Messieurs de Guyse n'avoient point de part à cela. Pour nous vanger de cette hardiesse il se contredit grossièrement, car il avoue que les Guises sous François II. avoient eu *un pouvoir absolu*, & qu'ils dispo-
soient de tout; il y a bien de l'apparen- *Liv. 2.*
ce que l'on coupast la teste à un Prince *l'an*
du sang à la vue de toute la cour sans que *1560.*
ceux qui estoient maîtres de cette cour eussent part à cette grande action. Avec la mesme verité & la mesme bonne foy il avance que François II. n'avoit pas dessein de faire executer l'arrest prononcé contre le Prince de Conde, *se-*
contentant de s'assurer de la personne du
Prince, & d'avoir fait voir par cette con-
damnation qu'il avoit meritè la mort. Si
quelques uns, dit-il, ont dit qu'on a-
voit dessein d'executer l'arrest, *C'est sur*
une simple conjecture sans aucune preuve.
C'est avoir bien renoncé à la pudeur que
d'avancer de semblables faits, pendant
que tout le monde sçait que le bourreau
d'Orleans accompagné de trente ou qua-
rante autres estoit desja tout prest pour

faire cette execution à l'entrée des Estats d'Orleans, avec celle de tous les grands du Royaume, protestants.

L'on pourroit assurément trouver beaucoup de choses semblables dans cette histoire dont-il seroit à propos d'avertir ceux qui ne veulent pas estre trompés. Mais nous les passons fort volontiers pour n'employer nostre temps qu'à des affaires importantes. Nous ne scaurions pourtant luy passer ce qu'il avance avec tant de hardiesse sur la parole de Montluc nostre grand & *Liv. 4.* nostre cruel persecuteur. C'est que nos Huguenots *s'erigeoient hautement en republiquains ne voulant plus recognoistre d'autorité Royale, & disant avec une extreme insolence qu'ils donneroient des verges à cet enfant qui osoit se dire leur Roy, & qu'ils luy feroient apprendre un mestier à gagner sa vie.* C'est Montluc qui le dit, cela nous suffit pour prouver que cela n'est pas. Ce brutal & ce farouche lion poussoit la cruauté au dela de toute borne, il falloit qu'il dît quelque chose pour excuser sa conduite. Il ne trouve rien de plus prest & de plus commode pour autoriser ses cruautés que de nous imputer mille extravagances criminelles. Par exemple est il rien de plus notoirement faux que ce qu'il dit que les
mini-

ministres & les surveillants avoient des *Com-
mentai-
res de
Montluc
Tom. 2.
pag. 5*
nerfs de bœuf qu'ils appelloient des Johan-
nots desquels ils maltraittoient & bat-
toient rudement les pauvres paysans s'ils
n'alloient à la presche. Le Sieur Maim-
bourg a trouvé cette impertinence trop
grosliere pour l'adopter. Si l'on en
croit ce cruel, quand le Prince de Con-
dé voulut surprendre Thoulouze dans
sa premiere guerre, il avoit esté arresté
par un Synode, que s'ils pouvoient venir à
bout de leur entreprise, ils destrueroient en-
tierement la dicte ville, & prendroient les
ruines qui leur seroient necessaires afin d'ag-
grandir leur ville de Montauban plus qu'el-
le n'est. C'est à peu près comme si l'on
accusoit les Huguenots de vouloir raser
Paris, pour en porter les ruines à Cha-
ranton. Cet homme qui s'est melé
d'escrire ses actions & de se faire au-
theur sur la fin de ses jours, en beau-
coup de lieux n'a pas le sens commun &
ne veut pas le laisser aux autres. Il veut
faire des Huguenots des fous & des me-
schants tels que luy-mesme estoit, dans
la veüe de justifier sa conduite à leur es-
gard.

Il ne reste plus qu'un endroit sur le-
quel je serois fort tenté de dire quelque
chose. C'est celuy où il parle de la ville
de Mets & de la maniere dont le Calvi-
nisme y est entré; il n'y a rien de plus

malin dans tout cet ouvrage. Il rapporte que Gaspard de Heu étant élevé à la dignité de Maître Eschevin de cette ville, ce *meschant homme*, comme il l'appelle, eut intelligence avec les Princes Allemands; & conspira contre la ville. La conclusion de cette pretendüe conspiration, c'est que par les menées de ce Gaspard de Heu il y eut une conference entre quelques deputés de la ville, & les Princes Allemands confederés. Dans cette conference il fut arrêté, *Qu'on recevroit deormais dans Mets un ministre qui auroit toute liberté de prescher sa Doctrine laquelle il seroit permis à tout le monde d'embrasser.* Ne voyla-t-il pas un horrible attentat à une ville libre imperiale & independante, d'avoir donné liberté de conscience à ses habitants? Cela ne meritoit il pas bien qu'il preparast les esprits à lire la découverte d'une lasche trahison, comme il fait & qu'il appellast celui qui conduisoit cette affaire, *un meschant homme*, & le traité qui fust fait avec les protestants d'Allemagne *un infame traité*? Mais ce n'est pas là ce qu'il y a de plus dangereux dans cette hiltoire. Il rapporte que les habitants Catholiques Romains de la ville de Mets se pourvurent par devant l'Empereur Charles Quint, contre le traité qui avoit esté fait par les eschevins de l'année

pre-

precedente ; & que par edit del'Empe-
 reur le ministre fut chassé & tout exer-
 cice de la Religion Reformée interdit ,
 ce qui fut ponctuellement executé.
 C'est en cet estat que cette ville se trou-
 voit , dit il , quand le Roy Henri II.
 s'en empara l'an 1552. Il n'y avoit nul
 exercice de la Religion Protestante ; or
 il promit par la capitulation de laisser les
 choses en l'estat où elles estoient , par
 conséquent il ne s'engagea point à y to-
 lérer le Calvinisme , qui dans ce temps
 là n'y estoit pas toléré. Les Roys ses
 successeurs n'ont continué de posséder
 Mets que sous les mesmes conditions ;
 d'où enfin il conclut que quand il plaira
 au Roy à present regnant, il pourra oster
 toute liberté de religion & de conscien-
 ce aux Huguenots de Mets *sans qu'ils*
s'en puissent plaindre raisonnablement. Je ne
 sçay s'il y a rien de plus malin & en mes-
 me temps de plus extravagant. L'an
 1552. Henri II. prit possession de Mets
 sous certaines conditions pour luy &
 pour ses successeurs. Alors il n'y avoit
 en France aucune liberté de conscience
 ni pour ceux de Mets ni pour aucune vil-
 le du Royaume ; depuis ce temps-la ,
 il a plu aux Roys successeurs de Henti
 II. de donner des edits de pacification
 dans lesquels ont esté compris tous les
 sujets du Roy sans exception des nou-
 veaux.

veaux sujets. Ceux de Mets jouissent tout au moins du benefice de l'edit de Nantes qui a esté fait prés de cinquante ans après la prise de possession de Henri II. y a-t-il quelque chose qui les prive du benefice de l'edit general, pendant qu'il subsistera? Et y a-t-il une ombre de bon sens à dire que parce que Henri II. prit la ville de Mets dans un temps où les Calvinistes n'y avoient plus exercice de leur Religion, Henri I V. n'ait pu le leur accorder? Il faut avouer que ces Messieurs se jouent miserablement des edits de nos Roys, qui avoient esté faits en nostre faveur. Je me souviens d'avoir vu l'un de ces auteurs qui ont expliqué & renversé l'edit de Nantes par leurs gloses, qui dit sur un article, où il est parlé *des pays de l'obeissance du Roy*, que le privilege accordé par l'article ne regarde que les *pays d'obeissance*, c'est à dire selon sa glose, les pays conquis comme Mets, & non les pays de l'ancien domaine de nos Roys: selon cette glose c'est principalement pour Mets que les edits de pacification, & principalement celuy de Nantes, ont esté faits. Voicy presentement la carte bien changée: Mets n'est plus des pays de l'obeissance du Roy, & par consequent ne peut avoir de part aux privileges de ces edits, il faut regarder cette ville en
l'estat

l'estat où elle estoit avant qu'on eust accordé en France aucune liberté de conscience: si l'on vouloit faire le factum de l'Eglise de Mets & estaler tous les droits & les concessions particulieres de nos Roys en faveur des Huguenots, on pourroit encore refuter plus fortement cette maligne conclusion prise sans forme & sans autorité, contre les Protestants de cette ville. Mais ce n'est pas là nostre affaire; & c'est assés pour faire voir que le Sieur Maimbourg dans la veüe de nous nuire, foule aux pieds la reputation de son bon sens, aussi bien que celle de sa bonne foy.

Je m'imagine, Monsieur, qu'enfin vous me croyés au bout de mes escritures & vous de vos lectures, car voyla pensés vous, tout ce que j'avois à respondre au livre du P. Maimbourg. Vous serés donc bien trompé quand au premier ordinaire vous verrés de nouveaux cahiers, pour vostre imprimeur, nous prendrons le Sieur Maimbourg par un costé qu'il ne prevoyoit pas, & peut estre le mettrons nous en estat de se defendre, aussi bien qu'il nous y a mis.



T A B L E

Des Chapitres de la Seconde Partie.

DEfense de la maniere dont la reformation de
Zuingle & de Calvin s'est establie en divers
lieux de l'Europe & particulièrement en France.

Chap. I. Histoire de la Reformation de ceux de
Zurich. Plusieurs Assemblées se tiennent & cinq
ans se passent à examiner & delibérer. Diverses re-
flexions pour la justification de leur conduite. 3

Chap. II. Histoire de la reformation de Geneve.
Prodigieuse superstition où cette Ville estoit plongée :
débauches du Clergé; obstacles que les Reformateurs
eurent à combattre. Justification de la conduite des
Reformés dans la reformation de cette Ville. 5

Chap. III. Histoire de la reformation d'Ecosse.
Persecution des fideles sous Jaques V. sous le Cardi-
nal Beton, sous le Comte d'Aran & sous Marie de
Lorraine Regente d'Ecosse. Justification de la con-
duite des Ecoissois dans cette affaire. 27

Chap. IV. Histoire de Marie Stuart Reine d'E-
cosse, jusqu'à sa sortie du Royaume; ses amours
avec Rixio. L'assassinat du Roy son mary: son ma-
riage avec Bothuel. Deux lettres de cette Reyne
à ce Bothuel. Justification de la conduite des Ecos-
sois Reformés. 62

Chap. V. Abbregé de l'Histoire de la reforma-
tion de l'Eglise Anglicane sous Henry VIII. 87

Chap. VI. Suite de l'Histoire de la reformation
II. Part. D d de 143

TABLE DES CHAPITRES.

de l'Eglise Anglicane , ce qui se passa sous Edouard VI. 187

Cap. VII. Suite de l'Histoire de la Reformation de l'Eglise Anglicane. Le Regne de Marie cruel & sanglant , celui d'Elisabeth doux & debonnaire. Reflexions sur toute cette histoire de la Reformation d'Angleterre. 223

Chap. VIII. Justification des Reformés des Provinces Unies , que le Calvinisme n'a point esté cause de la revolution qui est arrivée dans les Pays Bas. Que ces Provinces ont esté forcées à faire ce qu'elles ont fait. 257

Chap. IX. Histoire de l'establissement de la reformation en France. Refutation de cette calomnie que le Calvinisme s'y soit establi par la violence & par la voye des armes , que la Reformation & l'Eglise Reformée n'a fait que souffrir durant 40. ans , & qu'elle estoit bien formée avant la premiere prise d'armes. 283

Chap. X. Atrocité & fausseté de l'accusation du Sr. Maimbourg au sujet des guerres civiles de France dans le siecle passé. Caractere des principales personnes qui estoient à la teste du parti ennemy des Huguenots : de Catherine de Medicis , de Charles IX. de Henry III. du Roy de Navarre , du Duc de Guise. Origine veritable du nom de Huguenot. Du Cardinal de Lorraine & de son frere ; leurs desseins pour la couronne. Du Connestable de Montmorency , du Duc de Montpensier , & des Marechaux de Tavannes & de Mornay. 299

Chap. XI. Caractere du party Huguenot : du Prince de Condé , des trois Collignys , de Robert de

TABLE DES CHAPITRES.

la Haye, de Teligny, de la Noüe, des femmes vertueuses du parti Huguenot, de Henry Prince de Condé: que tous les sages de la Cour estoient soupçonnés du Calvinisme: du Chancelier de l'Hospital, de Montluc Evesque de Valence.

344

Chap. XII. Que pour bien connoistre ces deux partis il faut examiner leur conduite. Dans le parti Papiste de la cour on voit regner un esprit de cruauté & de trahison. Histoire des perfidies & conspirations de ce parti de la Cour. Noire malignité des Guyses & du Papisme dans l'affaire d'Amboise; que cette conjuration n'estoit ni contre le Roy ni contre l'Estat. Conspiration de tuer tous les Huguenots aux Estats d'Orleans, dessein d'assassiner le Roy de Navarre: iniquités enormes de l'emprisonnement & du procès fait au Prince de Condé: Conduite perfide de Catherine de Medicis: Violation de l'Edit: perfide conduite pour opprimer les Reformés après la paix d'Orleans: autre perfidie après la paix de Chartres. Horribles conspirations pour esteindre tout d'un coup la maison de Navarre.

360

Chap. XIII. Suite de l'histoire des trahisons & des perfidies du parti Catholique Romain. Dessein de massacrer tous les Huguenots de Normandie. Longue suite de trahisons pour arriver au massacre de la St. Berthelemy: que le massacre general estoit premedité de longue main: qu'il est faux qu'on n'ait eu dessein de massacrer que l'Amiral seul.

391

Chap. XIV. Histoire des cruautés commises par le party Catholique Romain. Le massacre de Cabrieres & de Merindol. Infidélité du Sr. Maimbourg la dessus. Cruelle justice dans l'affaire d'Amboise:

D d 2.

massa-

TABLE DES CHAPITRES.

massacre de Vassy : mauvaise foy du Sr. Maimbourg : divers massacres par toute la France : cruautés qui y furent exercées , horribles cruautés qui furent commises dans la Provence ; cruautés de Montluc. Assassinat du Prince de Conde par Montesquiou ; horreurs du siege de Sancerre ; assassins en pleine paix. Catholiques Romains cruellement massacrés sur de vains soupçons de Lutheranisme : massacre de la St. Berthelemy. 413

Chap. XV. Apologie sur les trahisons que l'on impute aux Calvinistes : du dessein qu'on leur impute d'avoir voulu mettre le feu dans Paris ; de la conjuration d'Amboise. Du meurtre du President Minart dont on accusa Stuart. Maniere cruelle dont ce Stuart fut assassiné. Mort du Connestable. Calomnie du Sr. Maimbourg là dessus : de la mort du Marechal de St. André , & qui le tua : assassinat du Duc de Guyse par Poltrot , que ce coup ne doit pas estre imputé aux Calvinistes , de la mort du Conseiller Sapin & de l'Abbé de Gastines. 440

Chap. XVI. Apologie pour les Reformez au sujet des seditions & des cruautés dont on les accuse : que nous avons condamné les briseurs d'images. Reflexions sur les cruautés dont on nous accule : deux affaires de Nismes que le Sr. Maimbourg confond. Fausse accusation de sedition contre ceux de Nismes de l'an 1650. Emeute de Popincourt ; grande infidelité & malice du Sr. Maimbourg là dessus. 476

Chap. XVII. Justification de ces guerres de France qu'on appelle de Religion. Exaggerations ridicules du Sr. Maimbourg : trois reflexions generales sur ce qu'on dit. I. Qu'il est faux que les 40. ans de
de

TABLE DES CHAPITRES.

de guerre nous doivent estre imputés. II. Qu'il est faux que la France n'ait jamais vu de plus grands desordres que ceux que le Calvinisme a causés. Les troubles du regne de Charles VI. mis en parallele avec ceux qu'on nous accuse d'avoir causés. III. Preuves de la fausseté de cette maxime que toute guerre où il entre quelque principe de Religion est illegitime. 498

Chap. XVIII. Que la guerre civile du siecle passé n'a pas esté une guerre de Religion, autorités & preuves de cela : sept sources différentes d'où sortoit la premiere guerre civile ; & sur la 7. source sept raisons pour justifier les Huguenots de rebellion & de felonie contre leur Prince. Justification de l'entreprise du Prince de Condé. 524

Chap. XIX. De la seconde guerre. Reflexions sur l'entreprise de Meaux. De la troisieme guerre ; que le Prince y fut contraint par la conjuration de Noyers. De la quatrieme guerre ; trois considerations qui justifient les Calvinistes dans cette guerre. 554

Chap. XX. De la cinquiesme guerre ; naissance de la Ligue, que cette cinquiesme guerre est defensiva de la part des Protestants. De la sixiesme guerre. 577

Chap. XXI. Diverses faussetés du Sr. Maimbourg : falsification de l'histoire de Villegagnon : de l'origine du nom de Ministres : malignité au sujet de ceux de Mets. 597

Ad
147 MH















